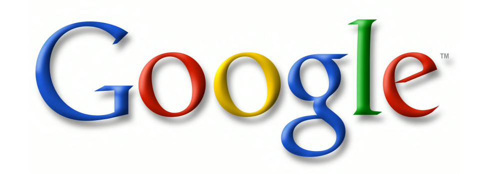


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

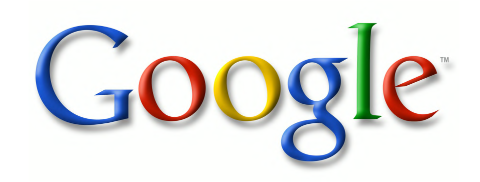
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

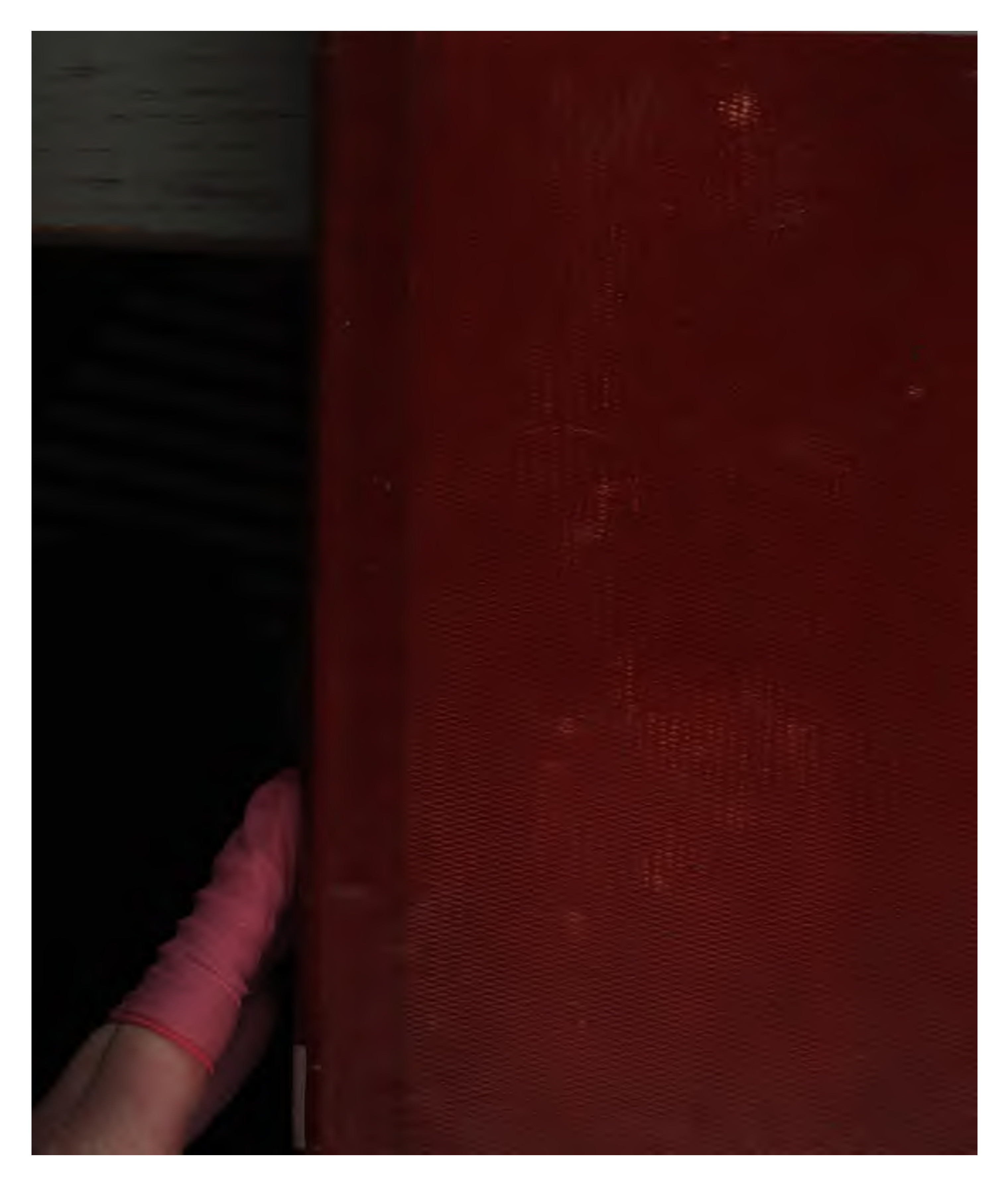
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

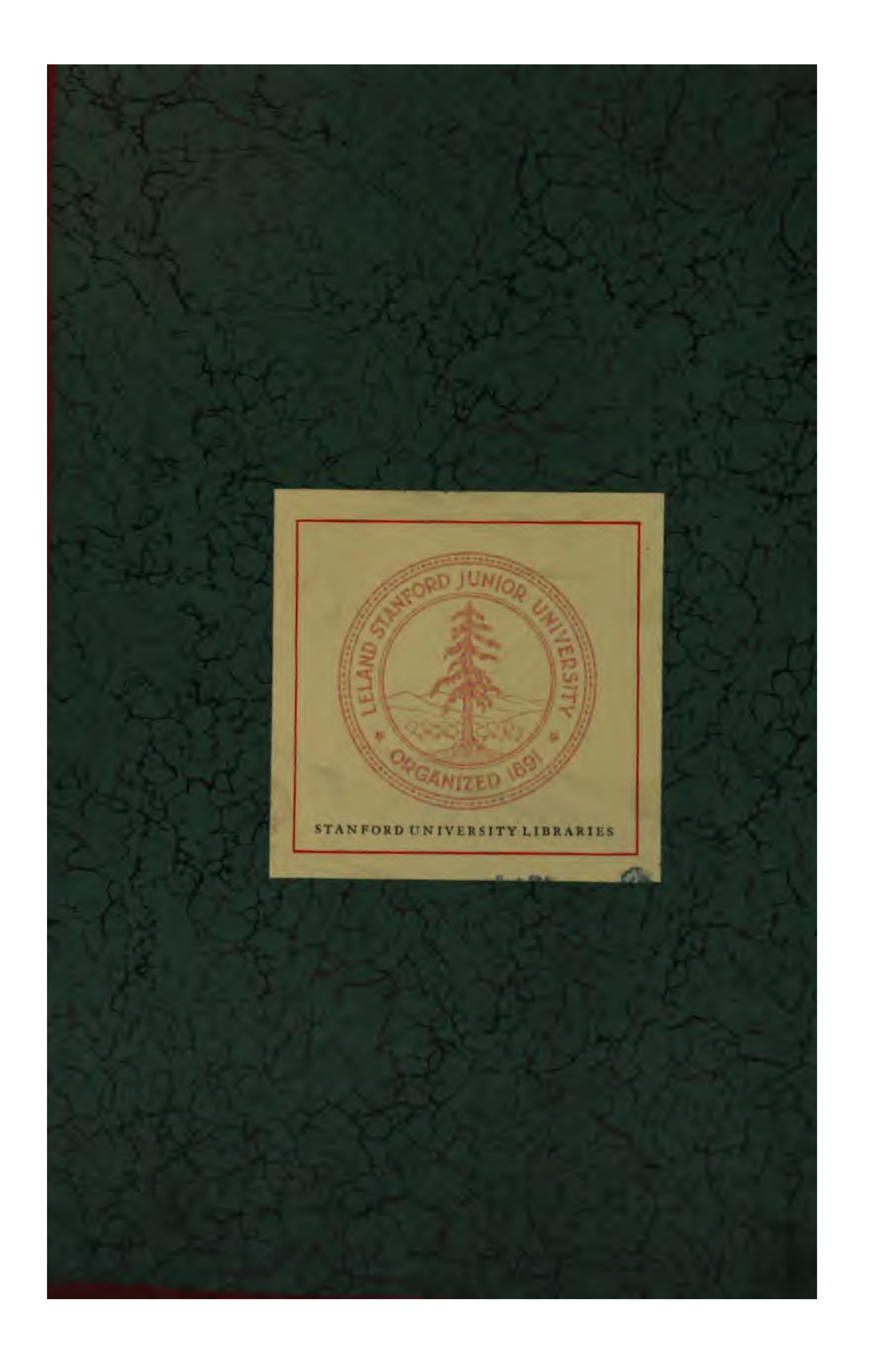
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ DANS LES PAYS OÙ LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS ET SCIENCES, COMMERCE ET MANUFACTURES;

PAR J. F. LAHARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN, ET ACCOMPAGNÉE D'UN BEL ATLAS IN-FOLIO.

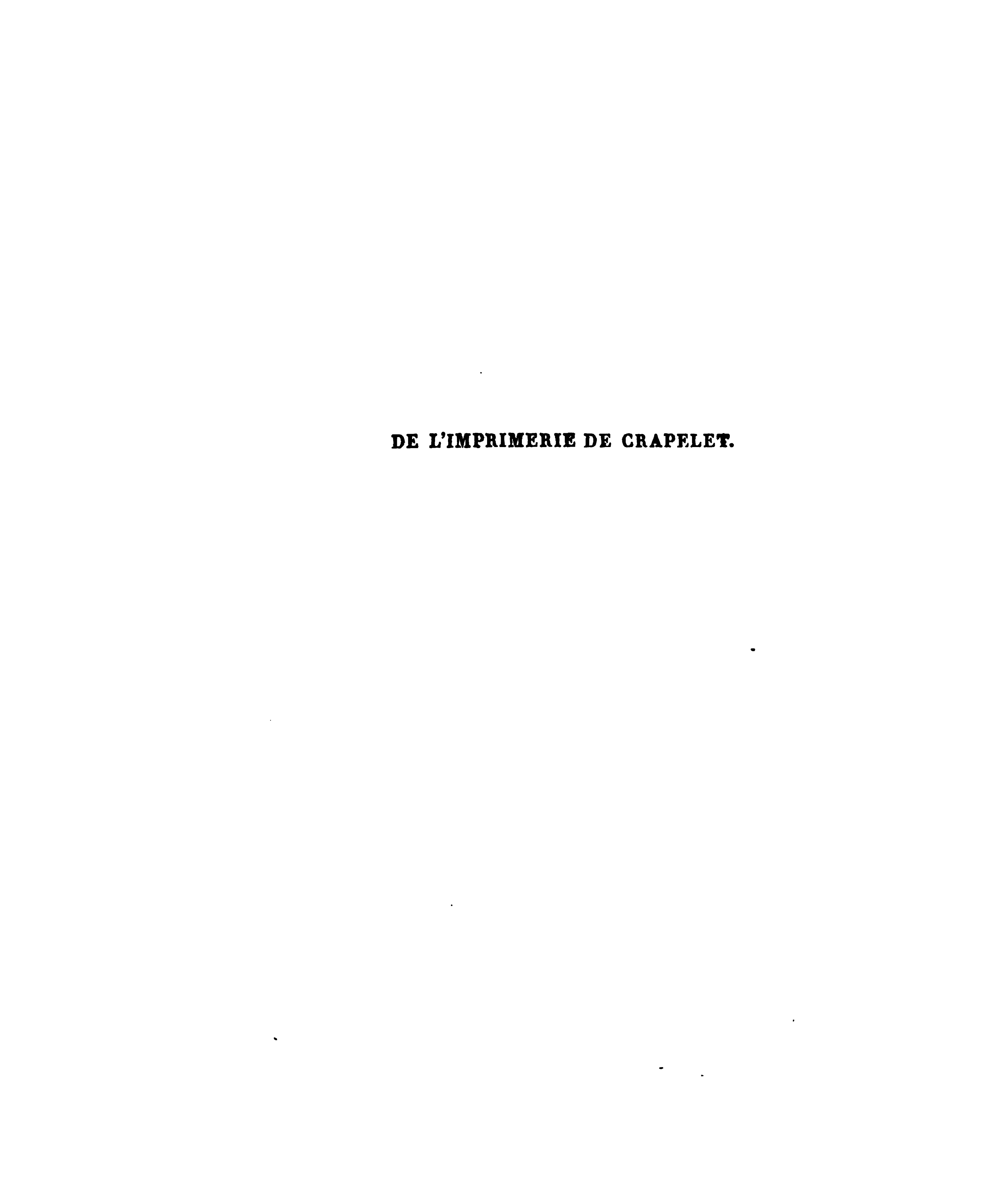
TOME DIX-HUITIÈME.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1820.


DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ DANS LES PAYS OÙ LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS ET SCIENCES, COMMERCE ET MANUFACTURES;

PAR J. F. LAHARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN,
ET ACCOMPAGNÉE D'UN BEL ATLAS IN-FOLIO.

TOME DIX-HUITIÈME.

A PARIS,
CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1820.

G160
L19
V.15

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

CINQUIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XVII.

Anson.

Le motif de cette fameuse expédition a été le même qui avait conduit tant de fois les Anglais dans le grand Océan, l'espérance d'affaiblir l'Espagne, en attaquant cette couronne à la source de son opulence.

L'escadre anglaise mit à la voile le 18 septembre 1740, composée de cinq vaisseaux de guerre,

d'une chaloupe armée, et de deux bâtimens de transport pour les vivres. Le vaisseau monté par Anson se nommait *le Centurion*. Divers embarras étrangers à l'entreprise, et l'obstacle continuel des vents contraires, lui firent employer quarante jours pour se rendre à l'île de Madère, quoique souvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. Anson apprit du gouverneur de cette île qu'on y avait vu depuis quelques jours, à peu de distance des côtes, sept ou huit vaisseaux de ligne qu'on avait pris pour des Français ou des Espagnols. Il ne douta point que cette flotte ne fût destinée à le traverser, et la suite des événemens le convainquit que c'était l'escadre espagnole qui était commandée par don Joseph Pizarro.

San-Iago, une des îles du cap Vert, était le premier rendez-vous donné par Anson aux vaisseaux de son escadre, si quelque accident venait à les séparer; mais en partant de Madère, le 3 novembre, il considéra que la saison était déjà fort avancée; et, pour ne pas s'exposer à de nouveaux retardemens, il nomma, au lieu de San-Iago, l'île de Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil.

Le 20 novembre, après avoir congédié un des navires d'avitaillement, qui fut pris par les Espagnols en voulant se rendre aux Barbades, les capitaines de l'escadre représentèrent au commandant qu'ils avaient quantité de malades à bord. On n'y trouva point d'autre remède que de faire six ouvertures à chaque vaisseau pour donner plus de pas-

sage à l'air sous les ponts : d'où l'auteur prend occasion de faire sentir, par des réflexions fort justes, combien il est important de veiller à la conservation de la vie et de la santé des gens de mer, et d'encourager ceux qui proposent de nouvelles méthodes pour rafraîchir et purifier l'air dans les vaisseaux.

On passa la ligne le 28 novembre à 27° 59′ de longitude occidentale de Londres : on se trouva le 10 du mois suivant au bord des fameux bancs que la plupart des cartes nomment *Abrolhos*.

Les maladies qui se faisaient ressentir sur tous les vaisseaux de l'escadre, et qui sont ordinaires dans ces climats chauds, étaient des fièvres ardentes ; mal terrible, non-seulement dans ses premiers symptômes, mais dans ses restes mêmes, qui sont très-souvent mortels pour les convalescens. Ils en conservent ordinairement une dyssenterie opiniâtre, et des tenesmes qui les empêchent longtemps de reprendre leurs forces. Ce mal croissant de jour en jour, les Anglais se crurent fort heureux, le 18 décembre, d'avoir découvert la terre du Brésil, et de toucher à l'île de Sainte-Catherine, qui offre un lieu de relâche et de rafraîchissement aux vaisseaux qui veulent se rendre dans le grand Océan.

La saison, qui devenait de jour en jour moins favorable pour doubler le cap de Horn, faisait souhaiter impatiemment aux Anglais de remettre à la voile. Diverses réparations nécessaires à l'es-

cadre, les retardèrent jusqu'au 18 janvier. En partant de l'île Sainte-Catherine, ils quittaient le dernier port ami où ils s'étaient proposé de toucher; et le reste de leur course ne leur offrait plus que des côtes ennemies ou désertes, dont ils ne pouvaient espérer aucun secours. D'ailleurs, en tirant vers le sud, ils allaient vers des climats orageux, où la crainte des tempêtes et le seul danger d'être dispersés exigeaient de grandes précautions. Après avoir réglé les rendez-vous, Anson, considérant qu'il pouvait arriver à son propre vaisseau, ou de se perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le cap de Horn, commença par établir que l'une ou l'autre de ces disgrâces ne ferait point abandonner le projet de l'expédition. Les instructions des capitaines portaient qu'au cas de séparation, le premier rendez-vous serait la baie ou le port de Saint-Julien. Ils devaient charger autant de sel qu'il leur serait possible pour leur propre usage et pour celui de l'escadre; et si, dans l'espace de dix jours, ils n'étaient pas joints par leur chef, ils devaient continuer la route par le détroit de Le Maire, doubler le cap de Horn, et passer dans le grand Océan, où le premier rendez-vous était fixé à l'île de Nuestra-Señora del Socoro. Ils devaient croiser dans ce parage aussi long-temps que leurs provisions de bois et d'eau le permettraient. Lorsqu'elles viendraient à manquer, ils devaient relâcher dans l'île; ou, s'ils n'y trouvaient pas de bon mouillage, et que le temps fût trop rude pour leur permettre de faire

des bordées, ils devaient gagner promptement l'île de Juan Fernandés. Après avoir fait du bois et de l'eau dans cette île, si, pendant cinquante-six jours qu'ils devaient y employer à croiser au large, ils n'avaient pas de nouvelles du chef de l'escadre, ils pourraient conclure qu'il lui était arrivé quelque accident, reconnaître pour leur commandant le principal officier des vaisseaux rassemblés, et regarder comme leur devoir de causer tout le mal possible aux Espagnols, par mer et par terre. Dans cette vue, ils ne devaient quitter ces mers qu'après avoir épuisé leurs provisions et celles qu'ils pouvaient prendre sur l'ennemi, avec la précaution néanmoins de s'en réserver assez pour se rendre dans la rivière de Canton, en Chine, d'où ils se hâteraient de retourner en Angleterre.

Le lendemain du départ et jusqu'au 23, on eut des alternatives de bon et de mauvais temps, qui furent suivies d'une violente tempête; mais tous les vaisseaux de l'escadre se rejoignirent heureusement, à l'exception de *la Perle*, qui ne reparut qu'un mois après, et qui était échappée à la chasse de cinq gros vaisseaux espagnols. Cette nouvelle aurait empêché l'escadre de relâcher au port de Saint-Julien, si l'on n'y avait été forcé par la nécessité de se radouber. On mouilla dans cette baie le 19 au soir. Les observations des Anglais confirment ce que les voyageurs précédens avaient dit de cette côte.

On donne le nom de *Terre des Patagons* à cette

partie de l'Amérique méridionale qui est au sud des établissemens espagnols, et qui s'étend depuis ces colonies jusqu'au détroit. La partie orientale de ce pays est remarquable par une propriété qu'on ne connaît dans aucune autre partie du globe terrestre; quoique tout le pays qui est au nord de la Plata, soit rempli de bois et d'arbres de haute futaie, tout ce qui est au sud de cette rivière est abolument dépourvu d'arbres, à l'exception de quelques pêchers que les Espagnols ont plantés dans le voisinage de Buénos-Ayres. Sur toute cette côte, qui a quatre cents lieues de longueur, et aussi loin que les découvertes ont pu s'étendre, on ne trouve que des broussailles dispersées. Mais si ce pays manque de bois, il abonde en pâturages. Le terrain en est sec, léger et graveleux, entremêlé de grands espaces stériles, et de touffes d'une herbe forte et longue, qui nourrit une immense quantité de bétail. Les Espagnols qui se sont établis à Buénos-Ayres, ayant apporté des vaches et des taureaux d'Europe, ces animaux s'y sont tellement multipliés, que personne ne daigne s'en attribuer la propriété. Ils sont devenus la proie commune des chasseurs, qui les tuent par milliers, pour en prendre uniquement les cuirs et le suif : cette chasse est singulière. Les habitans du pays, Espagnols ou Indiens, sont excellens cavaliers, et l'arme qu'ils emploient contre les vaches et les taureaux sauvages, est une espèce de lance dont le fer a son tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à

cheval pour leur chasse; ils environnent la bête, et celui qui peut lui gagner la croupe, se hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les chasseurs la laissent dans le même lieu pour en suivre une autre. Quelquefois une seconde troupe de cavaliers marche sur leurs traces pour écorcher les bêtes tuées; mais la plupart aiment mieux les laisser languir jusqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs qu'elles souffrent font crever les vaisseaux lymphatiques, et les rendent plus faciles à écorcher. L'auteur assure que les prêtres se sont déclarés contre ce cruel usage; et si sa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le zèle jusqu'à excommunier ceux qui la pratiquent; mais ils n'ont pu le déraciner.

Quoiqu'on détruise un grand nombre de ces animaux dans la seule vue d'en tirer le suif et les cuirs, on en prend aussi de vifs pour l'agriculture et d'autres usages. C'est une autre chasse qui demande beaucoup d'adresse. On se sert d'une espèce de lacs, composés d'une forte courroie de cuir, longue de plusieurs brasses, et terminée en nœud coulant. Les chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ces lacs, dont le bout opposé est attaché à la selle; et, lorsqu'ils sont à la distance qui convient, ils jettent ce nœud dont ils manquent rarement de serrer les cornes de la bête. Elle fuit; mais le cavalier la suit avec tant de vitesse, que le lacs n'est jamais trop tendu. Pendant cette course, un autre chasseur jette son nœud aux

jambes de derrière de l'animal ; et dans l'instant qu'il les saisit, les deux chevaux dressés à ce manége, tournent de différens côtés, et tendent les deux lacs dans une direction contraire : il en résulte une secousse qui renverse l'animal. Les chasseurs s'arrêtent ; de sorte que les deux lacs demeurent toujours tendus. Alors le plus fier taureau se trouve hors d'état de résister : on met pied à terre; on le lie avec tant de force et de soin, qu'il devient facile de le conduire. Les chevaux et les tigres même se laissent prendre par cette méthode. L'auteur, naturellement peu crédule, aurait eu peine à se le persuader, s'il n'en avait été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque séjour à Buénos-Ayres. Avec le suif et les cuirs, on prend quelquefois aussi la langue des vaches qu'on a tuées. Le reste est abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, surtout aux chiens sauvages, dont le nombre est prodigieux dans ces contrées. On les croit de race espagnole, et descendus de chiens domestiques qui n'ont pas eu d'empressement pour rejoindre leurs maîtres, dans un pays où l'abondance des charognes leur offrait sans cesse de quoi vivre. Ces chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuses, qu'ils n'osent attaquer. Ils se réduisent à faire leur proie des bêtes abandonnées par les chasseurs, ou séparées du troupeau par quelque accident.

Les chevaux sauvages du pays, qui ne sont pas en moindre nombre que les taureaux et les vaches, tirent aussi leur origine d'Espagne. Quoiqu'en général ils soient excellens, leur multitude et la facilité de les prendre en rendent le prix si vil, que dans un pays où l'argent est extrêmement bas et toutes les marchandises fort chères, les meilleures ne se vendent qu'un écu. On ignore jusqu'où ce bétail et ces chevaux s'étendent du côté du midi; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois jusqu'aux environs du détroit de Magellan; et l'on ne doute point qu'avec le temps ils ne remplissent une si vaste étendue de pays. Les vaisseaux qui relâcheront sur cette côte en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des chevaux même est une excellente nourriture. Malheureusement la côte orientale des Patagons semble manquer d'eau douce, principal rafraîchissement qu'on cherche dans les voyages de long cours. La terre y paraît imprégnée de sel et de nitre; et les eaux courantes, aussi-bien que les mares, n'y fournissent guère que de l'eau saumâtre. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas désespérer d'en trouver d'autre.

Le pays est peuplé d'un grand nombre de *vigognes* ou guanacos; mais ils y sont si défians et si légers à la course, qu'il n'est pas aisé d'en prendre. On trouve sur la côte d'immenses troupeaux de phoques et une grande variété d'oiseaux de mer, dont les plus singuliers sont les pingoins ou manchots. Les habitans sont rares sur cette côte orien-

talc. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois à la fois, et les Anglais de l'escadre n'en aperçurent pas un seul pendant leur séjour au port de Saint-Julien. Ils sont néanmoins en grand nombre vers Buénos-Ayres, et souvent d'incommodes voisins pour les Espagnols : mais à cette hauteur le climat est plus doux, les perspectives plus variées, et les terres plus étendues. Le continent y a trois ou quatre cents lieues de largeur; au lieu qu'à la hauteur du port de Saint-Julien, il n'y en a guère plus de cent. Ce ne sont peut-être que les habitans de la côte occidentale, ou des environs du détroit, qui s'approchent de la côte orientale.

L'escadre partit de Saint-Julien le vendredi 27 février. Le 4 mars, elle eut la vue du cap des Vierges, à l'embouchure du détroit de Magellan. Quoique bas et plat, il se termine en pointe. Les Anglais trouvèrent ici ce que les observations ne cessèrent pas de leur confirmer; c'est que, sous ces latitudes avancées vers le sud, le beau temps est toujours de courte durée, et que, lorsqu'il est extrêmement beau, il devient présage de tempête. Le calme de la soirée se termina par une nuit très-orageuse. En gouvernant au sud, on découvrit le lendemain, pour la première fois, la Terre du Feu. Cette vue n'offre que des montagnes d'une hauteur étonnante et couvertes de neige. On suivit la côte pendant tout le jour. Le lendemain on vit le détroit de Le Maire.

Quelque affreux que soit l'aspect de la Terre du

Feu, celui de la Terre des États a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre qu'une suite de rochers inaccessibles, hérissés de pointes aiguës d'une hauteur prodigieuse, couverts d'une neige éternelle, et ceints de précipices. Plusieurs de leurs pointes paraissent suspendues d'une manière étonnante. Les rocs qui leur servent de bases ne semblent séparés les uns des autres que par des crevasses qu'on croirait formées par des tremblemens de terre. Leurs côtes sont presque perpendiculaires; enfin l'imagination ne peut rien se représenter de plus triste et de plus sauvage de cette côte.

Le jour même où l'escadre avait découvert l'embouchure du détroit, elle profita d'un beau temps et d'un vent frais pour y entrer; et quoique sa longueur soit d'environ huit lieues, elle le passa heureusement à la faveur d'une forte marée. C'est là que finit l'Océan atlantique, et que le grand Océan commence. Ainsi les Anglais ne se représentant plus qu'une mer ouverte, entre eux et les riches contrées auxquelles ils aspiraient, se formaient déjà des projets de bonheur fondés sur toutes les richesses du Chili et du Pérou. Quoique l'hiver vînt à grands pas, le ciel était fort brillant; et ce jour leur parut le plus beau dont ils eussent joui depuis leur départ. Telle était leur situation avant la fin de mars. Mais ils n'étaient pas hors du détroit, que toutes leurs espérances faillirent d'être ensevelies avec eux dans les flots.

Avant que les derniers vaisseaux de l'escadre eussent débouqué, ils essuyèrent une tempête si violente, qu'elle leur fit douter si l'entreprise de doubler le cap de Horn n'excédait pas leurs forces. Ils avaient traité de chimères ou d'exagérations les difficultés dont ils avaient vu la peinture dans plusieurs navigateurs qui les avaient précédés : mais les dangers qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours suivans, leur parurent au-dessus de tout ce qu'on avait jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange description jetteront ici de la variété. « Depuis la tempête qui nous accueillit au débouquement, nous eûmes, dit Anson, une suite continuelle de temps orageux, qui fit avouer à nos marins les plus expérimentés que tout ce qu'ils avaient appelé tempête n'était rien en comparaison. Elles élevaient des vagues si hautes et si courtes, qu'on ne voit rien de semblable dans aucune mer connue. Ce n'était pas sans raison que nous frémissions continuellement. Une seule vague qui se serait brisée sur notre vaisseau nous aurait coulés à fond. Elles causaient d'ailleurs un roulis si violent, qu'on était dans un danger continuel d'être brisé contre le tillac ou contre les côtés du vaisseau. Nous eûmes quelques gens de tués par ces accidens, et d'autres fort blessés. Un de nos meilleurs matelots fut jeté hors du bord et se noya; un autre se disloqua le cou. Un troisième fut jeté dans l'écoutille, et se cassa la cuisse. Un de nos contre-maîtres se cassa la clavicule en deux endroits. Ce qui contri-

bue à rendre ces tempêtes plus dangereuses, c'est leur inégalité et les intervalles trompeurs qui les séparent. Elles étaient accompagnées de pluie froide et de neige qui couvraient nos manœuvres de glace et gelaient nos voiles, ce qui rendait les unes et les autres si cassantes, qu'elles ne pouvaient résister au moindre effort. Nos gens en avaient les membres engourdis. A quelques-uns, les pieds et les mains gelèrent et furent attaqués par la gangrène, etc. »

Il y avait sept semaines qu'on était battu de ces effroyables tempêtes, et troublé par les plus cruelles inquiétudes. Presque tous les vaisseaux avaient donné des signaux de détresse. Les uns avaient perdu leurs vergues; d'autres une partie de leurs mâts. Cependant, vers la fin de mars, on se flatta de voir bientôt la fin de tant de maux, parce que, suivant l'estime, on se crut à 10° à l'ouest de la Terre du Feu; et comme cette distance est double de celle que les navigateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet des courans de l'ouest, on se croyait bien avancé dans le grand Océan, et l'on s'efforçait depuis long-temps de gouverner au nord. Le 13 avril, on n'était que d'un degré en latitude au sud de l'embouchure occidentale du détroit de Magellan. Les espérances augmentèrent; mais on faillit de les payer bien cher. La nuit suivante, toute l'escadre aurait échoué sur cette côte, si le temps, qui avait été fort embrumé, ne se fût assez éclairci pour faire découvrir la terre à deux milles. Heureusement la lune fit voir sa lumière, et le

vent permit de porter au sud. Par la latitude de cette terre, on jugea que c'était une partie de la Terre du Feu, peu éloignée d'un débouquement méridional du détroit de Magellan. Il parut fort étonnant aux Anglais que les courans les eussent jetés si loin à l'est. Toutes leurs estimes les supposaient de plus de 10° à l'ouest de cette terre. Au lieu de 19° de longitude, qu'il croyaient avoir couru, il se trouvait qu'ils n'en avaient pas fait la moitié. Ainsi, loin d'entrer, comme ils s'en étaient flattés, dans un climat plus doux et dans des mers plus tranquilles, ils se virent obligés de se rapprocher du pôle et de lutter encore contre ces terribles vents d'ouest, dont ils avaient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençaient à se répandre; de jour en jour la mortalité augmentait sur chaque bord; et, pour dernier découragement, l'escadre était fort diminuée depuis trois jours, par la séparation de deux de ses principaux bâtimens, *le Severn* et *la Perle*. On ne les revit plus. L'opinion générale fut qu'ayant été moins favorisés que les autres par le vent et par la lune, il avaient fait naufrage sur la côte.

On fit route au sud-ouest avec un très-beau temps qui dura jusqu'au 24. Mais au-delà des 60° de latitude sud, et suivant l'estime à 6° à l'ouest du cap Noir, on retomba dans des agitations si violentes, que le chef d'escadre perdit de vue ses quatre autres vaisseaux, qui, malgré les plus terribles orages, n'avaient pas cessé jusqu'alors de

l'accompagner. Il ne les revit qu'à son arrivée à Juan Fernandés ; et pendant le reste du mois d'avril, ayant porté au nord depuis le 22, il continua d'être maltraité par les vents jusqu'au dernier du mois, que, se trouvant à 52° 13′ de latitude, c'est-à-dire au nord du détroit de Magellan, il se crut assuré d'avoir achevé son passage, et d'être près d'entrer dans le grand Océan. Cependant ses souffrances ne firent qu'augmenter, non-seulement par le scorbut qui causa de cruels ravages parmi ses gens, mais encore par les plus fâcheux obstacles de la navigation, qui lui firent manquer d'abord l'île de Socoro, premier rendez-vous; ensuite la hauteur de Valvidia, où le second rendez-vous avait été marqué. Il fait une triste peinture de sa situation jusqu'au 9 de juin, qu'il découvrit à la pointe du jour l'île de Juan Fernandés. Il avait perdu soixante-dix à quatre-vingts hommes : il manquait d'eau, et le reste de son équipage était si affaibli par la maladie et le travail, qu'il ne lui restait pas dix matelots en état de faire le service.

La vue de la terre fut un spectacle charmant pour les malades. Comme il fallut côtoyer l'île à quelque distance pour trouver la baie, qui est au côté septentrional, l'impression que firent sur eux des vallées charmantes par leur verdure et par les sources dont elles sont remplies, ne peut être représentée. Quoiqu'il y eût dans l'île une grande abondance d'excellentes plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre n'ayant pas eu le bonheur

d'en trouver assez tôt, se hâtèrent d'apporter à bord de l'herbe commune; cet aliment fut dévoré avec une avidité incroyable. On mouilla le lendemain dans la baie; et dès le même jour on découvrit une voile qu'on reconnut bientôt pour *le Trial*, un des vaisseaux de la flotte. Il n'avait pas été moins maltraité que celui du chef d'escadre.

Après les soins qui furent rendus aux malades, la première occupation de ceux qui jouissaient d'un reste de santé fut de reconnaître toutes les parties de l'île, pour se mettre en état d'en faire une description un peu détaillée. Anson, qui rapportait toutes ses vues à l'utilité de la navigation, avait appris par sa propre expérience combien ces lumières étaient importantes; car son incertitude sur la vraie position de l'île la lui avait fait manquer le 15 mai, lorsqu'il en était fort proche. Il s'en était éloigné pour retourner mal à propos vers l'est, et cette erreur lui avait coûté la perte de quantité d'hommes.

Il fit examiner soigneusement les rades et les côtes, avec ordre de ne négliger aucune observation.

La partie septentrionale de l'île est montagneuse et boisée; le terrain y est léger, et si peu profond, qu'on y voit souvent mourir ou tomber par le moindre choc de grands arbres qui manquent de racines. Un matelot de l'équipage, parcourant une montagne à la quête des chèvres, saisit un arbre qui était à la pente, pour l'aider à monter; l'arbre

cédant, il roula de la montagne; et, s'étant accroché dans sa chute à un autre arbre d'une grosseur considérable, qui fut déraciné comme le premier, il fut écrasé par le choc des rochers.

La partie méridionale est sèche, pierreuse et sans arbres, mais basse et fort unie en comparaison de la partie septentrionale. Jamais aucun vaisseau n'y aborde, parce que la côte en est fort escarpée, et qu'outre la rareté de l'eau douce, on y est exposé au vent du sud, qui y règne presque toute l'année, particulièrement en hiver. Les arbres qui croissent dans les bois, au nord de l'île, sont presque tous aromatiques et de plusieurs sortes; mais il n'y en a point d'assez forts pour fournir de gros bois de charpente, à l'exception du myrthe, qui est le plus grand arbre de l'île, et qui ne donne pas néanmoins des pièces de plus de quarante pieds de hauteur. Sa tête est ronde comme si elle avait été régulièrement taillée. Une espèce de mousse qui croît sur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur et par le goût.

Les Anglais trouvèrent presque tous les végétaux qui passent pour souverains contre le scorbut de mer, tels que du cresson, du pourpier, d'excellente oseille, et une prodigieuse quantité de navets et de raves. La partie verte des navets leur paraissait plus agréable que les racines mêmes, qui étaient souvent cordées. Ils trouvèrent aussi beaucoup d'avoine et de trèfle. Les palmites excitèrent peu leur friandise, parce qu'étant presque toujours

boucaniers et les flibustiers, dans les temps qu'ils couraient ces mers. On a même deux exemples : l'un d'un mosquite américain, et l'autre d'un écossais, nommé Selkirk, qui furent abandonnés dans l'île, et qui, dans un séjour de quelques années, eurent le temps de connaître ses productions. Le séjour du dernier dans l'île de Juan Fernandés avait précédé l'arrivée de l'escadre anglaise d'environ trente-deux ans. Cependant la première chèvre qui fut tuée par les Anglais, avait les oreilles déchirées; d'où ils conclurent qu'elle avait passé par les mains de Selkirk. Cet animal avait l'air majestueux, la barbe vénérable, et divers autres symptômes de vieillesse. Ensuite ils trouvèrent plusieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; et les mâles étaient reconnaissables par la prodigieuse longueur de leur barbe, et par d'autres marques d'une très-longue vie.

Mais cette multitude de chèvres est fort diminuée depuis que les Espagnols, instruits de l'usage que les boucaniers et les flibustiers faisaient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette ressource à leurs ennemis. Ils ont lâché un grand nombre de chiens qui s'y sont multipliés, et qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avait de chèvres dans les parties accessibles; de sorte qu'il n'en reste à présent qu'un petit nombre parmi les rochers et les précipices, où il n'est pas possible aux chiens de les suivre. Elles sont partagées en différens troupeaux, chacun de vingt

ou trente, qui habitent des lieux séparés, et qui ne se mêlent jamais ensemble. Les Anglais trouvèrent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette chair leur paraissait d'un goût si friand, qu'à force de travail et d'assiduité, ils parvinrent à connaître tous les troupeaux.

Les chiens qui les ont détruites, ou chassées de toutes les parties accessibles de l'île, sont de différentes espèces qui ont extrêmement multiplié. Ils venaient quelquefois rendre visite aux Anglais pendant la nuit, et leur dérobaient leurs provisions. Ils attaquèrent même quelques matelots, qui eurent besoin de secours pour s'en délivrer. Depuis que les chèvres ne leur servent plus de nourriture, on suppose qu'ils vivent principalement de jeunes phoques. Les Anglais ayant mangé de leur chair, observèrent qu'elle avait un goût de poisson.

Dans la difficulté de tuer des chèvres, les équipages qui commençaient à se dégoûter de poisson, mangèrent aussi des phoques dont on voit deux espèces sur les côtes de cette île, le phoque commun et le lion marin.

Les lions marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, et depuis huit jusqu'à quinze de circonférence. Ils sont si gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse avant de parvenir à la chair ou aux os. La graisse des plus gros

fournit jusqu'à cinq cents pintes d'huile. Ils ne laissent pas d'être si sanguins, qu'en leur faisant de profondes blessures dans plusieurs endroits, on voit sortir avec beaucoup de force autant de fontaines de sang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coup de fusil, et lui ayant ensuite coupé la gorge, on mesura le sang qui en sortait. Il s'en trouva deux barriques pleines, outre celui qui restait encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queue et leurs nageoires qui leur servent de pieds, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts, qui sont armés chacun d'un ongle, et joints ensemble par une membrane qui ne s'étend pas jusqu'au bout. Outre la grosseur qui les distingue des phoques communs, ils en diffèrent encore, surtout les mâles, par une espèce de grosse trompe qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure, de la longueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles, ce qui les fait distinguer des mâles au premier coup d'œil, outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Les matelots anglais donnaient le nom de *pacha* au plus gros mâle, parce qu'il était toujours accompagné d'un nombreux sérail. Ces animaux passent tout l'été dans les flots, et l'hiver à terre. C'est dans la seconde de ces deux saisons qu'ils s'accouplent, et que les femelles mettent bas. Leurs portées sont de deux petits, qui naissent de la grandeur d'un pho-

que commun dans toute la sienne, et qui tètent leur mère.

Les lions marins, pendant tout le temps qu'ils sont à terre, vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes, et le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Ils paraissent d'un naturel fort pesant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la nature leur apprend à placer en sentinelle autour d'eux, des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller lorsqu'ils voient approcher quelqu'un. Leurs cris sont si bruyans, et d'un ton si varié, qu'ils sont fort propres à donner l'alarme; tantôt on les entend grogner comme des pourceaux, et d'autres fois hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils se battent souvent entre eux, surtout les mâles, et le sujet ordinaire de leurs divisions, est quelque femelle. Les Anglais furent un jour surpris, à la vue de deux de ces animaux qui leur parurent d'une espèce toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étaient deux mâles, défigurés par les coups de dents qu'ils s'étaient donnés, et par le sang dont ils étaient couverts. Celui qu'ils nommaient le *pacha*, semblait n'avoir acquis son nombreux sérail, et la supériorité sur les autres mâles, que par ses victoires; et les blessures, dont il portait les cicatrices, rendaient témoignage du nombre et de la grandeur de ses combats. Les meilleures parties de ces animaux sont le cœur, et surtout la langue, que les Anglais trouvaient préférable à celle du

bœuf. Il est d'autant plus facile de les tuer, qu'ils sont presque également incapables et de se défendre et de fuir. Dans la pesanteur de leur marche, on voit flotter sous leur peau un amas de graisse mollasse, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut se garder de leurs dents. Tandis qu'un matelot en écorchait tranquillement un jeune, la mère se jeta sur lui lorsqu'il s'en défiait le moins, et lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut si forte qu'il en eut le crâne fracassé, et tous les soins du chirurgien ne purent lui sauver la vie.

L'île de Juan Fernandés n'a pas d'autres oiseaux que des faucons, des merles, des hiboux et des colibris. Les Anglais n'y virent point l'espèce d'oiseaux qui se creuse des nids en terre. Cependant ayant trouvé plusieurs de leurs trous, ils jugèrent que les chiens les avaient détruits. Tous les chats que Selkirk y vit en si grand nombre, doivent avoir eu le même sort; puisque dans un long séjour ils n'en aperçurent qu'un ou deux. Mais les rats s'y sont maintenus avec tant d'ascendant, que toutes les nuits ils causaient beaucoup d'incommodité dans les tentes.

Enfin, la baie fournit plusieurs espèces de poisson. Les morues, surtout, y sont d'une grosseur prodigieuse, et n'y sont pas en moindre abondance que sur les côtes de Terre-Neuve. Le rivage est si couvert de rochers et de cailloux, qu'il est impossible d'y tirer la seine; mais on y pêche aisément

à l'hameçon, et, dans l'espace de deux ou trois heures, deux lignes suffisent pour charger une chaloupe. Le seul obstacle vient des requins, et d'autres poissons si voraces, qu'ils enlèvent le poisson au moment où il est pris. Les homards, plus communs peut-être à Juan Fernandés qu'en aucun autre lieu du monde, y sont d'un excellent goût, et pèsent ordinairement huit à neuf livres. Ils y sont en si grand nombre, que lorsqu'une chaloupe part de terre, ou lorsqu'elle y aborde, on les perce souvent avec la gaffe.

Anson conclut qu'un vaisseau, dans le triste état où il représente le sien, n'a pas de meilleure retraite à désirer que cette île. Aussi les malades y trouvèrent-ils beaucoup de soulagement. L'arrivée du *Trial* leur avait fait espérer d'y être bientôt rejoints par le reste de l'escadre. Cette attente leur faisait tenir sans cesse les yeux tournés vers la mer; mais, n'ayant rien vu paraître dans l'espace de quinze jours, ils commencèrent à désespérer de revoir jamais aucun de leurs autres vaisseaux égarés, parce qu'ils ne pouvaient se dissimuler que si leur propre bâtiment avait été obligé de tenir si longtemps la mer, il n'y serait pas resté un homme en vie, et que le corps du navire, rempli de cadavres, serait devenu le jouet des vents et des flots.

Cependant, le 15 juin, ils découvrirent *le Glocester*, qui, par ses voiles basses, les seules qu'il paraissait capable d'employer, leur fit juger qu'il

n'avait pas été moins maltraité qu'eux. On se hâta d'envoyer à son secours une chaloupe chargée d'eau, de poisson et d'autres rafraîchissemens. Jamais équipage ne s'était trouvé dans une situation plus déplorable; ils avaient jeté à la mer les deux tiers de leur monde; et parmi ceux qui étaient demeurés en vie, il ne restait de force pour agir qu'aux officiers et à leurs valets. Depuis long-temps ils avaient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures; et malgré cette économie, leur provision tirant à sa fin, ils étaient menacés de mourir bientôt de soif. Ce ne fut pas sans une peine extrême, qu'après avoir louvoyé long-temps autour de l'île, ils surmontèrent les vents et les courans pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'assistance; et ce soin n'empêcha pas qu'en entrant dans la baie, leur nombre ne fût diminué des trois quarts. Mitchel, capitaine de ce malheureux vaisseau, raconta que depuis qu'on l'avait perdu de vue, les vents l'avaient poussé jusqu'à Masa-Fuéro, à l'ouest de Juan-Fernandés; que, découvrant de son bord plusieurs ruisseaux dans cette île, il avait envoyé sa chaloupe pour y faire de l'eau; que le vent élevait de si grosses lames sur la côte, qu'il avait été impossible d'y aborder; mais que cette tentative n'avait pas été tout-à-fait inutile, parce que la chaloupe était revenue pleine de poisson.

Vers le milieu d'août, les malades qui étaient à peu près guéris, obtinrent la permission de quit-

ter les tentes communes, où ils avaient été logés jusqu'alors, et de s'établir chacun dans leur hutte. On crut qu'étant séparés ils pourraient se rétablir plus promptement; mais ils reçurent ordre de se rendre sur le rivage au premier coup de canon qui serait tiré du vaisseau. Leurs occupations étaient de se procurer des rafraîchissemens, de couper du bois, et de faire de l'huile de la graisse des lions marins. Cette huile s'employait à divers usages : elle servait pour la lampe; on la mêlait avec de la poix pour goudronner les côtés du vaisseau, ou avec des cendres pour les espalmer. Quelques matelots furent employés à saler de la morue, sur l'idée que firent naître au chef d'escadre deux pêcheurs de Terre-Neuve qu'il avait à bord; mais cette provision, qui devint assez considérable, fut presque entièrement négligée, dans la crainte qu'elle ne causât le scorbut, comme toutes les autres salines. On avait fait construire à terre un four de cuivre, et l'on y cuisait du pain frais pour les malades.

Le 16 août, on découvrit, du côté du nord, un vaisseau qui fut bientôt reconnu pour la pinque *l'Anne* : son arrivée fut regardée comme une faveur du ciel. On rendit la ration de biscuit entière à tous les équipages, et le chef d'escadre fut délivré de la crainte de manquer de provisions avant que de pouvoir gagner un port ami; malheur qui l'aurait laissé sans ressource au milieu d'une si vaste mer. Il parut fort surprenant que l'équipage d'un

vaisseau qui arrivait au rendez-vous deux mois après les autres, fût en état de faire la manœuvre sans aucun signe de faiblesse; mais on apprit qu'il avait été en relâche depuis le milieu de mai, c'est-à-dire, près d'un mois avant que *le Centurion* eût jeté l'ancre dans l'île de Juan Fernandés. Il s'était trouvé à quatre lieues de terre, le 16 mai, à 45° 15′ de latitude sud. Ensuite un vent ouest-sud-ouest l'ayant fait dériver vers la côte, le capitaine, las peut-être de tenir la mer, ou dans la crainte de ne pouvoir se soutenir contre le vent, avait porté directement vers des îles qui se présentaient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'est de l'île d'Inchin; mais, ne s'étant pas placé assez près de l'île, et l'équipage n'étant pas assez fort pour filer du câble aussi promptement qu'il était nécessaire, le vaisseau fut poussé à l'est. On continua de dériver, et le lendemain on jeta la maîtresse ancre, à la faveur de laquelle on résista quelque temps; mais le jour suivant, ayant recommencé à chasser sur les ancres jusqu'à un mille de terre, on ne s'attendait qu'à échouer dans un endroit où la côte paraissait haute et fort escarpée. Les canots faisaient beaucoup d'eau : il ne se présentait aucun lieu où l'on pût aborder : tout l'équipage se crut perdu, avec d'autant moins de ressource, que ceux mêmes qui eussent pu gagner le rivage, ne devaient attendre aucun quartier des insulaires du pays, qui ne connaissaient d'Européens que les Espagnols auxquels ils portaient

une haine mortelle. Cependant le vaisseau s'approchait toujours des rochers terribles qui forment la côte, lorsqu'au moment où sa perte semblait inévitable, on aperçut entre les terres une petite ouverture qui fit renaître les espérances. On coupa aussitôt les câbles des deux ancres, et l'on mit le cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un canal étroit, entre une île et le continent. Elle conduisit les Anglais dans un port également sûr et tranquille, où l'excellence de l'eau et les rafraîchissemens qui s'y trouvèrent en abondance, leur firent donner le nom de *miracle* à cette heureuse découverte.

L'île d'Inchin, qui est de cette baie, est apparemment une des îles de l'archipel des Chonos ou Chiloé, au sud du Chili. Elles sont habitées par un peuple barbare, fameux par sa haine pour les Espagnols. Il n'est pas impossible que ce que les Anglais prirent pour le continent ne fût une autre île, et que la terre ferme ne fût beaucoup plus reculée à l'est; mais, quelque opinion qu'on en doive prendre, le port a deux endroits propres à caréner les vaisseaux. On y voit tomber aussi plusieurs ruisseaux d'une eau très-pure, dont quelques-uns sont très-favorablement disposés pour l'aiguade. Les Anglais trouvèrent des poissons dans le ruisseau, et surtout quelques mulets d'excellent goût, qui leur firent juger que dans une meilleure saison, il était plus poissonneux. Ils rencontrèrent aussi du céleri sauvage, des orties, des coquillages,

surtout des moules d'une grandeur extraordinaire et de très-bon goût; quantité d'oies, des mouettes et des manchots, tous mets exquis pour des gens affamés qui avaient tenu la mer si long-temps. Au milieu de l'hiver, où l'on était, le climat ne paraissait pas rude; les arbres et le gazon offraient encore quelque verdure, et l'on y trouverait en été plusieurs rafraîchissemens qui manquaient alors : les habitans n'y sont pas aussi redoutables par leur nombre et par leur cruauté, que les Espagnols ont pris plaisir à les peindre. Un autre avantage de ce port, c'est qu'il est fort éloigné des établissemens de cette nation, et si peu connu, qu'avec un peu de précaution un vaisseau pourrait y faire un long séjour sans qu'elle en fût informée. D'ailleurs il serait facile de s'y défendre; et, si l'on était en possession de l'île qui le forme, on pourrait le garder avec un peu de force contre une armée nombreuse.

L'équipage de *l'Anne* était en trop petit nombre pour entreprendre d'envoyer des détachemens à la découverte. Il craignait également les Espagnols et les insulaires; et, n'osant perdre le vaisseau de vue, ses courses se bornaient aux terres qui environne le port. D'ailleurs, quand les officiers auraient été sûrs de n'avoir rien à redouter, le pays est si couvert de bois, et si rempli de montagnes, qu'il n'est pas aisé d'y pénétrer. Mais ils jugèrent que les auteurs espagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorsqu'ils représentent sur

cette côte un peuple nombreux et redoutable. En hiver du moins elle est si déserte que, pendant tout le temps que les Anglais s'y arrêtèrent, ils n'y virent qu'une seule famille d'insulaires, composée d'un homme d'environ quarante ans, de sa femme et de deux enfans, dont l'un n'avait pas plus de trois ans, et l'autre était encore à la mamelle. On les découvrit dans une pirogue. Ils y avaient apparemment toutes leurs richesses, qui consistaient en un chien, un chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour se huter, un dévidoir, un caillou, un fusil à battre du feu, et quelques racines jaunes de fort mauvais goût qui leur servaient de pain. Le capitaine envoya son canot, qui les amena facilement à bord. Il les y retint, dans la crainte qu'ils n'allassent le découvrir; mais il ordonna qu'ils fussent bien traités. Pendant le jour, ils étaient tout-à-fait libres sur le vaisseau; et la nuit seulement on les tenait renfermés. Ils mangeaient avec l'équipage. On leur donnait souvent de l'eau-de-vie, qu'ils aimaient beaucoup. Loin de paraître affligés de leur situation, l'homme surtout se réjouissait lorsqu'on le menait à la chasse, et prenait plaisir à voir tirer quelque pièce de gibier. Cependant on s'aperçut à la fin qu'il devenait rêveur; et, quoique sa femme ne perdît rien de sa gaîté, il parut inquiet de se voir prisonnier. On crut lui reconnaître beaucoup d'esprit naturel. Il se faisait entendre avec une adresse admirable, par des signes qui marquaient son jugement et sa curiosité.

Un grand vaisseau, monté de si peu de gens, lui causait de la surprise : il concluait qu'on devait avoir perdu beaucoup de monde ; ce qu'il exprimait en se couchant sur le tillac, les yeux fermés et sans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de son habileté, par la manière dont il s'échappa, après avoir passé huit jours à bord. L'écoutille du gaillard d'avant était déclouée. Il profita d'une nuit fort orageuse pour sortir avec sa femme et ses enfans par cette ouverture ; et, passant par-dessus le bord du vaisseau, il descendit avec eux dans le canot. Sa prudence lui fit couper les hausières qui retenaient la chaloupe et sa pirogue à l'arrière du vaisseau ; c'était le moyen d'empêcher qu'on ne pût le suivre. Il rama aussitôt vers la terre. Tous ces mouvemens furent si prompts et si secrets, que les hommes de quart sur le milieu du pont ne s'aperçurent pas de sa fuite, et qu'il ne fut découvert que par le bruit de ses avirons, tandis qu'il s'éloignait du vaisseau ; mais il était trop tard pour s'y opposer. D'ailleurs on n'avait plus ni chaloupe ni canot, et l'on eut même assez de peine à les reprendre. Quelques Anglais qui avaient conçu de l'estime pour le caractère extraordinaire de cet insulaire, supposant qu'il rôdait encore avec sa famille dans les bois autour du port, et craignant qu'il ne manquât de provisions, engagèrent le capitaine à faire exposer quelques vivres dans un lieu qui leur parut convenable au dessein qu'ils avaient de le secourir. On fut persuadé que cette attention ne lui avait pas été inutile.

Les vivres disparurent, et quelques circonstances firent juger que c'était lui qui les avait enlevés. Cependant on pouvait craindre aussi qu'il n'eût gagné l'île de Chiloé, et qu'il ne donnât connaissance de son aventure aux Espagnols, qui pouvaient facilement venir surprendre le vaisseau. Cette idée porta le capitaine à supprimer l'usage qu'il avait établi de tirer chaque jour, au soir, un coup de canon. Il s'était flatté que ce bruit rendrait son bâtiment plus respectable aux ennemis qui pourraient l'entendre, et leur ferait connaître du moins qu'on y était sur ses gardes. Mais il comprit que sa principale sûreté consistait à demeurer bien caché, et que cette affectation d'imiter les vaisseaux de guerre, ne pouvait servir qu'à le faire découvrir. Enfin l'équipage étant remis de ses fatigues, et s'étant pourvu d'eau et de bois, *l'Anne* mit en mer, et se rendit heureusement à l'île de Juan Fernandés.

Le reste de l'escadre consistait en trois vaisseaux, *la Severn*, *la Perle* et *le Wager*. On apprit dans la suite que les deux premiers étaient retournés au Brésil, et que *le Wager*, commandé par le capitaine Cheap, avait échoué, le 14 mai, au sud du Chili, vers les 47° de latitude méridionale, entre deux îles, à la portée du fusil de la terre. L'équipage était divisé par des dissensions; le capitaine, abandonné de ses gens, tomba au pouvoir des Espagnols, d'où il ne sortit qu'après le règlement du cartel entre l'Espagne et l'Angleterre, pour retourner en Europe à bord d'un vaisseau français.

L'inquiétude du commandant pour trois vaisseaux dont il ignorait le sort, l'avait déterminé, après l'arrivée du *Glocester*, à faire visiter l'île de Masa-Fuéro, dans l'espérance d'y découvrir quelque baie qui pouvait leur avoir servi de retraite. *Le Tryal*, qui fut chargé de cette commission, fit le tour de l'île, et n'y vit aucun vaisseau.

Les Anglais du *Tryal* s'assurèrent que Masa-Fuéro est couverte d'arbres, et qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la mer. Ils virent aussi un endroit, au nord de l'île, où les vaisseaux peuvent mouiller, quoique l'ancrage n'y soit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue; il est fort escarpé. Avec ces inconvéniens, on y trouve une chaîne de roches qui s'avance de la pointe orientale de l'île à deux milles au large, mais qui est peu dangereuse à la vérité, parce que la mer, qui s'y brise continuellement, les fait aisément reconnaître.

Cette île a, sur celle de Juan Fernandés, l'avantage d'être bien peuplée de chèvres; et ces animaux, qui n'ont jamais été troublés dans leurs retraites, se laissent approcher lorsqu'on ne les effarouche point à coups de fusil. On y trouve un grand nombre de phoques communs et de lions marins. En un mot, les Anglais jugèrent que, malgré quelques inconvéniens qui peuvent empêcher de choisir cette île pour un lieu de relâche, elle serait néanmoins très-utile dans les cas de nécessité, surtout pour un vaisseau seul, qui crain-

drait de rencontrer à Juan Fernandés un ennemi supérieur.

Le mauvais état de la pinque *l'Anne*, dont les charpentiers jugèrent le radoub impossible, porta le chef d'escadre à consentir qu'elle fût dépiécée après qu'on en eut tiré les vivres et tout ce qui pouvait servir aux trois autres bâtimens. Le capitaine et le reste de l'équipage passèrent à bord du *Glocester*, où le besoin d'hommes était pressant. Quoique tous les malades fussent assez bien rétablis, Anson ne pouvait être sans alarme en considérant le peu de forces qui lui restaient. Depuis son départ d'Angleterre, il avait perdu sur *le Centurion* deux cent quatre-vingt-douze hommes, de quatre cent six avec lesquels il s'était embarqué. L'équipage du *Glocester*, qui était moins fort, avait perdu le même nombre, et se voyait réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devait naturellement avoir été plus grande encore sur *le Tryal*, dont l'équipage avait presque toujours été jusqu'aux genoux dans l'eau sur le pont; cependant il n'y était mort que quarante-deux hommes, et son bonheur en avait sauvé trente-neuf. Les soldats de marine et les invalides avaient été plus maltraités que les matelots. De cinquante invalides que *le Centurion* avait à bord, il n'en était échappé que quatre, et onze soldats de marine, de soixante-dix-neuf. A bord du *Glocester*, tous les invalides périrent, et de quarante-huit soldats de marine, il n'en resta que deux. En un mot, les trois vais-

seaux qui devaient composer désormais toute l'escadre étaient montés de neuf cent soixante-un hommes à leur départ d'Angleterre, et l'on n'en comptait plus que trois cent trente-cinq, en y comprenant les mousses. Ce nombre suffisait à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignorait alors ce que l'escadre de Pizarro était devenue, on devait supposer qu'elle était dans le grand Océan, et que, si elle n'avait pu passer les détroits sans souffrir beaucoup, elle avait trouvé des rafraîchissemens et des recrues dans tous les ports de ces mers qui lui étaient ouverts. On savait d'ailleurs, par quelques informations, que les Espagnols équipaient une autre escadre au Callao. Toutes ces réflexions paraissaient capables de décourager les Anglais; mais un événement fort imprévu ranima toutes leurs espérances.

Vers le commencement de septembre, lorsqu'ils se disposaient à quitter l'île, ils découvrirent au nord-est un bâtiment qu'ils prirent d'abord pour un vaisseau de l'escadre; mais, l'ayant bientôt reconnu pour un bâtiment espagnol, qu'ils supposèrent destiné pour Valparaiso, ils lui donnèrent la chasse. Cette victoire leur coûta peu. C'était un vaisseau marchand, du port de quatre cent cinquante tonneaux, dont l'équipage montait à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge consistait en sucre et en étoffes bleues de laine, qui se fabriquent dans la province de Quito, avec plusieurs balles d'autres étoffes grossières de

différentes couleurs, qui portent dans ces quartiers le nom de *pannia de tierra*, et quelques balles de coton et de tabac; mais les Anglais y trouvèrent ce qu'ils cherchaient avec plus d'empressement, c'est-à-dire, plusieurs coffres remplis d'argent travaillé, et vingt-trois ballots ou surons de piastres, pesant chacun deux cents livres, sans compter plusieurs lettres et d'autres papiers, dont ils se promirent de tirer quantité d'éclaircissemens.

Ce bâtiment, qui se nommait *Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, était parti du Callao depuis vingt-sept jours, et sa destination était en effet pour Valparaiso, dans le Chili, où il devait se charger pour le retour de blé et de vin, de quelque or et de menus cordages, dont on en fait de gros au port de Lima. Les Anglais du *Centurion*, qui était le vaisseau vainqueur, n'eurent rien de plus pressant que de prendre des informations. Jusqu'alors ils n'avaient su qu'imparfaitement la force et la destination de l'escadre qu'ils avaient rencontrée à la hauteur de Madère.

Ils apprirent de leurs prisonniers qu'elle était composée de cinq grands vaisseaux espagnols, commandée par l'amiral Pizarro, et proprement destinée à traverser leurs desseins; mais que Pizarro, malgré tous ses efforts pour doubler le cap de Horn, avait été obligé de retourner au Rio de la Plata, après avoir perdu deux de ses plus gros vaisseaux. Ils surent aussi que, de la Plata, cet amiral avait averti les Espagnols du Pérou qu'une

partie de l'escadre anglaise pouvait passer avec succès dans le grand Océan; mais que, jugeant par sa propre expérience qu'elle y arriverait faible et peu capable de défense, il conseillait au vice-roi d'armer en guerre les vaisseaux qu'il pourrait employer à cet usage, et de les envoyer vers le sud, où vraisemblablement ils surprendraient ceux des Anglais l'un après l'autre, avant qu'ils pussent trouver l'occasion de se procurer des rafraîchissemens. Le vice-roi, goûtant ce conseil, avait fait équiper sur-le-champ quatre vaisseaux qui étaient partis du Callao; un de cinquante pièces de canon, deux de quarante, et un de vingt-quatre. Trois de ces bâtimens avaient reçu ordre de croiser à la hauteur du port de la Conception, et l'autre à celle de Juan Fernandés. Ils avaient gardé leurs postes jusqu'au 6 juin; mais n'ayant pas vu paraître les Anglais, ils avaient repris alors la route du Callao, dans la pleine persuasion que leurs ennemis n'avaient pu tenir si long-temps la mer, et que s'ils n'étaient pas abîmés dans les flots, ils avaient pris du moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces vaisseaux espagnols avaient été dispersés par une tempête pendant qu'ils étaient en croisière. Ensuite ils avaient été désarmés en arrivant au Callao; et les prisonniers ajoutèrent qu'en quelque temps qu'on apprît à Lima l'arrivée des Anglais dans ces mers, il se passerait au moins deux mois avant que le vice-roi pût rétablir son escadre.

Ces éclaircissemens étaient d'autant plus favo-

rables que l'équipage du *Centurion* ayant trouvé à son débarquement dans l'ile de Juan Fernandés quelques monceaux de cendre, des restes de poissons, des jarres fraîchement brisés, et d'autres traces récentes du séjour des Espagnols, il ne put douter que, s'il était arrivé quelques jours plus tôt dans cette île, il n'y eût rencontré ses ennemis; et dans l'état où ses fatigues l'avaient réduit, cette rencontre aurait été fatale, non-seulement au *Centurion*, mais encore au *Tryal*, au *Glocester* et à la pinque *l'Anne*, qui étaient venus séparément. Les Espagnols du *Carmel* ayant appris à leur tour ce que les Anglais avaient souffert, parurent fort surpris qu'ils eussent pu résister à tant de maux. Ils furent conduits avec leur bâtiment dans la baie de Juan Fernandés. Leur étonnement redoubla lorsqu'ils y virent *le Tryal* à l'ancre. Ils s'imaginèrent d'abord qu'il avait été construit dans l'île, et leur admiration tomba sur l'adresse des Anglais, qui avaient été capables, après tant de fatigues, et dans un espace si court, non-seulement de réparer leurs autres vaisseaux, mais d'en construire un de cette forme. Ensuite, apprenant qu'il était venu d'Angleterre avec le reste de l'escadre, ils ne pouvaient comprendre qu'il eût fait le tour du cap de Horn, tandis que les meilleurs vaisseaux d'Espagne avaient été forcés de renoncer à cette entreprise.

Les lettres qui s'étaient trouvées à bord du *Carmel* donnèrent d'autres lumières aux Anglais. Elles portaient que plusieurs vaisseaux marchands

devaient partir du port de Lima pour Valparaiso. Anson, formant divers projets sur un si beau fondement, dépêcha aussitôt *le Tryal*, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces deux ports. Il résolut en même temps de séparer d'autres vaisseaux, et de les employer en différentes croisières, autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la côte, que pour augmenter la facilité de faire des prises. Celle qu'on venait de faire avait inspiré aux équipages une ardeur qui leur faisait oublier tous leurs maux. L'artillerie de la pinque *l'Anne* fut transportée sur *le Carmel*, et *le Glocester* reçut pour sa manœuvre un renfort de vingt-trois matelots espagnols. Après ces dispositions, on leva l'ancre le 19 septembre. *Le Glocester* eut ordre d'avancer jusqu'à 5° de latitude méridionale, et de croiser à la hauteur des côtes les plus élevées de Païta, mais à la distance convenable pour n'être pas découvert. *Le Centurion* et *le Carmel* portèrent à l'est pour joindre *le Tryal*, à la hauteur de Valparaiso. Cinq jours après, ils rencontrèrent ce bâtiment qui avait déjà pris, avec peu de résistance, *l'Aranzanu*, vaisseau espagnol de six cents tonneaux. Il y avait trouvé à peu près la même charge que celle du *Carmel*, à l'exception de l'argent qui n'excédait guère la valeur de cinq mille livres sterling. Mais la joie de cette victoire était troublée par le malheur qu'il avait d'être démâté et de faire eau de toutes parts. Il n'y avait point d'espérance de pouvoir le radouber en pleine mer;

et les conjonctures ne permettaient pas d'aller perdre du temps dans un port. Anson prit le parti de le détruire, et de faire passer l'équipage et les munitions à bord de *l'Aranzanu*, qu'il nomma *la prise du Tryal*. Ce vaisseau, que le vice-roi du Pérou avait armé plus d'une fois en guerre, fut destiné à servir de frégate. Elle se trouva montée de vingt pièces de canon, en y comprenant les douze qui étaient à bord du *Tryal*.

Dans les grandes vues du chef d'escadre, on ne se promettait pas moins que d'intercepter tous les vaisseaux employés au commerce entre le Pérou et le Chili, au sud; et entre Panama et le Pérou, au nord. Mais, suivant la réflexion de l'auteur, « les arrangemens les mieux concertés n'emportent avec eux qu'une plus grande probabilité de succès, et ne vont jamais jusqu'à la certitude, parce que les accidens, qui ne peuvent entrer dans les délibérations, ont souvent la plus grande influence sur les événemens. »

La fâcheuse aventure du *Tryal*, et la nécessité qui força les autres vaisseaux de quitter leur croisière pour l'assister, donnèrent le temps aux navires espagnols d'arriver au port de Valparaiso. On ne découvrit pas une seule voile ennemie jusqu'au 5 novembre, et l'on ne douta plus alors que les habitans de Valparaiso ne voyant pas paraître *le Carmel* et *l'Aranzanu*, n'eussent formé des soupçons qui leur avaient fait mettre un embargo sur tous les vaisseaux marchands de leur côté. Il était à crain-

violences des flibustiers et la différence de la religion leur faisaient envisager avec horreur. La beauté singulière de la plus jeune des deux filles devait augmenter leurs craintes : aussi s'étaient-elles cachées lorsque les vainqueurs étaient passés sur leur bord, et ce ne fut pas sans peine qu'elles se laissèrent engager à sortir de leur retraite. Cependant un des lieutenans du *Centurion* les rassura bientôt par ses politesses. Le chef d'escadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles resteraient à bord de leur vaisseau, et dans l'appartement qu'elles avaient occupé jusqu'alors, où elles ne cesseraient pas d'être bien servies, avec défense de leur donner le moindre sujet de peine. Il permit même, pour assurer l'exécution de ses ordres, et pour leur donner le moyen de se plaindre, si quelqu'un était capable d'y manquer, que le pilote espagnol, qui est considéré dans cette nation comme la seconde personne d'un vaisseau, demeurât près d'elles, avec la qualité de garde et de protecteur. Il donna cette commission au pilote, parce qu'on avait cru s'apercevoir qu'il prenait un intérêt fort vif à la sûreté des trois dames : il s'était même donné pour le mari de la plus jeune ; mais on sut bientôt, par le témoignage des prisonniers, et dans la suite par d'autres circonstances dont le récit n'est que différé, qu'il n'avait pris cette qualité que pour les mettre plus sûrement à couvert des outrages dont il les croyait menacées. Ce généreux procédé du commandant dissipa toutes les frayeurs des trois prisonnières.

Les quatre vaisseaux se joignirent pour tourner ensemble le cap au nord. A 8° de latitude méridionale, ils commencèrent à se voir entourés de bonites et de poissons volans, les premiers qu'ils eussent vus depuis leur départ des côtes du Brésil. C'est une singularité remarquable, que, sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancée que sur les côtes occidentales du même continent; car on ne les perd de vue, sur la côte du Brésil, qu'en approchant du tropique méridional. Il paraît certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même latitude, des deux côtés de ce vaste continent.

Le 10 novembre, à trois lieues au midi de l'île la plus méridionale des Lobos, les Anglais se saisirent, sans combat, de *la Notre-Dame-del-Carmen*, qui avait à bord quarante-trois matelots. Sa charge était de l'acier, du fer, de la cire, du poivre, du bois de cèdre, des planches, du tabac en poudre, des rosaires, des marchandises d'Europe en ballots, de la cannelle, de l'amidon, et des indulgences. Ce vaisseau, qui était chargé pour le Callao, avait touché à Païta, d'où il n'était parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les prisonniers, il se trouva un Irlandais, nommé Williams, de qui l'on apprit que le gouverneur de Païta, informé que les Anglais croisaient dans cette mer, s'occupait actuellement à faire transporter dans les terres le trésor du roi et le sien. On sut aussi qu'il y avait à la douane de Païta

une somme considérable, qui appartenait à des marchands de Lima, et qu'elle devait être embarquée à bord d'un navire qui était actuellement dans le port. L'idée d'une si belle proie, jointe à la certitude que, l'escadre ayant été découverte, l'alarme serait bientôt répandue sur toute la côte, et qu'il serait inutile d'y croiser plus long-temps, détermina Anson à tenter de surprendre Païta : c'était d'ailleurs une occasion de mettre en liberté ses prisonniers, qui étaient en grand nombre, et qui consumaient des provisions dont il avait besoin lui-même. Il n'avait pas manqué de s'instruire exactement de la force et de l'état de cette place. L'entreprise lui parut sans danger, et le succès presque infaillible.

La ville de Païta est située dans un canton fort stérile, dont le terrain n'est composé que de sable et d'ardoise : elle ne contient qu'environ deux cents familles. Les maisons y sont d'un seul étage, et n'ont pour murs que des roseaux fendus, enduits d'argile, avec des toits de feuilles sèches. Cette manière de bâtir est assez solide pour un pays où la pluie est extrêmement rare. La plupart des habitans sont des Américains, des esclaves nègres, des mulâtres ou des métis, entre lesquels on voit peu de blancs. Le port, qui passe pour un des meilleurs de cette côte, ne mérite néanmoins que le nom de baie ; mais l'ancrage y est sûr et commode. Il est fréquenté par les vaisseaux qui viennent du nord ; et c'est le seul lieu de relâche pour ceux qui, partant d'Acapulco, de Sonsonate, de Ria-

leja et de Panama, veulent se rendre au Callao. La longueur de ces voyages, où, pendant toute l'année, on a le vent contraire, oblige de border la côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Païta soient si arides, qu'on n'y trouve pas d'eau douce, ni aucune sorte d'herbages ou d'autres provisions, que du poisson et des chèvres, les Indiens ont, à deux ou trois lieues de là, vers le nord, une ville nommée *Colan*, d'où ils transportent à Païta, sur des radeaux, de l'eau, du maïs, des herbages, de la volaille et d'autres rafraîchissemens. On y amène aussi des bestiaux de Rivera, autre ville qui en est à quatorze lieues dans les terres. L'eau qu'on apporte de Colan est d'une couleur blanchâtre; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort saine, et l'on prétend même qu'en serpentant dans des bois de salsepareille, elle s'imprègne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le port de Païta est un lieu de débarquement pour les passagers qui vont d'Acapulco et de Panama à Lima. Comme il est à deux cents lieues du Callao, qui sert de port à cette capitale du Pérou, et que la route par mer ne se fait presque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la terre, qu'il y a sur la côte un chemin assez commode, où l'on trouve des villages et des gîtes.

Païta est une ville ouverte qui n'est défendue que par un fort. Anson avait appris de ses prisonniers que le fort était muni de huit pièces de ca-

non, mais qu'il n'était fermé que d'un mur de brique, sans fossé, sans ouvrages extérieurs, sans rempart, et qu'il n'avait pour garnison qu'une compagnie très-faible. On ajoutait, à la vérité, que la ville pouvait armer trois cents hommes. Mais comme le dessein du chef d'escadre était d'employer la surprise, il ne désespéra point d'emporter la place dès la nuit suivante. Ses vaisseaux étaient à douze lieues de la côte; distance qui les assurait de n'être pas découverts, et qui n'empêchait pas qu'en forçant de voiles, ils ne pussent arriver dans la baie avec la nuit. Cependant sa prudence lui fit juger qu'ils étaient trop gros pour n'être pas aperçus même dans les ténèbres, et qu'à cette vue les habitans alarmés ne manqueraient pas de transporter leurs meilleurs effets dans les terres. Cette expédition d'ailleurs ne lui paraissant point assez considérable pour demander toutes ses forces, il prit la résolution de n'y employer que les chaloupes. Brett, son lieutenant, fut chargé de l'entreprise avec cinquante-huit hommes choisis; et, pour le garantir des embarras qui pouvaient naître de l'obscurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux pilotes espagnols reçurent ordre de lui servir de guides. Dans une commission si délicate, on crut devoir s'assurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir servi fidèlement, ils seraient renvoyés sans rançon, eux et tous les autres prisonniers; mais en les assurant aussi qu'au moindre indice de trahison ils auraient la tête cassée,

et que tous leurs compagnons seraient conduits en Angleterre. L'auteur observe, comme une circonstance fort singulière, qu'un de ces deux hommes avait été pris vingt ans auparavant par le capitaine Clipperton, qui l'avait forcé de lui servir de guide pour surprendre Truxillo, ville située dans les terres au sud de Païta. Ainsi son mauvais sort l'avait destiné à faire réussir, contre sa nation, les deux seules entreprises qu'on ait tentées à terre, sur cette côte, pendant un si long intervalle.

Brett n'arriva dans la baie avec les chaloupes qu'à dix heures du soir. Il y entra sans avoir été découvert; mais, lorsqu'il s'approchait du rivage, quelques gens, à bord d'un vaisseau qui était à l'ancre, l'aperçurent et donnèrent l'alarme, en criant de toutes leurs forces : *les Anglais ! les chiens d'Anglais !* Leurs cris furent entendus du fort. Bientôt le trouble se répandit dans toute la ville. Brett vit plusieurs lumières qui se promenaient rapidement, et d'autres marques d'une extrême agitation. Il exhorta sa troupe à ramer vivement, pour ôter à l'ennemi le temps de se mettre en défense. Cependant, avant qu'ils pussent gagner la terre, les soldats du fort mirent quelques pièces de canon en état de tirer, et les pointèrent si juste vers le lieu du débarquement, qu'un boulet passa au-dessus de la tête des Anglais.

Mais Brett ne leur laissa pas le temps de lui envoyer une seconde volée. Aussitôt que ses gens furent à terre, un de leurs guides les conduisit à

l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouvèrent à couvert du feu du fort, et s'étant formés comme l'occasion le permettait, ils marchèrent droit à la place d'armes. Le fort fait un des côtés de cette place, et la maison du gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchassent en assez bon ordre, leurs cris, qui venaient de leur ardeur et de l'espérance du butin, le bruit de leurs armes et le son de leurs tambours qui se faisaient entendre de toute leur force, persuadèrent aux habitans que l'ennemi était en fort grand nombre, et qu'ils n'avaient pas d'autre ressource que la fuite. Les Anglais n'essuyèrent qu'une décharge de quelques marchands, postés dans une galerie qui entourait la maison du gouverneur. Mais ces timides guerriers, perdant courage au premier feu qu'on fit sur eux, quittèrent leur poste, et laissèrent la place à la discrétion des vainqueurs. On n'eut pas moins bon marché de la garnison du fort, qui escalada ses propres murs pour se sauver dans les bois. Ainsi, dans l'espace d'un quart d'heure, les Anglais se trouvèrent maîtres de la ville, sans autre perte que d'un homme tué et deux de blessés.

Brett plaça une garde dans le fort; une autre à la maison du gouverneur, qui s'était enfui un pied chaussé, l'autre nu, abandonnant sa femme, qui n'était âgée que de dix-sept ans, et qu'il n'avait épousée que depuis trois jours; il mit des gardes, ou du moins des sentinelles, à toutes les avenues de

la ville ; ensuite son premier soin fut de prendre possession de la douane, où les trésors des marchands étaient déposés. Il trouva des magasins remplis de marchandises précieuses, qui étaient tout-à-fait inutiles à l'escadre ; mais le lendemain lorsqu'on se fut approché avec toutes ses forces, et qu'on entra dans un compte plus exact des fruits de la victoire, les chaloupes suffirent à peine pour le transport du butin. On apprit dans la suite que les Espagnols avaient fait monter leur perte à un million et demi de piastres ; et l'auteur croit que cette somme n'est pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglais emportèrent, la vaisselle et l'argent monnayé montaient à plus de trente mille livres sterling. Les joyaux, tels que les bagues, les bracelets, etc., étaient d'une valeur qu'il est difficile de fixer. D'ailleurs, le pillage particulier n'est pas compris dans ce compte. L'auteur, embarrassé à fixer la somme, se réduit à confesser que ce fut le plus grand butin que les Anglais eussent fait sur cette côte.

Mais ils ne détruisirent pas moins de richesses par la résolution qu'ils prirent de brûler la ville, à l'exception des deux églises qui se trouvaient heureusement séparées des maisons. L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit, en différens jours, plusieurs édifices de la poix et du goudron dont les magasins étaient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, et l'action en fut si générale et si prompte, que tout l'art des hommes n'aurait pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets

Mais pourquoi brûler Païta? demandera-t-on aux apologistes et aux admirateurs d'Anson.

Pendant l'expédition de Païta, *le Glocester* avait continué de croiser avec tant de succès, qu'il s'était saisi de deux bâtimens espagnols, l'un chargé de vins, d'eau-de-vie, d'olives en jarres, et d'environ sept mille livres sterling en espèce; l'autre n'était qu'une grande barque, dont la charge consistait en coton. L'escadre ayant remis en mer le 26, rencontra, dès le jour suivant, *le Glocester* avec ses deux prises. Les prisonniers de la dernière avaient déclaré d'abord qu'ils étaient très-pauvres, et les Anglais, ne leur trouvant en effet que du coton, penchaient à les croire; mais lorsqu'ils eurent transporté la cargaison à bord du *Glocester*, ils furent agréablement surpris de reconnaître que ce coton n'était qu'un faux emballage, et qu'il y avait dans chaque balle un paquet de doubles pistoles et de piastres, dont le total montait à douze mille livres sterling.

Après avoir rejoint le *Glocester*, on résolut de tourner vers le nord, et de gagner, aussitôt qu'il serait possible, le cap de San-Lucar en Californie, ou le cap de Córientés sur la côte du Mexique. En partant de Juan Fernandés, Anson s'était proposé de toucher aux environs de Panama, et d'y chercher les moyens de lier quelque correspondance avec la flotte de l'amiral Vernon, qu'il supposait aux Indes orientales, où il savait qu'il devait employer ses forces contre quelqu'un des établis-

semens espagnols. Comme il lui paraissait possible que Porto-Bello fût déjà occupé par une garnison anglaise, il ne doutait point qu'en arrivant à l'isthme, il ne pût se procurer l'occasion de donner de ses nouvelles aux Anglais, qu'il supposait sur la côte de l'autre mer, soit par les habitans du pays, qui sont assez bien disposés pour l'Angleterre, soit par le ministère même de quelque Espagnol, que l'espoir d'une grande récompense aurait pu gagner; et cette intelligence une fois établie, il devenait fort aisé de la continuer. Par une voie si courte, Anson se flattait de recevoir du renfort. Il n'espérait pas moins, qu'en concertant ses opérations avec ceux qui commandaient les forces anglaises dans la mer des Caraïbes, il ne pût se rendre maître de Panama même. Cette conquête, ajoute l'auteur, aurait mis proprement les Anglais en possession des richesses du Pérou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre aurait exigé de l'une ou l'autre branche de la maison de Bourbon.

Telles étaient encore les grandes vues d'Anson, malgré la faiblesse de son escadre; mais en examinant les papiers qui s'étaient trouvés à bord du *Carmel*, il y apprit que l'attaque de Carthagène avait manqué. Ce contre-temps le fit renoncer à ses espérances. Il ne lui restait que celle de voir arriver à la pointe méridionale de la Californie, ou sur la côte du Mexique, le galion de Manille, qui devait être en route pour Acapulco; et cette

traversée ne demandant pas plus d'un mois ou cinq semaines, il se voyait le double du temps dont il avait besoin, parce que ce vaisseau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de janvier. Cependant, comme l'eau commençait à manquer sur tous les bâtimens de l'escadre, il ne fallait pas penser à partir pour la Californie sans avoir pourvu à des nécessités qui pouvaient devenir plus pressantes. Païta lui avait à peine fourni de l'eau pour les besoins journaliers. Après avoir consulté les journaux des voyageurs, il choisit pour aiguade l'île de Quibo, située vers l'entrée de la baie de Panama. L'île des Cocos était plus sur sa route; mais quoiqu'elle soit vantée par les relations de quelques flibustiers, l'expérience lui avait appris à se défier d'un témoignage si suspect. D'ailleurs, en allant à Quibo, il n'était pas sans espérance de voir tomber entre ses mains quelque vaisseau de Panama.

Il porta donc vers Quibo, avec huit bâtimens qui donnaient à son escadre l'apparence d'une flotte considérable; et le 19, à sept milles de distance, il découvrit le cap Blanc, qui est à 4° 15′ de latitude méridionale; et comme tous les vaisseaux qui remontent ou qui descendent le long de cette côte, ne manquent point de venir le reconnaître, il peut passer pour une excellente croisière. Le 22 au matin, on vit l'île de Plata; et l'après-midi, la pointe de Manta. Comme la ville du même nom n'en est pas éloignée, *le Glocester* prit cette occasion pour se délivrer de ses prisonniers. Le 25, on eut la vue

de l'île de Gallo. Ensuite on traversa la baie de Panama, dans l'espérance d'aller directement rencontrer l'île de Quibo; mais les vents rendirent l'approche de cette île fort difficile à l'escadre. Comme, après avoir passé la ligne, on quitte le voisinage de la Cordillière, et qu'on approche de l'isthme, où la communication libre de l'atmosphère, de l'est à l'ouest, n'est plus interrompue par cette prodigieuse chaîne, on s'aperçut en peu de jours qu'on avait tout-à-fait changé de climat. La chaleur devint aussi étouffante que sur les côtes du Brésil. On eut, jusqu'à 7° de latitude septentrionale, des calmes fréquens et des pluies abondantes, qu'on attribue moins au voisinage de la ligne qu'à la continuation des *vandevols*, quoique, suivant l'opinion commune, cette saison qui commence en juin, finisse en novembre.

Les Anglais prirent ces intervalles de calme pour brûler quelques-uns de leurs bâtimens qui n'étaient pas bons voiliers, et l'escadre demeura composée de cinq vaisseaux. Enfin, le 3 décembre, on découvrit la pointe orientale de l'île de Quibo, et l'île de Quicara. Un vent contraire repoussa souvent les vaisseaux; cependant, le lendemain, on porta heureusement sur la pointe sud-est de l'île, et l'on y trouva un fort bon mouillage.

Les Anglais n'eurent pas de peine à trouver l'aiguade. L'île de Quibo est d'une égale commodité pour faire de l'eau et du bois. Les arbres couvrent tout le terrain par où la mer monte, et l'eau douce

leur du jour. Un bon plongeur se plaçait sur l'avant d'une chaloupe, et lorsqu'il ne se trouvait plus qu'à quelques toises de la tortue qu'il voulait prendre, il plongeait avec l'attention de remonter vers la surface de l'eau fort près d'elle. Alors, saisissant l'écaille vers la queue, il s'appuyait sur le derrière de l'animal qu'il faisait enfoncer dans l'eau, et qui, se réveillant, commençait à se débattre des pates de derrière. Ce mouvement suffisait pour soutenir sur l'eau l'homme et la tortue, jusqu'à ce que la chaloupe vînt les pêcher tous deux.

L'escadre remit en mer le 9 décembre : elle prit, deux jours après, une barque de Panama, destinée pour Cheripe, petit village du continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du sel de roche, et trente ou quarante livres sterling d'argent : mais on apprit d'elle que Cheripe est toujours rempli de vivres pour en fournir aux bâtimens qui s'y rendent de Panama, et qui en tirent presque toutes les provisions nécessaires à cette ville. Les Anglais auraient pu se saisir sans danger d'un misérable village qui n'est pas capable de défense. Leur provision de tortues répondant à tous leurs desseins, ils se contentèrent de couler la barque à fond, pour gagner leur croisière sans obstacle.

En partant de Quibo, le chef d'escadre avait donné de nouveaux ordres aux capitaines. Ils devaient se rendre d'abord au nord d'Acapulco, et reconnaître la terre entre les latitudes de 18 et 19 degrés; ranger ensuite la côte à huit ou dix lieues

de distance, jusqu'à la hauteur du cap de Corientés, où l'on devait continuer de croiser jusqu'au 14 février; de là il fallait gagner l'île du milieu des Trois-Maries, à vingt-cinq lieues de ce cap. Si les autres vaisseaux ne trouvaient pas le chef d'escadre à cette île, ils devaient se rendre à Macao, sur la côte de la Chine.

On espérait qu'en arrivant en haute mer, on trouverait bientôt les vents alisés; cependant on fut contrarié pendant près d'un mois par des vents d'ouest, par des calmes et par des pluies excessives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 décembre qu'on eut la vue de l'île des Cocos. Jusqu'au 9 janvier 1742, on ne fit encore que cent lieues. Le vent alisé, dont le souffle se fit alors sentir, ne quitta plus l'escadre jusqu'au 17 janvier. On se trouvait à 12° 50′ nord; mais il fit place le même jour à un vent d'ouest; changement qui venait sans doute de ce qu'on s'était trop rapproché de terre, quoiqu'on en fût encore à plus de soixante-dix lieues. Le 26 janvier, on était au nord d'Acapulco, et l'on changea de cours pour porter à l'est vers la terre.

Le 26, à dix heures du soir, on découvrit une lumière au nord-est. Tout le monde se figura que c'était le galion, objet de tous les vœux de l'escadre; et chaque vaisseau passa la nuit à faire ses préparatifs pour l'attaque; mais le lever du soleil fit apercevoir clairement que ce feu était allumé sur la côte. Une si cruelle erreur causa des regrets fort

amers : on était sur la route du galion de Manille; mais la fin de janvier était si proche, qu'on commençait à douter s'il n'était pas arrivé. Les prisonniers assuraient qu'il n'arrivait quelquefois que vers le milieu de février. Ils concluaient même du feu qu'on avait vu sur la côte qu'il était encore en mer, parce que c'était l'usage d'en allumer plusieurs pour lui servir de fanaux, lorsqu'il tardait trop à paraître. On n'avait que trop de penchant à les croire; et pendant quelques jours, l'escadre s'étendit à douze lieues de la côte, dans un ordre qui ne lui aurait pas permis de passer sans être aperçu : mais les doutes recommencèrent. D'ailleurs tous les équipages avaient besoin d'un port pour s'y rafraîchir. Anson prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une chaloupe dans le port d'Acapulco, sur la foi de quelques Américains qui assurèrent qu'elle pouvait se procurer des éclaircissemens sans être découverte. L'officier qui la commandait revint cinq jours après : il n'avait rien trouvé qui ressemblât à un port dans l'endroit où les prisonniers espagnols plaçaient Acapulco; il avait rangé la côte pendant trente-deux lieues; et dans toute cette étendue, il n'avait vu que de grandes plages sablonneuses, où la mer se brisait avec tant de violence, qu'une chaloupe n'y pouvait aborder. Enfin, il avait aperçu de loin, à l'est, deux mamelles qui, par leur figure et leur latitude, devaient être celles d'Acapulco; mais, se trouvant à la fin de ses provisions, il avait été forcé de retourner vers l'escadre.

Sur la dernière partie de ses observations, on fit voile vers l'est pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 février, on eut la vue d'un pays élevé qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchait, mais qu'on reconnut ensuite pour le haut pays de Seguaténeio. Une seconde chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avait reconnu le port d'Acapulco, et qu'il était au moins éloigné de cinquante lieues. Elle s'était avancée jusqu'au dedans de l'île, qui est à l'ouverture de ce port, sans qu'un pilote espagnol et un Indien qu'elle avait pour guides s'y fussent reconnus. Mais elle avait enlevé trois pêcheurs nègres, avec la précaution d'efflotter leur canot vis-à-vis d'un rocher où il ne pouvait manquer d'être mis en pièces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveraient les débris que les trois nègres avaient été submergés.

Ces prisonniers apprirent au chef de l'escadre qu'il avait manqué l'occasion de surprendre le galion de Manille, et que ce vaisseau était arrivé au port d'Acapulco dès le 9 janvier; mais ils ajoutèrent qu'il était déchargé, et qu'après s'être pourvu d'eau et de provisions, il devait remettre à la voile pour les Philippines le 14 mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglais, que la prise du galion devait leur être beaucoup plus avantageuse à son retour qu'avant son arrivée.

Le commerce espagnol des Philippines se faisait autrefois entre le Callao et Manille. Les vents alisés étaient toujours favorables pour ce voyage, et trois

ou quatre mille lieues de distance se faisaient souvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille au Callao était très-pénible et très-ennuyeux. On y employait quelquefois plus d'une année, parce que les premiers navigateurs étaient assez ignorans pour se tenir pendant toute la route entre les limites des vents alisés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure méthode à un jésuite qui leur persuada de gouverner au nord jusqu'à ce qu'ils fussent sortis des vents alisés, et de porter vers les côtes de Californie à la faveur des vents d'ouest, qui règnent ordinairement sous des latitudes plus avancées. Ensuite, dans la vue d'abréger le voyage et le retour, on changea le lieu de l'étape du commerce; et du Callao au Pérou, il fut transporté à Acapulco, qui est un port du Mexique.

Manille tire principalement de la Chine et autres pays des Indes les marchandises qui conviennent au Mexique et au Pérou. Telles sont les épiceries des Moluques, les soieries de la Chine, et surtout des bas de soie, dont il ne se transporte pas moins de cinquante mille paires par an; quantité d'étoffes des Indes, de mousselines, de toiles peintes et d'autres espèces, sans parler des ouvrages d'orfévrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille domestiques et ouvriers. Toutes ces marchandises sont transportées sur un grand vaisseau qui se nomme *le galion*, et quelquefois par deux qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Ce commerce n'est pas libre pour tous les Espagnols des Philippines ; il est restreint à certaines personnes, par diverses ordonnances rédigées dans le même esprit que celles qui regardent les vaisseaux de registre qui partent de Cadix pour les Indes occidentales. C'est le roi d'Espagne qui entretient les galions de Manille, et qui en paie les officiers et l'équipage. La charge est divisée en un certain nombre de balles d'égale grandeur, qui est distribué entre les maisons religieuses de Manille, à titre de gratification, pour le soutien des missions évangéliques. Chaque couvent a droit de charger sur le galion une quantité de marchandises proportionnée au nombre de balles qui lui est assigné; ou, s'il y croit trouver plus d'avantage, il a la liberté de vendre et de transporter ce droit. Comme les marchands qui l'achètent ne sont pas toujours assez bien fournis pour le faire valoir de leur propre fonds, le couvent s'accommode avec eux, et leur fait des avances considérables à la grosse aventure. Les ordonnances du roi ont limité ce commerce à une certaine valeur de marchandises qu'il n'est pas permis d'excéder, et qui est de 600,000 piastres. Mais cette loi est si mal observée, qu'il n'y a pas d'années où la cargaison ne s'élève beaucoup plus haut, et les retours montent rarement à moins de trois millions de piastres.

On se persuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne s'ensevelit pas dans Manille, et qu'elle se distribue dans toutes les Indes

orientales. C'est une maxime de politique admise par toutes les nations européennes, qu'on doit tenir les colonies de l'Amérique dans une dépendance absolue de leur métropole, et qu'on ne doit leur permettre aucun commerce lucratif avec d'autres nations commerçantes; aussi n'a-t-on pas manqué de faire souvent des représentations au conseil d'Espagne sur le commerce qui subsiste entre le Mexique, le Pérou et les Indes orientales. On lui a fait sentir que les soieries de la Chine, transportées directement à Acapulco, se donnaient à beaucoup meilleur marché que celles qui se fabriquent à Valence et dans d'autres villes d'Espagne, et que l'usage des toiles de coton de la côte de Coromandel réduisait presque à rien le débit des toiles de l'Europe transportées en Amérique par la voie de Cadix. En effet, il est clair que ce commerce de Manille rend le Mexique et le Pérou moins dépendans de la couronne d'Espagne, et qu'il détourne de très-grosses sommes qui passeraient en Espagne au profit des marchands et des commissionnaires; au lieu que ces trésors ne servent qu'à grossir la fortune de quelques particuliers à l'extrémité du monde. Don Joseph Patinho, premier ministre d'Espagne, trouva ces raisons si fortes, que, vers l'année 1725, il prit la résolution d'abolir ce commerce, et de ne permettre le transport d'aucune marchandise des Indes orientales en Amérique que par la voie des vaisseaux de registre. Mais le crédit de ceux auxquels on y

attribue le principal intérêt fit avorter ce dessein.

On fait donc partir tous les ans, de Manille, un vaisseau, ou deux au plus, pour Acapulco. Le temps du départ est le mois de juillet. On arrive au port d'Acapulco dans le cours du mois de décembre, ou de janvier ou de février. Après avoir disposé des marchandises, on remet ordinairement à la voile pour Manille au mois de mars, et l'on y arrive dans le cours de juin. Ainsi le voyage est à peu près d'un an. Quoique le plus souvent on n'y emploie qu'un seul vaisseau, il y en a toujours un autre qu'on tient prêt à partir au retour du premier, et deux ou trois en réserve, pour y suppléer dans les cas d'accident qui pourraient interrompre le commerce. Les principaux galions sont égaux en grandeur aux vaisseaux de guerre du premier rang, et peuvent avoir à bord jusqu'à douze cents hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, sont des vaisseaux considérables d'environ douze cents tonneaux, montés ordinairement de trois cents cinquante à six cents hommes, et de cinquante pièces de canon. Le commandant prend le titre de général, et porte l'étendard royal d'Espagne au haut du grand mât.

Cette navigation a des règles ou des usages qui s'observent fidèlement. Le galion, quittant le port de Cavite vers le milieu de juillet, s'avance dans la mer orientale, à la faveur de la mousson d'ouest, qui commence au même temps. La fin d'août arrive quelquefois avant que le ga-

lion soit dégagé des terres. Alors il porte à l'est vers le nord pour tomber à la hauteur de 30° de latitude et plus, où il trouve les vents d'ouest qui le mènent droit à la côte de Californie. Dans toute la longue traversée, on ne laisse pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la terre de vue. Le voyage ne prenant guère moins de six mois, et le galion se trouvant chargé de marchandises et de monde, est nécessairement exposé à manquer d'eau douce; mais l'industrie des Espagnols y supplée. On sait que leur usage dans le grand Océan n'est pas de garder dans des futailles l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des vaisseaux de terre, assez semblables aux grandes jarres dans lesquelles on met souvent l'huile en Europe. Le galion de Manille part chargé d'une provision d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourrait loger entre les ponts; et les jarres qui la contiennent sont suspendues de tous côtés aux haubans et aux étais. Cette méthode fait gagner beaucoup de place. Les jarres, d'ailleurs, sont plus maniables, plus faciles à ranger, et moins sujettes à couler que les futailles. Mais les plus abondantes provisions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autre ressource que la pluie, qu'on trouve assez régulièrement entre les 30 et 40° de latitude septentrionale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais aussitôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du vaisseau à l'autre. Le côté

le plus bas est appuyé sur un large bambou fendu, qui sert de rigole pour conduire l'eau dans les jarres. Ce secours, quoique dépendant du hasard, n'a jamais manqué aux Espagnols; et souvent ils remplissent plusieurs fois leurs jarres dans le cours d'un voyage. Le scorbut leur cause plus d'embarras par ses terribles ravages et par la difficulté d'y remédier.

Lorsque le galion est assez avancé vers le nord pour trouver les vents d'ouest, il garde la même latitude, et dirige son cours vers les côtes de Californie. Après avoir couru 96° de longitude, à compter du cap Spiritu-Santo, on trouve ordinairement la mer couverte d'une herbe flottante, que les Espagnols nomment *porra*. Cette vue est pour eux un signe certain qu'ils sont assez près de la Californie. Aussitôt, entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étaient à la fin du travail et du danger, ils portent au sud. Ce n'est qu'en approchant de l'extrémité méridionale de cette presqu'île qu'ils osent chercher la terre, autant pour prendre langue, et savoir des habitans s'il n'y a pas d'ennemis qui croisent dans ces mers, que pour vérifier leur estime à la vue du cap San-Lucar. Ils y tirent des rafraîchissemens d'une colonie formée dans l'intérieur de ce cap par les missionnaires, qui allument certains feux pour leur servir de signaux. De là, ils doivent porter sur le cap de Corientés, pour ranger ensuite la côte jusqu'au port d'Acapulco.

Aussitôt que la cargaison est déchargée et vendue, on se hâte de charger l'argent avec les mar-

chandises destinées pour Manille, et les provisions nécessaires. On perd d'autant moins de temps, que, par des ordres exprès, le galion doit être sorti du port avant le 1[er] d'avril. La partie la plus considérable de sa cargaison, pour le retour, consiste en argent. Le reste est composé de cochenille, de confitures de l'Amérique espagnole, de merceries et de bijoux de l'Europe, pour les femmes de Manille, de vins d'Espagne, de Tinto, ou de seul vin d'Andalousie, pour la célébration de la messe. Cette cargaison prenant peu de place, on monte la batterie d'en bas, qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'équipage est augmenté d'un bon nombre de matelots, et d'une ou deux compagnies d'infanterie, destinées à recruter les garnisons des Philippines. Il s'y joint toujours plusieurs passagers; de sorte qu'au retour, le galion se trouve ordinairement monté de six cents hommes.

On s'efforce de gagner d'abord la latitude de 13 ou 14°, d'où l'on continue de faire voile, dans ce parallèle, jusqu'à la vue de île de Guam. Pour empêcher que le galion ne dépasse dans l'obscurité les îles Marianes, il est ordonné, pendant le mois de juin, aux Espagnols de Guam et de Rota, d'entretenir pendant toutes les nuits un feu allumé sur quelque hauteur.

Le galion, après avoir pris à Guam de l'eau et des rafraîchissemens, en part pour gouverner directement vers le cap Spiritu-Santo. Des signaux

que l'on fait sur ce promontoire, et sur d'autres auxquels il est possible qu'il aborde, l'avertissent s'il se trouve des ennemis dans ces parages. Alors son devoir l'oblige d'envoyer à terre, pour s'informer de la force de l'ennemi et de tout ce qu'il peut redouter, si les dangers annoncés le contraignent de relâcher dans un port plus sûr : s'il est découvert dans l'asile qu'il choisit, s'il craint d'y être attaqué, il doit envoyer le trésor à terre, y débarquer l'artillerie pour sa défense, et donner avis de sa situation au gouverneur de Manille.

Les espérances de l'escadre n'avaient fait que changer d'objet; mais elles semblaient demander d'autres mesures, depuis qu'on avait appris, par le récit des prisonniers, qu'on était informé dans Acapulco de la ruine de Païta, et que cette nouvelle avait fait augmenter les fortifications de la place, et mettre une garde dans l'île qui est à l'embouchure du port. Cependant on apprit aussi que cette garde avait été retirée deux jours avant l'arrivée de la chaloupe; d'où l'on conclut non-seulement que l'escadre n'avait pas encore été découverte, mais que l'ennemi ne la croyait plus dans ce mers, et que, depuis la prise de Païta, il se flattait qu'elle avait pris une autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernières idées que, s'étant approché jusqu'à la vue des montagnes qui se nomment *les Mamelles*, au-dessus d'Acapulco, on s'y mit dans une position qui ne laissait point à craindre que le galion pût échapper. On y demeura

jusqu'au 15 mars. Une si longue attente n'aurait pas rebuté les Anglais, s'ils n'étaient retombés dans le besoin d'eau. Anson, désespéré de ce contre-temps, délibéra s'il n'entreprendrait pas de surprendre Acapulco; mais lorsqu'il examina sérieusement ce dessein, il y trouva un obstacle insurmontable. Les prisonniers qu'il interrogea sur les vents qui règnent près de la côte l'assurèrent qu'à une médiocre distance du rivage, on avait un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, et que vers le matin il s'élevait toujours un vent de terre; ainsi le projet de mettre le soir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit devant la place, devenait une entreprise impossible.

Les Anglais se seraient épargné de mortelles impatiences et d'inutiles raisonnemens, s'ils avaient pu savoir, comme ils l'apprirent dans la suite, que l'ennemi avait reconnu qu'ils étaient sur la côte, et qu'il avait mis un embargo sur le galion jusqu'à l'année suivante. Mais demeurant toujours persuadés qu'ils n'étaient pas découverts, ce ne fut que la nécessité de leur situation qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils résolurent de se rendre au port de Seguatanéio, parce qu'il était le moins éloigné. Les chaloupes qu'ils avaient envoyées pour reconnaître l'aiguade revinrent le 5 avril, après avoir découvert de l'eau excellente, environ sept milles à l'ouest des rochers de Seguatanéio. Anson renvoya les chaloupes pour le sonder, et s'y rendit à leur retour, après avoir appris

que c'était une rade où l'escadre pouvait être sans danger.

Le port ou la rade de Seguatanéio ou Chequetan est à 17° 36′ de latitude septentrionale, et à trente lieues à l'ouest d'Acapulco. Dans l'étendue de dix-huit lieues, à compter d'Acapulco, on trouve un rivage sablonneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il est impossible d'y aborder. Cependant le fond de la mer y est si net, que dans la belle saison les vaisseaux peuvent mouiller sûrement à un mille ou deux du rivage. Le pays est assez bon. Il paraît bien planté, rempli de villages, et sur quelques éminences on voit des tours, qui servent apparemment d'échauguettes. Cette perspective n'a rien que d'agréable : elle est bornée, à quelques lieues du rivage, par une chaîne de montagnes qui s'étend fort loin à droite et à gauche d'Acapulco. Les Anglais furent surpris seulement que, dans un espace de dix-huit lieues de pays, le plus peuplé de toutes ces côtes, on n'aperçoive pas le long du rivage une seule barque ni le moindre canot pour le commerce ou pour la pêche.

La saison ne permettant plus aux Anglais de nourrir une vaine espérance, ils ne pensèrent qu'à se délivrer de tout ce qui pouvait retarder leur navigation jusqu'à la Chine. Les trois bâtimens espagnols qu'ils avaient équipés, furent sacrifiés à la sûreté du *Centurion* et du *Glocester*. Anson prit le parti de les brûler pour faire passer leurs équi-

pages et leurs agrès sur ces deux vaisseaux, qui n'auraient pu résister sans ce secours aux mers orageuses de la Chine, où il comptait arriver vers le commencement des moussons. Il se détermina aussi à renvoyer tous ses prisonniers, à la réserve des mulâtres et de quelques nègres des plus vigoureux.

En quittant la côte d'Amérique, le 6 mai, l'escadre se promettait de faire la traversée du Mexique aux côtes orientales de l'Asie, en moins de deux mois. Elle porta au sud-ouest dans le dessein de tomber dans les vents alisés. Mais ils tinrent cette route l'espace de sept semaines avant de rencontrer le vent qu'ils cherchaient, et n'avaient fait que le quart du chemin vers les côtes les plus orientales de l'Asie, lorsque, suivant leurs espérances, ils y devaient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs, les équipages souffraient déjà beaucoup du scorbut. Une grande abondance d'eau douce et de provisions fraîches est un puissant préservatif contre cette maladie. Ces deux secours ne manquaient point aux Anglais. Ils y joignaient d'autres précautions, qui consistaient à nettoyer soigneusement leurs vaisseaux, et à tenir les écoutilles et les sabords ouverts. Cependant les malades ne s'en portaient pas mieux. On avait supposé, en doublant le cap de Horn, que la malignité du mal était venue de la rigueur du temps ; mais un climat chaud n'y changea rien.

Les malheurs communs n'empêchèrent pas d'observer qu'il se passait rarement trois jours de suite sans qu'on vît une grande quantité d'oiseaux, signe

certain que ces mers contiennent un plus grand nombre d'îles, ou du moins de rochers, qu'on n'en avait découvert jusqu'alors. La plupart de ces oiseaux étaient de ceux qui font leur séjour à terre; et la manière, comme le temps de leur arrivée, ne laissait pas douter qu'ils ne vinssent le matin de quelque endroit peu éloigné, et qu'ils n'y retournassent le soir. L'heure de leur passage et celle de leur retour, qui variaient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvait venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

On eut le vent alisé, sans la moindre variation, depuis la fin de juin jusque vers celle de juillet; mais le 26 de ce mois, lorsque suivant l'estime on n'était pas à plus de trois cents lieues des îles Marianes, il tourna malheureusement à l'ouest. Ce fâcheux contre-temps, qui éloignait l'assurance de sortir de peine, et plusieurs accidens irréparables qui arrivèrent au *Glocester*, firent prendre la résolution de brûler ce vaisseau.

Le renfort que son équipage procura au *Centurion*, ne laissait pas d'être extrêmement avantageux pour cet unique vaisseau qui restait de l'escadre; mais il avait été détourné de son cours, et porté fort loin au nord par une tempête et par les courans. Les pilotes ignoraient à quelle distance ils étaient du méridien des îles Marianes, et, croyant n'en être pas loin, ils appréhendaient que, sans s'en être aperçus, le courant ne les eût portés sous le vent de ces îles. Il ne se pas-

sait point de jour où l'on ne perdît jusqu'à douze hommes; et, pour comble de désolation, on avait à boucher une voie d'eau que les charpentiers désespéraient de fermer entièrement avant qu'on eût mouillé dans un port.

Au milieu de ces alarmes, le vent étant venu à fraîchir au nord-est, et la direction du courant ayant tourné au sud, on eut la satisfaction d'apercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux îles à l'ouest. La plus proche, comme on l'apprit dans la suite, était celle d'Anatacan, dont on ne se crut qu'à quinze lieues. Elle parut montueuse et de médiocre grandeur; l'autre était celle de Serigan, qui avait l'apparence d'un rocher plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La chaloupe, qu'on y envoya, ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de terre n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan, on perdit cette île de vue le 26 août; mais le matin du jour suivant, on découvrit celles de Saypan, de Tinian et d'Agnigan. Anson fit gouverner vers Tinian, qui est entre les deux autres. Comme il n'ignorait pas que les Espagnols avaient une garnison à Guam, il prit diverses précautions pour sa sûreté. L'impatience de recevoir quelques avis sur l'île lui fit arborer le pavillon espagnol, dans l'espoir que les insulaires, prenant son vaisseau pour le galion de Manille, s'empresseraient de venir à bord. En effet, on vit paraître dans l'après-midi un *pros* qui portait un Espagnol et quatre Indiens, et qui fut arrêté par la pinasse

anglaise, tandis que le canot s'approchait de terre pour chercher un bon mouillage.

L'Espagnol, interrogé sur l'état de l'île, fit aux Anglais un récit qui surpassa même leurs désirs. Il leur apprit qu'elle était sans habitans, ce qu'ils regardèrent comme un bonheur dans leur situation; qu'on y trouvait en abondance tous les vivres des pays les mieux cultivés; que l'eau était excellente, et l'île même remplie de toutes sortes d'animaux d'un goût exquis; que les bois produisaient naturellement des oranges, des limons, des citrons, des cocos, et le fruit à pain; que les Espagnols profitaient de cette fertilité pour nourrir leur garnison de Guam; qu'il était lui-même un des sergens de cette garnison, et qu'il était venu à Tinian avec vingt-deux Indiens pour tuer des bœufs qu'il devait charger dans une barque d'environ quinze tonneaux, qui était à l'ancre fort près de la côte.

Ce détail causa une joie fort vive aux Anglais. A la distance où ils étaient de la terre, ils voyaient paître de nombreux troupeaux. Le reste était confirmé par la beauté du pays, qui avait moins l'air d'une île déserte et inculte que d'une magnifique habitation. On y apercevait des bois charmans, avec de grandes et belles clairières, qu'on aurait prises pour un ouvrage de l'art. Le sergent espagnol ayant ajouté que les Indiens qu'il avait amenés étaient occupés à tuer des bœufs, cette circonstance fit sentir combien il était important de les retenir, dans la crainte qu'ils n'allassent informer le gouver-

neur espagnol de l'arrivée du vaisseau. Il donna des ordres pour s'assurer de la barque.

Ce ne fut pas sans une peine extrême que *le Centurion* laissa tomber l'ancre. On employa cinq heures entières à carguer les voiles. Tout ce qu'il y avait de gens en état de servir ne montait qu'à soixante-onze, misérable reste des équipages réunis de trois vaisseaux qui faisaient ensemble près de mille hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Indiens ayant conclu de la prise de leur barque qu'ils avaient des ennemis à craindre, se retirèrent dans les bois de l'île, et laissèrent plusieurs cabanes qui épargnèrent aux Anglais la peine et le temps de dresser des tentes. Une de ces cabanes, qui leur avait servi de magasin, était de soixante pieds de long sur quarante-cinq de large. Elle fut changée en infirmerie pour les malades. Tous les officiers, et le chef d'escadre lui-même, prêtèrent la main pour les aider à sortir du vaisseau. On perdit encore vingt et un hommes la veille et le jour du débarquement.

L'île de Tinian, dont l'auteur ne se lasse point de vanter les avantages, est située à 15° 8′ de latitude septentrionale, et à 114° 50′ de longitude ouest d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze milles, et sa largeur d'environ la moitié. Le terrain en est sec et un peu sablonneux, ce qui rend le gazon des prés et des bois plus fin et plus uni qu'il ne l'est ordinairement dans les climats chauds; le pays s'élève insensiblement depuis l'aiguade des

Anglais jusqu'au milieu de l'île ; mais avant d'arriver à sa plus grande hauteur, on trouve plusieurs clairières en pente douce, couvertes d'un trèfle fin qui est entremêlé de différentes sortes de fleurs, et bordées de beaux bois dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des plaines est fort uni et les bois ont peu de broussailles. Ils sont terminés aussi nettement, dans les endroits qui touchent aux plaines, que si la disposition des arbres était l'ouvrage de l'art. Ce mélange, joint à la variété des collines et des vallons, forme une infinité de vues charmantes. Les animaux qui, pendant la plus grande partie de l'année, sont les seuls maîtres de ce beau séjour, font partie de ses charmes romanesques, et ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de bœufs paître ensemble dans une grande prairie, spectacle d'autant plus singulier, que tous ces animaux sont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'île soit déserte, les cris continuels et la vue d'un grand nombre d'animaux domestiques qui courent en grand nombre dans les bois, renouvellent les idées de fermes et de villages. Les bœufs sont si peu farouches, qu'ils se laissent d'abord approcher. Anson en fit tuer quelques-uns à coups de fusil ; mais d'autres raisons l'ayant ensuite obligé de ménager sa poudre, on les prenait aisément à la course. La chair en est bonne et facile à digérer. On n'avait pas plus de

peine à prendre la volaille, qui est aussi d'un excellent goût; à peine s'éloignait-elle de cent pas du premier vol, et cet effort la fatiguait jusqu'à ne pouvoir s'élever une seconde fois dans l'air. Les Anglais trouvèrent dans les bois une grande quantité de sangliers qui furent pour eux un mets exquis; mais ces animaux étaient si féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre, de grands chiens qui étaient venus dans l'île avec le détachement espagnol, et qui étaient déjà dressés à cette chasse. Elle fut sanglante : les sangliers, pressés dans leur retraite, se défendirent si furieusement, qu'ils déchirèrent plusieurs chiens.

Loin de trouver de l'exagération dans le récit du sergent espagnol, les Anglais admirèrent l'abondance de cocos, de goyaves, de limons et d'oranges, dont les bois étaient remplis. Le fruit à pain, qui porte le nom de *rima* dans ces îles, leur parut préférable au pain même. Outre ces fruits, l'île avait des melons d'eau, de la menthe, du pourpier, du cochléaria et de l'oseille, que les Anglais dévorèrent avec l'avidité que la nature excite pour ces rafraîchissemens dans ceux qui sont attaqués du scorbut. Deux grands lacs d'eau douce offraient une multitude de canards, de sarcelles, de corlieux, et de pluviers sifflans.

Il doit paraître étrange qu'un lieu si favorisé du ciel, soit entièrement désert, surtout à si peu de distance de quelques autres îles qui doivent en tirer une partie de leur subsistance. Mais les Anglais

apprirent qu'il n'y avait pas cinquante ans qu'il était encore peuplé. Tinian contenait plus de trente mille âmes lorsqu'une maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Espagnols forcèrent le reste de passer dans l'île de Guam, qui avait souffert les mêmes pertes, et de s'y établir pour remplacer les morts; mais, après cette transmigration, la plupart tombèrent dans une mortelle langueur, et périrent de chagrin d'avoir quitté leur patrie. Ce récit des prisonniers fut confirmé par la vue de plusieurs ruines, qui prouvaient assez que l'île avait été fort peuplée. Elles consistent presque toutes en deux rangs de piliers de figure pyramidale, qui ont pour base un carré, et qui sont entre eux à la distance d'environ six pieds. Chaque rang est séparé de l'autre par le double de cet espace. La base des piliers est de cinq pieds carrés, et leur hauteur de treize. Ils se terminent tous par un demi-globe à surface plate; et toute la masse, c'est-à-dire, les piliers et les demi-globes, est de sable et de pierre, cimentés ensemble et revêtus de plâtre. Ces monumens, suivant le témoignage des prisonniers, sont les restes de plusieurs monastères indiens. Avec tous ces avantages, les vents frais qui soufflent continuellement dans l'île, et les pluies, quoique rares et courtes, dont elle est quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement sain. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens habitans avaient suppléé à ce défaut par un grand nombre de puits qu'on trouve partout, assez près de la

surface. On y voit aussi de grandes pièces d'excellente eau dormante, qui paraissent formées par des sources. La principale incommodité de Tinian vient d'une infinité de moucherons et d'autres insectes, tels que des millepieds, des scorpions, etc. On y est tourmenté aussi par des tiques, qui s'attachent aux hommes comme aux bêtes, et qui, cachant leur tête sous l'épiderme, y causent une douloureuse inflammation.

Les Anglais trouvaient cette peine légère en la comparant à toutes les douceurs de l'île. Mais ils ignoraient que le mouillage n'y étant pas sûr dans certaines saisons, ils étaient menacés du plus terrible accident qu'ils eussent à redouter. La meilleure situation, pour les vaisseaux considérables, est au sud-ouest de l'île. C'était dans cette partie que *le Centurion* avait jeté l'ancre, à un mille et demi du rivage. Le fond de cette rade est rempli de rochers de corail fort pointus, qui, depuis le milieu de juin jusqu'au milieu d'octobre, exposent un bâtiment aux plus grands dangers. Cette saison est celle de la mousson de l'ouest. Aussi long-temps qu'elle dure, le vent vers le temps de la pleine lune, et surtout dans celui de la nouvelle, est ordinairement si variable, qu'il fait quelquefois le tour du compas. Il souffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut se fier aux plus gros câbles; et le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au sud-est, entre l'île de Tinian et celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'est-à-

dire, depuis le milieu d'octobre jusqu'au milieu de juin, le temps est égal et constant.

Ces connaissances manquaient aux Anglais. Après s'être occupés à radouber leur vaisseau, ils donnèrent tous leurs soins aux malades, qui commençaient à se rétablir heureusement. Anson, attaqué lui-même du scorbut, s'était fait dresser une tente sur le rivage, où il vivait sans défiance. Cependant, comme on n'était pas loin de la nouvelle lune de septembre, une prudence nécessaire dans la mousson de l'ouest lui fit ordonner, pour la sûreté du vaisseau, que le bout des câbles fût garni des chaînes des grapins dans l'endroit où il tient aux ancres. Il les fit même revêtir, à trente brasses depuis les ancres, et à sept depuis les écubiers, d'une bonne hausière de quatre pouces et demi de tour. A ces précautions, on ajouta celle d'amener la grande vergue et la vergue de misaine, pour laisser au vent moins de prise sur le vaisseau.

La nouvelle lune arriva le 18. Ce jour et les trois suivans se passèrent sans accident; et quoique le temps fût orageux, on se reposait sur des mesures auxquelles il ne paraissait rien manquer; mais le 22, un vent d'est, qui s'éleva tout d'un coup avec une impétuosité surprenante, rompit tous les câbles et jeta le vaisseau en mer. La nuit devint fort noire, et l'orage ne fit que redoubler. Il était accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre et de pluie. On n'entendit pas même les signaux de détresse, auxquels on devait supposer que l'officier,

qui commandait à bord aurait recours. On ne vit aucun feu pour avertir ceux qui étaient à terre. Anson, la plupart des officiers, et une grande partie de l'équipage, au nombre de cent treize personnes, se trouvèrent privés, sans le savoir encore, de l'unique moyen qui leur restait pour sortir de l'île. Mais c'est dans les termes de l'auteur qu'il faut représenter leur situation.

« A la pointe du jour, lorsqu'ils remarquèrent du rivage que le vaisseau avait disparu, leur consternation fut inexprimable. La plupart, persuadés qu'il avait péri, supplièrent le chef d'escadre d'envoyer la chaloupe faire le tour de l'île pour chercher les débris. Ceux qui le croyaient capable d'avoir résisté à la tempête n'osaient se flatter qu'il fût jamais en état de regagner l'île, car le vent était toujours à l'est avec une extrême violence, et l'on savait qu'il y avait trop peu de monde à bord pour lutter contre un temps si orageux. Dans l'une et l'autre supposition, il n'y avait pour eux aucune espérance de quitter l'île de Tinian. Ils se trouvaient à plus de six cents lieues de Macao, port le plus voisin pour leur nation. Ils n'avaient pas d'autre ressource que la petite barque espagnole dont ils s'étaient saisis, et qui ne pouvait contenir le quart de leur nombre. Le hasard de quelque vaisseau qui relâcherait dans l'île, était sans aucune vraisemblance. Peut-être *le Centurion* était-il le premier bâtiment européen qui en eût approché. Il ne fallait pas attendre, de plusieurs siècles, les accidens

qui l'y avaient conduit. Il ne leur restait donc que la triste attente de passer le reste de leurs jours dans cette île; encore n'était-ce pas leur plus grande crainte. Ils devaient appréhender que le gouverneur de Guam, instruit de leur malheur, n'envoyât contre eux toutes ses forces; et le plus favorable traitement qu'ils pussent envisager était de passer toute leur vie dans les chaînes. Peut-être même avaient-ils à redouter un traitement infâme, en qualité de pirate; car leur commission était à bord du vaisseau.

« Quoique ces cruelles idées fissent leur impression sur le chef d'escadre, il prit un air ferme et tranquille. Ses premières réflexions étaient tombées sur les moyens de se délivrer d'une situation si désespérée. Il communiqua aux plus intelligens de la troupe un plan qu'il jugea possible; et, le voyant confirmé de leur approbation, il assembla tous les autres pour leur représenter qu'il y avait peu d'apparence que *le Centurion* fût submergé; que, s'ils considéraient avec attention la force d'un tel vaisseau, ils conviendraient qu'il était capable de soutenir les plus fortes tempêtes; que peut-être reparaîtrait-il dans peu de jours; mais que, dans la supposition la moins favorable, on devait juger qu'il aurait été jeté assez loin de l'île pour se trouver dans l'impossibilité d'y retourner, et qu'il aurait pris la route de Macao; que, pour se préparer néanmoins à toutes sortes d'événemens, on pouvait s'occuper des moyens de sortir de l'île; qu'il en avait déjà trouvé un qui consistait à scier en deux



la barque espagnole pour l'allonger de douze pieds; ce qui ferait un bâtiment d'environ quarante tonneaux, et capable de les transporter tous à la Chine; que les charpentiers qu'il avait consultés sur cette entreprise lui en promettaient le succès, et qu'il ne demandait que les efforts réunis de ceux qui l'écoutaient. Il ajouta qu'il voulait partager le travail avec eux, et qu'il n'exigeait rien d'autrui dont il ne fût près à donner l'exemple; mais qu'il était important de ne pas différer l'ouvrage, et de se persuader même que *le Centurion* ne pouvait revenir, parce qu'en supposant son retour, il n'en résultait pas d'autre inconvénient que l'inutilité du travail; au lieu que s'il ne reparaissait pas, leur infortune et la saison exigeaient d'eux toute la diligence, et par conséquent toute l'activité possible.

« Ce discours releva leur courage, mais il ne produisit pas d'abord tout l'effet que leur chef en avait attendu. La ressource même qu'il leur offrait diminuant leur premier effroi, ils commencèrent à se flatter que le retour du *Centurion* les dispenserait d'un travail pénible, auquel ils auraient toujours le pouvoir de revenir. Cependant quelques jours d'une vaine attente leur ayant ôté l'espérance de revoir le vaisseau, ils se livrèrent avec ardeur au projet de leur délivrance. Si l'on considère combien ils étaient mal pourvus de tout ce qui était nécessaire à l'exécution, il paraîtra surprenant qu'Anson pût se promettre, non-seulement d'allonger la barque, mais de l'avitailler, et de la met-

tre en état de parcourir un espace de six ou sept cents lieues, dans des mers qui lui étaient inconnues.

« Pendant que le forgeron s'occupait de son travail, d'autres abattaient des arbres, et sciaient des planches. Anson mit la main à cet ouvrage, qui était le plus pénible. Comme on n'avait ni assez de poulies, ni la quantité nécessaire de cordages pour hâler la barque à terre, on proposa de la mettre sur des rouleaux. La tige des cocotiers, étant ronde et fort unie, parut propre à cet usage. On abattit quelques-uns de ces arbres, aux bouts desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. Dans le même temps, on creusa un bassin sec, où l'on fit entrer la barque par un chemin fait exprès depuis la mer jusqu'au bassin. D'un autre côté, on tuait des bœufs, et l'on amassait toutes sortes de provisions. Après avoir délibéré sur ce qui pouvait être employé à l'équipement de la barque, on trouva que les tentes qui étaient à terre, et les cordages que *le Centurion* avait laissés par hasard, pourraient suffire avec les voiles et les agrès de la barque même. Comme on avait quantité de suif, on résolut de le mêler avec de la chaux, et d'enduire la barque de ce mélange. »

Il restait l'embarras de se procurer les vivres nécessaires pour un long voyage. On n'avait à terre ni biscuit ni aucune sorte de grain. Le fruit à pain en avait tenu lieu depuis qu'on était dans l'île de Tinian; mais il ne pouvait se conserver en mer.

Quoiqu'on eût assez de bétail en vie, on n'avait pas de sel pour le saler; et dans un climat si chaud, le sel n'aurait pas pris. On résolut enfin de prendre à bord autant de cocos qu'il serait possible, et de suppléer au pain par du riz. L'île fournissait des cocos. Pour se procurer du riz, on résolut d'attendre que la barque fût achevée, et de tenter une expédition contre l'île de Rota, où l'on savait que les Espagnols ont de grandes plantations confiées au soin des Indiens. Mais cette entreprise ne pouvant être exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avait de poudre à terre. Il ne s'en trouva malheureusement que pour quatre-vingt-dix coups de fusil; faible ressource pour des gens qui devaient être privés pendant plus d'un mois de pain et de tout ce qui pouvait en tenir lieu, s'ils ne s'en procuraient par les armes.

Mais on a mis au dernier rang le plus cruel de tous les embarras, celui qui, sans un concours d'accidens fort singuliers, aurait rendu le départ de la barque absolument impossible. Après avoir réglé tout ce qui regardait sa fabrique et son équipement, il était aisé de calculer à peu près dans quel temps l'ouvrage serait achevé. « Ensuite on devait naturellement considérer le cours qu'il fallait suivre, et la terre où l'on devait aborder. Ces idées menèrent les officiers à la fâcheuse réflexion qu'ils n'avaient dans l'île ni boussole ni quart de cercle. Il s'était déjà passé huit jours, sans aucune ressource pour cet inconvénient, lorsqu'en fouillant dans une

caisse qui appartenait à la barque espagnole, on y trouva une petite boussole qui ne valait guère mieux que celles qui servent de jouet aux écoliers, mais qui n'en fut pas moins regardée comme un trésor inestimable. Peu de jours après on eut le bonheur de trouver sur le rivage un quart de cercle qui avait appartenu à quelque mort de l'équipage. On s'aperçut, à la vérité, que les pinules y manquaient, ce qui le rendait inutile; mais un matelot ayant tiré par hasard la layette d'une vieille table que les flots avaient poussée à terre, y trouva quelques pinules qui convenaient fort bien au quart de cercle, et qui servirent sur-le-champ à déterminer, avec assez de précision, la latitude de Tinian. Le travail, animé par toutes ces faveurs de la fortune, avança si heureusement, que le 9 octobre on se crut assez maître de l'exécution pour en régler la durée, et le départ fut fixé au 5 novembre. »

Mais l'embarras des Anglais devait finir plus tôt, et par une conclusion plus heureuse. Deux jours après, un matelot qui se trouvait sur une hauteur, au milieu de l'île, aperçut *le Centurion* dans l'éloignement. Il se mit à courir vers le rivage, en criant de toute sa force, *le vaisseau! le vaisseau!* Ceux qui l'entendirent, jugeant par la manière dont cette nouvelle était annoncée, qu'elle devait être vraie, la portèrent avec le même empressement aux chef d'escadre. Il était dans l'ardeur du travail. Un bonheur qu'il espérait si peu, lui fit jeter sa

de guide au vaisseau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un seul à venir à bord, ni à donner la moindre instruction. Lorsqu'on leur répétait le nom de Macao, ils présentaient du poisson pour seule réponse, sans marquer la moindre curiosité pour un spectacle aussi nouveau pour eux, qu'un grand vaisseau de l'Europe, et sans se détourner un moment de leur travail. Une insensibilité, qui s'accordait si peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur nation, ne prévint pas les Anglais en leur faveur. Anson fut réduit à se conduire par la faible connaissance qu'il avait de leurs côtes.

Cependant un pilote chinois vint offrir ses services en mauvais portugais. Il demanda trente piastres, qui lui furent comptées sur-le-champ. On apprit de lui qu'on n'était pas loin de Macao, et que la rivière de Canton, à l'embouchure de laquelle cette île est située, avait alors onze vaisseaux européens, dont quatre étaient anglais. Anson alla mouiller dans la rade de Macao.

Depuis plus de deux ans que les Anglais étaient en mer, c'était la première fois qu'ils se voyaient dans un port ami, et dans un pays civilisé, où ils pouvaient se promettre toutes les commodités de la vie, et tous les secours nécessaires à leur vaisseau.

La rivière de Canton, seul port de la Chine qui soit aujourd'hui fréquenté par les Européens, est un lieu de relâche plus commode que Macao; mais

les usages de la Chine, à l'égard des étrangers, n'étant établis que pour des vaisseaux marchands, Anson craignit d'exposer la Compagnie anglaise des Indes à quelque embarras, de la part du gouverneur de Canton, s'il prétendait en être traité sur un autre pied que les commandans des navires de commerce. Cette considération, qui l'obligeait de relâcher à Macao, le porta aussi à députer un de ses officiers au gouverneur portugais, pour lui demander ses avis sur la conduite qu'il devait tenir avec les Chinois. La principale difficulté regardait les droits qu'on fait payer à tous les vaisseaux qui entrent dans la rivière de Canton; impôt qui se règle sur la grandeur de chaque bâtiment. Dans tous les autres pays du monde, un vaisseau de guerre est exempt de cette servitude, et le chef d'escadre anglais se faisait un point d'honneur de ne pas s'y soumettre à la Chine.

Deux officiers portugais, qui revinrent le soir avec le député d'Anson, lui dirent, de la part du gouverneur, qu'il ne fallait pas espérer que les Chinois se relâchassent sur le payement des droits; mais que le gouverneur lui offrait un pilote pour le conduire à Tipa, port voisin, sûr et propre au radoub du vaisseau, où vraisemblablement les Chinois ne lui demanderaient pas l'impôt.

Les Anglais ayant goûté cette proposition, levèrent l'ancre et se rendirent à Tipa, port formé par plusieurs îles, et situé à six lieues de Macao : ils saluèrent le château de onze coups de canon, qui

pentiers chinois, qu'il avait amenés dans cette vue, se disposèrent à l'exécution de ses ordres. Il avait mis chaque article à part, sur un papier, avec une assez grande marge, sur laquelle il devait écrire ses observations.

Ce mandarin paraissait non-seulement homme de mérite, mais ouvert et généreux, deux qualités que l'auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverses recherches, les charpentiers chinois trouvèrent la voie d'eau telle qu'on l'avait représentée, et conclurent qu'il était impossible de mettre le vaisseau en mer avant qu'il fût radoubé. Alors le mandarin témoigna au chef d'escadre, qu'il reconnaissait la vérité de toutes ses représentations. Il continua d'examiner les autres parties du vaisseau ; et sa principale attention tomba sur les pièces de batterie dont il parut admirer la grandeur, aussi-bien que la grosseur et le poids des boulets. Le chef d'escadre saisit cette occasion pour insinuer que les Chinois manqueraient de prudence, s'ils tardaient à lui accorder ses demandes. Il fit des plaintes de la conduite des officiers de la douane ; et, feignant de les croire bien convaincus que *le Centurion* seul était capable de détruire tous les bâtimens chinois qui se trouvaient dans la rivière de Canton, il ajouta que, si les procédés violens n'étaient pas convenables entre les nations amies, il ne convenait pas non plus de laisser ses amis périr de misère dans un port, surtout lorsqu'ils offraient de payer tout ce qui leur serait accordé. Le mandarin reconnut la justice de

ce langage. Il déclara civilement que la commission dont on l'avait chargé, l'obligeait de se regarder comme l'avocat du vaisseau anglais : il assura qu'à son retour à Canton, on tiendrait un conseil dont il était membre ; et que, sur ses représentations, il ne doutait pas que toutes les demandes du chef d'escadre ne fussent accordées. Enfin s'étant fait donner une liste de toutes les provisions nécessaires au vaisseau, il écrivit au bas la permission de les acheter, et il en commit un officier de suite, pour les faire fournir chaque jour au matin. ....

Après cette favorable explication, le chef d'escadre invita les trois mandarins à dîner, en s'excusant sur sa situation de ne pouvoir leur offrir une aussi bonne chère qu'il le désirait. « Entre plusieurs mets, on leur servit du bœuf, dont les Chinois ne mangent point sans répugnance. Anson ignorait que depuis plusieurs siècles, ils ont adopté quantité de superstitions indiennes ; mais ils se jetèrent sur quatre grosses pièces de volaille, qu'ils mangèrent presque entièrement. Ils parurent embarrassés de leurs couteaux et de leurs fourchettes. Après avoir essayé en vain de s'en servir, et d'un air fort gauche, ils furent obligés d'en revenir à leur usage, c'est-à-dire, de se faire couper leur viande en petits morceaux, par quelques gens de leur suite. A la vérité, ils se montrèrent moins novices dans l'art de boire. Anson prenant droit de ses incommodités pour se dispenser de boire beaucoup, le grand mandarin qui avait remarqué le teint vif

et l'air frais d'un jeune officier du vaisseau, lui frappa sur l'épaule et lui dit, par la bouche de l'interprète, qu'il ne lui croyait pas les mêmes raisons de sobriété qu'au chef d'escadre, et qu'il le priait de lui tenir compagnie à boire. Le jeune Anglais, voyant que cinq bouteilles de vin de France n'altéraient pas la sérénité du mandarin, fit apporter un flacon d'eau des Barbades, auquel ce magistrat chinois ne fit pas moins d'honneur; après quoi il se leva de table avec tout le sang-froid qu'il y avait apporté. »

Malgré ses promesses, la patience des Anglais fut exercée par des difficultés et des lenteurs qui prolongèrent le retardement de la permission du conseil jusqu'au 6 janvier 1743. Dès le lendemain quantité d'ouvriers chinois vinrent à bord, et le travail fut poussé avec vigueur; il ne laissa pas d'être troublé par différens bruits, qui firent craindre aux Anglais d'être attaqués dans le port de Tipa. Ils apprirent en effet, dans la suite, que le conseil de Manille, informé qu'ils étaient à caréner leur vaisseau dans ce port, avait conçu le projet d'y faire mettre le feu par un capitaine espagnol, qui s'était chargé de cette entreprise, pour la somme de quarante mille piastres, et que ce dessein n'avait manqué que par la mauvaise intelligence du gouverneur et des marchands de Manille. Ils auraient eu le temps de l'exécuter, car on vit arriver le mois d'avril avant que le radoub, le chargement des provisions et l'équipement du vaisseau fussent ache-

vés : les Chinois s'ennuyaient de ces longueurs. Deux chaloupes envoyées de Macao vinrent presser Anson de partir. Ce message, qui fut renouvelé plusieurs fois, lui parut assez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme, qu'il en était importuné, et qu'il partirait quand il le jugerait à propos. Mais sa réponse irrita aussi les magistrats chinois. Ils défendirent qu'on portât plus longtemps des vivres au vaisseau; et cet ordre, qui ne fut que trop fidèlement observé, força les Anglais de lever l'ancre aussitôt qu'ils eurent congédié les ouvriers.

Ils firent voile le 19 avril. Heureusement ils se retrouvaient avec un vaisseau réparé, une bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avaient eu la prudence de ménager, et vingt-trois hommes de recrue qu'ils avaient faite à Macao, la plupart Lascarins ou matelots indiens, et quelques Hollandais. Le chef d'escadre avait publié qu'il partait pour Batavia, et de là pour l'Angleterre. Quoique la mousson de l'ouest fût commencée, et que le voyage qu'il paraissait entreprendre passe pour impossible dans cette saison, il avait témoigné tant de confiance dans la force de son vaisseau et dans l'habileté de son équipage, que toute la ville de Macao, et ses gens mêmes, étaient persuadés qu'il voulait se signaler par une expérience si hardie; et plusieurs habitans de Macao et de Canton s'étaient servi de cette occasion pour écrire à leurs correspondans de Batavia.

Mais ce n'était qu'un voile qui cachait des desseins beaucoup plus importans. Anson considérait que le vaisseau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avait beaucoup d'apparence que cette année il en partirait deux du même port. Il avait pris la résolution d'aller les attendre au cap Spiritu-Santo, dans l'île de Samal. C'est ordinairement au mois de juin qu'ils y arrivent; il se promettait d'y être assez tôt pour les y attendre. A la vérité on représentait les galions comme de gros et forts bâtimens, montés chacun de quarante-quatre pièces de canon, et de plus de cinq cents hommes. Il devait même compter qu'ils s'escorteraient mutuellement; au lieu qu'il n'avait à bord que deux cent vingt-sept personnes, dont plus de trente n'étaient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arrêter; il savait que son vaisseau était beaucoup plus propre au combat que les galions; l'immense trésor qu'il se flattait d'enlever lui répondait du courage de ses gens.

Il avait formé ce grand projet en quittant la côte du Mexique; et son chagrin dans tous les délais qu'il avait essuyés à la Chine, n'était venu que de la crainte de manquer les galions. Il avait gardé un profond secret à Macao, parce qu'il y pouvait appréhender que le commerce de cette ville avec Manille ne servît à le trahir. Mais lorsqu'il se vit en pleine mer, il assembla tous ses gens sur le pont. Après leur avoir expliqué son dessein, « il les assura

qu'il saurait choisir une croisière où les galions ne lui échapperaient pas; que, malgré la force de ces deux bâtimens, il croyait sa victoire certaine; qu'il n'ignorait pas de quel bois ils étaient composés; que si l'on s'en rapportait aux fables espagnoles, ils étaient impénétrables aux boulets de canon; mais que pour lui, il répondait sur sa parole, que pourvu qu'il les pût joindre, il les combattrait de si près, que ses boulets, loin de rebondir contre un des flancs, les perceraient tous deux de part en part. »

Ce discours fut reçu avec des transports de joie. Tout le monde promit solennellement de vaincre ou de périr, et la confiance monta tout d'un coup jusqu'à faire oublier la modestie. L'auteur confirme cette observation par un trait particulier. « Anson, dit-il, qui avait fait provision à la Chine, de moutons en vie, demanda un jour à son boucher pourquoi il n'en voyait plus servir sur sa table, et s'ils étaient tous tués. Le boucher répondit du ton le plus sérieux, qu'il en restait encore deux; mais que si le chef d'escadre le permettait, il avait dessein de les garder pour en traiter le général des galions. »

Toutes les précautions avec lesquelles on s'efforça de se dérober à la vue des sentinelles de terre ne purent empêcher que le vaisseau ne fût aperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille : les marchands y prirent l'alarme, et s'adressèrent au gouverneur, qui entreprit d'équiper une escadre

de cinq vaisseaux; deux de trente-deux pièces de canon, un de vingt, et deux de dix, pour attaquer les ennemis de l'Espagne. Quelques-uns de ces bâtimens avaient déjà levé l'ancre; mais de nouvelles disputes pour les frais de l'armement entre les marchands et le gouverneur, et la mousson contraire, arrêtèrent encore une fois leur entreprise. Au reste, Anson fut surpris d'avoir été découvert si souvent de la côte, parce que la pointe du cap n'est pas fort élevée, et que le vaisseau fut presque toujours à dix ou quinze lieues au large. Cependant, à mesure que le mois de juin avançait, l'impatience des Anglais allait en augmentant; ils se voyaient au dix-neuf.

Le 20 juin, c'est-à-dire, un mois après leur arrivée, ils furent délivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour on découvrit une voile au sud-est. Le chef d'escadre ayant fait porter aussitôt vers ce bâtiment, on le reconnut pour un des galions, mais on fut surpris qu'il ne changeât point de route, et qu'il portât toujours sur le *Centurion*. Anson ne pouvait se persuader que les Espagnols l'eussent reconnu à son tour. Cependant il ne put demeurer long-temps en balance, ni douter même qu'ils n'eussent pris la résolution de le combattre.

Vers midi les Anglais se trouvèrent à une lieue du galion, et, ne voyant pas paraître le second, ils conclurent qu'il en avait été séparé. Bientôt les Espagnols hissèrent leur voile de misaine, et s'avancèrent sous leurs huniers, le cap au nord, avec le

pavillon et l'étendard d'Espagne au haut du grand mât. Anson s'était préparé aussi pour le combat, et n'avait pas négligé ce qui pouvait lui faire tirer meilleur parti de ses forces. Il avait choisi trente de ses plus habiles fusiliers, qui furent distribués dans les hunes, et dont les services répondirent à son attente. Comme il n'avait pas assez de monde pour donner un nombre suffisant d'hommes à l'artillerie, chaque pièce de la batterie d'en bas n'en eut que deux pour la charger. Le reste était divisé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouraient l'entredeux des ponts, pour mettre le canon aux sabords, et le tirer lorsqu'ils le trouvaient chargé. Cet ordre le mit en état de se servir de toutes ses pièces; et, ne pensant point à tirer par bordées, entre lesquelles il y aurait eu nécessairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu continuel, dont il se promettait d'autant plus d'avantages, que l'usage des Espagnols est de se jeter ventre à terre lorsqu'ils voient une bordée prête à partir, et d'attendre dans cette posture qu'elle soit lâchée; après quoi ils se relèvent pour servir assez vivement le canon et la mousqueterie, jusqu'à ce qu'ils se croient menacés d'une autre bordée. En tirant coup sur coup on comptait leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

Le Centurion, se trouvant à la portée du canon ennemi, arbora pavillon. Anson crut observer que les Espagnols avaient négligé jusqu'alors de débarrasser leur vaisseau, et qu'ils étaient occupés à je-

ter dans les flots leur bétail et tout ce qui leur était incommode ; il fit tirer sur eux ses pièces de chasse, quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le galion répondit de ses deux pièces de l'arrière, et *le Centurion* se disposant à l'abordage, les Espagnols affectèrent de l'imiter. Bientôt il se plaça sous le vent des ennemis, et côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, et de se jeter dans le port de Jalapay, dont ils n'étaient éloignés que de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

Pendant une demi-heure les Anglais dépassèrent le vaisseau ennemi, et foudroyèrent son avant. La largeur de leurs sabords les mettait en état de faire jouer toutes leurs pièces, tandis que le galion ne pouvait employer qu'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action, les nattes, dont ses bastingues étaient remplies, prirent feu, et jetèrent une flamme qui s'élevait jusqu'à la moitié de la hauteur du mât de misaine. Cet accident, qui parut causé par la bourre du canon des Anglais, jeta leurs ennemis dans une extrême confusion ; mais il fit craindre aussi au chef d'escadre que le galion n'en fût consumé, et que le feu ne se communiquât même à son vaisseau. Enfin les Espagnols se délivrèrent de cet embarras en coupant leurs bastingues, et faisant tomber dans la mer toute cette masse enflammée. *Le Centurion* n'en conserva pas moins l'avantage de sa situation. Son canon était servi avec autant de régularité que d'ar-

deur, tandis que ses fusiliers, placés dans les hunes, découvraient tout le pont du galion, et qu'après avoir nettoyé les hunes ennemies, ils tuaient ou mettaient hors de combat tout ce qui se montrait sur le pont. Ce feu continuel causa un mal infini aux Espagnols. Leur général même fut blessé. Cependant, après une demi-heure de combat, *le Centurion* perdit l'avantage de sa situation, et l'ennemi continua de soutenir son feu pendant plus d'une heure; mais enfin le canon anglais, chargé à mitrailles, fit une si terrible exécution qu'ils commencèrent à perdre courage. Anson s'aperçut de leur désordre. Il voyait de son bord les officiers espagnols qui parcouraient le galion pour retenir leurs gens à leurs postes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré pour dernier effort cinq ou six coups de canon avec assez de justesse, ils se reconnurent vaincus, et leur pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenèrent l'étendard qui était au sommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuse commission aurait été tué par les fusiliers si le chef de l'escadre, qui comprit de quoi il était question, ne les eût empêchés de tirer. Ainsi, la victoire ne coûta plus rien aux Anglais. Le galion se nommait *Nuestra Señora de Cabadonga*. Il était commandé par le général don Géronimo de Montéro, Portugais de naissance, le plus brave et le plus habile officier que l'Espagne eût aux Philippines. Non-seulement il était plus grand que *le*

Centurion, mais il avait à bord cinq cent cinquante hommes, trente-six pièces de canon, et vingt-huit pierriers. L'équipage était bien pourvu de petites armes, et le vaisseau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ses plats-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il était bastingué, et qui se défendait par des demi-piques. Les Espagnols eurent soixante-sept hommes de tués dans l'action, et quatre-vingt-quatre blessés. *Le Centurion* ne perdit que deux hommes, et n'eut que dix-sept blessés, entre lesquels on comptait un lieutenant. L'auteur conclut que les meilleures armes ont peu d'effet entre les mains mal exercées à s'en servir.

On n'entreprend point de représenter les transports de l'équipage anglais, lorsqu'il se vit en possession d'un trésor qui avait fait depuis si long-temps l'unique objet de ses espérances, et pour lequel il avait tant souffert. Dans le même instant, il ne s'en fallut presque rien qu'un bonheur si grand ne fût anéanti par l'accident le plus funeste. A peine l'ennemi eut-il baissé pavillon, qu'un des lieutenans de Anson, s'approchant de lui sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille, que le feu avait pris au *Centurion* fort près de la soute aux poudres. Le chef d'escadre reçut cette nouvelle sans émotion, et la sagesse de ses ordres fit éteindre l'incendie.

Il donna le commandement de la prise à Saumarez, son premier lieutenant, avec rang de capitaine de haut-bord. Tous les prisonniers espa-

gnols furent envoyés à bord du vaisseau anglais, à l'exception de ceux qu'on crut nécessaires pour aider à la manœuvre du galion. On apprit d'eux que l'autre galion, que les Anglais avaient empêché l'année d'auparavant de sortir d'Acapulco, n'avaient point attendu l'arrivée de celui qu'ils avaient pris; et qu'ayant mis seul à la voile, il devait être arrivé à Manille avant que *le Centurion* se fût porté au cap Spiritu-Santo. Les Anglais regrettèrent que le temps perdu à Macao les eût empêchés de faire deux prises au lieu d'une.

Après l'action, ils résolurent de ne pas perdre un moment pour retourner dans la rivière de Canton. Cependant, Anson se crut d'abord obligé de faire transporter les trésors espagnols à bord du *Centurion*, et cette précaution était d'une extrême importance. La saison faisant craindre un fort mauvais temps, dans une navigation qui devait se faire à travers des mers peu connues, il fallut qu'un butin si précieux se trouvât sous les yeux du chef d'escadre, et qu'il fût assuré contre toutes sortes d'accidens, par la fidélité de l'équipage et par la bonté du vaisseau. Il n'était pas moins important de s'assurer des prisonniers; de là dépendaient non-seulement les trésors, mais la vie même des vainqueurs. Les Espagnols étaient plus nombreux du double que ceux qui les avaient pris; et quelques-uns d'entre eux, observant la faiblesse de l'équipage anglais, dont une partie n'était composée que de jeunes gens, regrettèrent, avec plusieurs marques d'indignation,

d'avoir été vaincus, disaient-ils, par une poignée d'enfans. Pour leur ôter les moyens de se révolter, ils furent tous mis à fond de cale, sans autre exception que les officiers et les blessés, avec deux écoutilles ouvertes pour donner passage à l'air. On fit de quelques grosses planches deux espèces de tuyaux, dont le vide joignait l'écoutille du premier pont à celle du second. En facilitant l'entrée de l'air à fond de cale, ces tuyaux assuraient les Anglais contre toutes les entreprises de leurs prisonniers, qui n'auraient pu déboucher par un canal de sept ou huit pieds de haut; et, pour en augmenter la difficulté, on braqua contre cette ouverture quatre pierriers chargées de balles, près desquels on posta des sentinelles, la mèche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Espagnols. Leurs officiers, au nombre de dix-huit, furent logés dans la chambre du premier lieutenant, avec une garde de six hommes; et le général même, qu'on fit coucher dans la chambre du chef d'escadre, eut une sentinelle près de lui. D'ailleurs tous les prisonniers étaient bien avertis que le moindre trouble serait puni de mort; et ces précautions n'empêchèrent pas que l'équipage anglais ne se tînt prêt à la moindre alarme. Tous les fusils étaient chargés et placés à vue d'œil; les matelots ne quittaient pas leurs sabres ni leurs pistolets; et les officiers, se couchant tout vêtus, dormaient avec leurs armes à côté d'eux.

L'auteur ne fait pas difficulté d'avouer que la

condition des Espagnols était déplorable. Outre la chaleur, qui était excessive, ils souffraient à fond de cale toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau qu'on leur accordait par jour suffisait à peine pour les empêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'était que d'une pinte; on ne pouvait leur en donner davantage dans un temps où l'équipage même n'avait que la moitié de plus. Il parut surprenant que, dans un assez long voyage, cette affreuse misère n'en fit pas mourir un seul; mais un mois d'une si rude prison les métamorphosa si singulièrement, qu'ayant paru forts et vigoureux lorsqu'ils y étaient entrés, ils en sortirent avec l'apparence d'autant de squelettes ou de fantômes.

Pendant qu'on prenait toutes ces mesures pour la sûreté des trésors et des prisonniers, Anson faisait gouverner vers la rivière de Canton, et le 30 juin au soir, on eut la vue du cap de l'Engano. Le lendemain, on vit les îles de Bachi, et le 11, les Anglais prirent à bord deux lamaneurs chinois; l'un pour *le Centurion*, l'autre pour la prise; et, ne rencontrant aucun obstacle, ils arrivèrent heureusement devant la ville de Macao.

Ils avaient eu le temps, dans un si long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montait à un million trois cent treize mille huit cent quarante-trois piastres, et trente-cinq mille six cent quatre-vingt-deux onces d'argent en lingots; outre une partie de cochenille, et quelques autres mar-

chandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Cette prise, jointe aux autres, faisait à peu près la somme totale de quatre cent mille livres sterling, sans y comprendre les vaisseaux, les marchandises, etc., que l'escadre anglaise avait brûlés ou détruits aux Espagnols, et qui ne pouvaient aller à moins de six cent mille livres sterling. Ainsi l'auteur estime la perte de l'Espagne à plus d'un million sterling. Si l'on y ajoute, dit-il, les dépenses que cette couronne fit pour l'équipement de l'escadre de don Pizarro, les frais extraordinaires où l'escadre anglaise la jeta dans ses ports d'Amérique, et la ruine de ses vaisseaux de guerre, le total doit monter à des sommes excessives.

On trouva sur le galion des dessins, des journaux, et la carte du grand Océan entre le Mexique et les Philippines. . . . . .

En laissant tomber l'ancre en-deçà de Bocca-Tigris, passage étroit qui forme l'embouchure de la rivière de Canton, le dessein du chef d'escadre était d'entrer le lendemain dans ce canal, et de remonter jusqu'à l'île du Tigre, où la rade est à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver avant la nuit une chaloupe envoyée par le commandant des forts de Bocca-Tigris, pour s'informer d'où venaient les deux vaisseaux. Anson répondit à l'officier chinois que *le Centurion* était un vaisseau de guerre du roi de la Grande-Bretagne, et l'autre bâtiment, une prise qu'il venait de faire sur les Espagnols, qu'il voulait faire entrer dans la rivière

pour y trouver un abri contre les ouragans de cette saison, et qu'il se proposait de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne mousson. L'officier lui demanda un état des hommes, des armes et de toutes les munitions de guerre qu'il avait à bord, parce que son devoir l'obligeait d'en rendre compte au gouvernement de Canton. Mais lorsqu'il eut entendu que les Anglais avaient quatre cents fusils et trois à quatre cents barils de poudre, il parut si effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la hardiesse de mettre ces deux articles sur sa liste, dans la crainte de causer trop d'alarme à ses maîtres. Les Anglais s'imaginèrent qu'à cette occasion il défendit en particulier au lamaneur chinois de conduire les deux vaisseaux au-delà de Bocca-Tigris.

Ce passage n'a guère qu'une portée de fusil de largeur. Il est formé par deux pointes de terre, sur chacune desquelles les Chinois ont un fort. Celui qui se présente à gauche n'est proprement qu'une batterie au bord de l'eau avec dix-huit embrâsures; mais on n'y voyait alors que douze canons de fer, de quatre ou six livres de balle. Le fort de la droite ressemble assez à nos grands châteaux antiques. Il est situé sur un rocher élevé; mais les Anglais n'y aperçurent pas plus de huit ou dix canons de six livres de balle. Telles étaient les fortifications qui défendaient l'entrée de la rivière de Canton. Cette description doit faire juger qu'Anson ne pouvait être arrêté par de si faibles obstacles, quand les deux forts eussent été parfaitement four-

nis de munitions et de canonniers. Aussi le refus des lamaneurs n'empêcha-t-il point le chef d'escadre de lever l'ancre, et de passer entre les forts, en menaçant le pilote chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivait que l'un ou l'autre des deux vaisseaux touchât. On passa le détroit sans aucune opposition ; mais le malheureux lamaneur en fut puni par les Chinois, et le commandant même des forts ne fut pas traité avec moins de rigueur pour un mal auquel il n'avait pu s'opposer.

Le 16 juillet Anson envoya un de ses officiers à Canton, avec une lettre pour le vice-roi, dans laquelle il lui expliquait les raisons qui l'avaient obligé de passer le détroit de Bocca-Tigris, et le dessein où il était d'aller lui rendre ses devoirs. L'officier anglais fut reçu civilement, et le vice-roi promit d'envoyer le lendemain sa réponse. Dans le même temps, quelques officiers espagnols demandèrent au chef d'escadre la liberté d'aller à Canton sur leur parole. Elle leur fut accordée pour deux jours. Les mandarins apprenant qu'ils étaient dans cette ville, les firent appeler, pour savoir d'eux-mêmes comment ils étaient tombés au pouvoir des Anglais. Ces généreux prisonniers déclarèrent de bonne foi, que les rois d'Espagne et d'Angleterre étant en guerre ouverte, ils avaient résolu de prendre *le Centurion*, et qu'ils l'avaient attaqué dans cette vue ; mais que l'événement avait été contraire à leurs espérances. Ils ajoutèrent que depuis leur infortune ils avaient reçu du chef d'es-

cadre un traitement fort humain. Cet aveu dans une bouche ennemie fit une juste impression sur l'esprit des Chinois, qui avaient été portés jusqu'alors à prendre Anson pour un pirate. Mais quoiqu'ils ne pussent douter du témoignage des Espagnols, ils leur demandèrent comment il était possible qu'ils eussent été vaincus par un ennemi qui ne les égalait pas en forces, et pourquoi les Anglais ne les avaient pas tués tous, puisque les deux nations étaient en guerre. A la première de ces deux questions, les Espagnols répondirent que *le Centurion*, quoique beaucoup plus faible en équipage, était un vaisseau de guerre; qu'il avait par conséquent beaucoup d'avantages sur le galion, qui n'était qu'un vaisseau marchand. La seconde difficulté s'expliquait d'elle-même par l'usage établi entre les nations européennes, de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent qu'Anson, cédant à la bonté naturelle de son caractère, les avait traités avec plus de douceur qu'il n'y était obligé par les lois de la guerre. Cette réponse inspira aux mandarins beaucoup de respect pour lui, quoique l'auteur n'ose assurer que le bruit des trésors dont il était en possession n'eût autant de part à ce sentiment, que la haute idée qu'ils avaient conçue de son caractère.

Le 20, trois mandarins, accompagnés d'une suite fort nombreuse et d'une flotte de chaloupes, vinrent à bord du *Centurion*, et remirent au chef d'escadre un ordre du vice-roi, qui leur accordait

souvent au reste des humains, comme le modèle des plus excellentes qualités. »

Mais le chef d'escadre était moins inquiet de ces difficultés, que de se voir presque à la fin du mois de septembre, sans avoir reçu le moindre message de la part du vice-roi. Ses réflexions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour sortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ses officiers, le 27 septembre, au mandarin qui avait été chargé de l'inspection de son vaisseau, pour l'informer qu'il était résolu de se rendre à Canton dans sa chaloupe, et que le lendemain de son arrivée, il ferait prier le vice-roi de fixer le temps de l'audience. Le mandarin se contenta de répondre qu'il ferait savoir au vice-roi les intentions du chef d'escadre.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenaient à ce voyage. L'équipage de la chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme était d'écarlate, avec des vestes d'une étoffe de soie bleue, garnies de boutons d'argent, et les armes du chef d'escadre sur l'habit et sur le bonnet. Pour se disposer à tout événement, Anson donna commission de capitaine au premier lieutenant de son vaisseau, et lui laissa ses instructions. Elles portaient que s'il était retenu pour la querelle des droits, le galion serait détruit, et que *le Centurion* descendrait la rivière au-dessous de Bocca-Tigris, et s'arrêterait au-delà du détroit, pour y attendre de nouveaux ordres du chef d'escadre.

Tous les officiers des vaisseaux anglais, danois et suédois, se rendirent à bord du *Centurion*, pour servir de cortége au chef de la nation anglaise. Le même jour il s'embarqua dans sa chaloupe, suivie de celles des vaisseaux marchands. En passant devant la rade de Vampo, où les Européens étaient à l'ancre, il fut salué par tous leurs vaisseaux, à l'exception de ceux des Français, et le soir il entra dans Canton. A son arrivée, il reçut la visite des principaux marchands chinois, qui le félicitèrent d'être venu sans obstacle, et qui affectèrent de lui en témoigner beaucoup de joie. Mais c'était un nouvel artifice, pour l'engager à se reposer sur eux du soin de lui ménager l'audience du vice-roi. Il prit confiance à leurs promesses, sans avoir néanmoins à se reprocher trop de crédulité, puisqu'il en fut pressé fort vivement par les marchands de sa propre nation. Pendant plus d'un mois on ne l'entretint que des mouvemens qu'on se donnait pour le satisfaire. Cependant, un délai dont il ne prévoyait pas la fin, lui faisant reconnaître qu'il était joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adresser directement au vice-roi, et de lui demander une audience, sans laquelle il comprit qu'il n'obtiendrait jamais la permission de faire embarquer ses vivres. Il la demanda par une lettre, dont il chargea le mandarin qui commandait la garde à la principale porte de Canton. Un jeune facteur du comptoir anglais, qui parlait fort bien la langue chinoise, lui servit d'interprète. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent con-

sumées par le feu ; et le secours que les Anglais prêtèrent aux habitans pour la conservation du reste de la ville, disposèrent si favorablement l'esprit du vice-roi, qu'enfin l'audience fut fixée au 3 novembre.

Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au chef d'escadre, que le conseil n'avait pu se déterminer là-dessus, sans renoncer à la prétention des droits, et sans avoir pris la résolution de lui accorder tout ce qu'il avait demandé ; car les magistrats chinois n'ignoraient pas ses dispositions, et leur fine politique ne leur aurait pas permis de l'admettre à l'audience pour contester avec lui. Dans cette idée, il se prépara gaîment à se rendre au palais; sûr d'ailleurs de son interprète qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui serait dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un mandarin vint l'avertir que le vice-roi était prêt à le recevoir. Il se mit en chemin avec sa suite. A la porte de la ville il trouva deux cents soldats en bon ordre, qui l'accompagnèrent jusqu'à la grande place du palais. Dans cette place, il y en avait dix mille sous les armes, au travers desquels il fut conduit jusqu'à la salle d'audience. Il y trouva le vice-roi dans un fauteuil de parade, sous un dais fort riche, accompagné de tous les mandarins du conseil. On avait laissé pour le chef d'escadre un siége vide qu'il occupa, n'ayant entre le vice-roi et lui, que le chef de la loi et celui de la trésorerie, qui, suivant le cérémonial chinois, ont la préséance sur tous les officiers d'épée.

Dans le cours de cette audience, Anson apprit de la bouche même du vice-roi, que c'était par sa lettre qu'il avait eu la première nouvelle de son arrivée à Canton; mais il n'avait pas besoin de cette humiliante confirmation pour reconnaître l'infidélité des marchands. On ne lui parla point des droits. On lui accorda toutes les permissions qu'il demandait, et lorsqu'il eut achevé ses explications, le vice-roi lui fit des remercîmens fort vifs de l'important service qu'il avait rendu à la ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il observa qu'il y avait bien long-temps que *le Centurion* était sur les côtes de la Chine; et, pour adoucir cette espèce de plainte, il lui souhaita un heureux retour en Europe.

En sortant de la salle d'audience, le chef d'escadre fut pressé d'entrer dans un appartement voisin, où l'on avait préparé des rafraîchissemens pour lui; mais apprenant que le vice-roi n'y devait pas être, il s'en excusa civilement. A son retour, il fut salué de trois coups de canon, nombre que les Chinois ne passent jamais dans aucune cérémonie. Sa joie fut extrême, non-seulement d'avoir obtenu des permissions qui le mettaient en état de partir au commencement de la mousson, et d'arriver en Angleterre avant qu'on pût savoir en Europe qu'il était en route pour le retour, mais encore plus d'avoir établi, par un exemple éclatant, l'exemption des vaisseaux de guerre de sa nation dans les ports de la Chine.

Les ordres du vice-roi furent exécutés avec tant

de diligence, que dans l'espace de quatre jours Anson vit toutes les provisions à bord, et qu'il ne lui resta qu'à faire lever l'ancre pour descendre la rivière. *Le Centurion* et sa prise passèrent Bocca-Tigris le 10 décembre. Ils mouillèrent le 12 devant Macao. Les marchands de cette ville avaient offert six mille piastres pour le galion, prix fort au-dessous de sa valeur. Ils souhaitaient de conclure le marché; mais comme ils n'ignoraient pas que les Anglais étaient dans l'impatience de partir, ils ne voulaient rien ajouter à leurs offres. Anson avait trouvé assez de nouvelles de l'Europe, à Canton, pour être persuadé que la guerre entre l'Espagne et l'Angleterre durait encore, et que la France se déclarerait pour l'Espagne. Il savait aussi qu'on ne pouvait être informé de sa victoire en Europe avant le retour des vaisseaux marchands qu'il avait trouvés à la Chine. Ces deux raisons, qui devaient lui faire hâter son voyage, le déterminèrent à livrer le galion pour la somme qu'on lui offrait.

Il mit à la voile, pour son retour, le 15 décembre. La navigation fut heureuse jusqu'au détroit de la Sonde, où il mouilla le 3 janvier, dans la rade de l'île du Prince, pour faire de l'eau et du bois. Il remit en mer le 8, et la même fortune l'accompagna jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Trois semaines de repos dans cette belle colonie, qui lui rappela les charmantes vallées de Juan Fernandès, et les belles clairières du Tinian, le mirent en état d'en

partir le 3 avril. Il découvrit l'île de Sainte-Hélène le 19 mai, mais sans y vouloir toucher. Le 12 juin, il eut la vue du cap Lézard, et le 15 au soir il arriva sur la rade de Spithead, après un voyage de trois ans et neuf mois.

LIVRE SECOND.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN, ENTREPRIS DEPUIS 1764.

PARMI les voyages autour du monde dont on a offert l'analyse au lecteur dans le Livre qui précède, l'on ne compte que ceux de Magellan, de Le Maire et Schouten, et de Roggeween, qui aient été entrepris expressément pour faire des découvertes. Les autres n'avaient pour but que de faire des courses sur les Espagnols, et, si quelques découvertes ont eu lieu dans le cours de ces expéditions, elles ont été dues uniquement au hasard. L'avidité seule avait conduit dans ces parages éloignés la plupart des navigateurs européens; et, si l'on admire la hardiesse qui les portait à affronter les périls inséparables de voyages aussi longs au milieu de mers jusqu'alors peu fréquentées, l'humanité gémit de voir employer à la destruction le courage et les talens dont ces marins donnaient fréquemment des preuves signalées.

Le peu de succès qui avait accompagné quelques-unes de ces expéditions hasardeuses avait graduellement rallenti l'ardeur à les entreprendre. On les voit d'abord très-nombreuses à la fin du seizième siècle, et au commencement du dix-septième;

elles sont équipées aux frais des gouvernemens. A la fin de ce siècle, au contraire, et au commencement du dix-huitième, ce ne sont plus que des particuliers qui s'y livrent. Les flibustiers y ont la principale, et même l'unique part. L'expédition de l'amiral Anson est la dernière qu'un gouvernement ait formée : elle eut un plein succès; mais il ne put faire oublier les désastres dont elle avait été accompagnée.

Enfin, en 1764, une carrière plus noble s'ouvrit à l'ardeur des hommes qu'une navigation longue, difficile, dangereuse, n'était pas capable de rebuter. Le goût des voyages de découvertes se ranima. Les gouvernemens conçurent qu'ils pouvaient acquérir plus de solide gloire en employant quelques vaisseaux à étendre la connaissance du globe, qu'en envoyant des flottes nombreuses porter au loin la dévastation chez leurs ennemis. L'Angleterre donna l'exemple. Sa situation, sa marine, plus considérable que celle des autres pays; l'étendue de son commerce, le génie de ses habitans, lui devaient naturellement inspirer l'idée d'entreprendre des voyages, dont il était possible qu'un jour elle retirât des avantages réels.

En 1764, l'Angleterre était en paix. Le prince qui la gouvernait depuis quelques années s'empressa d'adopter les plans qu'on lui soumit pour faire examiner, par ses flottes, les portions du globe qui n'avaient pas encore été suffisamment explorées, et ce monarque éclairé sut ainsi mettre à profit ses

moyens et ses forces, pour ordonner et diriger des entreprises dont le succès a parfaitement répondu à ses vues.

Dans les voyages exécutés par ses ordres, et dont on va lire la relation, les vaisseaux étaient commandés par des officiers choisis dans un corps de marine où le courage et les talens sont communs. Ces voyages ont été des expéditions vraiment philosophiques. Les capitaines ont été accompagnés de savans et d'artistes, qui réunissaient au plus grand zèle des connaissances de tous les genres. Jamais voyageurs, en découvrant des terres nouvelles et des peuples inconnus, n'ont examiné les lieux, décrit les productions naturelles, observé les hommes avec plus d'attention, de sagesse et de lumières.

Ce qu'il est surtout intéressant de remarquer, c'est l'esprit d'humanité et de justice avec lequel ces navigateurs se sont fait un devoir de traiter les peuples sauvages qu'ils ont trouvés; c'est la bonne foi qu'ils mettent dans le trafic, la patience avec laquelle ils supportent les insultes et les menaces, la douceur avec laquelle ils pardonnent des violences et des infidélités qu'il leur est si aisé de punir. Quand on compare cette conduite avec la férocité et l'inhumanité des premiers conquérans du Nouveau-Monde, on aime à sentir ce qu'on doit à cet esprit philosophique qui distingue l'Europe, et qui n'a guère pour ennemis que ceux qui ont quelque chose à craindre des progrès de la raison et des lumières.

Cependant, il a fallu quelquefois employer des moyens violens, comme on le verra en lisant les relations suivantes. Les réflexions que fait à ce sujet le docteur Jean Hawkesworth, rédacteur des premiers Voyages des navigateurs anglais, sont pleines de sens; son langage est celui de la raison même.

« Je ne puis, dit-il à la fin de son discours préliminaire, terminer ce discours sans exprimer la peine que j'ai ressentie en racontant le malheur de ces pauvres sauvages, qui, dans le cours des expéditions de nos navigateurs, ont péri par nos armes à feu lorsqu'ils voulaient repousser par la force l'invasion des étrangers dans leur pays. Je ne doute pas que mes lecteurs ne partagent avec moi le même sentiment; c'est cependant un mal qu'il me paraît impossible d'éviter. Toutes les fois qu'on cherchera à découvrir de nouveaux pays, il faut s'attendre à trouver toujours de la résistance; et dans ce cas, il faut ou vaincre ceux qui résistent, ou abandonner l'entreprise. On dira peut-être qu'il n'était pas toujours nécessaire d'ôter la vie à ces Indiens pour les convaincre que leur résistance serait impuissante: je conviens que cela a pu être quelquefois; mais il faut considérer que lorsque l'on entreprend de semblables expéditions, il faut bien les confier à des hommes qui ne sont point exempts des faiblesses humaines, à des hommes qu'une injure soudaine provoque à la vengeance, que la présence d'un danger imprévu peut porter

de l'état sauvage où ces pouvoirs resteraient engourdis dans notre sein comme la vie dans l'embryon, pendant toute la durée de notre existence? Cette conséquence paraîtra certainement extravagante et absurde (1); car, quoique le commerce et les arts nuisent en quelques occasions à la vie des hommes, en d'autres ils servent à la conserver; ils subviennent aux besoins de la nature sans rapine et sans violence; et, en présentant aux habitans d'un même pays un intérêt commun, ils les empêchent de se diviser en ces tribus particulières, qui, chez les peuples sauvages, se font perpétuellement la guerre avec une férocité inconnue: partout où existe le gouvernement civil, les connaissances et les arts ont adouci les mœurs des hommes. Il paraît donc raisonnable de conclure que les progrès des sciences et du commerce sont, en dernière analyse, un avantage pour tous les hommes, et que la perte de la vie, qui peut en résulter pour quelques individus, est au nombre des maux particuliers qui concourent au bien général. »

On s'étonne qu'une si grande partie de ce globe que nous habitons soit encore inconnue; mais, s'é-

(1) C'est pourtant la conséquence qui résulte de tous les ouvrages de J.-J. Rousseau sur cette matière; mais tout ce qu'il y a d'hommes sensés a toujours été de l'avis de M. Hawkesworth, et la simple vérité est préférable à des erreurs éloquentes.

crie Hawskesworth, ne serait-il pas plus naturel de s'étonner au contraire que nous le connussions déjà si bien? Quand on fait attention aux souffrances et aux dangers de toute espèce qui accompagnent les navigations dans des mers nouvelles, et quand on considère combien sont éloignés et incertains les avantages qu'on peut en retirer, on ne saurait refuser son admiration et sa reconnaissance à des hommes qui ont assez de zèle et de courage pour exécuter ces pénibles et périlleuses entreprises.

Nous croyons devoir mettre le lecteur à portée de juger plus aisément des découvertes géographiques faites par les navigateurs dont nous allons raconter les travaux, en rappelant en peu de mots ce qu'on connaissait avant eux des contrées qu'ils ont examinées.

Les navigateurs qui jusqu'à eux avaient parcouru le grand Océan, n'avaient pas pu déterminer si la Nouvelle-Bretagne était une seule île. La côte orientale de la Nouvelle-Hollande était absolument inconnue. On ne connaissait guère de la Nouvelle-Zélande que le canton où débarqua Tasman, et qu'il appela *baie des Assassins*; et l'on supposait d'ailleurs que cette région faisait partie du continent méridional. Les cartes plaçaient dans le grand Océan des îles imaginaires qu'on n'a point trouvées, et elles représentaient, comme n'étant occupés que par la mer, de grands espaces où l'on a découvert plusieurs îles. Enfin, beaucoup de géographes pensaient que, depuis le degré de la-

titude sud auquel les navigateurs s'étaient arrêtés, il pouvait y avoir jusqu'au pôle austral un continent fort étendu. Grâces au zèle infatigable des navigateurs modernes, les erreurs ont été rectifiées, et les points douteux éclaircis.

CHAPITRE PREMIER.

Byron.

LORSQUE George III eut formé le projet d'envoyer ses vaisseaux découvrir des terres inconnues, ce prince confia le commandement de l'expédition au commodore Byron. Cet officier avait, dès l'âge de dix-sept ans, été embarqué sur le vaisseau *le Wager*, qui faisait partie de l'escadre d'Anson. Ce bâtiment, ainsi qu'on l'a vu plus haut, fit naufrage en 1741, sur la côte du Chili, au nord du détroit de Magellan. Le capitaine fut abandonné dans une île déserte avec quelques-uns de ses officiers, du nombre desquels était Byron, et une vingtaine de matelots. Les Indiens aidèrent ces malheureux à sortir de leur île et les conduisirent au Chili. Byron resta dans ce pays jusqu'en 1744. La plupart de ses compagnons d'infortune étaient morts. Le capitaine, Byron, et un autre officier, revinrent seuls en Angleterre en 1745, sur un bâtiment de Saint-Malo.

Le préambule des instructions remises à Byron, était ainsi conçu : « Comme il y a lieu de croire qu'on peut trouver dans la mer Atlantique, entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan, des terres et des îles fort considérables, inconnues jusqu'ici et situées dans des latitudes

commodes pour la navigation, et dans des climats propres à la production de différentes denrées utiles au commerce; enfin, comme les îles appelées *îles de Pepys* et *îles de Falkland*, situées dans l'espace qu'on vient de désigner, n'ont pas encore été examinées avec assez de soin pour qu'on puisse avoir une idée exacte de leurs côtes et de leurs productions, quoiqu'elles aient été découvertes et visitées par des navigateurs anglais, le roi, ayant égard à ces considérations, et n'imaginant aucune conjoncture aussi favorable à une entreprise de ce genre, que l'état de paix profonde dont jouissent heureusement ses royaumes, a jugé à propos de la mettre à exécution, etc. »

L'expédition fut composée de deux bâtimens. *Le Dauphin* était une frégate de vingt-quatre canons; son équipage était composé de cent cinquante matelots.

La Tamar était une corvette (1) montée de seize canons, et commandée par le capitaine Mouat; son équipage était composé de quatre-vingt-dix matelots.

Le commodore Byron partit des Dunes le 21 juin 1764, toucha à Rio-Janéiro le 13 septembre; en

(1) Les traducteurs français des *Voyages de Byron*, *Carteret*, etc. ont rendu le mot anglais *sloop* par *sloup*. Ils n'ont sans doute pas fait la réflexion que les mots *sloop of war* désignent une corvette, et qu'un sloop, espèce de bâtiment qui n'a qu'un mât, ne convient pas pour un voyage autour du monde.

partit le 22 octobre, arriva au port Désiré le 21 novembre, en sortit le 5 décembre pour chercher vainement l'île Pepys, et s'assura qu'elle n'existait point. En faisant route pour regagner la côte de l'Amérique, il essuya le 15 une tempête affreuse. « Les vents, dit-il, soufflaient avec une fureur inconcevable; les lames étaient plus hautes et plus fortes que je ne les avais vues, il y avait vingt-quatre ans, en doublant le cap Horn avec l'amiral Anson. Je m'attendais à chaque instant à être submergé. Le vaisseau aurait été moins tourmenté, si je l'avais abandonné au gré des flots, à sec de voile; mais notre provision d'eau était trop peu considérable, et je devais craindre d'être emporté si loin du continent, qu'elle serait entièrement consommée avant de pouvoir nous en rapprocher. Il fallut donc tenir avec une voile; le lendemain le temps se calma. Nous étions environnés de compagnies d'oiseaux de mer qui voltigeaient autour de nous, ou se promenaient sur les eaux : des baleines nous suivaient. Le jour était beau, mais la chaleur faible. L'été de ces climats ne diffère de l'hiver d'Angleterre que par la longueur des jours. » Byron reconnut, le 20, le cap des Vierges qui forme au nord l'entrée du détroit de Magellan, et jeta l'ancre à deux milles du rivage; c'est de là qu'il commença à observer la côte des Patagons, et c'est ici qu'il faut encore le laisser parler lui-même. Nous adopterons constamment cette méthode avec tous les voyageurs que nous allons suivre, la ma-

nière dont ils racontent ne nous laissant d'autre travail que celui d'abréger et de choisir ce qu'il y a de plus intéressant pour toutes les classes de lecteurs.

« Au moment où nous jetions l'ancre, j'observai avec ma lunette une troupe d'hommes à cheval qui arboraient une espèce de pavillon ou mouchoir blanc, et qui du rivage nous faisaient signe d'aller à terre. Curieux de connaître ce peuple, je fis mettre en mer mon grand canot ; je m'y embarquai avec M. Marshall, mon second lieutenant, et un détachement de soldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage, suivis d'un autre canot sous les ordres de M. Cumming, mon premier lieutenant. Lorsque nous n'étions plus qu'à une petite distance de la grève, nous vîmes que cette troupe se montait à environ cinq cents hommes, dont quelques-uns étaient à pied, et le plus grand nombre à cheval. Ils étaient rangés sur une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une distance assez considérable, et continuaient de faire flotter leur pavillon, et de nous inviter par des gestes et par des cris à nous rendre auprès d'eux ; mais la descente n'était pas aisée, parce qu'il y avait peu d'eau et de très-gros rochers le long du rivage. Je n'aperçus entre leurs mains aucune espèce d'armes ; cependant je leur fis signe de se retirer en arrière, ce qu'ils firent sur-le-champ : ils ne cessaient pas de nous appeler à grands cris ; et bientôt nous prîmes terre, mais non sans difficulté : la plupart de nos

gens eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Descendu à terre, je fis ranger ma troupe sur le bord du rivage, et j'ordonnai aux officiers de garder leur poste jusqu'à ce que je les appelasse ou que je leur fisse signe de marcher.

« Après avoir fait cette disposition, j'allai seul vers les Indiens; mais les voyant se retirer à mesure que j'approchais, je leur fis signe que l'un d'eux devait s'avancer. Ce signe fut entendu, et aussitôt un Patagon, que nous prîmes pour un des chefs, se détacha pour venir à ma rencontre. Il était d'une taille gigantesque, et semblait réaliser les contes des monstres à forme humaine. La peau d'un animal sauvage, d'une forme approchant des manteaux des montagnards écossais, lui couvrait les épaules : il avait le corps peint de la manière du monde la plus hideuse; l'un de ses yeux était entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc; le reste du visage était bizarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. Je ne le mesurai point; mais si je puis juger de sa hauteur par comparaison de sa taille à la mienne, il n'était guère au-dessous de sept pieds (1). A l'instant où ce colosse effrayant me joignit, nous prononçâmes l'un et l'autre quelques paroles en forme de salut; et j'allai avec lui trouver ses compagnons, à qui je fis signe de s'asseoir au moment de les aborder, et tous eurent

(1) La mesure anglaise est plus petite que la mesure française d'un pouce par pied.

cette complaisance. Il y avait parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étaient presque tous d'une stature égale à celle du chef qui était venu au-devant de moi. Le son de plusieurs voix réunies avait frappé mes oreilles dans l'éloignement; et lorsque j'approchai, je vis un certain nombre de vieillards qui, d'un air grave, chantaient d'un ton si plaintif, que j'imaginai qu'ils célébraient quelque acte de religion : ils étaient tous peints et vêtus à peu près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux variaient pour la couleur; les uns les avaient blancs et rouges, les autres rouges et noirs. Leurs dents, qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies et bien rangées; la plupart étaient nus, à l'exception d'une peau jetée sur les épaules, le poil en dedans; quelques-uns portaient aussi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon. Je considérais avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, et que je ne réussis qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai des grains de verroterie jaunes et blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur montrai ensuite une pièce de ruban vert; j'en fis prendre le bout à l'un d'entre eux, et je la développai dans toute sa longueur, en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvaient placés de suite : tous restèrent tranquillement as-

sis. Aucun de ceux qui tendaient ce ruban ne tenta de l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de verroterie. Tandis qu'ils tenaient ce ruban tendu, je le coupai par portions à peu près égales; de sorte qu'il en resta à chacun la longueur d'environ trois pieds; je la leur nouai ensuite autour de la tête, et ils la gardèrent sans y toucher aussi long-temps que je fus avec eux.

« Une conduite si paisible et si docile leur fait, en cette occasion, d'autant plus d'honneur, que mes présens ne pouvaient s'étendre à tous. Cependant, ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curiosité de me considérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place que je leur avais assignée.

« Il serait naturel à ceux qui ont lu les fables de Gay, s'ils se forment une idée d'un Indien presque nu, qui, paré des colifichets d'Europe, revient trouver ses compagnons dans les bois, de se rappeler le *singe qui avait vu le monde*. Cependant, avant de mépriser leur penchant pour des morceaux de verre, des colliers de verroterie, des rubans et d'autres bagatelles dont nous ne faisons aucun cas, nous devrions considérer que les ornemens des sauvages sont au fond les mêmes que ceux des nations civilisées; et qu'aux yeux de ceux qui vivent presque dans l'état de nature, la différence du verre au diamant est pour ainsi dire nulle; d'où il suit que la valeur que nous attachons

au diamant est plus arbitraire que celle que les sauvages mettent au verre.

« Les Indiens que je venais de décorer n'étaient pas entièrement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les considérant avec un peu plus d'attention, j'aperçus parmi eux une femme qui avait des bracelets de cuivre ou d'or pâle, et quelques grains de verre bleu, attachés sur deux longues tresses de cheveux qui lui pendaient sur les épaules; elle avait une taille énorme, et son visage était peint d'une manière plus effroyable encore que le reste du corps. J'étais curieux d'apprendre d'où elle avait eu ces bracelets et ces grains de verroterie; je fis, pour m'en instruire, tous les signes dont je pus m'aviser, mais je ne réussis pas à me faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourneau d'une pipe qui était de terre rouge; je compris bientôt que la troupe manquait de tabac, et qu'il souhaitait que je pusse leur en procurer; je fis un signe à mes gens qui étaient sur le bord de la mer, rangés dans le même ordre où je les avais laissés; et aussitôt trois ou quatre d'entre eux accoururent, dans la persuasion que j'avais besoin de leur secours. Les Indiens qui, comme je l'avais observé, avaient presque toujours eu les yeux fixés sur eux, n'en virent pas plus tôt quelques-uns s'avancer, qu'ils se levèrent tous en poussant un grand cri, et furent sur le point de quitter la place pour aller sans doute prendre leurs armes, que vraisemblablement ils avaient laissées à très-peu de distance. Pour préve-

nir tout accident et dissiper leurs craintes, je courus au-devant de mes gens, et du plus loin que je pus me faire entendre, je leur criai de retourner, et d'envoyer un d'entre eux avec tout le tabac qu'on pourrait lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, et reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi pour me chanter une longue chanson. Je regrettai beaucoup de ne pas l'entendre; il n'avait pas encore fini de chanter, que M. Cumming arriva avec le tabac. Je ne pus m'empêcher de sourire de sa surprise; cet officier, qui avait six pieds, se voyait pour ainsi dire transformé en pygmée à côté de ces géans; car on doit dire des Patagons qu'ils sont plutôt des géans que des hommes d'une haute taille. Dans le petit nombre des Européens qui ont six pieds de haut, il en est peu qui aient une carrure et une épaisseur de membres proportionnées à leur taille: ils ressemblent à des hommes d'une stature ordinaire, dont le corps se trouverait tout à coup élevé par hasard à cette hauteur extraordinaire; un homme de six pieds deux pouces seulement qui surpasserait autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuste et bien proportionnée, nous paraîtrait bien plutôt être né de race de géans, qu'un individu anomal par accident. On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dut faire sur nous la vue de cinq cents hommes, dont les plus petits étaient au moins de six pieds six pouces, et dont la carrure et la gros-

seur des membres répondaient parfaitement à cette hauteur gigantesque.

« Après leur avoir distribué le tabac, les principaux d'entre eux s'approchèrent de moi, et, autant que je pus interpréter leurs signes, ils me pressaient de monter à cheval, et de les suivre à leurs habitations ; mais il eut été imprudent de me rendre à leurs instances : je leur fis signe qu'il était nécessaire que je retournasse au vaisseau ; ces chefs en parurent fâchés, et ils revinrent prendre leur place.

« Durant cette conférence muette, un vieillard posait souvent sa tête sur des pierres, fermait les yeux pendant près d'une demi-minute, portait ensuite la main à sa bouche, et montrait le rivage. Je soupçonnai qu'il voulait me faire entendre que si je passais la nuit avec eux, ils me fourniraient quelques provisions ; mais je crus devoir me refuser à ces offres obligeantes.

« Lorsque je les quittai, aucun d'eux ne se présenta pour nous suivre : tous restèrent tranquillement assis. J'observai qu'ils avaient avec eux un grand nombre de chiens dont ils se servent, je pense, pour la chasse des bêtes fauves, qui font une grande partie de leur subsistance. Ils ont de très-petits chevaux, et en fort mauvais état, mais très-vites à la course ; les brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton pour servir de mors ; leurs selles ressemblent beaucoup aux coussinets dont nos paysans se servent en Angleterre. Les

femmes montent à cheval comme les hommes, et sans étriers, et tous allaient au galop sur la pointe de terre où nous descendîmes, quoiqu'elle fût couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes. »

Byron entra ensuite dans le détroit de Magellan pour faire de l'eau et du bois, et alla mouiller dans le port Famine, où il était à l'abri de tous les vents, excepté du côté du sud-est. Sa provision achevée, le 5 janvier 1765, il rentra dans l'océan Atlantique pour reconnaître les îles Falkland. Il en prit possession au nom du roi de la Grande-Bretagne; et, après s'être radoubé dans le port Saint-Julien, il pénétra une seconde fois dans le détroit de Magellan, le 18 février.

Deux jours auparavant il avait aperçu, le long de la côte des Patagons, un vaisseau inconnu faisant la même route que lui. Comme ce vaisseau semblait régler ses manœuvres sur celles de Byron, il devint suspect au commodore, qui fit monter huit canons sur le pont de sa frégate, et ordonna de se mettre en état de défense. A la fin, ce vaisseau arbora pavillon français. Byron sut depuis que c'était *l'Aigle*, de Saint-Malo, commandé par Bougainville, venu dans le détroit pour couper du bois, qu'il devait porter à la nouvelle colonie, dont l'établissement dans les îles Malouines ou Falkland, lui était confié. Ainsi, ce petit archipel avait déjà deux maîtres.

Durant son second séjour dans le détroit de Magellan, Byron eut des rapports avec les Indiens qui

habitent ses deux rives, près de son embouchure dans le grand Océan; ceux-là n'étaient pas des géans. Un officier qu'il avait envoyé reconnaître la côte du nord, lui rapporta qu'il avait rencontré des Indiens dont les pirogues étaient bien différentes de celles qu'il avait déjà vues dans le détroit. Elles étaient faites de planches cousues ensemble, au lieu que les autres ne consistaient qu'en écorces d'arbres nouées aux deux bouts, et maintenues à distance dans le milieu, par un morceau de bois. Les Indiens lui parurent les plus stupides de toutes les créatures humaines. Malgré la rigueur du froid, ils n'avaient pour vêtement qu'une peau de phoque qui leur couvrait les épaules. Leur nourriture faisait soulever le cœur. Elle consistait en un gros morceau de chair de baleine, déjà en putréfaction et d'une puanteur insupportable. L'un d'eux découpait avec les dents cette charogne, et en présentait les morceaux à ses compagnons, qui les mangeaient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne montrèrent pas d'indifférence pour les effets des Anglais qui leur convenaient, car un matelot s'étant endormi, les Indiens lui coupèrent le derrière de son habit avec une pierre tranchante qui leur sert de couteau.

Tandis que Byron était mouillé près du cap Upright, sur la côte de la Terre du Feu, huit Indiens débarquèrent vis-à-vis des Anglais, et allumèrent du feu; on leur fit vainement des signes pour les engager à monter à bord. Alors Byron s'em-

barqua dans sa iole, et alla les trouver. Ayant gagné leur bienveillance par de petits présens, il leur donna du biscuit. « Je remarquai avec autant de plaisir que de surprise, dit-il, que si un morceau tombait à terre, aucun d'eux ne le ramassait sans m'en avoir demandé la permission. Nos gens se mirent à couper des herbes; aussitôt les Indiens coururent en arracher, et la portèrent au canot, qui en fut bientôt rempli. Cette attention, de la part de ces bonnes gens, me toucha : je leur exprimai le plaisir que j'en éprouvais; ils parurent sensibles à ce témoignage de ma satisfaction. Lorsque je retournai à bord, ils m'accompagnèrent dans leur pirogne. Arrivés près du vaisseau, ils s'arrêtèrent pour le considérer avec une surprise mêlée de terreur; et cinq seulement se décidèrent avec beaucoup de peine à monter à bord. De petits présens les eurent bientôt rassurés. Un de nos officiers joua du violon, des matelots dansèrent. Ce petit spectacle enchanta les Indiens. Impatiens d'en marquer leur reconnaissance, l'un d'eux courut à la pirogue et en rapporta un petit sac de peau de phoque, où était une graisse rouge dont il frotta le visage du joueur de violon. Il voulait me faire le même honneur : je refusai; mais j'eus beaucoup de peine à me défendre de recevoir cette marque d'estime. Ces Indiens avaient conçu tant d'attachement pour nous, que ce ne fut pas chose aisée de les déterminer à rentrer dans leur pirogue. »

Sorti du détroit de Magellan le 9 avril 1765,

le commodore eut le 26 la vue de l'île Masafuéro, et chercha ensuite inutilement la terre de Davis. Il fut porté de là aux îles qu'il nomma de *Disappointement*, parce qu'il ne put jamais y aborder.

« 7 *juin*. Je gouvernai, dit-il, sur la petite île, dont l'aspect, à mesure que nous en approchions, offrait une riante perspective; tout autour régnait une plage d'un beau sable blanc; l'intérieur est planté de grands arbres qui, en étendant leurs branches touffues, portent au loin leur ombre, et forment les bosquets les plus délicieux qu'on puisse imaginer. Cette île paraissait avoir près de cinq lieues de circonférence : d'une pointe à l'autre s'étendait un récif sur laquelle la mer se brisait avec fureur, et de grosses lames qui battaient toute la côte en défendaient l'accès de toutes parts. Nous nous aperçûmes bientôt que l'île était habitée; plusieurs Indiens parurent sur la grève, armés de piques de seize pieds au moins de longueur; ils allumèrent plusieurs feux, que nous supposâmes être des signaux; car l'instant d'après nous vîmes briller des feux sur l'autre île qui était au vent à nous; ce qui nous confirma qu'elle avait aussi des habitans.

« J'envoyai un canot armé, sous les ordres d'un officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la désagréable nouvelle qu'il avait fait le tour de l'île sans avoir trouvé de fond à une encablure du rivage, qui était bordé d'un rocher de corail très-escarpé. Le scorbut faisait alors parmi

nos équipages le plus cruel ravage; nous avions plusieurs matelots sur les cadres; ces pauvres malheureux, qui s'étaient traînés sur les gaillards, regardaient cette terre fertile, dont la nature leur défendait l'entrée, avec des yeux où se peignait la douleur; ils voyaient des cocotiers en abondance, chargés de fruit, dont le lait est peut-être le plus puissant anti-scorbutique qu'il y ait au monde; ils supposaient avec raison qu'il devait y avoir des limons, des bananes et d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques; et, pour comble de désagrément, ils apercevaient des écailles de tortues éparses sur le rivage. Tous ces rafraîchissemens, qui les auraient rendus à la vie, n'étaient pas plus à leur portée que s'ils en eussent été séparés par la moitié de la circonférence du globe; mais en les voyant, ils sentaient plus vivement le malheur d'en être privés. Il est bien vrai que leur situation n'était pas plus fâcheuse que si la distance seule, et non une chaîne de rochers, les eût empêchés d'atteindre à ces biens si désirables. Ces deux genres d'obstacles étant également insurmontables, des hommes soumis à l'empire de la raison n'auraient pas dû être plus affectés de l'un que de l'autre; mais c'était une de ces situations critiques où la raison ne peut garantir les hommes de la force que l'imagination exerce perpétuellement pour aggraver les calamités de la vie.

« Informé de la profondeur des eaux, je ne pus m'empêcher de faire le tour de l'île, quoique je susse

qu'il fût impossible de se procurer aucun des fruits qu'elle produisait. Tandis que nous en prolongions les côtes, les naturels accoururent sur la plage en poussant des cris et en dansant; souvent ils s'approchaient du rivage, agitaient leurs longues piques d'un air mecaçant, se jetaient ensuite à la renverse, et demeuraient quelques instans étendus sans mouvement et comme s'ils eussent été morts; ce qui signifiait sans doute qu'ils nous tueraient si nous tentions la descente. Nous remarquâmes, en côtoyant le rivage, que les Indiens avaient planté deux piques dans le sable, au haut desquelles ils avaient attaché un morceau d'étoffe qui flottait au gré du vent, et devant lequel plusieurs d'entre eux se prosternaient à chaque instant, comme s'ils eussent invoqué le secours de quelque être invisible pour les défendre contre nous.

« Durant cette navigation autour de l'île, j'avais renvoyé nos canots pour sonder une seconde fois le long du rivage; mais lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les sauvages jetèrent des cris effroyables, agitant leurs lances avec fureur, et montrant, avec des gestes menaçans, de grosses pierres qu'ils ramassaient sur la rive. Nos gens ne leur répondirent que par des signes d'amitié et de bienveillance, leur jetèrent du pain et plusieurs bagatelles propres à leur plaire; mais aucun d'eux ne daigna y toucher : ils retirèrent à la hâte quelques pirogues qui étaient sur le bord de la mer, et les portèrent dans le bois; ils s'avancèrent ensuite dans l'eau, et

paraissaient épier l'occasion de pouvoir saisir le canot pour le tirer sur le rivage. Les nôtres, qui se doutaient de leur dessein, et qui craignaient d'en être massacrés s'ils tombaient dans leurs mains, brûlaient d'impatience de les prévenir en faisant feu sur eux; mais l'officier qui les commandait les en empêcha. Ce n'est pas que je ne me fusse cru en droit d'obtenir par la force des rafraîchissemens qui nous devenaient d'une nécessité indispensable pour nous conserver la vie, si nous eussions pu mettre à l'ancre, et que les sauvages se fussent obstinés à nous en refuser; mais rien n'aurait pu justifier l'inhumanité de leur ôter la vie pour venger des insultes imaginaires ou même d'intention, sans qu'il nous en revînt le plus léger avantage. Le milieu de ce groupe d'îles gît par 14° 10′ de latitude sud, et 144° 52′ de longitude ouest. » (1)

Dans l'impossibilité de pouvoir tirer de ces îles aucune espèce de rafraîchissemens pour des malades dont la situation devenait chaque jour plus déplorable, Byron fit voile à l'ouest.

« Le 9 juin, dit-il, nous eûmes connaissance d'une autre terre; c'était une île longue, basse, entourée d'un rivage de sable blanc que bordait une ceinture de rochers de corail. L'intérieur du pays, couvert de beaux arbres, notamment de co-

(1) Toutes les fois que dans les relations anglaises il est question de longitude, c'est celle de Greenwich qui est employée.

cotiers, présentait un coup d'œil agréable. Nous en prolongeâmes la côte du nord-est à un demi-mille de distance. Dès que les insulaires nous aperçurent, ils allumèrent de grands feux, sans doute pour répandre l'alarme parmi les habitans les plus éloignés, et coururent au rivage armés de la même manière que les sauvages des îles du Désappointement. On apercevait dans l'intérieur de l'île une grande lagune qui, du côté opposé ou du sud-ouest, n'était séparée de la mer que par une langue de terre étroite. Un village indien était situé au milieu d'un bois de cocotiers. Deux canots armés, que j'envoyai sonder le long de la côte, me rapportèrent que partout elle était bordée d'un rocher aussi escarpé qu'un mur, à l'exception d'une ouverture qui communiquait avec la lagune, et dont la largeur égalait à peine la longueur d'un vaisseau. Pendant que nous étions en travers devant cette entrée, quelques centaines d'Indiens, rangés en bon ordre, s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, armés comme les naturels des autres îles; ils poussaient des hurlemens affreux. Bientôt des pirogues descendirent la lagune pour se joindre à eux. Nos canots s'efforçaient de leur faire des signes d'amitié. Quelques pirogues se détachèrent de l'île et s'avancèrent vers nos gens. Je crus d'abord que c'était dans de bonnes intentions, et qu'il allait s'établir entre nous un commerce d'amitié; mais nous reconnûmes bientôt que l'unique dessein des Indiens était d'échouer nos canots sur le rivage; un

grand nombre s'élancèrent dans la mer et nagèrent vers nos embarcations; l'un d'eux, sautant dans le canot de *la Tamar*, saisit avec une prestesse extrême la veste d'un matelot, se jeta à l'eau et plongea ainsi jusqu'au rivage, où il reparut avec sa capture à la main. Un autre avait empoigné la corne du chapeau d'un quartier-maître; mais il le tirait à lui au lieu de le lever, ce qui donna le temps au quartier-maître de se défendre. Nos gens supportèrent patiemment ces petites insultes: les Indiens avaient l'air de triompher.

« N'ayant pu réussir à trouver un mouillage en cet endroit, je naviguai vers la pointe occidentale de l'île. Quand nous y fûmes arrivés, j'aperçus une autre île au sud-ouest, à la distance de quatre lieues. Nous étions en ce moment à une lieue de celle dont nous prolongions la côte; deux doubles pirogues montées chacune par trente Indiens armés, s'avancèrent à la voile vers nous. Nos canots se trouvaient assez loin sous le vent à nous, et les pirogues, passant entre le vaisseau et la côte, semblaient se hâter d'aller les attaquer; je fis signal à nos canots de leur donner la chasse. Les Indiens, les voyant venir à eux, prirent l'épouvante; ils amenèrent à l'instant leurs voiles, et nagèrent vers la terre avec une vitesse surprenante. Arrivés près du rivage, ils passèrent à travers les brisans, et aussitôt échouèrent leurs pirogues. Nos canots les suivirent; les Indiens, craignant une invasion, se présentèrent armés de pierres et de massues pour

empêcher la descente. Cette résistance força nos gens à faire feu sur eux; ils en tuèrent trois. L'un de ces malheureux, qui avait reçu trois balles à travers le corps, eut encore le courage de lever une grosse pierre, et mourut en la lançant sur ses ennemis; il vint tomber près de nos canots. Les sauvages n'eurent pas la hardiesse de l'enlever; et, emportant avec eux les autres morts, ils se retirèrent sur un îlot situé au milieu de la lagune. Nos canots revinrent avec les deux pirogues qu'ils avaient poursuivies; l'une avait trente-deux pieds de long, l'autre un peu moins: toutes deux étaient d'une construction très-curieuse: les planches, ornées de sculpture en différens endroits, étaient proprement cousues ensemble, et une bande d'écaille de tortue appliquée très-artistement sur chaque couture, empêchait l'eau de pénétrer dans la pirogue. Le fond est très-étroit, ce qui oblige de les accoupler en les assujettissant l'une à côté de l'autre par des traverses séparées par un espace de sept pieds; un mât étroit est placé dans le milieu de chaque pirogue, et la voile, faite de nattes, est tendue entre les deux mâts. Les cordages, qui paraissent être d'écorce de cocotier, ont la force des nôtres. Quand ces pirogues sont à la voile, plusieurs personnes se tiennent assises sur les pièces de bois qui les tiennent unies.

« L'après-midi, je renvoyai les canots prendre encore une fois les sondes autour de l'île; ils trouvèrent de nouveau le mouillage impraticable. Ce-

pendant j'observai un grand nombre d'Indiens sur la pointe voisine de l'endroit où nous les avions laissés le matin ; ils paraissaient empressés à enlever plusieurs pirogues qui étaient sur le bord de la mer. Craignant qu'ils ne fussent tentés de renouveler un combat qui ne pouvait que leur être funeste, je leur fis tirer un coup de canon dont les balles passant par-dessus leurs têtes produisirent l'effet que j'en attendais ; en un clin d'œil ils disparurent tous.

« Nos canots ramassèrent sur l'île quelques cocos, mais n'aperçurent pas un seul habitant. Le lendemain j'allai à terre avec les hommes les plus malades. Les maisons des Indiens étaient absolument vides ; je n'y trouvai que des chiens qui ne cessèrent d'aboyer tant que nous fûmes à terre. Ces maisons, ou plutôt ces cabanes de très-chétive apparence, et couvertes en branches de cocotiers, étaient délicieusement situées à l'ombre de grands arbres d'espèces différentes. La grève, le long de la mer, était couverte de corail et de coquilles de grosses huîtres perlières. Je ne doute pas qu'on ne pût établir ici une pêcherie de perles peut-être plus avantageuse qu'en aucun autre endroit du monde. Nous ne vîmes les naturels que de loin ; les hommes étaient nus ; les femmes portaient une espèce de tablier qui les couvrait de la ceinture au genou.

« Nos gens, en visitant les cabanes des Indiens, y trouvèrent la barre d'un gouvernail qui était rongée de vers, et qui avait évidemment appartenu à

une chaloupe hollandaise; un morceau de fer battu, un morceau de cuivre, et de petits outils en fer qui provenaient sans doute des Hollandais auxquels avait appartenu la chaloupe. Il serait difficile de savoir si les Hollandais périrent avec leur vaisseau sur cette côte, ou s'ils furent massacrés par les naturels; mais il paraît probable que leur vaisseau ne retourna jamais en Europe, puisqu'il n'existe aucune relation de son voyage, ni des découvertes qu'il a pu faire. Si ce vaisseau quitta cette île, on ne devine pas pourquoi il y laissa le gouvernail de sa chaloupe; si, au contraire, il fut mis en pièces par les Indiens, il doit y avoir dans cette île des restes plus considérables de ferremens. Mais nous n'eûmes pas le temps de faire des recherches relatives à cet objet.

« A une très-petite distance des maisons des insulaires, nous vîmes d'autres bâtimens carrés, assez ressemblans à des tombeaux; ils étaient ombragés par de grands arbres; les murs et le comble en étaient de pierre. Nous trouvâmes aussi près de ces bâtimens plusieurs caisses pleines d'os de morts, et sur les arbres qui les ombrageaient on voyait suspendus des os et des têtes de tortues, et des poissons de diverses espèces, renfermés dans une corbeille de roseau.

« Nos canots firent plusieurs voyages à terre, d'où ils rapportèrent des cocos et une grande quantité de plantes anti-scorbutiques. Ces provisions nous furent d'un si grand secours, que bientôt il

n'y eut plus personne attaqué du scorbut. L'eau de source de cette île est très-bonne, mais peu abondante; les puits qui la fournissent sont si petits, qu'on les assèche en y puisant trois fois plein une écale de coco. Comme ils ne tardent pas à se remplir de nouveau, il n'y a point de navire qui ne pût aisément y faire sa provision d'eau.

« Nous ne vîmes dans cette île aucun animal venimeux; mais les mouches y sont insupportables; elles nous couvraient de la tête aux pieds, et nous incommodaient même dans nos bâtimens, Je remarquai un grand nombre de perroquets et d'autres oiseaux qui nous étaient entièrement inconnus, une espèce de pigeons d'une beauté rare, et si doux et si familiers qu'ils nous approchaient sans crainte; ils nous suivaient souvent dans les cabanes des Indiens.

« De toute la journée nous n'aperçûmes ni habitans, ni fumée dans aucun endroit de l'île; ils craignaient sans doute qu'elle ne nous découvrît le lieu de leur retraite. Cette partie de l'île est située par 14° 269′ sud, et 148° 50′ de longitude ouest.

« Le lendemain 12, je m'approchai de l'île que j'avais vue à l'ouest de la précédente; on ne trouva pas de fond le long de la côte. Elle se présente à peu près comme celle que nous venions de quitter; elle renferme de même une langune dans l'intérieur. Dès que les Indiens aperçurent notre vaisseau, ils accoururent en foule sur le rivage. Ils suivirent nos mouvemens pendant que nous prolon-

gions la côte. Une si longue course semblait les fatiguer, probablement à cause de l'excès de la chaleur ; car quelquefois ils se plongeaient dans la mer, ou bien s'étendaient sur la plage pour être couverts par les lames qui venaient s'y briser, puis ils recommençaient à courir.

« Nos canots s'étant approchés du rivage, tâchèrent de faire entendre par signes aux Indiens qu'ils avaient besoin d'eau ; ceux-ci les comprirent aussitôt, et leur firent signe de s'avancer le long de la côte. Les canots arrivèrent vis-à-vis d'un village construit comme celui que nous avions vu dans l'autre île. Le nombre des Indiens augmenta dans cet endroit ; cependant nous nous tenions prêts à soutenir de notre artillerie nos canots, qui rangeaient le rivage d'aussi près qu'il leur était possible. En ce moment un vieillard, suivi d'un jeune homme, descendit du village vers le bord de la mer ; il était de haute taille et avait l'air vigoureux ; une barbe blanche lui descendait jusqu'à la ceinture, et ajoutait à son aspect vénérable. Les Indiens, à un signe qu'il fit, se retirèrent à une certaine distance. Il s'avança sur le bord de la mer. D'une main il tenait un rameau vert, et de l'autre il pressait sa barbe contre son sein. Il prononça dans cette attitude un long discours ; sa prononciation cadencée pouvait faire croire qu'il chantait ; cette espèce de chant n'avait rien de désagréable. Nous ne regrettions pas moins de ne pas le comprendre que de n'en pouvoir pas être compris nous-mêmes. Ce-

pendant, pour lui donner des marques d'amitié, nous lui jetâmes quelques bagatelles pendant qu'il parlait encore; mais il n'y toucha point, et ne voulut pas permettre aux siens de les ramasser avant qu'il achevât sa harangue. Alors il s'avança dans la mer, jeta son rameau vert à nos gens, et prit ensuite nos présens. Toutes les apparences nous donnant une bonne idée de ces Indiens, nous leur fîmes signe de poser bas les armes; la plupart les quittèrent sur-le-champ. Un officier, encouragé par ce témoignage d'amitié, se mit à la nage, et, traversant les lames, arriva dans l'île. Les Indiens l'entourèrent aussitôt, et se mirent à examiner ses habits avec beaucoup de curiosité; sa veste attira surtout leur admiration : alors il s'en dépouilla pour la donner à un de ses nouveaux amis; complaisance qui produisit un mauvais effet, car un insulaire lui dénoua sa cravate, la lui arracha et prit la fuite. L'officier, comprenant qu'on finirait par ne rien lui laisser sur le corps, se hâta de regagner le canot à la nage. Plusieurs Indiens nagèrent jusqu'à nos canots, les uns avec des fruits, d'autres avec des écales de coco remplies d'eau douce. Nos matelots, qui désiraient beaucoup d'obtenir des perles, montraient aux Indiens des écailles d'huîtres perlières qu'ils avaient ramassées sur la plage de l'île où nous étions descendus; jamais ils ne parvinrent à se faire entendre. La côte n'offrait aucun mouillage; nous ne pûmes nous descendre sur cette île. Nous lui donnâmes, ainsi

qu'à celle qui en est voisine, le nom d'*îles du roi Georges*. La dernière est située par 14° 41′ de latitude sud, et 149° 15′ de longitude occidentale.

Le même jour 13 juin, nous vîmes, à quarante-huit lieues de distance, au sud-ouest des îles du roi Georges, une île étroite et verdoyante, entourée de brisans qui s'étendaient à plus de trois lieues de la côte méridionale. Elle nous parut très-peuplée; j'estimai sa longueur à huit lieues, et la nommai *île du prince de Galles*. Elle est par 15° de latitude sud, et 151° 53′ de longitude ouest.

Le 17, le grand nombre d'oiseaux qui voltigeaient autour du vaisseau me fit supposer qu'il se trouvait des terres au sud et à l'ouest; mais le mauvais état de mes équipages m'empêcha de me livrer aux recherches que je voulais entreprendre. Je continuai donc à faire route vers le nord-ouest avec beaucoup de précautions. Les îles qui remplissent cette partie du grand Océan, étant la plupart fort basses, rendent la navigation périlleuse : on peut se trouver sur la terre avant d'en avoir eu connaissance.

En effet le 21, nous découvrîmes une chaîne de brisans qui se prolongeaient dans le sud-sud-ouest, et dont nous n'étions qu'à une lieue de distance. Environ une heure après, on aperçut la terre du haut des mâts dans l'ouest-nord-ouest, à la distance de près de huit lieues. Elle se montrait sous l'apparence de trois îles, dont les côtes, bordées de rochers, laissaient voir différentes coupures. D'une

pointe à l'autre de ces îles régnait un récif sur lequel la mer brisait et s'élevait à une hauteur effrayante. Les côtes du nord-ouest et de l'ouest étaient défendues par d'innombrables écueils qu'il eût été dangereux de vouloir ranger d'un peu près. Ces îles nous parurent plus fertiles que celles que nous avions visitées, et non moins peuplées, à en juger par les groupes de maisons que l'on voyait le long du rivage. Une grande pirogue se montra à quelque distance des côtes; mais, à notre grand regret, les brisans nous forcèrent de nous éloigner de cette belle île, sans en prendre une connaissance plus exacte. Elle est à neuf lieues à l'ouest-nord-ouest de la chaîne de rochers que nous vîmes avant de les apercevoir, et qui est située par 10° 15′ sud et 169° 28′ ouest. Je nommai ce groupe *îles du Danger*.

Une autre île, que nous vîmes le 27, semblait s'abaisser au niveau de la mer, à mesure que nous en approchions. La verdure des nombreux cocotiers en rendait l'aspect très-agréable; une grande lagune en baignait l'intérieur comme à l'île du roi Georges. Elle a près de trente milles de circonférence; elle est bordée de brisans; mes canots abordèrent avec beaucoup de peine et rapportèrent près de deux cents cocos qui, dans notre situation, furent pour nous d'un prix inestimable. Rien n'annonçait que cette terre fût habitée; je la nommai *île du duc d'York*.

« Le 2 juillet, des volées d'oiseaux nous annoncèrent une île que nous vîmes bien le lendemain.

Elle était basse, unie, couverte de beaux arbres, entre lesquels se distingue le cocotier. Je m'approchai de terre le plus qu'il me fut possible, malgré les brisans, et je découvris un grand nombre d'insulaires assemblés sur la plage. Bientôt plus de soixante pirogues ramèrent vers nos vaisseaux, et en un moment se rangèrent autour de nous; elles étaient fort bien construites, et extrêmement propres. Chacune contenait trois Indiens au moins, et six au plus.

« Nous ayant considéré quelque temps, l'un d'eux se jeta à la mer, nagea vers le vaisseau, et y grimpa comme un chat. Dès qu'il fut monté sur le pont, il s'y assit en faisant de grands éclats de rire. Il parcourut ensuite tout le vaisseau, s'efforçant de dérober tout ce qui lui tombait sous la main, mais sans succès; car son état de nudité complète ne lui permettait de rien cacher. Les matelots le vêtirent d'un pantalon et d'une veste, ce qui nous divertit beaucoup, car il avait les gestes et les manières d'un singe nouvellement dressé. On lui donna du pain qu'il mangea avec une sorte de voracité; et, après avoir fait nombre de tours grotesques, il s'élança par dessus bord dans la mer, avec sa veste et son pantalon, et regagna sa pirogue. Il n'y fut pas plus tôt rentré, que plusieurs autres, à son imitation, nagèrent vers le vaisseau, grimpèrent jusqu'aux sabords, s'insinuèrent par là dans l'intérieur, se saisirent de tout ce qu'ils rencontrèrent, et, se replongeant incontinent dans la

mer, nagèrent à une très-grande distance, quoiqu'il y en eût parmi eux qui, ayant les mains pleines, les tenaient hors de l'eau pour ne pas mouiller ce qu'ils emportaient.

« Ces insulaires étaient grands et bien faits; ils avaient le teint bronzé-clair, les traits du visage assez agréables, et remarquables par un mélange d'intrépidité et d'enjoûment qui est frappant. Leurs cheveux, qu'ils portent dans toute leur longueur, sont noirs; les uns les ont noués derrière la tête, en une grosse touffe; les autres en font trois nœuds. On en voit avec de longues barbes, d'autres n'ont que des moustaches; quelques-uns portent seulement un petit bouquet de poils à la pointe du menton. Ils sont entièrement nus, n'ayant sur le corps que des colliers, des bracelets et des ceintures, qui sont faits de coquillages assez artistement arrangés. Tous avaient les oreilles percées, mais sans aucun ornement; quelques-uns, cependant, doivent en porter parfois de très-pesans, car les lobes de leurs oreilles leur descendaient jusque sur les épaules, ou bien étaient fendus en totalité. Un de ces Indiens, qui paraissait jouir de quelque considération, avait pour ceinture un cordon garni de dents humaines: c'étaient vraisemblablement les trophées de ses exploits guerriers; car il ne voulait l'échanger contre rien de ce qu'on pouvait lui offrir. Les uns étaient sans armes, d'autres en avaient de très-dangereuses; c'était une espèce de lame très-large par un bout, et garnie des deux côtés, sur une longueur

d'environ trois pieds, de dents de requin, aussi tranchantes que des lancettes. Nous leur montrâmes des cocos, en leur faisant signe que nous en avions besoin; mais, loin de nous donner quelque espoir de nous en fournir, ils s'efforçaient d'enlever ceux que nous avions. N'ayant pu trouver de mouillage à cette île, je la quittai avec le regret de n'avoir procuré aucun soulagement à mes malades. Cette île, que mes officiers nommèrent *île Byron*, est située par 1° 18′ de latitude sud, et 173° 46′ de longitude ouest. »

Ce fut le 30 juillet que Byron eut connaissance des îles de Saypan, Tinian et Aiguigan, dans l'archipel des Ladrones, et le lendemain il mouilla près de la seconde, dans le même endroit où *le Centurion* avait jeté l'ancre. L'île ne s'offrit pas à Byron sous un aspect si séduisant qu'à son compatriote.

« Après avoir marqué la place où l'on devait dresser les tentes, j'entrepris, dit Byron, avec six de mes officiers, de pénétrer dans les bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perspectives enchanteresses, ces prairies dont la verdure n'est interrompue que par l'émail des fleurs, et qu'animent de nombreux troupeaux qui y paissent en liberté. Nous étions impatiens de jouir de la vue de ce délicieux pays, dont on trouve une description si intéressante dans le voyage de lord Anson. Cependant, l'objet le plus important était de nous procurer du bétail; mais le bois était si épais, si

embarrassé de broussailles, que nous ne voyions pas à deux toises devant nous, et que, pour ne pas nous perdre dans une forêt presque impraticable, nous étions obligés de nous appeler les uns les autres. L'excès de la chaleur nous avait fait partir en chemise, sans autres vêtemens que nos pantalons et nos souliers, qui furent dans un instant en lambeaux. Nous parvînmes néanmoins, avec des peines infinies, à traverser ces bois; mais, à notre grande surprise, le pays s'offrit à nos regards sous un aspect bien différent du tableau qu'on nous en avait fait. Les plaines étaient entièrement couvertes de roseaux et de buissons qui s'élevaient, en plusieurs endroits, plus haut que nous, et partout, au moins jusqu'à la ceinture, nos jambes, continuellement embarrassées dans les ronces, étaient toutes déchirées; des essaims innombrables de mouches nous couvraient de la tête aux pieds; si nous voulions parler, elles nous remplissaient la bouche, et plusieurs nous entraient jusqu'au gosier. Après avoir marché ainsi l'espace de quatre milles, nous aperçûmes un taureau que nous tirâmes. Un peu avant la nuit nous revînmes au camp, aussi mouillés que si nous nous fussions plongés dans l'eau, et si harrassés, que nous pouvions à peine nous soutenir. »

Le lendemain, l'on s'occupa de nettoyer un puits où sans doute *le Centurion* avait fait son eau. L'eau en était saumâtre et pleine de vers. La saison rendait la rade fort dangereuse; plusieurs matelots furent attaqués de la fièvre. Enfin, Byron ne

trouva pas, à Tinian, cette terre délicieuse qui avait enchanté Anson. On y cueillit des citrons, des oranges amères, des cocos, des fruits à pain, des goyaves; mais il fut impossible d'y découvrir des melons d'eau, de l'oseille, ni d'autres plantes anti-scorbutiques. La chaleur était étouffante, les pluies continuelles et violentes; les mille-pieds, les scorpions, de grosses fourmis, dont les morsures sont dangereuses, d'autres insectes venimeux tourmentaient les Anglais. Le bétail ne se trouvait qu'à une grande distance du camp, et si ombrageux, qu'il était difficile d'en approcher d'assez près pour le tirer. Lorsqu'un taureau avait été traîné l'espace de sept à huit milles à travers les bois et les broussailles, il était couvert de mouches, exhalait une odeur fétide, et n'était plus bon à rien. On parvenait avec beaucoup moins de peine à se procurer de la volaille, les bois de l'île étant peuplés d'une si grande quantité d'oiseaux, qu'on pouvait toujours en tirer aisément; mais la chair en était généralement de mauvais goût, et l'excès de la chaleur les faisait tomber en pourriture une heure après qu'ils avaient été tués. La plus grande ressource, pour la viande fraîche, était celle des sangliers. Il y en avait de si gros, qu'ils pesaient deux cents livres.

Cependant Byron convient que, grâce aux provisions fraîches, et au repos, les maladies devinrent moins fréquentes dans son équipage; et, quand tout son monde fut rétabli, il partit de Tinian le 1er d'octobre. Il entra dans la mer de Chine par le

nord des Philippines, et le 5 novembre il mouilla devant Poulo-Timon, île située à la côte orientale de la presqu'île de Malacca.

« Dès que les habitans, qui sont Malais, virent approcher nos canots, dit Byron, ils accoururent en grand nombre sur le bord de la mer, tenant à une main un coutelas, et à l'autre une pique armée d'une pointe en fer. Leur cric était passé dans leur ceinture. Malgré ces apparences menaçantes, nous débarquâmes, et commençâmes à traiter avec ces insulaires. Nous ne pûmes nous procurer qu'une douzaine de poules, une chèvre et un chevreau. Nous offrîmes en échange des couteaux, des haches et d'autres outils. Ils les refusèrent d'un air de dédain, et nous demandèrent des roupies. Comme nous n'en avions pas, je me trouvais fort embarassé, lorsque je songeai à leur offrir des mouchoirs. Ils consentirent à accepter les meilleurs.

« Ces peuples sont d'une stature au-dessous de la médiocre, mais très-bien proportionnés. Leur couleur est bronzée et presque noire. Nous vîmes parmi eux un vieillard qui, à quelque différence près, était vêtu comme un Persan. Les autres étaient nus, à la réserve d'un mouchoir roulé autour de leur tête en guise de turban, et de quelques morceaux d'étoffes dont ils se ceignent les reins, et qu'ils attachent avec une agrafe d'argent. Aucune femme ne parut; apparemment qu'ils les cachent pour ne pas les laisser voir aux étrangers. Leurs maisons, construites en bambous, sont propres, et s'élèvent, sur

des poteaux, à huit pieds au-dessus du sol. Leurs canots sont très-bien faits. Nous en vîmes quelques-uns assez grands, dont ils se servent probablement pour aller commercer à Malacca.

« L'île est montueuse et bien boisée. Les cocotiers et le palmiste y abondent; mais les habitans ne jugèrent pas à propos de nous faire présent de fruits : nous aperçûmes des risières. En général, le pays nous parut très-fertile. Malgré l'agitation de la mer, nous fîmes une pêche abondante. Les insulaires nous voyaient d'un œil jaloux jeter la seine le long de leur côte. Le temps fut constamment à l'orage durant les trente-six heures que nous passâmes devant cette île; la pluie et les éclairs, accompagnés des plus violens coups de tonnerre, continuèrent presque sans interruption. »

Byron remit à la voile le 7 novembre. Le 28, il mouilla sur la rade de Batavia; la quitta le 10 décembre. Le 9 mai 1766, il atterrit aux Dunes, après un voyage de vingt-deux mois et quelques jours. Quoiqu'il n'eut pas fait des découvertes bien importantes, son voyage mérite néanmoins de tenir un rang honorable dans l'Histoire des Navigations autour du globe. En effet, Byron a tracé le chemin à ces navigateurs qui, cessant de faire des découvertes par amour du gain, ont eu pour but principal le progrès des sciences.

CHAPITRE II.

Carteret.

Le capitaine Philippe Carteret avait accompagné Byron dans le voyage précédent; il fut nommé en 1766 pour commander la corvette *le Swallow* (*l'Hirondelle*), qui, sous les ordres du vaisseau *le Dolphin*, dont Wallis était capitaine, devait aller à la découverte de nouvelles terres dans l'hémisphère méridional. Les deux vaisseaux partirent de Plymouth le 22 août 1766, et, après une courte relâche à Madère, se rendirent au détroit de Magellan. *Le Swallow* était un vieux bâtiment qui servait depuis trente ans; de plus, il était mauvais voilier. Wallis fut forcé de l'abandonner pendant un coup de vent que les deux vaisseaux essuyèrent à la sortie du détroit. Carteret, après avoir employé tous les moyens possibles pour alléger sa corvette, doubla le cap de la Victoire le 15 avril 1767, et fit route pour les îles de Juan Fernandés.

En arrivant le 10 mai dans l'île principale, il fut bien surpris de voir un nombre considérable d'hommes près du rivage, une maison et quatre pièces de canon au bord de l'eau; et, dans l'intérieur, un fort construit sur le penchant d'une montagne et portant un pavillon espagnol. Il vit beaucoup de bétail paissant sur le sommet des collines,

qui lui parurent cultivées. Il aperçut aussi de grands bateaux amarrés sur le rivage. La violence du vent contraire l'empêcha d'approcher de la baie; alors il gagna Masafuéro. Ce fut avec beaucoup de peine que la chaloupe et les canots purent aborder pour remplir les futailles d'eau, pendant que la corvette, mouillée le long de la côte occidentale, était exposée aux rafales, qui, plusieurs fois, la firent chasser sur ses ancres, et la forcèrent à changer de mouillage. Dès que Carteret eut repris à bord ses gens et ses embarcations, il s'éloigna de ce parage où il n'avait éprouvé que des coups de vent. « Heureux, dit-il, de ne laisser derrière moi que le bois que les matelots avaient coupé pour notre chauffage. »

La description que Carteret donne de Masafuéro, rectifie sur quelques points celle que l'on a lue dans la relation du voyage d'Anson. Elle gît à l'ouest de Juan-Fernandés, dont elle est éloignée de trente-une lieues. Elle est très-élevée et montagneuse; et de loin elle ne paraît former qu'un grand rocher. Sa forme est triangulaire; elle a près de huit lieues de circonférence. La partie méridionale est la plus haute; la partie septentrionale offre plusieurs cantons sans broussailles qui pourraient être cultivés. On peut mouiller partout : notamment sur la côte occidentale; il n'y a ni récifs de rochers, ni banc de sable à la côte orientale; mais on en trouve près de l'extrémité sud de la côte ouest.

Les chèvres sont nombreuses sur l'île; l'eau et le bois y abondent; mais il est extrêmement diffi-

cile de s'en procurer, parce que le rivage est bordé de rochers qui empêchent les embarcations d'approcher en sûreté à plus d'une encablure. Il faut absolument aller à la nage à terre, amarrer les canots au milieu des rochers, haler à bord les futailles et le bois. La mer est très-poissonneuse ; les requins sont extrêmement voraces, et les phoques si nombreux, que, selon Carteret, si l'on en prenait plusieurs milliers dans une nuit, on ne s'apercevrait le lendemain d'aucune diminution.

Carteret chercha ensuite la terre de Davis, sans pouvoir la trouver, jusqu'au 28e parallèle sud, et 112° de longitude ouest. « C'était alors le milieu de l'hiver dans ces parages, dit-il ; les vents étaient variables et forts, la mer était très-grosse ; quoique nous fussions près du tropique, le temps était sombre, brumeux et froid, accompagné souvent de tonnerre, d'éclairs, de pluie et de neige mêlées ensemble. Le soleil était dix heures au-dessus de l'horizon ; mais nous passions fréquemment plusieurs jours sans le voir ; le brouillard était si épais, qu'il produisait une obscurité effrayante, lors même que le soleil était sur l'horizon ; circonstance désagréable et dangereuse, car nous restions quelquefois un temps considérable sans pouvoir faire une observation ; cependant, nous étions obligés de porter jour et nuit toutes nos voiles ; notre vaisseau marchait si mal, et il nous restait encore une si longue route à parcourir, que cette précaution devenait nécessaire pour ne pas mourir

de faim ; malheur qui autrement aurait été inévitable, dans la situation où nous nous trouvions.

« Nous continuâmes notre route à l'ouest jusqu'au 2 juillet, dans la soirée nous découvrîmes une terre au nord. En nous en approchant, le lendemain, elle nous offrit l'apparence d'un grand rocher ; elle n'avait pas plus de cinq milles de circonférence, et paraissait inhabitée ; elle était cependant couverte d'arbres, et un petit courant d'eau douce aboutissait à la plage. La houle, qui, dans cette saison, brise sur la côte avec une violence extraordinaire, m'empêcha d'y débarquer. Cette terre est située par 20° 2′ sud, et 133° 21′ ouest. Je la nommai *île de Pitcairn*.

Le 11, nous vîmes au sud une petite île basse, couverte d'arbres. Il nous fut impossible de l'atteindre ; elle fut nommée *île d'Osnabrück* ; elle est située par 22° sud et 141° 34′ ouest.

Le 12, nous rencontrâmes deux autres îles plus petites, également boisées, et qui parurent inhabitées ; la plus méridionale, près de laquelle nous étions, est une bande de terre semi-circulaire, basse et sablonneuse ; un récif, sur laquelle la mer brise avec beaucoup de violence, s'étend à un demi-mille au large. Nous ne trouvâmes pas de mouillage, mais le canot débarqua. L'île n'offrit ni eau douce, ni herbages comestibles ; les oiseaux étaient si peu sauvages, qu'ils se laissaient prendre avec la main. L'autre île, éloignée de six lieues à peu près, ressemble beaucoup à la première : celle-ci est située

par 20° 38′ sud, et 146° ouest; la seconde, par 20° 34′ sud, et 146° 15′ ouest. Elles furent nommées *îles du duc de Glocester.* »

Carteret se tenait toujours dans les parages qui, sur la foi des cartes, devaient le conduire à quelque île où il pourrait trouver les rafraîchissemens dont il avait besoin, et réparer son vaisseau.

Le scorbut continuait toujours à faire de grands progrès parmi l'équipage, et ceux de ses matelots que la maladie ne rendait pas inutiles, étaient épuisés par un travail excessif. « Notre vaisseau, mauvais voilier, qui était depuis si long-temps assailli par les tempêtes et les orages, dit-il, ne voulait plus manœuvrer. Le 10 août, notre situation devint plus malheureuse et plus alarmante; il fit de l'avant une voie d'eau qui, étant sous la ligne d'eau, nous mit dans l'impossibilité de l'arrêter pendant que nous étions en mer. Tel était notre état, lorsque le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes une terre. Le transport subit d'espérance et de joie que cet événement nous inspira ne peut être comparé qu'à celui que ressent un criminel qui entend sur l'échafaud le cri de sa grâce. Nous reconnûmes ensuite que cette terre était un groupe d'îles: j'en comptai sept, et je crois qu'il y en a un plus grand nombre. Nous fîmes route sur deux de ces îles, et le soir nous laissâmes tomber l'ancre au nord-est de la plus grande et la plus élevée des deux, par trente brasses bon fond et à environ trois encablures de la côte. Nous vîmes bientôt paraître

des naturels de l'île, qui étaient noirs, à tête laineuse, et entièrement nus. Je dépêchai sur-le-champ le maître avec le canot pour chercher une aiguade, et parler à ces insulaires; mais ils disparurent avant qu'il pût aborder au rivage. Le maître me dit à son retour qu'il y avait un bon courant d'eau douce vis-à-vis du vaisseau et tout près de la côte; mais que tout le pays, dans cette partie, étant une forêt impénétrable jusqu'au bord de l'eau, il serait difficile et même dangereux d'y en puiser, si les insulaires voulaient nous opposer de la résistance : il ajouta qu'il n'y avait point de végétaux comestibles pour rafraîchir les malades, et qu'il n'avait point vu d'habitations dans cette partie de l'île, qui est sauvage, déserte et montagneuse.

« Après avoir réfléchi sur ce rapport, et voyant qu'il serait fatigant et incommode d'y faire de l'eau à cause de la houle, sans parler des dangers qu'on avait à redouter des naturels, s'ils formaient contre nous une embuscade dans les bois, je résolus de chercher si on ne pourrait pas trouver un mouillage plus convenable.

« Le lendemain au matin, 13, j'envoyai le maître avec quinze hommes dans le grand canot bien armé et bien approvisionné, pour reconnaître la côte à l'ouest, chercher une place propre au débarquement où l'on pût faire de l'eau et du bois, se procurer des rafraîchissemens pour les malades, et mettre le vaisseau à la bande, afin de le visiter et d'arrêter la voie d'eau. Je lui donnai de la verro-

terie, des rubans et de la quincaillerie, afin qu'il pût, au moyen de ces présens, gagner la bienveillance des insulaires qu'il rencontrerait; je lui recommandai de ne point s'exposer, surtout de s'en revenir sur-le-champ au vaisseau, s'il voyait approcher un certain nombre de pirogues qui le menaçassent d'hostilités; et s'il trouvait en mer ou sur la côte de petites troupes d'Indiens, de les traiter avec toutes les bontés possibles, afin d'établir un commerce amical entre eux et nous. Je le chargeai de ne jamais quitter le canot pour aucune raison, et de ne pas envoyer plus de deux hommes à terre, pendant que le reste se tiendrait tout près pour la défense. Je lui recommandai, dans les termes les plus forts, de s'occuper uniquement de l'objet de son voyage, parce qu'il était de la dernière importance pour nous de découvrir un endroit convenable pour réparer le bâtiment; enfin je le conjurai de revenir le plus promptement qu'il lui serait possible.

« Peu de temps après que j'eus dépêché le canot j'envoyai à terre la chaloupe avec dix hommes bien armés, et avant huit heures elle nous rapporta une tonne d'eau. Je la renvoyai sur les neuf heures; mais voyant quelques naturels du pays s'avancer vers l'endroit de la côte où nos gens débarquaient, je leur fis signal de revenir : je ne savais pas contre combien d'insulaires ils seraient exposés, et je n'avais point d'autre canot pour aller à leur secours, s'ils venaient à être attaqués.

« Dès que nos hommes furent rentrés à bord, nous vîmes trois des naturels du pays s'asseoir sous les arbres vis-à-vis du vaisseau. Comme ils continuèrent à nous regarder jusqu'à l'après-midi, aussitôt que j'aperçus le canot, je ne craignis plus de mettre en mer les deux embarcations à la fois, et j'envoyai mon lieutenant dans la chaloupe avec des verroteries, des rubans, etc. pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, et, par leur entremise, avec le reste des habitans. Les trois insulaires cependant quittèrent leur place et s'avancèrent le long du rivage, avant que la chaloupe pût aborder à terre. Les arbres les cachèrent bientôt à mon lieutenant; mais nous tînmes les yeux fixés sur eux, et nous vîmes qu'ils rencontrèrent trois autres insulaires. Après avoir conversé entre eux pendant quelque temps, les trois premiers s'en allèrent, et ceux qui étaient venus à leur rencontre marchèrent à grands pas du côté de la chaloupe. Sur quoi je fis signal à mon lieutenant de se tenir sur ses gardes: il aperçut les Indiens; et comme il remarqua qu'il n'y en avait que trois, il approcha la chaloupe du rivage et leur fit des signes d'amitié; il leur tendit comme présens les verroteries et les rubans que je lui avais donnés, tandis que l'équipage avait grand soin en même temps de cacher ses armes. Les Indiens, sans faire attention à ce qu'on leur offrait, s'avancèrent hardiment à la portée du trait, et décochèrent alors leurs flèches, qui heureusement passèrent au-dessus de la chaloupe

sans faire aucun mal. Ils ne se préparèrent pas à une seconde décharge, et s'enfuirent sur-le-champ dans le bois. Nos gens tirèrent quelques coups de fusil après eux, mais ils ne blessèrent personne.

« Peu de temps après cet événement, le canot arriva le long du vaisseau, et la première personne que j'aperçus fut le maître, qui avait le corps percé de trois flèches. Il ne fallait pas d'autre preuve pour le convaincre d'avoir transgressé mes ordres; et il n'était plus possible d'en douter, en entendant le rapport qu'il me fit, quoiqu'il le rendît sans doute favorable à sa cause. Il dit qu'ayant vu à quatorze ou quinze milles à l'ouest du mouillage du vaisseau quelques maisons d'Indiens et seulement cinq ou six habitans, il avait débarqué avec quatre hommes armés de fusils et de pistolets; que les insulaires furent d'abord effrayés et s'enfuirent, qu'ils revinrent bientôt, et qu'il leur donna de la quincaillerie et d'autres bagatelles qui parurent leur faire beaucoup de plaisir; qu'il leur demanda par signes des cocos qu'ils lui apportèrent avec de grandes démonstrations d'amitié, ainsi qu'un poisson grillé et des ignames bouillies; qu'il marcha alors avec son détachement vers les maisons qui n'étaient pas éloignées de plus de quarante-cinq à soixante pieds du bord de l'eau; et qu'il vit bientôt après un grand nombre de pirogues venant autour de la pointe ouest de la baie, et plusieurs Indiens entre les arbres; que ce spectacle lui ayant causé de l'alarme, il quitta la maison où il avait été reçu,

à terre, et il n'essaya pas de regagner le canot avant que l'attaque fût commencée.

« Nous avions eu si peu de succès en cherchant un meilleur endroit pour les travaux à faire à la corvette, que je résolus d'essayer à la radouber dans celui où nous étions. Le lendemain 14, le bâtiment fut donc abattu autant que cela nous était possible; et le charpentier; qui seul de l'équipage avait une santé passable, calfata l'avant aussi bas qu'il put visiter. Quoiqu'il n'arrêtât pas entièrement la voie d'eau, il la diminua beaucoup. Après midi, un vent frais qui souffla directement dans la baie, nous porta très-près de la côte. Nous observâmes un grand nombre de naturels, qui se cachaient dans les arbres, et qui attendaient vraisemblablement que le vent poussât le bâtiment sur le rivage.

« Le 15, le temps était beau; nous disposâmes le bâtiment de manière à ce qu'il protégeât les canots qui iraient à l'aiguade. Comme nous avions raison de croire que les naturels, aperçus parmi les arbres la veille au soir, n'étaient pas fort éloignés, je fis tirer deux coups dans les bois avant d'envoyer nos gens à terre dans le canot pour faire de l'eau. Le lieutenant partit aussi dans le grand canot bien armé et bien équipé. Je lui ordonnai, ainsi qu'aux hommes qu'il conduisait, de se tenir à bord et tout près du rivage, afin de défendre le canot, tandis qu'il prendrait sa charge. Je lui enjoignis en même temps de tirer des coups de fusil dans le bois, de chaque côte de l'endroit

où nos gens seraient occupés à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement; le rivage était escarpé, de sorte que les canots purent se tenir près de nos travailleurs. Le lieutenant fit, du canot dans les bois, trois ou quatre décharges de mousqueterie, avant que les matelots allassent à terre; et aucun des naturels du pays ne paraissant, ils débarquèrent et se mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart d'heure après leur débarquement, ils furent assaillis d'une volée de flèches dont l'une blessa dangereusement à la poitrine un des matelots qui faisait de l'eau, et une autre s'enfonça dans un tonneau sur lequel M. Pitcairn était assis. Les hommes qui étaient à bord du canot firent sur-le-champ plusieurs décharges de mousqueterie dans cette partie du bois d'où les flèches avaient été tirées. Je rappelai les bateaux, afin de pouvoir chasser plus efficacement les Indiens de leurs embuscades à coups de canons chargés à mitraille. Dès que nos canots et notre monde furent à bord, nous continuâmes à faire feu, et nous vîmes bientôt environ deux cents insulaires sortir des bois et s'enfuir le long du rivage en grande précipitation. Nous jugeâmes alors que la côte était entièrement balayée; mais peu de temps après nous en aperçûmes un grand nombre qui se rassemblaient sur la pointe la plus occidentale de la baie, où ils se croyaient probablement hors de notre portée. Pour les convaincre du contraire, je fis tirer un canon à boulet. Le boulet effleurant

la surface de l'eau, se releva et tomba au milieu d'eux, sur quoi ils se dispersèrent avec beaucoup de tumulte et de confusion, et nous n'en vîmes plus aucun. Nous fîmes ensuite de l'eau sans être inquiétés de nouveau; mais tandis que nos bateaux étaient à terre, nous eûmes la précaution de tirer les canons du vaisseau dans les côtés du bois, et le canot, qui se tint près du rivage comme auparavant, faisait en même temps par pelotons une décharge continuelle de sa mousqueterie. Comme nous n'aperçûmes point de naturels pendant tout ce feu, nous aurions cru qu'ils n'osaient pas s'avancer sur les bords du bois, si nos gens ne nous avaient dit qu'ils entendaient en plusieurs endroits des gémissemens et des cris semblables à ceux des mourans.

« Quoique je fusse attaqué d'une maladie bilieuse et inflammatoire, j'avais cependant toujours pu me tenir sur le pont; mais les symptômes devinrent si menaçans, que je fus obligé le soir de me mettre au lit. Le maître se mourait des blessures qu'il avait reçues dans son combat avec les Indiens; mon lieutenant, M. Gower, était aussi très-mal; le canonnier et trente matelots étaient incapables de faire leur service; et parmi ceux-ci il y en avait sept des plus vigoureux et de la meilleure santé, qui avaient été blessés avec le maître. Nous n'avions point d'espoir de nous procurer en cet endroit les rafraîchissemens dont nous avions besoin. Ces circonstances affligeantes découragèrent beaucoup l'équipage, et

je perdis l'espérance de pouvoir continuer mon voyage vers le sud. Excepté mon lieutenant, le maître et moi, il n'y avait personne à bord qui fût en état de reconduire le vaisseau en Angleterre; je voyais le maître aux portes du tombeau, et il était très-incertain si mon lieutenant et moi pourrions recouvrer la santé. J'aurois fait de nouveaux efforts pour trouver des rafraîchissemens, si j'avais eu des instrumens de fer, de la verroterie et d'autres quincailleries avec lesquelles je pusse regagner l'amitié des naturels du pays, et acheter d'eux les provisions qui croissent dans leur île. Mais je manquais de tous ces objets, et ma situation ne me permettant pas d'exposer de nouveau la vie du petit nombre d'hommes qui pouvaient encore travailler, je levai l'ancre à la pointe du jour du 17, et je fis route le long de la côte vers cette partie de l'île où j'avais envoyé le canot. J'appelai cette île, *île d'Egmont*, en l'honneur du comte de ce nom : c'est certainement la même à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Santa-Cruz* en 1595.

« En avançant, nous aperçûmes la baie où le canot avait été attaqué par les Indiens. Nous y vîmes un petit ruisseau d'eau douce, et plusieurs maisons régulièrement construites. Il y en avait une, au bord de l'eau, beaucoup plus longue que les autres, bâtie et couverte en chaume; elle nous parut être une maison d'assemblée. C'était dans celle-ci que le maître et nos matelots avaient été reçus; ils me dirent que les parois et le plancher

étaient couverts d'une belle natte, et que des deux côtés on voyait suspendues un grand nombre de flèches pour s'en servir au besoin : ils ajoutèrent qu'il y avait dans cet endroit plusieurs vergers enclos de murs et plantés de cocotiers, de bananiers, d'autres arbres, d'ignames et de divers végétaux. Nous apercevions du bord beaucoup de cocotiers entremêlés avec les maisons du village. Environ trois milles à l'ouest de ce village, nous en découvrîmes un autre fort étendu, vis-à-vis duquel régnait, près du bord de l'eau, un parapet en pierre haut de quatre pieds et demi, et construit non en ligne droite, mais avec des angles comme nos fortifications. Les armes de ces peuples et leur courage dans les combats, qui est en grande partie l'effet de l'habitude, nous donnèrent lieu de supposer qu'ils ont entre eux des guerres fréquentes.

« Trois milles plus loin, nous vîmes une petite anse, dans laquelle est l'embouchure d'une rivière qui paraît navigable pour les petits bâtimens jusqu'à une certaine distance; au-delà d'une pointe qui termine cette anse à l'ouest, s'ouvre une grande baie sur les bords de laquelle est une bourgade fort étendue. Ces habitans semblaient y fourmiller comme les abeilles dans une ruche. Lorsque la corvette passa vis-à-vis, il sortit de cette bourgade une multitude incroyable d'Indiens tenant en main quelque chose qui resssemblait à un paquet d'herbe dont ils paraissaient se frapper les uns les autres, et dansant en même temps, ou courant en rond.

Environ à sept milles à l'ouest de cette pointe, nous en vîmes une autre, et un peu à l'ouest un autre grand village défendu par un parapet en pierre comme celui dont je viens de parler. Les Indiens en apercevant la corvette, accoururent aussi en foule sur le rivage, et dansèrent de même en rond. Un instant après, ils lancèrent à l'eau plusieurs pirogues qui se dirigèrent vers nous. Aussitôt je fis mettre en travers, afin qu'ils eussent le temps de s'approcher de nous. J'espérais pouvoir les engager à monter à bord; mais lorsqu'ils furent assez près pour nous apercevoir plus distinctement, ils cessèrent de ramer, et nous considérèrent sans avoir l'air disposés à s'approcher davantage. Je continuai donc ma route, et je vis une lagune à l'entrée de laquelle se trouve une île que je nommai *île de Trévanion*. Comme j'aperçus un grand bouillonnement dans l'eau à l'une des entrées de la lagune, j'envoyai un canot pour sonder. Nous ne trouvâmes pas fond à cinquante brasses, et je reconnus que la rencontre des marées causait ce mouvement extraordinaire de l'eau.

Dès que les insulaires eurent vu le canot quitter la corvette, ils dépêchèrent plusieurs pirogues armées pour l'attaquer. Quand la première fut à portée, elle décocha ses flèches sur les gens du canot, qui, se tenant sur leurs gardes, tirèrent une volée de coups de fusil, dont un Indien fut tué et un autre blessé. Nous tirâmes en même temps du vaisseau un coup de canon chargé à mitraille

qui porta au milieu de leur flottille; toutes les pirogues gagnèrent la terre avec la plus grande précipitation, à l'exception de celle qui avait commencé l'attaque; elle fut saisie avec l'Indien blessé, et amenée à la corvette. L'Indien apporté à bord, le chirurgien examina ses blessures; une balle lui avait percé la tête, une seconde lui avait cassé le bras; la blessure de la tête fut jugée mortelle. Je fis remettre l'Indien dans sa pirogue: malgré son état, il rama vers la côte. C'était un jeune homme; quoique sa tête fût laineuse comme celle des nègres, il avait le teint moins noir et les traits fort réguliers. Il était d'une taille moyenne et entièrement nu, de même que tous ses compatriotes que nous avions vus. Sa pirogue, très-petite et grossièrement travaillée, ne consistait qu'en un tronc d'arbre creusé: elle avait pourtant un balancier; aucune de celles qui s'étaient offertes à nos regards n'avait de voiles.

« Je gardais toujours le lit, et ce fut avec un regret infini que j'abandonnai l'espoir d'obtenir des provisions fraîches dans cet endroit, d'autant plus que nos gens me dirent avoir vu, lorsque nous faisions voile le long de la côte, des cochons et des volailles en grande abondance; enfin, des cocotiers, des bananiers, et beaucoup d'autres végétaux qui nous auraient bientôt rendu la santé et la vigueur que nous avions perdues par les fatigues et les peines d'un long voyage; mais je ne pouvais pas m'attendre à établir un commerce amical avec les naturels, et je n'étais pas en état de me procurer

par la force ce dont j'avais besoin. J'étais dangereusement malade; la plus grande partie de mon équipage, comme je l'ai déjà observé, était infirme, et le reste découragé par les contre-temps et les travaux. Quand même mes matelots auraient été bien portans et de bonne volonté, je n'avais point d'officiers pour les conduire et les diriger dans une pareille entreprise, ni pour commander le service à bord du vaisseau. Les obstacles qui m'empêchèrent de prendre des rafraîchissemens dans cette île, furent cause aussi que je n'examinai pas les autres îles situées dans les environs. Le peu de forces que nous avions diminuaient à chaque instant. J'étais incapable de poursuivre le voyage au sud, et, courant risque de manquer la mousson, je n'avais point de temps à perdre: j'ordonnai donc de gouverner au nord, dans l'espoir de relâcher et de nous rafraîchir dans le pays que Dampier a appelé *Nouvelle-Bretagne.*

« Je donnai le nom d'*îles de la reine Charlotte* à tout le groupe de ces îles, tant de celles que je vis que des autres que je n'aperçus pas distinctement; et je donnai en outre des noms particuliers à plusieurs d'entre elles, à mesure que j'en approchais.

« Lorsque nous découvrîmes la terre pour la première fois, nous en aperçûmes deux vis-à-vis de nous; j'appelai la plus méridionale *île de lord Howe*, et l'autre *île d'Egmont*; je viens d'en parler. L'île de lord Howe est par 11° 10′ sud, et 164° 43′ est; le cap Byron, pointe orientale de l'île d'Eg-

mont, gît par 10° 40′ sud, et 164° 49′ est. Le passage qui les sépare a quatre milles de largeur; elles offrent un coup d'œil agréable, et paraissent être toutes deux très-fertiles et couvertes de grands arbres d'une belle verdure.

« A treize lieues au nord de la partie occidentale de l'île d'Egmont, est une île d'une hauteur prodigieuse et d'une figure conique; elle ne lançait point de flammes, mais on voyait sortir de la fumée de son sommet, qui a la forme d'un entonnoir. On ne peut douter que ce ne fut le volcan dont il est fait mention dans la relation du voyage de Mendaña. Carteret l'appela *île du Volcan;* il nomma *île Keppel*, une longue île plate, située par 10° 15′ sud, et 165° 4′ est; *île du lord Edgcomb*, la plus grande des deux îles au sud-est (11° 10′ sud, et 165° 14′ est), et *île d'Oury*, la plus petite (11° 10′ sud, et 165° 19′ est.) La première est d'un aspect agréable. Il ne donna pas de nom à plusieurs autres îles voisines de celle-ci.

« Les habitans de l'île d'Egmont, dont j'ai décrit la figure, ajoute-t-il, sont extrêmement agiles, vigoureux et actifs, et ont une bravoure que le feu de la mousqueterie ne rebutait pas; ils semblent aussi propres à vivre dans l'eau que sur la terre; car ils sautent de leurs pirogues dans la mer presqu'à toutes les minutes. Leurs embarcations peuvent porter dix et douze hommes, quoique trois ou quatre suffisent pour les conduire avec une dextérité surprenante. Elles ressemblaient toutes à celle

qui fut amenée à bord. On en vit sur le rivage quelques-unes plus grandes, et sur le milieu desquelles s'élevait un pavillon.

« Nous prîmes deux de leurs arcs et un paquet de leurs flèches dans la pirogue qui fut saisie avec l'homme blessé; ils savent, avec ces armes, frapper un but à une distance incroyable. Une de leurs flèches traversa le bordage du canot, et blessa dangereusement un officier à la cuisse. Ces flèches ont une pointe de pierre. Nous ne découvrîmes parmi eux aucune apparence de métal.

« Le pays, en général, est couvert de bois et de montagnes, et entrecoupé d'un grand nombre de vallées; plusieurs petites rivières coulent de l'intérieur dans la mer, et la côte présente beaucoup de havres. »

Carteret quitta l'île Santa-Cruz le 18 août, et le 20, il découvrit une île basse et plate à 8° de latitude sud, rapportée à la côte méridionale, et à 158° 56′ de longitude orientale, prise à sa côte occidentale. Il la nomma *île Gower*.

« Le soir, dit-il, nous nous trouvâmes par son travers; je n'y rencontrai point de mouillage, à mon grand regret. En échange des clous et autres bagatelles que nous avions, nous ne pûmes nous procurer qu'un petit nombre de cocos des habitans, qui ressemblent beaucoup à ceux que nous avions vus à l'île d'Egmont. Ils promirent par signes de nous en apporter une plus grande quantité le lendemain. Après avoir louvoyé pendant toute la nuit,

qui fut très-sombre, nous reconnûmes le lendemain, à la pointe du jour, qu'un courant nous avait dérivés considérablement au sud de l'île, et nous avait mis à portée d'en apercevoir deux autres. Elles sont situées est et ouest l'une par rapport à l'autre, et éloignées d'environ deux milles. La plus orientale est beaucoup plus petite que l'autre, nous l'appelâmes *île de Simpson*, et *île Carteret* la seconde, qui est élevée et d'une belle apparence. Nous portâmes sur l'île Gower; elle a à peu près deux lieues et demie de long sur le côté occidental, qui est découpé par des baies; elle est partout couverte d'arbres dont la plupart sont des cocotiers. Nous y trouvâmes un nombre considérable d'Indiens avec deux pirogues qui, à ce que nous supposâmes, appartenaient à l'île Carteret, et qui n'y étaient venus que pour pêcher. Nous envoyâmes le canot à terre. Les Indiens essayèrent de massacrer notre monde. Les hostilités ayant ainsi commencé, nous saisîmes leurs pirogues, dans lesquelles se trouvaient environ cent cocos que nous mangeâmes avec plaisir. Nous vîmes quelques tortues près du rivage; mais nous ne pûmes en attraper aucune. La pirogue que nous avions prise était assez grande pour porter une dizaine d'hommes; elle était construite avec art de planches très-bien jointes, et ornées de coquillages et de figures grossièrement peintes; les coutures étaient revêtues d'une substance semblable à notre brai, mais qui me parut avoir plus de consistance. Les insulaires avaient

pour armes des arcs, des flèches et des piques ; les pointes des flèches et des piques étaient en cailloux. Nous conjecturâmes, par quelques signes qu'ils firent en montrant nos fusils, qu'ils n'ignoraient pas entièrement l'usage des armes à feu. C'est la même race d'hommes que les naturels de l'île d'Egmont, et comme ceux-ci ils étaient entièrement nus. Leurs pirogues sont d'une structure différente et beaucoup plus grandes, quoique nous n'en ayons aperçu aucune qui portât une voile. Les cocos que nous nous y procurâmes furent d'un grand secours à nos malades. »

Le capitaine Carteret, depuis son départ de l'île d'Egmont, avait éprouvé un courant très-fort qui portait dans le sud, et il reconnut que dans le parage où il était parvenu, l'effet en augmentait considérablement. Cette observation le porta, en quittant l'île Gower, à diriger sa route au nord-ouest, dans la crainte que, en prenant plus au sud, il ne s'engageât dans quelque golfe des grandes terres de la Nouvelle-Guinée, d'où la faiblesse de son équipage et le mauvais état de la corvette ne lui auraient pas permis de se relever.

La nuit du 24, l'on rencontra neuf îles qui s'étendaient sur une ligne à peu près nord-ouest un quart ouest, et sud-est un quart est dans un espace d'environ quinze lieues. On passa au nord de ces îles. Le milieu du groupe est situé par 4° 36′ sud, et 153° 50′ est. Carteret pensa que c'étaient les îles d'Ontong-Java. Une de ces îles est d'une étendue

considérable; les huit autres ne sont guère que de grands rochers. Mais quoiqu'elles soient basses et plates, elles sont couvertes de bois et bien peuplées. Les insulaires sont noirs, à tête laineuse; ils sont armés d'arcs et de flèches; ils ont de grandes pirogues qui portent une voile; il s'en approcha une de la corvette; mais elle n'osa pas l'aborder.

A onze heures du soir on rencontra une autre île fort grande, plate, verdoyante, et d'un aspect agréable. On n'aperçut point d'habitans; mais par le grand nombre de feux que l'on y vit la nuit, on jugea qu'elle était très-peuplée. Elle est située à 4° 50′ sud, et quinze lieues à l'ouest de la plus septentrionale du groupe précédent. On la nomma *île de sir Charles Hardy*.

Le lendemain 25, à la pointe du jour, on découvrit une autre île grande et haute, qui, s'élevant en trois montagnes considérables, avait de loin l'apparence de trois îles; on l'appela *île de Winchelsea*. Elle est environ à dix lieues au sud un quart sud-est de l'île de sir Charles Hardy.

Sur les dix heures du matin du 26, on vit une grande île au nord. On supposa que c'était la même qui fut découverte par Le Maire et Schouten, et qu'ils nommèrent *île Saint-Jean*. Bientôt après, on aperçut une haute terre que l'on reconnut par la suite pour la Nouvelle-Bretagne.

Le lendemain 27, un courant venant du sud-est porta *le Swallon* dans une baie ou golfe profond, nommé *baie de Saint-Georges*, par Dampier qui la

découvrit. On y mouilla le 28, près d'une petite île qui fut nommée *île Wallis*, et le havre où on laissa tomber l'ancre reçut le nom de *havre de Gower*. L'après-midi Carteret envoya un canot pour reconnaître la côte, et un autre pour tâcher de se procurer des cocos et pêcher à la seine. On ne prit pas de poissons, mais on rapporta cent cinquante cocos qui furent distribués à l'équipage.

Lorsque l'on voulut lever l'ancre pour gagner un des havres découverts par le premier canot, les forces réunies de l'équipage ne purent en venir à bout. « C'était une preuve bien affligeante de notre faiblesse, s'écrie Carteret; en employant de nouveaux moyens et nos derniers efforts, nous dégageâmes l'ancre du fond; mais le vaisseau s'étant rapproché de la côte, elle reprit presqu'au même instant sur un fond de roche. Il fallut recommencer notre travail; tous les hommes qui étaient valides réunirent leurs forces pendant le reste du jour sans pouvoir rien effectuer. Nous n'étions pas disposés à couper le câble, quoiqu'il fût fort usé, car cette perte eût été difficile à supporter. Le lendemain nous fûmes plus heureux; mais l'ancre était si endommagée qu'elle nous devenait désormais inutile; une des pates était rompue. »

Carteret étant ensuite allé mouiller dans une anse qu'il appela *baie Anglaise*, y fit du bois et de l'eau; mais son équipage ne put prendre de poissons, quoiqu'ils y fussent en abondance; ils ne se laissaient pas envelopper par la seine et ne mordaient

pas à l'hameçon. Carteret se demande si c'est parce que l'eau était claire et le rivage rempli de rochers, ou parce que ses matelots étaient maladroits. On ne fut pas plus heureux pour les tortues. « Nous étions, s'écrie-t-il, condamnés au supplice de Tantale; nous avions continuellement sous les yeux les choses que nous désirions avec ardeur, et nous ne pouvions les saisir. Nous pûmes cependant à marée basse ramasser quelques huîtres et d'autres coquillages. Nous nous procurâmes aussi des cocos et des choux palmistes. Comme nous manquions de la force et de l'agilité nécessaires pour grimper aux arbres qui les produisent, nous fûmes obligés de couper ceux-ci, ce qui me causa un vif regret; mais la nécessité n'a point de loi. Ces végétaux frais, et surtout l'eau de coco, rendirent très-promptement la santé à nos malades; ils se trouvèrent aussi très-bien de manger des myrobolans.

La côte autour de cette baie est environnée d'un pays élevé et montagneux, qui est bien boisé. Quelques arbres sont d'une grandeur énorme. Nous y vîmes entre autres, un grand nombre de muscadiers. Je cueillis quelques fruits qui n'étaient pas mûrs. Je crois que ce canton produit toutes les espèces de palmiers; j'y aperçus celui qui donne la noix d'arec, diverses sortes d'aloës, des cannes à sucre, des bambous et des rotangs. Les bois sont remplis de pigeons, de tourterelles, de perroquets et d'oiseaux semblables aux corneilles. On ne vit que deux petits quadrupèdes que les ma-

telots prirent pour des chiens; les mille-pieds, les scorpions, les serpens ne manquaient pas dans cètte région chaude.

« Pas un seul habitant ne s'offrit à nos regards; cependant des maisons, des coquillages épars à terre dans leurs environs, et qui paraissaient avoir été tirés de l'eau depuis peu de temps; enfin, des morceaux de bois à moitié brûlés, indiquaient que les naturels avaient récemment quitté cet endroit. Si l'on peut juger de l'état d'un peuple par celui de ses habitations, ces insulaires doivent être au plus bas degré de l'échelle des êtres civilisés, car leurs demeures sont les plus misérables huttes qu'il soit possible d'imaginer.

« Pendant notre séjour dans cette baie, on abattit la corvette pour la visiter. Le doublage était très-usé, la quille très-endommagée par les vers. On la radouba le mieux qu'il fut possible, et je sortis de cette anse le 9 de septembre. »

Carteret, après l'inutile et ridicule cérémonie de prendre possession de tout le pays au nom du roi de la Grande-Bretagne, entra dans un havre, qui fut nommé *havre de Carteret*, et où l'on fit une ample provision de cocos et de choux palmistes, puis se mit en route afin de gagner Batavia pendant que la mousson de l'est soufflait encore.

En longeant la côte à laquelle le havre de Carteret appartient, il entra, dans l'espace de mer que Dampier avait nommé *baie Saint-George*, et reconnut bientôt qu'il se trouvait dans un ca-

nal entre deux îles. Il conserva à la terre à l'ouest, le nom de *Nouvelle-Bretagne*, et donna celui de *Nouvelle-Irlande* à la longue île dont la côte méridionale borde ce canal, et qu'il avait à l'est. Toutes les îles situées dans ce canal reçurent des noms. Le détroit eut celui de *canal de Saint-George*. On vit beaucoup d'habitans dans les grandes îles, et des pirogues qui s'avançaient vers le vaisseau; mais le vent favorable qui le poussait dans le détroit ne permit pas de les attendre; lorsqu'il se fut calmé, d'autres pirogues parties de la côte de la Nouvelle-Irlande, s'approchèrent assez de la corvette pour qu'on pût donner aux insulaires différentes bagatelles qu'on leur tendit au bout d'un bâton. Ils semblaient préférer le fer à toute autre chose. Ils ne voulurent pas monter à bord. Ils ressemblaient aux habitans de l'île d'Egmont. Une de leurs pirogues avait au moins quatre-vingt-dix pieds de long; elle était cependant creusée dans un seul tronc d'arbre; trente-trois hommes la faisaient marcher avec des pagaies. Ces gens avaient la tête poudrée; ce qui fait supposer à Carteret que la mode de se poudrer est plus ancienne et plus étendue qu'on ne le croit communément; mais ces peuples l'étendent plus loin qu'on ne l'a jamais fait en Europe, quand cet usage y dominait, car ils poudrent aussi leurs barbes. Indépendamment de cette parure, la plupart des insulaires portaient au-dessus d'une de leurs oreilles, une plume qui semblait avoir été tirée de la queue d'un coq. Du

reste, ils étaient entièrement nus, à l'exception de quelques ornemens en coquillages attachés à leurs bras et à leurs jambes. Ils étaient armés de piques et de grands bâtons en forme de massue; nous ne leur vîmes ni armes, ni flèches; peut-être ces armes étaient elles cachées au fond de leurs pirogues. Ils regardaient nos canons avec beaucoup d'attention; peut-être en connaissaient-ils l'usage. Des filets qu'ils avaient dans leurs pirogues et leurs cordages, nous parurent travaillés avec beaucoup de soin. »

A l'extrémité occidentale de la Nouvelle-Irlande, Carteret aperçut un canal qu'il nomma *détroit de Byron*, et de l'autre côté une terre qui reçut le nom de *Nouveau-Hanovre*; elle est haute et bien boisée; il y vit des plantations soignés. Le 13 septembre, il était hors du canal Saint-George auquel il donne environ cent lieues de longueur.

« Nous n'apercevions plus le Nouveau-Hanovre que très-imparfaitement, ajoute-t-il; mais nous découvrîmes à sept ou huit lieues à l'ouest, sept petites îles que j'appelai *île du duc de Portland*: il y en a deux assez grandes. La force des lames me fit apercevoir alors que nous avions dépassé toutes les terres. Je pensai que le passage par le canal Saint-George doit être beaucoup plus sûr et plus court, soit que l'on vienne de l'est ou de l'ouest, que la navigation autour des terres et des îles qui sont au nord. D'ailleurs on a la possibilité de se procurer des vivres frais en échange de ver-

roteries, de miroirs et de quincailleries, objets que les insulaires des deux côtés du canal aiment passionnément, mais dont par malheur nous n'étions pas pourvus. Le milieu des îles du duc de Portland est situé par 2° 27' sud, et 149° 50' est. »

En continuant de faire route à l'ouest, Carteret rencontra plusieurs îles dont il ne put déterminer la position avec précision, parce que le temps resta couvert jusqu'au 15. Malgré ses démonstrations d'amitié aux pirogues qu'il rencontra, les insulaires l'assaillirent à coups de flèches; il leur répondit par des coups de fusil, ce qui mit fin aux attaques. Carteret passa ensuite le long d'un groupe de trente îles d'une étendue considérable; il les nomma *Admiralty-Islands* (îles de l'Amirauté). Si son vaisseau eût été en meilleur état, et mieux pourvu de marchandises propres à commercer avec les insulaires, il eût volontiers abordé à ces terres, dont l'aspect invitait à les visiter. Elles sont couvertes de la plus belle verdure; les bois sont élevés et touffus, entremêlés de clairières cultivées, de bocages, de cocotiers et de nombreuses habitations. Un pic situé à la côte méridionale de la plus grande île, est par 2° 27' sud, et 146° 50' est.

Le 25, étant arrivé devant trois petites îles, les naturels en partirent aussitôt dans leurs pirogues, et après avoir fait des signes de paix, ils montèrent à bord sans la moindre défiance. Ils n'avaient qu'un petit nombre de cocos qu'ils échangèrent avec joie contre des morceaux de fer. Ils connaissent

ce métal et le nommaient *parram*. « Ils nous firent entendre par signes qu'un vaisseau comme le notre, ajoute Carteret, avait touché à leur île. Je donnai à l'un d'eux trois morceaux d'un vieux cercle de fer qui avaient chacun quatre pouces de long; ce don le jeta dans un ravissement qui approchait de l'extravagance. J'avoue que je pris une part bien vive à la joie qu'il ressentait, et que j'en éprouvai une très-grande en voyant les démonstrations par lesquelles il l'exprimait. Ce peuple paraissait avoir pour le fer une passion plus forte que tous les insulaires que nous avions rencontrés jusque-là. Ceux-ci étaient de couleur cuivrée; nous n'en avions pas encore vus de cette teinte dans ces parages. Ils ont de longs cheveux noirs; mais peu de barbe qu'ils arrachent continuellement. Leurs traits sont réguliers, leurs dents d'une blancheur éclatante, leur taille est moyenne; ils sont extraordinairement alertes, vigoureux et actifs; ils grimpaient à la grande hune beaucoup plus lestement que mes meilleurs matelots; ils me parurent d'un caractère franc et ouvert; ils mangeaient et buvaient tout ce qu'on leur offrait; ils allaient sans hésiter dans toutes les parties du vaisseau; ils étaient aussi familiers et aussi gais avec tous les hommes de l'équipage, que si nous eussions été de vieilles et d'intimes connaissances. Ils étaient un peu plus vêtus que les habitans des îles vues précédemment, car ils portaient autour des reins une ceinture étroite faite d'une natte bien travaillée. Leurs pirogues

sont façonnées avec adresse; un arbre creusé en forme le fond, les côtés sont en planches; elles ont une voile d'une natte fine et un balancier; leurs cordages et leurs filets n'annoncent pas moins d'industrie. Ils nous proposèrent instamment d'aller à terre, en nous offrant de laisser comme otages sur la corvette un nombre égal d'hommes à celui que nous voudrions envoyer chez eux; cette proposition me charma, et j'y aurais volontiers consenti, si le vaisseau n'eût pas été entraîné par un fort courant à une si grande distance à l'ouest, que je n'eus pas le temps de chercher un mouillage; et la nuit survenant, je continuai ma route. Quand ces insulaires s'aperçurent que nous les quittions, l'un d'eux demanda instamment de venir avec nous; et, malgré les représentations de ses compatriotes et les miennes, malgré tout ce que nous pûmes faire, il refusa opiniâtrement de retourner avec eux. Comme je pensai qu'il pourrait contribuer à nous faire faire des découvertes utiles, je n'employai pas la force pour le renvoyer à terre, et je le gardai : il me dit qu'au nord se trouvaient des îles dont les habitans avaient du fer, et s'en servaient pour tuer ses compatriotes quand ils les rencontraient en mer. Au bout de quelques jours je m'aperçus avec douleur que la santé de ce bon Indien, à qui j'avais donné le nom de *Joseph Freewill* (de bonne volonté), à cause de son empressement à venir avec nous, s'altérait sensiblement; elle alla toujours en déclinant jusqu'à notre arrivée

à Célèbes où il mourut. Je donnai son nom à la plus grande île du groupe; les naturels la désignent par celui de *Pegan:* elle est située par 50′ nord et 137° 51′ ouest. Ces îles sont entourées de récifs de rochers. J'en dressai la carte d'après l'esquisse que les Indiens en tracèrent sur le pont de la corvette; ils indiquaient la profondeur de l'eau en montrant la longueur de leurs bras pour une brasse. Elles doivent, malgré leur peu d'étendue (car la plus grande n'a pas plus de cinq milles de circonférence), abonder en végétaux, car le pauvre Joseph étant à Célèbes, reconnut un grand nombre d'arbres tels que le cocotier, le palmiste, le citronnier, l'arequier et l'arbre à pain; il en cueillit le fruit et le fit cuire dans des cendres chaudes. »

Le 26 octobre Carteret eut connaissance de la côte sud-est de Mindanao: comme il avait un grand nombre de malades, et que le besoin de vivres frais devenait chaque jour plus pressant, il envoya son lieutenant dans un canot, avec un certain nombre d'hommes pour chercher une baie indiquée par Dampier. Ceux-ci ne trouvèrent qu'un petit enfoncement à la pointe méridionale de l'île, et au fond une ville et un fort. Dès que les insulaires eurent aperçu le canot anglais, ils tirèrent un coup de canon, et détachèrent trois pirogues remplies de monde. Le lieutenant anglais n'ayant pas assez de forces pour s'opposer à cette attaque, il revint au vaisseau. Les pirogues lui donnèrent la chasse jusqu'à ce qu'elles furent en vue de la cor-

aller, mais que nous avions un grand besoin d'eau, et qu'il demandait la permission d'en remplir quelques barriques; il pria en même temps que l'on fît écarter un peu plus loin les insulaires qui étaient armés d'arcs et de flèches. Le Mindanayen acquiesça à ce désir. Comme il paraissait regarder avec une attention particulière un mouchoir de soie que le lieutenant avait au cou, celui-ci le lui présenta. Le Mindanayen, qui était à peu près vêtu comme un Hollandais, lui offrit en retour une espèce de cravate d'une toile de coton grossière. Après cet échange de mouchoirs de cou, il demanda si nous avions à bord des marchandises pour commercer; l'officier répondit que nous n'en avions que pour acheter des provisions; sur quoi le Mindanayen repartit que nous aurions tout ce dont nous avions besoin.

« Cette conférence me faisait augurer favorablement des avantages que nous pourrions tirer de ce lieu, lorsque deux heures après je vis, à ma surprise et à ma douleur extrêmes, plusieurs centaines d'hommes armés qui se plaçaient en différens endroits, entre les arbres, le long du rivage, vis-à-vis de la corvette. Ils avaient des fusils, des arcs, des flèches, de grandes lances, des sabres, des crics et des boucliers. Je remarquai aussi qu'ils retirèrent dans les bois une grande pirogue placée sur la plage, sous un hangar. Ces apparences n'étaient rien moins que pacifiques; elles furent suivies de démonstrations encore plus hostiles. Les

Mindanayens passèrent le reste du jour à entrer dans les bois et à en sortir comme s'ils se fussent exercés à attaquer un ennemi. Quelquefois ils lançaient leurs traits et leurs lances dans la mer, du côté de la corvette; d'autres fois ils élevaient leurs boucliers en l'air, et agitaient leurs sabres comme pour nous menacer. De mon côté, je ne restais pas oisif, je faisais monter les canons, réparer nos agrès, et tout mettre en ordre pour repousser une attaque. Le soir, étant prêt à appareiller, je voulus essayer d'avoir une autre entrevue avec les Mindanayens, et d'apprendre la cause d'un changement si subit et si extraordinaire dans leurs procédés à notre égard. Le canot se dirigea, par précaution, vers un endroit du rivage dégarni de bois, afin de n'être pas surpris au dépourvu, par des ennemis embusqués; j'avais aussi défendu que personne descendît à terre. Les Mindanayens voyant que le canot était arrivé près de la côte, et que personne ne débarquait, envoyèrent un des leurs, armé d'un arc et de flèches, qui fit signe à nos gens d'aborder dans l'endroit où il était. Le lieutenant, qui tenait le pavillon blanc, eut la prudence de ne pas se rendre à cette invitation; il attendit quelque temps, et comme il vit qu'il ne pouvait pas obtenir de conférence à d'autre condition, il revint au vaisseau. Il ne dépendait certainement que de moi de tuer un grand nombre d'hommes parmi ce peuple si peu hospitalier; mais à quoi aurait abouti cet usage de nos forces? à me

priver, par la suite, du moyen de me procurer du bois et de l'eau, sans risquer la vie de mon monde. J'espérais acheter, de gré à gré, des provisions à la ville où j'avais dessein d'aller, étant en état de me défendre contre une attaque inattendue. »

En quittant Mindanao, Carteret fit route à l'ouest pour passer par le détroit de Macassar, entre Bornéo et Célèbes. Le 3 décembre, étant par 2° 31′ de latitude sud et 117° 12′ de longitude est, près de Célèbes, il fut attaqué à minuit par un pirate qui fit un feu très-vif avec des pierriers et des fusils : on lui répondit si efficacement, que ce bâtiment ne tarda pas à couler à fond avec tous les misérables qui le montaient. Cependant le lieutenant et un matelot anglais avaient été blessés, mais peu dangereusement; une partie des manœuvres courantes fut coupée. Carteret apprit ensuite que le bâtiment qui l'avait assailli appartenait à un pirate qui avait plus de trente bâtimens semblables.

Le 12 décembre il eut le chagrin de s'apercevoir que la mousson de l'ouest avait commencé, et qu'il lui était impossible d'arriver durant cette saison à Batavia. Il avait déjà perdu treize hommes, trente autres étaient aux portes de la mort; tous ses officiers subalternes étaient malades, son lieutenant et lui-même, sur lesquels roulait tout le service, étaient d'une faiblesse extrême. Dans de si tristes conjonctures, il ne pouvait pas tenir la mer; il ne lui restait d'autre moyen, pour conserver le reste de son équipage, que de relâcher dans un

lieu où il trouverait du repos et des provisions fraîches; en conséquence, il résolut de gagner Macassar, principal établissement des Hollandais dans l'île Célèbes. Le 15 au soir, il laissa tomber l'ancre à quatre milles de cette ville, trente-cinq semaines depuis sa sortie du détroit de Magellan.

« Le soir même, dit-il, un Hollandais dépêché par le gouverneur, vint à bord s'informer qui nous étions. Lorsque je lui dis que *le Swallow* était une corvette du roi de la Grande-Bretagne, il eut l'air alarmé, car jamais bâtiment de guerre anglais n'était venu dans ces parages. Je ne pus lui persuader de descendre dans ma chambre; toutefois nous nous séparâmes bons amis, à ce qu'il me sembla.

Le lendemain, au point du jour, j'envoyai M. Gower à la ville avec une lettre pour le gouverneur que j'informais du motif de mon arrivée, et à qui je demandais la permission d'acheter des vivres, et de mettre ma corvette à l'abri jusqu'au retour de la saison convenable pour la continuation de ma route à l'ouest. On ne permit pas à M. Gower de débarquer; et il refusa, d'après mes instructions, de remettre ma lettre à un messager qui devait la porter au gouverneur. Un instant après le sabandar et le fiscal arrivèrent de la part de cet officier, et dirent qu'une maladie l'empêchait de recevoir lui-même ma lettre, et qu'ils venaient par son ordre exprès la chercher. M. Gower la leur confia; ils s'en allèrent. Tandis qu'ils retournaient à la ville, M. Gower et les matelots restèrent à bord du canot

exposés à la chaleur brûlante d'un soleil perpendiculaire. On ne permit à aucun bateau du pays de s'approcher d'eux pour leur vendre des vivres frais. Sur ces entrefaites, M. Gower aperçut beaucoup de mouvement le long de la côte; tous les bâtimens armés en guerre furent équipés avec la plus grande promptitude. J'aurais bien voulu m'approcher de la ville, car je crois que mes forces maritimes auraient été supérieures à celles des Hollandais, si mon équipage avait été bien portant; mais dans l'absence du canot, nous ne pûmes, malgré nos efforts réunis, réussir à lever l'ancre quoique ce fût une des petites. M. Gower attendait dans le canot depuis cinq heures, lorsqu'on vint lui dire que le gouverneur avait chargé deux officiers de m'apporter sa réponse. A peine m'eut-il fait ce rapport, que les deux envoyés arrivèrent. La lettre qu'ils me remirent était écrite en hollandais, langue que personne du bord n'entendait. Comme ces deux officiers parlaient français, l'un d'eux la traduisit dans cette langue. La lettre portait que je devais sortir à l'instant du port, sans approcher plus près de la ville; que je ne devais mouiller sur aucune partie de la côte, ni permettre à aucun des hommes de ma corvette d'y débarquer. Avant de faire réponse à cette lettre, je montrai aux deux envoyés le nombre de nos malades, spectacle qui parut les toucher; je leur représentai qu'ils étaient témoins de la nécessité pressante où je me trouvais de me procurer des vivres frais pour tant d'infortunés qui se mou-

raient; que refuser de nous en vendre, serait agir, non-seulement contre les traités subsistans entre les deux nations, mais encore contre les lois de la nature. Ils n'eurent rien à objecter à la force du raisonnement, mais ils répondirent que les ordres absolus de leurs chefs ne leur permettaient pas de souffrir qu'aucun bâtiment étranger séjournât dans ce port. Alors je répliquai que des hommes réduits à une situation aussi désespérée que la nôtre, n'avaient rien à ménager; que s'ils ne m'accordaient pas sur-le-champ la liberté d'entrer dans le port pour acheter des vivres et trouver un abri, j'irais, dès que le vent le permettrait, mouiller tout près de la ville, et me ferais échouer sous leurs murailles; et après avoir vendu chèrement nos vies, je les couvrirais d'infamie pour avoir réduit un vaisseau ami à une si terrible extrémité. Ce discours parut les alarmer; ils me pressèrent, avec un air très-ému, de rester où j'étais jusqu'à ce que j'eusse reçu une seconde lettre du gouverneur. Après quelques difficultés, j'y consentis, mais à condition que le gouverneur me ferait part de sa résolution avant la brise de mer du lendemain.

« Il est difficile de décrire l'état d'inquiétude mêlée d'indignation dans lequel nous passâmes le reste du jour et la nuit. Le lendemain de grand matin, nous eûmes la douleur de voir deux bâtimens armés en guerre et montés par beaucoup de soldats, venir mouiller des deux côtés de la corvette. Ils ne voulurent rien répondre aux

questions qui leur furent adressées. Vers midi la brise de mer se leva; alors n'ayant pas reçu de nouvelles du gouverneur, j'avançai contre la ville, bien résolu de repousser la force par la force. Heureusement pour les Hollandais et pour nous, les deux bâtimens se bornèrent à lever l'ancre en même temps que nous.

« Bientôt après un bâtiment léger qui portait une troupe de musiciens et plusieurs officiers, s'approcha de nous. Les officiers me dirent qu'ils venaient de la part du gouverneur, mais qu'ils ne monteraient pas à bord si je ne jetais pas l'ancre. On mouilla sur-le-champ; ils montèrent à bord de la corvette, témoignèrent de la surprise de ce que j'avais fait avancer mon vaisseau, et me demandèrent quels étaient mes desseins. Je répétai ce que j'avais dit la veille, ajoutant qu'il valait mieux mourir tout d'un coup dans un combat dont la cause était juste, que de souffrir tous les jours le tourment de prévoir une mort inévitable; enfin, je leur dis qu'aucun peuple civilisé ne laissait périr de faim ses prisonniers de guerre, et encore moins des hommes appartenant à une nation amie qui ne demandaient que la permission d'acheter des vivres. Ils convinrent de la vérité de mon discours, mais en disant que je m'étais trop pressé; je répliquai que j'avais attendu tout le temps que j'avais fixé. Alors ils me firent des excuses de n'être pas venus plus tôt, et, pour preuve qu'on nous accordait ce que nous désirions, ils ajoutèrent que leur bâtiment apportait

des vivres. Nous les prîmes aussitôt à bord. Mais à mon grand étonnement, ils me montrèrent une seconde lettre du gouverneur qui m'enjoignait de nouveau de quitter le port, justifiant cet ordre par une convention conclue avec les rois de l'île, qui avaient déjà témoigné du mécontentement de notre arrivée, parce que le traité portait qu'aucun vaisseau étranger ne pouvait ni séjourner ni commercer dans le port. Les officiers qui devaient me donner de plus amples éclaircissemens sur ce point, n'ayant pas voulu reconnaître la différence réelle qui existait entre *le Swallow* et un navire marchand, et m'ayant fait des propositions qui rentraient toutes dans celles de mon départ de cette île avant le retour de la mousson, je réitérai ma première déclaration; et, afin de lui donner plus de force, je leur fis voir le cadavre d'un de mes matelots qui était mort le matin, et dont les jours auraient probablement été sauvés s'ils nous avaient vendu des vivres dès le premier jour. Ce spectacle les déconcerta : après un moment de silence, ils s'informèrent avec empressement si j'avais été dans les îles à épiceries; je leur répondis que non : ils eurent l'air d'ajouter foi à ce que je disais. Enfin nous en vînmes à une espèce d'arrangement; ils me proposèrent d'aller mouiller dans une petite baie à peu de distance, où je serais à l'abri des vents, où je pourrais dresser un hôpital pour mes malades, et où les provisions étaient abondantes. J'agréai cette offre en leur exprimant mes regrets de ne pouvoir

leur offrir qu'un verre de vin, de mauvaise viande salée, et du pain moisi; alors ils me demandèrent poliment la permission de faire apporter à notre bord un repas qui avait été apprêté dans leur vaisseau. J'y consentis de bon cœur. Après le repas ils nous quittèrent, et la corvette les salua de neuf coups de canon.

« Le 19, je reçus une lettre signée par le gouverneur et le conseil de Macassar, qui contenait les raisons pour lesquelles j'étais envoyé à la rade de Bonthain, et confirmait la convention verbale conclue avec les officiers. Le 20 au point du jour j'appareillai, et le lendemain après midi, je laissai tomber l'ancre sur la rade de Bonthain, accompagné de nos deux bateaux de garde qui s'approchèrent de la côte pour empêcher les embarcations du pays et les nôtres d'avoir aucune communication entre elles.

« Les matelots les plus malades furent envoyés à terre; ils y étaient sous une garde de trente-six hommes, deux sergens, deux caporaux et un officier; il leur était défendu de s'éloigner de plus de cent pieds de la maison qui servait d'hôpital; aucun naturel du pays ne pouvait s'approcher plus près que cette distance, ni rien leur vendre; de sorte que nos gens n'achetaient rien que par l'entremise des Hollandais qui abusaient honteusement de cette faculté. J'en portai mes plaintes au résident, à l'officier et au secrétaire. Le résident réprimanda les soldats, mais sa harangue produisit

si peu d'effet, que je ne pus m'empêcher de soupçonner de la connivence entre l'officier et ses soldats.

« Il ne se passa rien de remarquable jusqu'au 19 février 1768, que l'officier commandant du poste fut rappelé à Macassar pour entreprendre, disait-on, une expédition à l'île de Bally. Le 7 mars, le plus grand de nos bateaux de garde eut ordre de retourner à Macassar avec une partie des soldats, et le 9 le résident reçut une lettre du gouverneur qui demandait quand je partirais pour Batavia. J'avais été surpris du rappel de l'officier et du bateau de garde; je le fus bien davantage de la lettre du gouverneur, puisqu'il savait que la mousson d'est ne commençant qu'au mois de mai, je ne pouvais faire voile avant cette époque. Cependant les choses restèrent dans le même état jusqu'à la fin du mois. Quelques-uns de mes matelots remarquèrent alors que depuis peu de temps un petit canot venait roder autour de nous à différentes heures de la nuit, et s'enfuyait dès qu'il remarquait le moindre mouvement à bord de la corvette. Le 29, nous raisonnions sur ce sujet, lorsqu'un de mes officiers, arrivant de terre, m'apporta une lettre qui lui avait été remise par un nègre. Elle était adressée « au commandant du vaisseau anglais à Bonthain, » et m'avertissait que les Hollandais, de concert avec le roi de Bony, avaient formé le projet de nous égorger; que les premiers, pour ne pas se compromettre, ne paraîtraient pas, et que le coup serait exécuté

par un fils du roi de Bony, qui, outre une somme que les Hollandais lui payeraient, aurait pour sa part le pillage de la corvette; enfin, que ce personnage était en ce moment à Bonthain avec huit cents hommes. La lettre ajoutait que les liaisons que j'avais formées avec les Bogghis et les autres peuples ennemis des Hollandais, m'avaient attiré cette attaque; qu'on craignait d'ailleurs qu'arrivé en Angleterre, je ne fournisse à mes compatriotes des renseignemens qui leur feraient concevoir des desseins contre la Compagnie hollandaise, puisque jamais un vaisseau de guerre de mon pays n'avait visité cette île.

« Pour bien comprendre cette lettre, il faut savoir que l'île de Célèbes est partagée en plusieurs territoires qui ont chacun leur souverain particulier. La ville de Macassar est située dans un territoire qui porte le même nom que celui de Bony, et dont le roi est allié des Hollandais. Ceux-ci ont été repoussés dans leurs tentatives pour subjuguer les autres parties de l'île, dont une est habitée par les Bogghis, et l'autre se nomme Ouaggs ou Tosora. La ville de Tosora est défendue par du canon; car les naturels avaient des armes à feu européennes long-temps avant que les Hollandais eussent remplacé les Portugais à Macassar.

« Cette lettre fut pour nous un nouveau sujet de surprise et de réflexions. Quoiqu'elle fût très-mal écrite et très-mal rédigée, elle n'en méritait pas moins d'attention. Je ne pouvais décider jusqu'à

quel point l'avis qu'elle contenait était fondé ; mais en le rapprochant de toutes les circonstances dont j'ai parlé plus haut, il était fait pour me donner à penser. La précaution était le garant de la sûreté ; je pris toutes les mesures nécessaires pour nous défendre et éviter une surprise. Le résident était absent ; je lui écrivis dans les termes les plus pressans pour lui demander une conférence. Il vint à bord le 5 avril ; quelques minutes de conversation me convainquirent qu'il ignorait entièrement le projet qui m'alarmait ; il le regardait comme une fable. Cependant il promit de faire des recherches sur le motif de la visite que lui avait rendue depuis peu un conseiller du roi de Bony, qui n'en avait pas trop bien expliqué la cause. Quelques jours après, il m'écrivit qu'effectivement un des princes de Bony était venu à Bonthain sous un déguisement, mais seul.

« Le 7 mai, le résident me remit une longue dépêche du gouverneur, portant en substance qu'il avait entendu parler d'une lettre dans laquelle on l'accusait d'avoir formé, conjointement avec le roi de Bony, le projet de nous égorger ; il se récriait sur cette affreuse calomnie, protestant de la pureté de ses sentimens, et me priait de lui délivrer la lettre pour qu'il en fît punir l'auteur comme il le méritait. Je répondis au gouverneur que je ne l'accusais ni lui ni ses alliés ; mais que je garderais la lettre.

« Le 22, au point du jour, je partis de Bonthain. Cette ville, située à la côte orientale de Célèbes,

par 5° 10′ de latitude sud, et 117° 28′ de longitude est, est bâtie sur une pointe de terre, dans une plaine arrosée par une rivière qu'un vaisseau peut remonter jusqu'à une demi-portée de canon des murailles de la ville. Le pays paraît bien peuplé; les maisons sont entremêlées de cocotiers et d'autres arbres. Le terrain, en s'éloignant de la mer, s'élève en collines très-hautes. Plus loin, il est hérissé de montagnes. La baie de Bonthain est très-sûre; le fond y est de bonne tenue. Le fort, qui est monté de huit pièces de canon de huit, suffit pour contenir les naturels dans la soumission. Le résident commande la place, ainsi que Bollocomba, autre ville située vingt milles plus à l'est, où il y a aussi un fort et quelques soldats qui, dans la saison, sont occupés à recueillir le riz que les naturels livrent aux Hollandais comme impôt. On peut se procurer aisément dans cette baie du bois, de l'eau et des provisions fraîches. Le bœuf est excellent, mais rare; les sangliers sont nombreux dans les bois; on les achète à bon marché, parce que les naturels, qui sont mahométans, n'en mangent jamais. Le poisson et les tortues y abondent. »

Carteret mouilla le 3 juin sur la rade de Batavia. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté qu'il obtint la permission de radouber son bâtiment à Onrust, port voisin de Batavia, où sont les chantiers de la Compagnie.

On voulut lui faire signer une déclaration portant qu'il n'avait pas reçu, étant à Bonthain, une lettre relative à un complot dont il devait être la

victime; ou bien attester de même, par écrit, qu'il regardait le projet dénoncé dans la lettre comme faux et malicieusement inventé. Comme cette demande n'était pas faite par écrit, il refusa.

Le 15 septembre, il quitta Onrust, et eut une traversée fort heureuse. Le 19 février 1769, étant dans l'océan Atlantique, il rencontra Bougainville qui retournait en France. Carteret fut très-surpris de s'entendre appeler par son nom. Bougainville, dont le vaisseau marchait mieux que la corvette anglaise, lui offrit des provisions s'il en avait besoin, et lui proposa de se charger de ses lettres pour l'Europe. Carteret répondit que si le canot de Bougainville venait au *Swallow*, il y trouverait plusieurs lettres pour la France, qui avaient été prises en passant au cap. Un officier déguisé en matelot vint les chercher; il répondit aux questions de Carteret que le vaisseau français venait d'une campagne dans l'Inde; mais un matelot raconta à un matelot anglais qui entendait le français, que son commandant venait aussi de faire le tour du monde.

Carteret arriva en Angleterre le 20 mars, après avoir eu à lutter pendant son voyage contre des difficultés de toute espèce, et surtout contre le mauvais état du *Swallow*. L'altération de sa santé, et le délabrement de son vaisseau, l'empêchèrent probablement de pousser plus loin ses découvertes. Quoi qu'il en soit, il a enrichi la géographie de plusieurs connaissances importantes, et mérite d'occuper un rang honorable parmi les navigateurs.

CHAPITRE III.

Wallis.

Le capitaine Samuel Wallis, comme on l'a vu dans le voyage du capitaine Carteret, commandait *le Dolphin*, et avait sous ses ordres *le Swallow*; la flûte *le Prince Frédéric* faisait aussi partie de sa petite escadre, avec laquelle il fit voile de Plymouth le 22 août 1766. Il ne tarda pas à s'apercevoir que *le Swallow* était très-mauvais voilier; ce qui le contraria beaucoup. Le 16 décembre, il mouilla dans une baie en dedans du cap des Vierges, à l'entrée orientale du détroit de Magellan. Avant de laisser tomber l'ancre, il avait vu sur le cap, des hommes à cheval qui lui faisaient signe de descendre à terre; écoutons le récit de son entrevue avec les Patagons.

« Les naturels restèrent toute la nuit vis-à-vis du vaisseau, allumant des feux et poussant souvent de grands cris. Le 17 au matin, dès qu'il fut jour, nous en vîmes un grand nombre en mouvement, qui nous faisaient signe d'aller à terre. Vers les cinq heures, je donnai le signal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* et du *Prince Frédéric*; en même temps je fis mettre le mien à la mer. Ces canots étant tous équipés et armés, je pris un

détachement de soldats de marine, et je marchai vers le rivage, après avoir donné ordre au maître de présenter le travers du navire au rivage pour protéger le débarquement, et de charger les canons à mitraille. Nous arrivâmes au rivage vers les six heures, et, avant de sortir des canots, je fis signe aux habitans de se retirer à quelque distance. Ils obéirent sur-le-champ; je descendis alors avec le capitaine du *Swallow* et plusieurs officiers : les soldats de marine furent rangés en bataille, et les canots furent tenus à flot sur leurs grapins près de la côte.

« Je fis signe aux habitans de s'approcher et de s'asseoir en demi-cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre et de gaîté. Alors je leur distribuai des couteaux, des ciseaux, des boutons, des colliers de verroterie, des peignes et d'autres bagatelles; je donnai surtout des rubans aux femmes, qui les reçurent avec un air mêlé de plaisir et de respect. Après avoir achevé la distribution de mes présens, je leur fis entendre que j'avais d'autres choses à leur donner, mais que je voulais avoir quelques provisions en échange. Je leur fis voir des haches et des serpes, et je leur montrai en même temps des guanaques qui se trouvaient là, et des autruches mortes que je voyais près d'eux, en leur indiquant par signes que je voulais manger; mais ils ne purent ou ne voulurent pas me comprendre : car quoiqu'ils parussent avoir grande envie des haches et des serpes, ils ne donnèrent pas à entendre qu'ils fus-

sent disposés à nous céder de leurs provisions; nous ne fîmes donc aucun trafic avec eux.

« Ces Indiens, les femmes comme les hommes, avaient chacun un cheval, avec une selle assez propre, une bride et des étriers. Les hommes avaient des éperons de bois, à l'exception d'un seul qui avait une paire de grands éperons à l'espagnole, des étriers de bronze, et un sabre espagnol sans fourreau; mais, malgré ces distinctions, il ne paraissait avoir aucune espèce d'autorité sur les autres. Les femmes ne portaient point d'éperons. Les chevaux paraissaient bien faits, légers, et hauts d'environ quatorze palmes. Ces Indiens avaient aussi des chiens, qui paraissaient être, ainsi que les chevaux, de race espagnole.

« Nous prîmes la mesure de ceux qui étaient les plus grands : l'un d'eux avait six pieds sept pouces; plusieurs autres avaient six pieds cinq pouces; mais la taille du plus grand nombre était de cinq pieds dix pouces à six pieds.

« Leur teint est d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des naturels de l'Amérique septentrionale; ils ont des cheveux droits, presque aussi durs que des soies de porc, et qu'ils nouent avec une ficelle de coton : tous les hommes, comme les femmes, vont la tête nue. Ils sont bien faits et robustes; ils ont de gros os; mais leurs pieds et leurs mains sont d'une petitesse remarquable. Ils sont vêtus de peaux de guanaque, cousues ensemble par morceaux d'environ six pieds de longueur sur cinq

de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, et qu'ils attachent avec une ceinture, en mettant le poil en dedans. Quelques-uns d'entre eux avaient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, ou sorte de manteau d'étoffe faite de poil de guanaque; une ouverture sert à passer la tête, et il descend jusqu'aux genoux.

« Ces Indiens portent aussi une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, et des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au coude-pied par-devant, et par-derrière passent sous le talon : le reste du pied est découvert.

« Nous remarquâmes que plusieurs des hommes avaient un cercle rouge peint autour de l'œil gauche, et que d'autres s'étaient peint les bras et différentes parties du visage : toutes les jeunes femmes avaient leurs paupières peintes en noir.

« Ils parlaient beaucoup; quelques-uns d'entre eux prononcèrent le mot *ca-pi-ta-ne;* mais quand on leur parla en espagnol, en portugais, en français et en hollandais, ils ne firent aucune réponse. Nous ne pûmes distinguer dans leur langage que le seul mot *chaoua*. Nous supposâmes que c'était une salutation, parce qu'ils le prononçaient toujours quand ils nous frappaient dans la main, et quand ils nous faisaient signe de leur donner quelque chose. Lorsque nous leur parlions en anglais, ils répétaient après nous les mêmes mots, comme nous aurions pu le faire; et ils eurent bientôt appris par

cœur ces mots : *Englishmen, come on shore*; Anglais, venez à terre.

« Chacun avait à sa ceinture une arme d'une espèce singulière : c'étaient deux pierres rondes, couvertes de cuir, et pesant chacune environ une livre, qui étaient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. On a vu plus haut qu'ils s'en servent comme d'une fronde, pour arrêter les animaux qu'ils poursuivent. Ils sont si adroits à manier cette arme, qu'à la distance de cinquante pieds ils peuvent frapper, par deux pierres à la fois, un but qui n'est pas plus grand qu'un shilling. Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils font la chasse de ces animaux; mais ils lancent leur fronde de manière que la corde, rencontrant les deux jambes de l'autruche ou deux de celles du guanaque, les enveloppe aussitôt par la force et le mouvement de rotation des pierres, et arrête l'animal, qui devient alors aisément la proie du chasseur.

« Tandis que nous étions à terre, nous les vîmes manger de la chair crue, entre autres, le ventre d'une autruche, sans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en dehors, et de le secouer.

« Nous remarquâmes aussi qu'ils avaient plusieurs grains de verroterie comme ceux que je leur avais donnés, et deux morceaux d'étoffe rouge : nous supposâmes que le commodore Byron les avait laissés en cet endroit ou dans quelque canton voisin.

« Après avoir passé environ quatre heures avec ces Américains, je leur fis entendre par signes que j'allais retourner à bord, et que j'en emmènerais quelques-uns d'entre eux avec moi, s'ils le désiraient. Dès qu'ils m'eurent compris, plus de cent se présentèrent avec empressement pour aller sur le vaisseau ; mais je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ils sautèrent dans les canots avec la joie qu'auraient des enfans qui vont à la foire; comme ils n'avaient aucune mauvaise intention, ils ne nous en soupçonnaient aucune. Pendant qu'ils étaient dans les canots, ils chantèrent plusieurs chansons de leur pays; lorsqu'ils furent sur le vaisseau, ils n'exprimèrent pas les sentimens d'étonnement et de curiosité que paraissaient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires et nouveaux, qui venaient frapper à la fois leurs yeux. Je les fis descendre dans ma chambre; ils regardaient autour d'eux avec une indifférence inconcevable, jusqu'à ce qu'un d'entre eux eût jeté les yeux sur un miroir : mais cet objet ne leur causa pas plus d'étonnement que les prodiges qui s'offrent à notre imagination dans un songe, lorsque nous croyons converser avec les morts, voler dans l'air, marcher sur la mer, sans réfléchir que les lois de la nature sont violées; cependant ils s'amusèrent beaucoup de ce miroir; ils avançaient, reculaient, et faisaient mille tours devant la glace, riant aux éclats, et se parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

« Je leur donnai du bœuf, du petit-salé, du bis-

cuit et d'autres provisions du vaisseau ; ils mangèrent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit ; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

« De ma chambre, je les menai dans toutes les parties du vaisseau ; ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivans que nous avions à bord. Ils examinèrent avec assez de curiosité les cochons et les moutons, et s'amusèrent infiniment à voir les pintades et les dindons.

« Ils ne parurent désirer de tout ce qu'ils voyaient que nos vêtemens, et un vieillard fut le seul d'entre eux qui nous en demanda ; nous lui fîmes présent d'une paire de souliers avec des boucles, et je donnai à chacun des autres un sac de toile dans lequel je mis quelques aiguilles tout enfilées, des morceaux de drap, un couteau, une paire de ciseaux, du fil, de la verroterie, un peigne, un miroir, et quelques pièces de notre monnaie, qu'on avait percées par le milieu, afin de pouvoir les suspendre au cou avec un ruban.

« Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées ; ils en fumèrent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaisir.

« Je leur montrai les canons ; ils ne témoignèrent avoir aucune connaissance de leur usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, je fis mettre sous les armes les soldats de marine et leur fis exécuter une partie de l'exercice. A la première décharge de la mousqueterie, nos Indiens furent frappés d'étonnement et de terreur ; le vieillard en

particulier se jeta à la renverse sur le tillac, et, montrant les fusils, se frappa le sein avec sa main, et resta ensuite quelque temps sans mouvement, les yeux fermés; nous jugeâmes qu'il voulait nous faire entendre qu'il connaissait les armes à feu et leurs terribles effets. Les autres, voyant que nos gens étaient de bonne humeur, et n'ayant reçu aucun mal, reprirent bientôt leur gaîté, et entendirent sans beaucoup d'émotion la seconde et la troisième décharge; mais le vieillard resta prosterné sur le tillac pendant quelque temps, et ne reprit ses esprits qu'après que la mousqueterie eut cessé.

« Vers le midi, la marée reversant, je leur fis connaître par signes que le vaisseau allait s'éloigner, et qu'ils devaient aller à terre; je m'aperçus bientôt qu'ils n'avaient pas envie de s'en aller; cependant on les fit entrer, sans beaucoup de peine, dans la chaloupe, à l'exception du vieillard et d'un autre qui voulurent rester : ces deux-ci s'arrêtèrent à l'endroit où l'on descend du vaisseau; le plus vieux se retourna et alla à l'escalier qui conduit à la chambre du capitaine : il resta là quelque temps sans dire un mot; puis il prononça un discours que nous prîmes pour une prière; car plusieurs fois il éleva les mains et les yeux vers le ciel, et parla avec des accens, un air et des gestes fort différens de ce que nous avions observé dans leur conversation. Il paraissait plutôt chanter que prononcer ce qu'il disait; de sorte qu'il nous fut impossible de distin-

guer un mot d'un autre. Je lui fis entendre qu'il était à propos qu'il descendît dans la chaloupe : alors il me montra le soleil ; puis, faisant voir sa main en la tournant vers l'ouest, il s'arrêta, me regarda en face, se mit à rire, et me montra ensuite le rivage. Il nous fut aisé de comprendre par ces signes, qu'il désirait de rester à bord jusqu'au coucher du soleil, et je n'eus pas peu de peine à lui persuader que nous ne pouvions pas rester si longtemps sur cette partie de la côte. Enfin il se détermina à sauter dans la chaloupe avec son compagnon : lorsque la chaloupe s'éloigna, ils se mirent tous à chanter, et continuèrent à donner des signes de joie jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre. Lorsqu'ils débarquèrent, plusieurs de leurs compagnons qui étaient sur le rivage voulurent se jeter avec empressement dans la chaloupe ; l'officier qui était à bord ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment, ce qui parut les mortifier extrêmement. »

Wallis étant entré dans le détroit vit plusieurs fois des Patagons : lorsque les canots approchaient de terre, ces hommes voulaient toujours y débarquer pour venir au vaisseau ; on refusait de les recevoir ; ils en marquaient du chagrin. Souvent on essaya de leur faire entendre par signe qu'on désirait obtenir des guanaques et des nandous en échange de différens objets qu'on leur montrait, mais on ne put venir à bout de s'en faire com-

prendre. Quelquefois les Anglais, en descendant à terre, trouvaient des huttes et différens endroits où tout annonçait que l'on avait récemment fait du feu.

Le 17 janvier 1767, Wallis, après avoir tiré du *Prince Fréderic* des provisions de toute espèce pour l'usage du *Delphin* et du *Swallow*, le fit partir pour les îles Falkland, où l'Angleterre avait formé un établissement qu'elle a ensuite abandonné. *Le Prince Fréderic* était chargé de remettre au commandant de jeunes arbres tirés des côtes du détroit de Magellan, pour les planter dans ces îles dépourvues de bois. Précaution louable, et dont il est à souhaiter que l'effet ait répondu aux désirs de celui qui en avait eu l'idée. *Le Prince Fréderic*, après s'être acquitté de sa commission, devait retourner à Plymouth.

Les Anglais eurent aussi des rapports avec les habitans de la côte méridionale du détroit, qui leur parurent aussi sales, aussi puans, aussi misérables qu'aux autres navigateurs qui avaient parcouru ces partages. Ils mangeaient de tout ce qu'on leur présentait. Ils essayèrent une fois d'emporter d'un canot anglais les différens objets qui s'y trouvaient; mais l'équipage s'en aperçut à temps, et les empêcha d'effectuer leur dessein. Les Indiens se voyant contrariés dans leur entreprise, se retirèrent dans leurs pirogues, et s'armèrent de longues perches et de lames dont la pointe était faite d'os de poisson. Comme malgré ces démonstrations hostiles ils

n'attaquèrent pas les Anglais, ceux-ci se bornèrent à se tenir sur la défensive; ensuite, au moyen de quelques bagatelles qu'ils donnèrent aux Indiens, ils les calmèrent, et la bonne intelligence fut rétablie.

Une autre fois ces sauvages donnèrent lieu à une observation qui fait honneur à leur caractère. Wallis était alors mouillé près du cap Upright, à peu de distance de l'embouchure occidentale du détroit. « Le 1[er] avril, dit-il, nous vîmes venir à bord du vaisseau deux pirogues avec quatre hommes et trois petits enfans dans chacune. Les hommes étaient plus vêtus que ceux que nous avions vus auparavant; mais les enfans étaient entièrement nus; ils étaient un peu plus blonds que les hommes, qui marquaient beaucoup d'attention et de tendresse pour eux; ils les levaient fréquemment en l'air pour qu'ils vissent mieux le vaisseau. Je donnai à ces enfans des colliers et des bracelets de verroterie qui leur firent beaucoup de plaisir. Pendant que ces Indiens restaient avec nous, les uns sur le vaisseau, les autres dans leurs pirogues, la chaloupe partit pour aller faire du bois et de l'eau. Les Indiens qui étaient dans les pirogues tinrent les yeux fixés sur la chaloupe pendant qu'on l'équipait. Dès qu'elle s'éloigna, ils appelèrent, par de grands cris, ceux qui étaient à bord; ceux-ci eurent aussitôt l'air très-alarmés, sautèrent à la hâte dans leurs pirogues, après y avoir fait descendre les enfans, et s'éloignèrent sans proférer une parole.

Nous ne pouvions deviner la cause de l'émotion soudaine de ces Indiens qui suivirent la chaloupe en poussant de grands cris, et en donnant des marques extraordinaires de trouble et d'effroi. La chaloupe qui marchait plus vite qu'eux, les devança à la côte, où mes matelots aperçurent des femmes qui ramassaient des moules au milieu des rochers. Leur vue expliqua aussitôt le mystère. Les pauvres Indiens craignaient que les étrangers ne voulussent attenter, soit par force, soit par séduction, aux droits des maris de ces femmes, droit dont ils paraissaient plus jaloux que les habitans d'autres contrées en apparence moins sauvages et moins grossiers que ceux-ci. Mes matelots, pour les tranquilliser, restèrent dans la chaloupe, sans ramer, et se laissèrent devancer par les canots. Les Indiens, de leur côté, ne cessèrent de crier pour se faire entendre des femmes, que lorsqu'elles eurent pris l'alarme, et se furent enfuies hors de la portée de la vue. Dès qu'ils furent à terre, ils tirèrent leurs pirogues sur la plage, et se hâtèrent d'aller rejoindre leurs femmes. »

Au mois de février, qui est l'été de ces contrées, le maître du *Dolphin* étant allé à la côte du sud pour chercher un mouillage, débarqua mourant de froid dans une grande île; après s'être réchauffé à un feu allumé avec de petits arbres qu'il trouva dans ce lieu, il grimpa sur une montagne pour observer la triste région qui l'entourait. La *Terre du Feu* présentait l'aspect le plus horrible et le

plus sauvage que l'on pût imaginer; ce n'étaient que des montagnes raboteuses qui s'élevaient jusqu'aux nues; leurs flancs et leurs sommets, entièrement nus, ne laissaient pas apercevoir le moindre signe de végétation. Les vallées ne présentaient pas une perspective moins triste; des couches profondes de neige les remplissaient, excepté dans quelques endroits où elle avait été emportée par les torrens qui se précipitent du sommet des monts; et, même dans les endroits où la neige ne les couvrait pas, elles étaient aussi dépouillées de verdure que les rochers qui les entouraient.

Le 10 avril, *le Dolphin* avait mis à la voile avec *le Swallow;* lorsqu'il fut à un mille au nord du cap Pillar, il s'aperçut que la corvette était à trois milles en arrière. Comme le vent était faible, Wallis fut obligé de mettre dehors autant de voile qu'il put, afin de sortir de l'embouchure du détroit. Il voulut ensuite diminuer de voile, pour attendre *le Swallow*, mais il ne le put pas, parce qu'un courant l'entraînait sur des îlots, et qu'il fallait porter de la voile pour les éviter. Peu de temps après il perdit de vue *le Swallow*, et ne le revit plus. Dans le premier moment il voulut rentrer dans le détroit; un brouillard épais qui s'éleva tout à coup, et la mer qui devint très-grosse, mirent obstacle à l'exécution de ce dessein. On reconnut la nécessité de gagner au plus tôt le large, et de faire force de voile avant que la mer fût plus forte, ce qui au-

rait empêché de doubler les caps qui forment l'embouchure du détroit.

« Ce fut ainsi, dit Wallis, que nous quittâmes cette région âpre et inhabitable, où pendant quatre mois nous avions été presque sans cesse en danger de périr; où au milieu de l'été l'air était nébuleux, orageux et froid; où presque partout les vallées étaient sans verdure, et les montagnes sans bois; ou enfin la terre offre plutôt un amas de ruines qu'un sol propre à l'habitation d'êtres animés.

« En continuant notre route à l'ouest, après être sortis du détroit, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer voler autour du vaisseau; nous eûmes presque toujours des vents impétueux, des brumes, une grosse mer, de sorte que nous fûmes souvent obligés de naviguer sous nos basses voiles, et que pendant plusieurs semaines de suite, il n'y eut pas un seul endroit de sec sur le vaisseau. »

Depuis plusieurs jours on apercevait beaucoup d'oiseaux de mer; le temps était variable; circonstances qui indiquent le voisinage de la terre; le 4 juin, une tortue vint nager auprès du *Dolphin*; enfin, le 6, un matelot placé à la grande hune, s'écria : *terre dans l'ouest*; bientôt on la vit distinctement de dessus le pont. Lorsqu'on ne fut plus qu'à cinq milles de distance de cette île, on en aperçut une autre au nord-ouest. Le lieutenant Furneaux alla reconnaître la première avec les canots

armés. Lorsqu'il en approchait, il vit deux pirogues s'en détacher, et ramer avec beaucoup de vitesse vers l'autre île. Le soir il revint à bord, rapportant des cocos, des plantes anti-scorbutiques, et des hameçons faits avec des écailles d'huîtres. Il n'avait pas rencontré d'habitans. Il avait seulement aperçu trois huttes ou plutôt trois hangards, consistant seulement en un toit, formé de feuilles de cocotiers, et soutenu sur des piliers; il avait vu aussi des pirogues en construction sur la plage; d'ailleurs, l'île était dépourvue de sources, et ne produisait que des cocos; les brisans en rendaient l'approche difficile; on ne trouvait de mouillage nulle part le long de la côte; elle reçut le nom de *Whit-Sunday-Island* (île de la Pentecôte); elle est située par 19° 26′ sud, et 137° 56′ ouest.

On se dirigea de suite vers l'autre île. On apercevait sur le rivage une cinquantaine de naturels armés de longues piques. Plusieurs d'entre eux couraient de côté et d'autre avec des torches allumées à la main. Lorsque le canot approcha de la côte, les insulaires se portèrent en foule vers la grève, et présentèrent leurs piques comme pour s'opposer au débarquement. Les Anglais s'arrêtèrent alors et firent des signes d'amitié, montrant en même temps des colliers de verroterie, des couteaux, des rubans et d'autres bagatelles. Les naturels leur firent signe de s'éloigner, mais en même temps regardèrent avec un air de curiosité et de désir les objets qu'on leur présentait. Bientôt quel-

ques-uns s'avancèrent dans la mer; les Anglais leur firent signe qu'ils souhaitaient d'avoir de l'eau et des cocos; plusieurs insulaires en allèrent chercher et se hasardèrent à l'apporter aux canots dans les coques des cocos dépouillés de leur enveloppe extérieure. On leur donna en échange de ces provisions, les bagatelles qu'on leur avait montrées, et des clous, auxquels ils parurent attacher plus de prix qu'au reste. Sur ces entrefaites un Indien trouva le moyen de voler un mouchoir de soie qui enveloppait toutes les marchandises qu'on leur destinait, et le fit avec tant d'adresse, que personne ne s'en aperçut. Les Anglais eurent beau faire signe ensuite qu'on leur avait dérobé un mouchoir, les naturels ou ne purent pas, ou ne voulurent pas les comprendre.

Le lendemain Furneaux en retournant à l'île avec les canots, fut bien étonné de voir sept grandes pirogues chacune à deux gros mâts, et tous les naturels sur la plage, prêts à s'embarquer. Ils firent signe aux Anglais de monter un peu plus haut. Ceux-ci se conformèrent à cette invitation, et, dès qu'ils furent descendus à terre, tous les Indiens s'embarquèrent et firent route à l'ouest. En passant devant la pointe occidentale de l'île, ils furent joints par deux canots. En s'éloignant de leur île, ils n'y laissèrent que quatre pirogues; ils continuèrent leur route à l'ouest sud-ouest, tant qu'on put les distinguer du haut de la grande hune. Leurs pirogues étaient à peu près longues de trente pieds, sur

quatre pieds de largeur et trois et demi de profondeur; deux de ces pirogues étaient doubles.

L'île est basse, unie, sablonneuse, bien plantée d'arbres, sans broussailles; elle abonde en plantes anti-scorbutiques; on y trouva trois citernes de très-bonne eau. Wallis en prit possession au nom du roi de la Grande-Bretagne, et la nomma *Queen-Charlotte's Island* (île de la Reine Charlotte). On doit lui savoir gré d'avoir recommandé aux personnes de son équipage qui allaient à terre, de ne rien endommager dans les cabanes des insulaires, et, pour avoir le fruit des cocotiers, de ne pas couper les arbres par le pied. L'île est entourée de brisans qui firent courir des dangers aux embarcations des Anglais. Elle a six mille de long sur un de large. Elle gît par 19° 18′ sud, et 138° 4′ ouest.

Les insulaires étaient de taille moyenne; ils avaient le teint brun, les cheveux noirs et épars sur les épaules. Les hommes étaient bien faits et les femmes belles. Leur vêtement consistait en une ceinture grossière. Leurs outils sont en coquilles et en pierres aiguisées et façonnées en forme de doloires, de ciseaux, d'alènes. Leurs pirogues sont faites de planches cousues ensemble, et attachées à des pièces de bois qui traversent le fond et s'élèvent le long des côtés. Les Anglais aperçurent des espèces de tombeaux où les cadavres étaient exposés sous un appentis, sans être enterrés.

Wallis en quittant cette île y laissa un pavillon

britannique flottant, avec le nom du vaisseau, et la date de son arrivée, gravés sur un morceau de bois et sur l'écorce de plusieurs arbres; il déposa aussi près des cabanes des naturels, des haches, des clous, des bouteilles, de la verroterie, et des pièces de monnaie, en dédommagement, dit-il, de l'incommodité qu'il avait pu occasionner à ces insulaires.

Peu de temps après, Wallis eut connaissance dans l'ouest sud-ouest d'une nouvelle île, basse et couverte d'arbres; mais on n'apercevait pas d'herbe sur le sol. Une vaste lagune lui donne l'apparence de deux îles dont les extrémités sont jointes par une chaîne de rochers sur lesquels la mer brise avec violence. On n'y découvrit ni cocotiers, ni cabanes; cependant en doublant la pointe occidentale, on y aperçut toutes les pirogues et les Indiens qui, à l'approche du *Dolphin*, avaient abandonné l'île de la Reine Charlotte. On compta huit doubles pirogues, et environ quatre-vingts insulaires, hommes, femmes et enfans. Les pirogues avaient été retirées sur la grève; les femmes et les enfans étaient placés tout autour. Les hommes étaient postés en avant avec leurs lances et leurs torches, faisant un grand bruit et dansant d'une manière fort étrange. Wallis nomma cette terre *île d'Egmont*, en l'honneur du premier lord de l'amirauté; on lui a conservé ce nom. Elle est située par 19° 20′ sud, et 138° 30′ ouest.

Une heure après, une autre île se fit voir à

l'ouest-sud-ouest ; elle était de même entourée de brisans ; on n'y distinguait pas un seul cocotier. Seize Indiens se tenaient au milieu des rochers de la pointe occidentale, ils ressemblaient en tout à ceux des îles que l'on avait reconnues ; on n'aperçut pas de canots. L'île fut nommée *île de Glocester*. Wallis vit successivement, en s'avançant à l'ouest, l'*île de Cumberland*, et l'*île du Prince Guillaume Henry*, auxquelles il ne s'arrêta pas, espérant trouver, en continuant la route, une terre plus élevée à l'abri de laquelle il pourrait jeter l'ancre, et où il pourrait se procurer les vivres frais dont il avait besoin.

Le 17 ses vœux ne furent pas encore exaucés ; il avait découvert le matin une terre, et le soir, quand il s'en fut approché, on vit une lumière sur le rivage, ce qui prouva que l'île était habitée, et fit espérer que l'on trouverait un mouillage le long de la côte. On remarqua avec grand plaisir que la terre était haute et couverte de cocotiers ; signe infaillible que l'on y trouverait de l'eau.

Le lendemain matin, tandis que l'on mettait les canots dehors pour aller reconnaître l'île, plusieurs pirogues s'en détachèrent ; mais dès que les Indiens virent les embarcations voguer vers la côte, ils y retournèrent. Le lieutenant Furneaux avait vu au moins une centaine d'habitans, et pensait que l'île en contenait un plus grand nombre. Il avait inutilement fait le tour de l'île pour découvrir un mouillage, et n'avait découvert qu'avec

beaucoup de peine un endroit où son canot pût aborder. Lorsqu'il fut près du rivage, il laissa tomber un grapin, et jeta un grelin aux Indiens réunis sur la grève, qui le saisirent et le tinrent ferme. Ils n'avaient point d'armes; quelques-uns tenaient à la main des bâtons blancs qui paraissaient être des marques d'autorité, car ceux qui les portaient s'avancèrent seuls, tandis que tous les autres restèrent en arrière. Furneaux conversa avec eux par signes; ils lui apportèrent un cochon, un coq, des cocos et des bananes; il leur donna en échange de la verroterie, un miroir, une hache, des peignes, et d'autres bagatelles. Les femmes, qui d'abord étaient restées à une certaine distance, n'eurent pas plus tôt aperçu ces objets de fantaisie, qu'elles accoururent avec un empressement extrême pour les considérer de plus près; mais les hommes les renvoyèrent aussitôt, ce qui sembla les mortifier et les mécontenter singulièrement.

Pendant que ces échanges se faisaient, un Indien passa sans être aperçu derrière un rocher, et, plongeant dans la mer, releva le grapin; en même temps ceux qui tenaient le grelin à terre, halèrent sur le grapin. Dès que les Anglais s'aperçurent de cette manœuvre, ils tirèrent un coup de fusil sur la tête de l'homme qui avait relevé le grapin; celui-ci le lâcha aussitôt en donnant des marques d'une surprise et d'une frayeur extraordinaires; les autres Indiens lâchèrent le grelin. Il n'y eut pas d'autre difficulté. Les hommes et les femmes que vit

Furneaux étaient vêtus d'une espèce d'étoffe ; les habitans lui parurent plus nombreux que l'île n'en pouvait nourrir ; et comme il aperçut plusieurs doubles pirogues très-grandes sur la grève, il jugea que des îles plus étendues, d'un accès plus facile, et où les provisions étaient abondantes, devaient se trouver à peu de distance. Cette conjecture parut plausible à Wallis, qui se détermina à s'avancer davantage à l'ouest. L'île que l'on quittait est presque circulaire, elle a environ deux milles de tour ; elle fut nommée *île d'Osnabruck* ; elle est située par 17° 51′ sud et 147° 30′ ouest.

Les conjectures de Furneaux ne tardèrent pas à se vérifier. Le 18 juin, après midi, une demi-heure depuis le départ de l'île d'Osnabruck, on aperçut une terre à l'ouest-sud-ouest ; on s'en approchait le 19 lorsque la brume obligea *le Dolphin* de mettre en travers. « Enfin, le temps s'étant éclairci, dit Wallis, nous fûmes très-surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues de grandeurs différentes, mais dans lesquelles il n'y avait pas moins de huit cents Indiens. Arrivés à portée de pistolet de notre vaisseau, ils s'arrêtèrent, nous regardèrent d'un air très-étonnés, puis se parlèrent entre eux. On leur montra toutes sortes de bagatelles, en les invitant par signes à monter à bord. Ils se retirèrent, et se réunirent comme pour tenir conseil, revinrent, firent le tour du vaisseau, et nous firent des signes d'amitié. L'un d'eux, qui tenait un rameau de bananier à la main, nous adressa

un discours qui dura près d'un quart d'heure, et jeta ensuite son rameau dans l'eau. Un moment après, comme on continuait à leur faire des signes pour monter à bord, un jeune homme alerte, vigoureux et bien fait, se hasarda à répondre à notre invitation ; il grimpa par les porte-haubans d'artimon ; quand il fut sur le pont, on lui présenta divers objets de quincaillerie ; il avait l'air de les regarder avec plaisir ; mais il ne voulut rien accepter que d'autres Indiens ne se fussent approchés, et, après un long discours, n'eussent jeté un rameau de bananier dans le vaisseau : alors il prit nos présens ; d'autres montèrent à bord de différens côtés. Une de nos chèvres en vint heurter un avec ses cornes par derrière ; surpris du coup, l'Indien se retourne et voit la chèvre qui, dressée sur ses pieds, se préparait à l'assaillir de nouveau. L'aspect de cet animal le frappa d'une terreur si grande qu'il se dépêcha de sortir du vaisseau, et tous les autres se hâtèrent de suivre son exemple. Cependant ils se remirent bientôt de leur frayeur, et revinrent à bord. Quand ils se furent familiarisés avec la vue de nos chèvres et de nos moutons, je leur montrai nos cochons et nos poules ; ils me firent entendre par signes qu'ils avaient chez eux ces deux espèces d'animaux. Je leur distribuai de la quincaillerie et des clous, en leur faisant signe d'aller à terre et d'en rapporter des cochons, des poules et des fruits ; mais ils eurent l'air de ne pas me comprendre. Cependant ils cherchaient à dérober tout ce qui se

trouvait à leur portée. Quelquefois notre vigilance fut en défaut; tandis qu'un de mes officiers parlait à l'un d'eux par signes, il en survint un par derrière qui lui ôta de dessus la tête son chapeau bordé, et, sautant dans la mer, l'emporta à la nage.

« Comme cet endroit ne nous offrait pas de mouillage, je prolongeai la côte en suivant les canots qui sondaient. Les pirogues des Indiens n'ayant pas de voiles, et ne pouvant se tenir près de nous, regagnèrent la terre. Elle nous offrait la perspective la plus agréable et la plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Près de la mer le pays est uni et couvert de différens arbres fruitiers, notamment de cocotiers. On apercevait entre ces arbres les maisons des Indiens, qui, dans l'éloignement, ressemblent à de longues granges. A trois milles du rivage, le pays s'élève en collines couronnées de bois; plus loin, elles atteignent une hauteur plus considérable, et donnent naissance à des rivières qui coulent jusqu'à la mer. Nous ne vîmes pas de bancs de sable, mais nous reconnûmes que l'île est bordée d'un récif interrompu par quelques ouvertures qui laissaient un passage. Sur les trois heures après midi, j'avançai vers une large baie qui semblait offrir un mouillage. Tandis que les canots y sondaient, j'observai qu'un grand nombre de pirogues les environnait. Soupçonnant que les Indiens avaient le dessein de les attaquer, et voulant prévenir tout sujet de querelle, je fis signal à mon monde de revenir; en même temps, pour intimider

les Indiens, je fis tirer neuf coups de pierriers par-dessus leurs têtes. Malgré l'effroi que notre feu leur avait causé, plusieurs pirogues s'efforcèrent de couper le chemin à un canot; mais comme il allait à la voile et que les pirogues n'étaient manœuvrées que par des pagaies, il se débarrassa de celles qui l'entouraient; mais il reçut une volée de pierres qui lui blessèrent quelques hommes. L'officier qui commandait la chaloupe vengea cette attaque en tirant un coup de fusil chargé à plomb à l'insulaire qui avait jeté la première pierre, et le blessa à l'épaule. Les compagnons de l'Indien le voyant blessé, se jetèrent à la mer, et tous les autres se mirent à fuir à force de rames, dans le plus grand désordre. Pendant qu'on hissait les embarcations à bord, une grande pirogue à voile s'avança vers nous; je l'attendis; elle marchait très-bien, et fut bientôt près de notre bord. Alors un insulaire se leva, prononça un discours qui dura cinq minutes, et jeta sur le vaisseau un rameau de bananier; nous en fîmes autant. Je leur donnai quelques bagatelles; ils eurent l'air content, et se retirèrent.

« Je continuai à côtoyer l'île; le 21, les canots revinrent m'annoncer qu'ils avaient trouvé un bon mouillage. Dès que le vaisseau fut en sûreté, les canots retournèrent pour sonder le long de la côte, et examiner un endroit où coulait un ruisseau. Dans ce moment une foule de pirogues se mirent en marche vers *le Dolphin*, portant des cochons, des poules et des fruits, qui furent échangés contre

de la quincaillerie et des clous. Cependant, lorsque nos canots s'approchèrent du rivage, les pirogues, dont plusieurs étaient doubles, firent voile vers nous. Elles se tinrent d'abord à quelque distance; mais lorsque les canots furent près de la plage, les Indiens devinrent plus hardis, et trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit canot; les Indiens qui les montaient tenaient leurs massues et leurs pagaies levées pour attaquer nos matelots. Ceux-ci, se voyant ainsi pressés, furent obligés de faire feu; ils tuèrent un Indien et en blessèrent grièvement un autre. Ces malheureux, en recevant le coup, tombèrent dans la mer; les autres Indiens s'y jetèrent après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, et les canots revinrent sans éprouver d'autre obstacle. Dès que les Indiens qui s'étaient jetés à l'eau virent nos canots demeurer en place sans chercher à leur faire aucun mal, ils rentrèrent dans leurs pirogues, et y reprirent leurs compagnons blessés; ils les dressèrent l'un et l'autre sur leurs pieds pour voir s'ils pourraient se tenir debout; et, reconnaissant que c'était impossible, ils essayèrent de les faire tenir assis; ils y réussirent pour celui qui n'était que blessé, et le soutinrent dans cette posture; mais voyant que l'autre était tout-à-fait mort, ils étendirent son corps au fond de la pirogue. Quelques pirogues retournèrent ensuite à terre, et d'autres revinrent au vaisseau pour trafiquer; ce qui nous prouva qu'ils étaient convaincus par notre conduite que lorsqu'ils agissaient

pacifiquement envers nous, ils n'auraient rien à craindre, et que s'il leur était arrivé des malheurs, ils se les étaient attirés.

« Les officiers qui commandaient les canots, m'annoncèrent que le fond était bon à un quart de mille de la côte; mais que l'on éprouvait une forte houle près de l'endroit où coulait le ruisseau. Les Indiens étaient venus en foule sur le rivage; plusieurs s'étaient approchés de la chaloupe avec des fruits et des bambous pleins d'eau; ils les avaient pressés jusqu'à l'importunité de descendre à terre, notamment les femmes, qui, se mettant absolument nues, s'efforçaient de les attirer par des gestes très-significatifs. Jusque-là nos matelots avaient résisté à la tentation. Sur ces entrefaites, des pirogues continuaient à se tenir près du vaisseau; mais les Indiens avaient commis tant de vols, que je défendis d'en recevoir aucun à bord.

« Les canots que j'avais envoyés à terre avec plusieurs pièces à l'eau, n'en rapportèrent que deux que les Indiens avaient remplies; mais, pour se payer de leur peine, ils avaient retenu les autres. Nos gens, qui ne voulaient pas quitter leurs embarcations, usèrent de tous les moyens possibles pour engager les Indiens à les leur rendre; ce fut inutile. Les Indiens, de leur côté, les pressaient fortement de venir à terre. Plusieurs milliers de naturels, hommes, femmes et enfans, étaient sur le rivage, quand les canots s'en éloignèrent.

Le 22, je renvoyai les canots faire de l'eau; ils

portaient des clous, des haches, et d'autres objets que je crus les plus propres à nous gagner l'amitié des Indiens. En même temps, un grand nombre de pirogues vint au vaisseau avec du fruit à pain, des bananes, un fruit ressemblant à la pomme, mais meilleur, des poules et des cochons; toutes ces provisions furent échangées pour les marchandises qui plaisaient aux Indiens.

« Les canots ne rapportèrent que quelques calebasses pleines d'eau. Le nombre des naturels qui garnissait le rivage, était si considérable, que nos gens n'avaient pas osé descendre, quoique les jeunes femmes répétassent leurs invitations pressantes par des gestes encore plus libres, et s'il est possible, plus clairs que la veille. Les fruits et les autres provisions furent étalés sur le rivage; on fit signe à nos gens de venir les prendre; ils résistèrent encore à cette nouvelle tentation, et se bornèrent à réclamer par signes les pièces à eau qu'on leur avait retenues la veille; les Indiens, de leur côté, furent sourds à cette demande. Nos canots s'éloignèrent, les femmes les poursuivirent en leur jetant des fruits, les huant, et leur donnant toutes les marques de mépris et de dérision qu'elles purent imaginer. »

Comme on avait aperçu du haut des mâts, une baie de l'autre côté d'une pointe de terre, Wallis se mit en route pour y aller; mais en doublant le récif qui borde la côte, son vaisseau toucha; on prit toutes les mesures requises pour le dégager;

mais il continuait de battre contre les rochers avec violence : il était environné de plusieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens qui paraissaient attendre son naufrage prochain : heureusement une brise de terre s'éleva, et aida à le détacher. Un instant après qu'il fut en sûreté, le vent fraîchit; mais quoiqu'il tombât ensuite assez promptement, la lame était si haute, et brisait avec tant de violence contre les roches, que si le vaisseau fût demeuré engagé une demi-heure de plus, il eût infailliblement été mis en pièces.

On trouva bon mouillage partout dans la nouvelle baie. « Le 24, à six heures du matin, dit Wallis, on commença à touer le vaisseau dans la baie. Bientôt, un grand nombre de pirogues vinrent le long du gaillard d'arrière; je chargeai le canonnier et deux officiers d'acheter les provisions qu'elles portaient, en défendant à tout autre personne du bord de commercer avec les Indiens. A huit heures, le nombre des pirogues était considérablement augmenté; les dernières qui vinrent étaient doubles, très-grandes, et portant chacune une quinzaine d'hommes forts et vigoureux. J'observai avec quelque inquiétude qu'elles étaient plutôt préparées pour le combat que pour le commerce, car on ne voyait au fond que des pierres. Comme j'étais encore très-incommodé et faible, je recommandai à M. Furneaux, mon premier lieutenant, de tenir une partie de notre monde toujours sous les armes, tandis que le reste de l'équi-

page était occupé à remorquer le vaisseau. Cependant il arrivait continuellement un plus grand nombre de pirogues chargées d'une marchandise que les autres ne nous avaient point encore apportée; c'étaient des femmes qui offraient à nos yeux toutes les postures lascives qu'on peut imaginer. Pendant que ces dames mettaient tous leurs charmes en œuvre pour nous séduire, les grandes pirogues chargées de pierres s'avancèrent autour du vaisseau, une partie des Indiens chantant d'une voix rauque, d'autres soufflant dans des conques marines, d'autres jouant de la flûte. Un instant après, un homme qui était couché sur une espèce de sopha, dans une des doubles pirogues, fit signe qu'il désirait s'approcher de mon bord; j'y consentis. Dès qu'il fut le long du vaisseau, il remit à une personne de l'équipage, une aigrette de plumes rouges et jaunes, en lui faisant signe de me la transmettre. Je la reçus avec des expressions d'amitié, et je pris sur-le-champ quelques bagatelles pour les lui offrir en retour; mais à mon grand étonnement, il s'était déjà un peu éloigné, et à un signal qu'il donna en jetant une branche de cocotier qu'il tenait à la main, un cri général s'éleva de toutes les pirogues; elles fondirent sur nous toutes à la fois, et nous lancèrent une grêle de pierres. La supériorité de nos armes pouvait seule nous assurer l'avantage sur la multitude qui nous assaillait ainsi sans motif; car une grande partie de mon équipage était malade et faible. J'ordonnai de faire feu sur les

Indiens; la décharge jeta d'abord du désordre parmi eux; mais bientôt ils revinrent à la charge. Il fallut faire jouer de nouveau notre mousqueterie et nos pièces d'artillerie; deux de celles-ci furent surtout dirigées contre un endroit du rivage où je voyais un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, et venant vers le vaisseau en toute hâte. Quand l'artillerie commença à raisonner, il n'y avait pas moins de trois cents pirogues autour du vaisseau, montées par plus de deux mille hommes, et de nouveaux renforts arrivaient continuellement de tous les côtés. Notre feu écarta bientôt les Indiens qui étaient près du vaisseau, et arrêta ceux qui se disposaient à venir sur nous: aussitôt que je vis une partie de nos ennemis faire retraite, et les autres se tenir paisibles, je fis cesser le feu, espérant qu'ils seraient assez convaincus de la supériorité de nos armes, pour ne pas renouveler leur attaque; j'étais malheureusement dans l'erreur. Un gros de pirogues dispersées se réunit de nouveau, resta quelque temps à considérer le vaisseau à un quart de mille de distance, puis, élevant tout à coup des pavillons blancs, s'avança vers l'arrière du bâtiment; les pierres lancées par des frondes avec beaucoup de force et d'adresse, recommencèrent en même temps à pleuvoir sur nous. Chacune de ces pierres pesait environ deux livres. Plusieurs blessèrent mes matelots qui en auraient souffert bien davantage sans une toile étendue au-dessus du pont pour nous défendre des ar-

deurs du soleil, et sans notre bastingage. D'autres pirogues se portèrent cependant vers l'avant du vaisseau, ayant probablement remarqué qu'on n'avait pas fait feu de cette partie; j'y fis porter sur-le-champ des pièces. Parmi les pirogues qui nous attaquaient de ce côté, j'en remarquai une où se trouvait probablement un chef, car le signal qui avait rassemblé les Indiens en était parti. Un boulet sépara cette pirogue en deux. A l'instant, les autres se dispersèrent avec tant de promptitude, qu'en une demi-heure il n'en resta pas une seule en vue, et que la foule innombrable qui couvrait le rivage s'enfuit avec la plus grande précipitation vers les collines.

« Alors, ne craignant plus d'être inquiété de nouveau, on toua le vaisseau dans la baie; le 24, vers midi, il y mouilla, et fut placé de manière qu'il protégeait l'endroit où l'on devait faire de l'eau. »

L'on prit possession de l'île, qui fut nommée *Ile du roi Georges III*. Ce nom n'a pas prévalu; la géographie a conservé celui de *Taïti*, que lui donnent les naturels; ou *O-taïti*, avec l'article.

« Tandis, continue Wallis, que mon monde était occupé à l'aiguade, on vit de l'autre côté du ruisseau, qui était large de trente-six pieds et guéable, deux hommes âgés; dès qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient découverts, ils eurent l'air effrayés et confus, et prirent une posture de supplians. M. Furneaux leur fit signe de traverser le ruisseau; l'un d'eux s'y détermina, puis s'avança en rampant

sur les mains et les genoux. M. Furneaux le releva, et tandis que l'Indien était encore tremblant, lui montra quelques-unes des pierres qui avaient été jetées dans le vaisseau, et s'efforça de lui faire entendre que, si ses compatriotes n'entreprenaient rien contre nous, nous ne leur ferions aucun mal; il ordonna de remplir deux barriques d'eau, pour donner à comprendre aux Indiens que nous en avions besoin, et en même temps lui montra des haches et d'autres objets, pour tâcher de lui indiquer que nous désirions d'avoir des provisions. Le vieillard recouvra un peu ses esprits durant cette conversation muette, et M. Furneaux, pour confirmer les témoignages d'amitié qu'il lui avait donnés, lui fit présent d'une hache, de clous, de colliers de verroterie, et d'autres bagatelles; après quoi il se rembarqua, laissant flotter le pavillon qu'il avait arboré à terre.

Aussitôt que les canots se furent éloignés, l'Indien s'approcha du pavillon, dansa à l'entour, puis se retira; il revint ensuite avec des branches d'arbres qu'il jeta à terre, et s'en alla encore. Nous le vîmes reparaître, quelque temps après, suivi d'une douzaine d'insulaires. Tous se mirent dans une posture suppliante, et s'approchèrent du pavillon à pas lents. Mais le vent étant venu à l'agiter, lorsqu'ils en étaient tout proches, ils se retirèrent avec la plus grande précipitation; ils en restèrent éloignés un peu de temps, occupés à le regarder; ils s'en allèrent ensuite, et rapportèrent bientôt deux

grands cochons qu'ils déposèrent au pied du mât du pavillon, et enfin, prenant courage, ils se mirent à danser. Cette cérémonie terminée, ils portèrent les cochons au rivage, lancèrent une pirogue à l'eau, et les mirent dedans; le vieillard, que distinguait une grande barbe blanche, s'embarqua seul avec ces deux animaux, et les amena au vaisseau; il nous adressa un discours, prit dans ses mains plusieurs feuilles de bananier, une à une, et nous les présenta, en proférant pour chacune, à mesure qu'il nous les donnait, quelques mots d'un ton de voix imposant et grave. Il nous remit ensuite les deux cochons en nous montrant la terre; je me disposais à lui faire quelques présens, mais il ne voulut rien accepter, et bientôt après retourna vers l'île.

« Pendant la nuit, qui fut très-sombre, nous entendîmes le bruit des tambours, des conques et d'autres instrumens, et nous vîmes beaucoup de lumières le long de la côte. Le 26, au point du jour, je ne découvris aucun habitant sur le rivage; mais j'observai que le pavillon avait été enlevé: sans doute qu'ils avaient fini par le mépriser, comme les grenouilles de la fable, leur roi soliveau. M. Furneaux alla à terre, et commença à faire emplir les pièces à eau; pendant que notre monde était occupé de ce travail, plusieurs Indiens se montrèrent de l'autre côté du ruisseau, avec le vieillard que l'on avait vu la veille, et qui passa vers les nôtres, apportant avec lui des fruits et des

poules que l'on envoya tout de suite au vaisseau. J'étais si faible en ce moment que j'avais à peine la force de me traîner; j'observais avec ma lunette d'approche ce qui se passait à terre. Sur les huit heures et demie, j'aperçus une multitude d'insulaires descendant une colline à un mille environ de notre détachement, et en même temps un grand nombre de pirogues qui doublaient la pointe occidentale de la baie, en serrant la côte de près. Je regardai à l'endroit où l'on faisait de l'eau, et je distinguai au travers des buissons, un grand nombre d'Indiens qui se glissaient par derrière; j'en vis aussi plusieurs milliers dans les bois, se pressant vers le lieu de l'aiguade, et des pirogues qui se hâtaient de doubler la pointe orientale de la baie. Alarmé de tous ces mouvemens, je dépêchai un canot pour en instruire M. Furneaux, et lui donner l'ordre de revenir à bord avec tout son monde, en laissant à terre, s'il le fallait, ses pièces à eau. M. Furneaux, qui s'était aperçu du danger, avait déjà rembarqué son détachement; voyant que les Indiens se glissaient vers lui, par derrière les bois, il leur envoya le vieil Indien, s'efforçant de leur faire entendre qu'ils se tinssent à l'écart et qu'il ne voulait que prendre de l'eau. Les Indiens, se voyant découverts, poussèrent de grands cris et s'avancèrent à la hâte; M. Furneaux entra dans le canot; les Indiens passèrent le ruisseau, et s'emparèrent des pièces à eau avec de grandes démonstrations de joie. Cependant les pirogues longeaient

le rivage avec beaucoup de célérité; les insulaires les suivaient à terre, excepté une multitude de femmes et d'enfans, qui se placèrent sur un monticule d'où l'on découvrait la baie. Dès que les pirogues, qui arrivaient de chaque extrémité de la baie, eurent dépassé le vaisseau, elles s'approchèrent du rivage pour prendre à bord d'autres Indiens portant de grands sacs qui, ainsi que nous le reconnûmes ensuite, étaient remplis de pierres. Alors ces pirogues réunies à d'autres parties du fond de la baie, s'avancèrent vers nous. Persuadé par ces préparatifs, qu'elles avaient formé le projet d'une seconde attaque, je pensai que moins le combat durerait, moins il serait meurtrier; et je me décidai à rendre cette action décisive, afin de mettre un terme à toutes les hostilités. On fit donc feu d'abord sur les pirogues réunies en groupe; ce qui produisit un si bon effet, que celles qui étaient à l'ouest regagnèrent le rivage avec précipitation, tandis que celles qui venaient du côté de l'est, côtoyant le récif, furent bientôt hors de la portée de notre canon. Je fis alors diriger le feu sur différentes parties du bois; aussitôt beaucoup d'Indiens en sortirent, et coururent au monticule, où les femmes et les enfans s'étaient placés pour voir le combat; ce tertre se trouvait en ce moment couvert de plusieurs milliers de naturels, qui se regardaient comme parfaitement en sûreté. Pour les convaincre de leur erreur, et leur prouver que nos armes portaient beaucoup plus loin qu'ils ne

l'auraient cru possible, ce qui me donnait lieu d'espérer que dorénavant ils ne nous attaqueraient plus, on tira vers eux quatre coups rasans; deux portèrent près d'un arbre au pied duquel un groupe d'Indiens était rassemblé. Frappés d'épouvante, ils disparurent en un clin d'œil. Après avoir ainsi nettoyé la côte, j'armai les canots, et j'envoyai les charpentiers escortés d'une forte garde pour détruire toutes les pirogues qui avaient été tirées à terre. Cette opération fut entièrement achevée avant midi, et plus de soixante pirogues, dont plusieurs avaient soixante pieds de longueur, furent mises en pièces. On n'y trouva que des pierres et des frondes; deux petites seulement portaient des fruits, des poules et des cochons.

« A deux heures après-midi, neuf insulaires sortirent du bois, tenant à la main des branchages verts qu'ils plantèrent en terre, près des bords du ruisseau, et se retirèrent. Un instant après ils revinrent, portant des cochons qui avaient les jambes liées, les placèrent auprès des branches et s'en allèrent encore; ils reparurent une troisième fois, apportant d'autres cochons et des chiens qui avaient les jambes liées au-dessus de la tête; ils rentrèrent ensuite dans le bois, puis se montrèrent avec des paquets d'une étoffe qu'ils emploient dans leurs vêtemens, les placèrent sur le rivage, et nous appelèrent pour venir les prendre. Comme nous étions éloignés de terre d'environ trois encablures, nous ne pouvions pas reconnaître en quoi consistaient ces gages de

paix. Nous parvînmes cependant à distinguer les cochons et les pièces d'étoffe ; mais en voyant les chiens, avec leurs pates liées sur le cou, s'élever à plusieurs reprises, et marcher quelque temps debout et droits, nous les prîmes pour une espèce d'animal étrange et inconnu, et nous étions très-impatiens de les regarder de plus près. J'expédiai donc un canot au rivage, et notre étonnement cessa. Notre détachement y trouva neuf forts cochons, des chiens et des étoffes. On prit les cochons, on délia les chiens; et, en échange, on déposa sur le rivage des haches, des clous et d'autres objets, en faisant signe à plusieurs Indiens de les emporter avec leurs étoffes. Le canot était à peine revenu à bord, que les Indiens apportèrent encore deux cochons et nous hélèrent. Le canot retourna à la côte, prit les cochons, mais laissa encore l'étoffe, quoique les Indiens fissent signe que l'on devait aussi l'emporter. On me dit que les insulaires n'avaient touché à rien de ce qui avait été laissé sur le rivage; alors, un de nous pensa que s'ils n'acceptaient pas ce que nous leur avions offert, c'était parce que nous ne voulions pas prendre leur étoffe. L'événement prouva la justesse de cette supposition : car, dès que l'étoffe eut été mise à bord du canot, les Indiens s'avancèrent et emportèrent dans les bois, avec de grandes démonstrations de joie, tout ce que je leur avais envoyé. Nos canots allèrent alors au ruisseau, et remplirent toutes nos futailles. Elles n'avaient pas

souffert pendant que les Indiens en avaient été maîtres; nous n'avions perdu qu'un seau de cuir et un entonnoir.

« Le 27, dès que notre détachement fut à terre pour remplir les barriques, le même vieillard qui avait déjà passé le ruisseau, parut, tint un long discours, et traversa l'eau. L'officier lui montra les pierres rangées en pilles sur le rivage, où je les avais fait porter, et des sacs, remplis de pierres, pris dans les pirogues que l'on avait brisées; puis il s'efforça de lui faire entendre que les Indiens avaient été les aggresseurs, et que le mal que nous leur avions causé, n'avait eu d'autre motif que la nécessité de nous défendre. Le vieillard eut l'air de comprendre ce qu'on voulait lui dire, mais sans en convenir. Il adressa un discours à ses compatriotes, en leur montrant du doigt les pierres, les frondes et les sacs; son émotion était visible; de temps en temps ses regards, ses gestes, sa voix, étaient capables d'effrayer. Cependant son agitation se calma par degrés, et l'officier qui, à son grand regret, n'avait pas compris un seul mot de son discours, tâcha de le convaincre, par tous les signes qu'il put imaginer, que nous désirions vivre en paix avec les Indiens, et que nous étions disposés à leur donner toutes les marques d'amitié qui seraient en notre pouvoir. Il lui serra la main, l'embrassa, et lui offrit différens petits présens qu'il jugea lui être les plus agréables. Il essaya aussi de lui faire comprendre que nous

désirions d'obtenir d'eux des provisions; que nous nous tiendrions d'un côté du ruisseau; que les Indiens devaient rester sur l'autre, et ne pas venir en trop grand nombre à la fois. Le vieillard se retira, l'air très-satisfait; avant midi, il s'était établi, entre les insulaires et nous, un commerce régulier, qui nous fournit en abondance des cochons, de la volaille et des fruits; de sorte que tous les hommes de l'équipage, sains ou malades, eurent de ces provisions fraîches à discrétion.

« L'harmonie ainsi établie, et toutes choses réglées, à la satisfaction mutuelle des deux partis, j'envoyai à terre le chirurgien et le second lieutenant, pour examiner le local, et choisir un endroit où les malades pussent être débarqués. A leur retour, ils me dirent que toutes les parties du rivage qu'ils avaient parcourues leur avaient semblé également saines et convenables; mais que, pour la sûreté, ils n'en trouvaient point de meilleure que l'endroit où l'on faisait de l'eau, parce que les malades pourraient y être sous la protection du vaisseau et défendus par une garde, et qu'on pourrait aisément les empêcher de s'écarter dans le pays, et de rompre le régime qu'ils devaient observer. Les malades furent donc placés dans cet endroit, et je chargeai le canonnier de commander la garde que je leur donnais. On dressa une tente pour les défendre du soleil et de la pluie, et le chirurgien fut chargé de veiller à leur conduite. Après avoir établi ses malades dans leur tente,

comme il se promenait avec son fusil, un canard sauvage passa au-dessus de sa tête; il le tira, et l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étaient de l'autre côté de la rivière. Ils furent saisis d'une terreur panique, et s'enfuirent tous. Quand ils furent à quelque distance, ils s'arrêtèrent; il leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda, non sans la plus grande crainte, et le vint mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards passa, le chirurgien tira de nouveau et en tua heureusement trois. Cet événement donna aux insulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille se seraient enfuis comme un troupeau de moutons, à la vue d'un fusil tourné contre eux. Il est probable que la facilité avec laquelle nous les tînmes depuis en respect, et leur conduite régulière dans le commerce, furent en grande partie dues à ce qu'ils avaient vu dans cette occasion des effets de cet instrument meurtrier.

« Comme je prévoyais qu'un commerce particulier s'établirait bientôt entre ceux de nos gens qui seraient à terre et les naturels du pays, et qu'en les abandonnant à eux-mêmes sur cet article, il pourrait s'élever beaucoup de querelles et de désordres, j'ordonnai que tout le commerce se ferait par l'intermédiaire du canonnier. Je le chargeai de veiller à ce que personne ne se permît aucune violence ni aucune fraude envers les Indiens, et d'attacher à nos intérêts, par tous les moyens possibles, le vieillard qui nous avait jusqu'alors bien servis. Le

canonnier remplit mes intentions avec beaucoup d'exactitude et de fidélité. Il porta ses plaintes contre ceux qui transgressaient mes ordres, conduite qui fut avantageuse aux Indiens ainsi qu'à nous. Comme je punis les premières fautes avec la sévérité nécessaire, je prévins par là celles qui pouvaient produire des conséquences désagréables. Nous dûmes beaucoup aussi au vieillard qui ramenait ceux des nôtres qui s'écartaient du camp, et dont les avis servirent à tenir nos gens perpétuellement sur leurs gardes. Les Indiens cherchaient de temps en temps à nous voler quelque chose; mais il trouvait toujours le moyen de faire rapporter ce qui avait été dérobé, par la crainte du fusil, sans qu'on tirât un seul coup. Un d'eux eut un jour l'adresse de traverser la rivière sans être vu, et de dérober une hache. Dès que le canonnier s'aperçut qu'elle lui manquait, il le fit entendre au vieillard, et prépara sa troupe, comme s'il eût voulu aller dans les bois à la poursuite du voleur. Le vieillard lui fit signe qu'il lui épargnerait cette peine; et, partant sur-le-champ, il revint bientôt avec la hache. Le canonnier demanda qu'on mît le voleur entre ses mains; le vieillard y consentit, non sans beaucoup de répugnance. Quand l'Indien fut amené, le canonnier le reconnut comme ayant déjà fait plusieurs vols, et l'envoya prisonnier à bord du vaisseau. Je ne voulais le punir que par la crainte d'une punition; je me laissai donc fléchir par les sollicitations et les prières; je lui rendis la liberté,

et je le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain et sauf, leur satisfaction fut égale à leur étonnement ; ils le reçurent avec des acclamations universelles, et le conduisirent tout de suite dans les bois. Mais le jour suivant il revint, et apporta au canonnier, comme pour expier sa faute, une grande quantité de fruit à pain et un gros cochon tout rôti.

« Cependant la partie de l'équipage restée à bord s'occupait à calfater et à peindre les hauts du vaisseau, à raccommoder les agrès, à arrimer dans la cale, et à faire tout les autres travaux nécessaires dans notre situation. Ma maladie, qui était une colique bilieuse, augmenta si fort, que je fus obligé de me mettre au lit. Mon premier lieutenant continuait d'être fort mal, et notre munitionnaire était dans l'impossibilité de faire ses fonctions. Le commandement fut dévolu tout entier à M. Furneaux, mon second lieutenant, à qui je donnai des ordres généraux, en lui recommandant d'avoir une attention particulière sur ceux de nos gens qui étaient à terre. Je réglai aussi qu'on donnerait du fruit et de la viande fraîche à l'équipage, tant qu'on pourrait s'en procurer, et que les canots seraient toujours de retour au vaisseau au soleil couchant. Ces ordres furent suivis avec tant d'exactitude et de prudence, que durant toute ma maladie je ne fus troublé par aucune affaire, et que je n'eus pas le chagrin d'entendre une seule plainte. L'équipage fut constamment fourni de porc frais, de

volaille et de fruit en telle abondance, que lorsque je quittai mon lit, après l'avoir gardé près de quinze jours, je les trouvai si frais et si bien portans, que j'avais peine à croire que ce fussent les mêmes hommes.

« Le 29, un des gens de la troupe du canonnier trouva un morceau de salpêtre presque aussi gros qu'un œuf. Comme c'était là un objet aussi important que curieux, on fit tout de suite des recherches pour savoir d'où il venait. Le chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étaient à terre s'il l'avait apporté du vaisseau. On fit la même question à tout le monde à bord; et chacun déclara qu'il n'avait jamais rien eu de pareil. On s'adressa aux Indiens pour avoir quelques éclaircissemens; mais la difficulté de se faire entendre par signes des deux côtés, fut cause qu'on ne put rien apprendre d'eux sur ce sujet : au reste, durant tout notre séjour dans l'île, l'on ne trouva pas d'autre morceau.

« Tandis que le commerce se faisait ainsi à terre, nous jetions souvent nos filets sans rien prendre; mais nous n'en fûmes pas fort affligés, les vivres que nous tirions de l'île nous mettant en état de faire faire chaque jour à l'équipage un repas somptueux.

« Les choses demeurèrent dans le même état jusqu'au 2 juillet que, notre vieillard étant absent, nous vîmes tout à coup diminuer les fruits et les autres provisions que nous avions reçus jusqu'alors. Nous en eûmes cependant assez pour en distribuer

encore beaucoup, et pour en donner en abondance aux malades et aux convalescens.

« Le 3, nous abattîmes le vaisseau pour visiter la quille que nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, aussi saine qu'au sortir du chantier. Durant tout ce temps, aucun des insulaires n'approcha de nos canots, et ne vint au vaisseau en pirogue. Ce même jour, vers midi, nous prîmes un très-grand requin, et, quand les canots nous amenèrent nos gens pour dîner, nous envoyâmes le monstre à terre. Le canonnier voyant des naturels de l'autre côté de la rivière, leur fit signe de venir à lui; ils se rendirent à son invitation; il leur donna le requin qu'ils coupèrent en morceaux et qu'ils emportèrent, ayant l'air très-satisfait.

« Le 5, le vieillard reparut à la tente qui servait de lieu de marché, et fit entendre au canonnier qu'il était allé dans l'intérieur du pays pour déterminer les habitans à lui apporter leurs cochons, leurs volailles et leurs fruits, dont les endroits voisins de l'aiguade étaient presque épuisés. Le bon effet de sa démarche fut bientôt sensible; car beaucoup d'Indiens, que nos gens n'avaient pas encore vus, arrivèrent avec des cochons beaucoup plus gros qu'aucun de ceux que nous avions reçus auparavant. Le bon homme se hasarda lui-même à venir au vaisseau dans sa pirogue, et m'apporta en présent un cochon tout rôti. Je fus très-content de son attention et de sa générosité, et je lui donnai, pour son cochon, un pot de fer, un miroir, un

verre à boire et d'autres choses que lui seul dans l'île possédait.

« Tandis que nos gens étaient à terre, on permit à plusieurs jeunes femmes de traverser la rivière. Quoiqu'elles fussent très-disposées à accorder leurs faveurs, elles en connaissaient trop bien la valeur pour les donner gratuitement. Le prix en était modique, mais cependant tel encore, que les matelots n'étaient pas toujours en état de le payer. Ils se trouvèrent par là exposés à la tentation de dérober les clous et tout le fer qu'ils pouvaient détacher du navire. Les clous que nous avions apportés pour le commerce n'étant pas toujours sous leur main, ils en arrachèrent de différentes parties du vaisseau; il résulta de là un double inconvénient, le dommage qu'en souffrit le navire et un haussement considérable des prix du marché. Quand le canonnier offrit, comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur, les habitans refusèrent de les prendre et en montrèrent de plus grands, en faisant signe qu'ils en voulaient de semblables. Quoique j'eusse promis une forte récompense au dénonciateur, on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus très-chagrin de ce contre-temps, mais je le fus encore davantage en m'apercevant d'une supercherie que quelques matelots avaient employée avec les insulaires. Ne pouvant pas avoir de clous, ils dérobaient le plomb, et le coupaient en forme de clous. Plusieurs Indiens, qui avaient été payés avec cette mauvaise

monnaie, portaient, dans leur simplicité, ces clous de plomb au canonnier, en lui demandant qu'il leur donnât des clous de fer à la place. Il ne pouvait leur accorder leur demande, quelque juste qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb monnaie, j'aurais encouragé les matelots à le dérober, et fourni un nouveau moyen de hausser pour nous les prix et de rendre les provisions plus rares. Il était donc nécessaire, à tous égards, de décrier absolument la monnaie des clous de plomb, quoique, pour notre honneur, j'eusse été bien aise de ne pas la refuser des Indiens qu'on avait trompés.

« Le 7, j'envoyai un des contre-maîtres, avec trente hommes, à un village peu éloigné du marché, dans l'espérance qu'on pourrait y acheter des provisions au premier prix; mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus ce jour-là en état de sortir pour la première fois de ma chambre, et le temps étant fort beau, je fis, dans un canot, environ quatre milles le long de la côte. Je trouvai tout le pays très-peuplé et extrêmement agréable. Je vis aussi plusieurs pirogues, mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment. Les Indiens semblaient ne faire aucune attention à nous, lorsque nous passions. Vers midi, je retournai au vaisseau: le commerce que nos gens avaient établi avec les femmes de l'île, les rendait beaucoup moins dociles aux ordres que j'avais donnés pour régler leur conduite à terre. Je jugeai donc nécessaire de faire lire l'ordonnance, et je punis Jacques Proctor, caporal

des soldats de marine, qui non-seulement avait quitté son poste et insulté l'officier, mais qui avait frappé le maître d'équipage au bras, d'un coup si violent, qu'il l'avait jeté à terre.

« Le 8, j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Il rencontra quelques naturels qui lui firent un accueil amical. Plusieurs de ces bons Indiens vinrent à bord de notre canot, et paraissaient d'un rang au-dessus du commun, tant par leurs manières que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulières; et, pour découvrir ce qui pourrait leur faire plus de plaisir, je mis devant eux une monnaie portugaise, une guinée, une couronne ou pièce de cinq shillings, une piastre espagnole, des shillings, des demi-pence neufs et deux grands clous, en leur faisant entendre par signes qu'ils étaient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeraient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand empressement, ensuite les demi-pence; mais l'or et l'argent furent négligés. Je leur présentai donc encore des clous et des demi-pence, et je les renvoyai à terre infiniment heureux.

Cependant notre marché était très-mal fourni, les Indiens refusant de nous vendre des vivres à l'ancien prix, et faisant toujours signe qu'ils voulaient de grands clous. Il devint aussi nécessaire d'examiner le vaisseau avec plus de soin, pour découvrir en quels endroits on en avait arraché des clous : nous trouvâmes que tous les taquets étaient détachés, et qu'il n'y avait pas un hamac auquel

on eût laissé ses clous. Je mis en œuvre tous les moyens possibles pour découvrir les voleurs, mais sans aucun succès. J'allai jusqu'à défendre que personne allât à terre avant qu'on eût trouvé les auteurs du vol. Je ne gagnai rien, et je fus obligé de faire punir Proctor, le caporal, qui se mutina de nouveau.

Le 11, dans l'après-midi, le canonnier vint à bord avec une grande femme qui paraissait âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable et d'un port majestueux. Il me dit qu'elle ne faisait que d'arriver dans cette partie de l'île, et que voyant le grand respect que lui montraient les habitans, il lui avait fait quelques présens; qu'elle l'avait invité à venir dans sa maison située à environ deux milles dans la vallée, et qu'elle lui avait donné des cochons, après quoi elle était retournée avec lui au lieu de l'aiguade, et lui avait témoigné le désir d'aller au vaisseau; ce qu'il avait jugé convenable à tous égards de lui accorder. Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions, et paraissait sans défiance et sans crainte, même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle se conduisit, pendant tout le temps qu'elle fut à bord, avec cette aisance qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu que je jetai sur ses épaules, où je l'attachai avec des rubans; il lui descendait jusqu'aux pieds. J'y ajoutai un miroir, de la verroterie de différentes sortes, et plusieurs autres choses

qu'elle reçut de fort bonne grâce et avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avais été malade, et me montra le rivage du doigt; je compris qu'elle voulait dire que je devais aller à terre pour me rétablir parfaitement, et je tâchai de lui faire entendre que j'irais le lendemain matin. Lorsqu'elle voulut retourner dans l'île, j'ordonnai au canonnier de l'accompagner : après l'avoir mise à terre, il la conduisit jusqu'à son habitation, qu'il me décrivit comme très-grande et fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avait beaucoup de gardes et de domestiques, et qu'à une petite distance de cette maison, elle en avait une autre fermée d'une palissade.

« Le 12 au matin, j'allai à terre pour la première fois, et la princesse, ou plutôt la reine (car elle paraissait en avoir l'autorité), vint bientôt à moi, suivie d'un nombreux cortége. Comme elle aperçut que ma maladie m'avait laissé beaucoup de faiblesse, elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras, et de me porter non-seulement au-delà de la rivière, mais jusqu'à sa maison; on rendit par ses ordres le même service à mon premier lieutenant, au munitionnaire et à quelques autres de nos gens affaiblis par la maladie. J'avais ordonné un détachement qui nous suivit : la multitude s'assemblait en foule à notre passage; mais au premier mouvement de la main de la reine, sans qu'elle dît un seul mot, le peuple s'écartait et nous laissait passer librement. Quand nous approchâmes de sa maison, un grand nombre de personnes de l'un et

de l'autre sexe vinrent au-devant d'elle; elle me les présenta, en me faisant comprendre par ses gestes qu'ils étaient ses parens; et, me prenant la main, elle la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison qui embrassait un espace de terrain long de trois cent vingt-sept pieds et large de quarante-deux; elle était formée d'un toit couvert de feuilles de palmier, soutenu par trente-neuf piliers de chaque côté, et quatorze dans le milieu. La partie la plus élevée du toit en dedans avait trente pieds de hauteur, et les côtés de la maison au-dessous des bords du toit en avaient douze, et étaient ouverts. Aussitôt que nous fûmes assis, elle appela quatre jeunes filles auprès de nous, les aida elle-même à ôter mes souliers, mes bas et mon habit, et les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant et au munitionnaire; mais non à aucun de ceux qui paraissaient se bien porter. Pendant que cela se passait, notre chirurgien, qui s'était fort échauffé en marchant, ôta sa perruque. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette vue, attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa tous les yeux, et qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque temps sans mouvement et dans le silence de l'étonnement, qui n'eût pas été plus grand s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon séparé de son corps. Cependant les jeunes femmes qui nous

frottaient reprirent bientôt leurs fonctions, qu'elles continuèrent environ une demi-heure, après quoi elles nous rhabillèrent, et, comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie. Nous nous trouvâmes fort bien de leurs soins, le lieutenant, le munitionnaire et moi. Ensuite notre généreuse bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes avec lesquelles elle m'habilla à la mode du pays, ainsi que tous ceux qui étaient avec moi. Je résistai d'abord à cette faveur; mais ne voulant pas paraître indifférent à une chose qu'elle imaginait devoir me faire plaisir, je cédai. Quand nous partîmes, elle nous fit donner une truie pleine, et nous accompagna jusqu'à notre canot. Elle voulait qu'on me portât encore; mais comme j'aimais mieux marcher, elle me prit par le bras; et toutes les fois que nous trouvions dans notre chemin de l'eau ou de la boue à traverser, elle me soulevait avec autant de facilité que j'en aurais eu à rendre le même service à un enfant dans mon état de santé.

« Le lendemain matin, 13, je lui envoyai par le canonnier six haches, six faucilles et plusieurs autres présens. A son retour, mon messager me dit qu'il avait trouvé la reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domestiques lui portaient les mets tout préparés, la viande dans des écales de cocos, et les coquillages dans des espèces d'augets de bois semblables à ceux dont les bouchers se servent : Elle les distribuait ensuite de ses propres mains à tous ses hôtes qui étaient assis et rangés autour de

la grande maison. Ensuite, elle s'assit sur une espèce d'estrade, et deux femmes placées à ses côtés lui donnèrent à manger; les femmes lui présentaient les mets avec leurs doigts : elle n'avait que la peine d'ouvrir la bouche. Lorsqu'elle aperçut le canonnier, elle lui fit servir une portion; il ne put pas nous dire ce que c'était, mais il crut que c'était une poule coupée en petits morceaux avec des corossols, et assaisonnée avec de l'eau salée. Il trouva au reste le mets fort bon. La reine accepta les choses que je lui envoyais, et en parut très-satisfaite. Après que cette liaison avec la reine fut établie, les provisions de toute espèce devinrent plus communes au marché : mais malgré leur abondance, nous fûmes encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée, notre commerce se trouvant gâté par les clous que nos gens avaient dérobés pour les donner aux femmes. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iraient à terre, et je défendis qu'aucune femme passât la rivière.

« Le 15 au matin j'envoyai M. Furneaux avec tous les canots et soixante hommes à l'ouest, pour examiner le pays, et voir ce qu'on pouvait en tirer. A midi, il revint après avoir fait environ six milles le long de la côte. Il trouva le pays très-agréable et très-peuplé, abondant en cochons, en volailles, en fruits et en végétaux de différentes sortes; les naturels ne lui opposèrent aucun obstacle, mais ne parurent point disposés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auraient bien voulu acheter.

Ils lui donnèrent cependant des cocos et des bananes, et ils lui vendirent enfin neuf cochons et quelques poules. Le lieutenant pensa qu'on pourrait facilement les amener par degrés à un commerce suivi; mais la distance du vaisseau était trop grande, et il fallait envoyer trop de monde à terre pour y être en sûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues sur le rivage, et quelques-unes en construction. Il observa que tous leurs outils étaient de pierre, de coquilles et d'os, et il en conclut qu'ils n'avaient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes chez eux que des cochons et des chiens, ni aucun vaisseau de terre; de sorte que tous leurs mets étaient cuits au four ou rôtis. Dépourvus de vases où l'eau pût être contenue et soumise à l'action du feu, ils n'avaient pas plus l'idée qu'elle pût être échauffée que rendue solide. Aussi, comme la reine était un jour à déjeûner à bord du vaisseau, un des Indiens les plus considérables de sa suite, que nous crûmes être un prêtre, voyant le chirurgien remplir la théière en tournant le robinet de la bouilloire qui était sur la table; après avoir remarqué ce qu'on venait de faire, avec une grande curiosité et beaucoup d'attention, tourna le robinet, et reçut l'eau sur sa main : aussitôt qu'il se sentit brûlé, il poussa des cris et commença à danser tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur et de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui était arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui,

avec une surprise mêlée de quelque terreur. Le chirurgien, cause innocente du mal, y appliqua un remède, mais il se passa quelque temps avant que le pauvre homme fût soulagé.

« Le 16, M. Furneaux tomba très-malade; ce qui me fit beaucoup de peine, parce que mon premier lieutenant n'était pas encore rétabli, et que j'étais moi-même encore d'une grande faiblesse. Je fus encore obligé ce jour-là de punir Proctor, le caporal des soldats de marine, pour sa mutinerie. La reine avait été absente depuis plusieurs jours, mais les naturels nous firent entendre qu'elle serait de retour le lendemain.

« Le 17, elle vint en effet sur le rivage, et bientôt après un grand nombre de gens, que nous n'avions jamais vus auparavant, apportèrent au marché des provisions de toute espèce. Le canonnier envoya au vaisseau quatorze cochons et une grande quantité de fruits.

« Le 18 après-midi, la reine vint à bord, et m'apporta deux gros cochons en présent, car jamais elle ne voulut consentir à rien recevoir en échange. Le soir, le maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent. Aussitôt qu'ils furent débarqués, elle le prit par la main, et ayant fait un discours au peuple qui les environnait en foule, elle le mena à sa maison, où elle l'habilla à la manière du pays, comme elle en avait usé avec nous auparavant.

« Le 19, nous reçûmes plus de denrées que nous

n'en avions jusqu'à présent pu obtenir en un jour; quarante-huit cochons ou cochons de lait, quatre douzaines de poules, du fruit à pain, des bananes, des corossols et des cocos presque sans nombre.

« Le 20, le commerce se soutint avantageusement; mais l'après-dînée on découvrit que François Pinckney, un des matelots, avait arraché les taquets de la grande écoute, et les avait jetés dans la mer, après avoir dérobé les clous. M'étant assuré du coupable, j'assemblai tout l'équipage; et après avoir exposé son crime avec toutes les circonstances qui l'aggravaient, je le condamnai à courir trois fois la bouline, en faisant le tour du pont. Toute ma rhétorique ne produisit pas beaucoup d'effet; car la plus grande partie de l'équipage étant coupable du même délit, il fut traité si doucement, que les autres furent plutôt encouragés par l'espérance de l'impunité qu'effrayés de la crainte de la punition. Il ne me resta d'autre moyen d'empêcher la destruction entière du vaisseau, et l'enchérissement des denrées à un taux où nous aurions bientôt manqué de moyens de les payer, que de défendre à tout le monde d'aller à terre, excepté à ceux qui faisaient de l'eau et du bois, et à la garde que je leur donnais.

« Le 21, la reine vint de nouveau à bord du vaisseau, et fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent, pour lesquels, à son ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut près de quitter le navire, elle fit en-

tendre qu'elle désirait que j'allasse à terre avec elle ; à quoi je consentis en prenant plusieurs officiers avec moi. Quand nous fûmes arrivés à sa maison, elle me fit asseoir ; et, prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure, que je n'avais vue à personne qu'à elle, était assez agréable. Elle attacha aussi à mon chapeau, et aux chapeaux de ceux qui étaient avec moi, une espèce de guirlande faite de tresses de cheveux, et nous fit entendre que c'étaient ses propres cheveux, et qu'elle-même les avait tressés ; elle nous donna quelques nattes très-adroitement travaillées. Le soir, elle nous accompagna jusqu'au rivage, et, lorsque nous entrâmes dans notre canot, elle nous donna une truie et une grande quantité de fruits. En partant, je lui fis comprendre que je quitterais l'île dans sept jours ; elle me demanda par signes d'en demeurer encore vingt, en me faisant entendre que j'irais dans l'intérieur du pays, à deux journées de la côte ; que j'y passerais quelques jours, et que j'en rapporterais une grande provision de cochons et de volailles. Je lui répliquai, toujours par signes, que j'étais forcé de partir dans sept jours, sans autre délai, sur quoi elle se mit à pleurer ; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la tranquilliser un peu.

« Le 22 au matin, le canonnier nous envoya au moins vingt cochons avec beaucoup de fruits. Nos entre-ponts étaient alors pleins de cochons et de vo-

lailles. D'abord nous ne tuâmes que les petits, gardant les autres pour notre provision à la mer. Cependant quand nous vîmes, à notre grand chagrin, qu'on ne pouvait faire manger autre chose que du fruit tant aux cochons qu'aux poules, sans beaucoup de difficulté, nous fûmes forcé de les tuer beaucoup plus tôt que nous n'aurions fait. Nous avons pourtant apporté vivans en Angleterre un verrat et une truie.

« Le 23, nous eûmes une pluie très forte avec des coups de vent qui abattirent plusieurs arbres sur la côte, mais la tempête fut peu sensible dans l'endroit où le vaisseau était mouillé.

« Le 24, j'envoyai au vieillard qui avait été si utile au canonnier dans nos marchés, un autre pot de fer, des haches, des serpes, des faucilles, et une pièce de drap. J'envoyai aussi à la reine deux dindons, deux oies, trois pintades, une chatte pleine, de la porcelaine, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs, et environ seize sortes de semences potagères, une bêche; enfin une grande quantité de pièces de coutellerie, comme couteaux, ciseaux et autres objets. Nous avions déjà semé plusieurs sortes de plantes potagères, et des pois en différens endroits, et nous avions eu le plaisir de les voir lever très-heureusement; cependant il n'en restait rien quand le capitaine Cook visita l'île. J'envoyai aussi à la reine deux pots de fer et quelques cuillers; elle donna

de son côté au canonnier dix-huit cochons et quelques fruits.

« Le 25 au matin, j'envoyai à terre M. Gore, un des contre-maîtres, avec tous les soldats de marine, quarante matelots et quatre midshipmen; ils avaient ordre de s'avancer dans la vallée le long de la rivière, aussi loin qu'ils pourraient, d'examiner le sol et les productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveraient, de remonter aux sources des ruisseaux qu'ils verraient descendre des montagnes, et d'observer s'ils charriaient des minéraux ou des métaux. Je les avertis de se tenir continuellement sur leurs gardes contre les habitans, et d'allumer un feu comme un signal, s'ils étaient attaqués. En même temps, je plaçai un détachement sur le rivage, et je dressai une tente sur une pointe de terre pour observer une éclipse de soleil. Le temps étant fort clair, notre observation fut faite avec une grande exactitude.

« Après avoir fini notre observation, j'allai chez la reine, et je lui montrai le télescope, qui était de réflexion. Elle en admira la structure : je m'efforçai de lui en faire comprendre l'usage, et, le fixant sur plusieurs objets éloignés qu'elle connaissait bien, mais qu'elle ne pouvait distinguer à la simple vue, je les lui fis regarder par le télescope : dès qu'elle les vit, elle tressaillit et recula d'étonnement; et, dirigeant ses yeux vers l'endroit sur lequel l'instrument portait, elle demeura quelque temps immobile et sans parler. Elle retourna au télescope, et,

le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir avec les yeux les objets que le télescope lui avait montrés. En les voyant ainsi paraître et disparaître alternativement, son visage et ses gestes exprimaient un mélange d'étonnement et de plaisir, que j'entreprendrais vainement de décrire. Je fis emporter le télescope, et je l'invitai, elle et plusieurs chefs qui étaient avec elle, à venir avec moi à bord du vaisseau. J'avais en cela pour objet la sûreté entière du détachement que j'avais envoyé dans le pays; car je pensais que tant qu'on verrait la reine et les principaux habitans entre mes mains, on se garderait bien de faire aucune violence à nos gens à terre. Quand nous fûmes à bord, je commandai un bon dîner; mais la reine ne voulut ni boire ni manger. Sa suite mangea de fort bon appétit tout ce qu'on leur servit, mais on ne put leur faire boire que de l'eau pure.

« Le soir nos gens revinrent de leur expédition, et parurent au rivage; alors je renvoyai la reine et sa suite : en partant, elle me demanda par signes si je persistais toujours dans ma résolution de laisser l'île au temps que j'avais fixé; et lorsque je lui eus fait entendre qu'il m'était impossible de demeurer plus long-temps, elle exprima sa douleur par un torrent de larmes, et demeura quelque temps sans pouvoir proférer une parole; quand elle fut un peu apaisée, elle me dit qu'elle voulait revenir au vaisseau le lendemain : j'y consentis, et nous nous séparâmes.

« Après que le contre-maître fut revenu à bord, il me donna par écrit le détail suivant de son expédition.

« A quatre heures du matin, disait-il, je débarquai avec mon détachement composé de quatre midshipmen, un sergent, douze soldats de marine et vingt-quatre matelots, tous armés; nous étions accompagnés de quatre hommes qui portaient des haches et d'autres marchandises dont nous voulions trafiquer avec les naturels, et de quatre autres chargés de munitions et de provisions. Chaque homme avait reçu sa ration d'eau-de-vie d'un jour, et j'en avais en outre deux petits barils que je devais distribuer lorsque je le jugerais à propos.

« Dès que je fus à terre, j'appelai notre vieillard, et je le pris pour nous conduire; nous suivîmes le cours de la rivière, partagés en deux bandes, qui marchaient chacune d'un côté. Les deux premiers milles, elle coule dans une vallée très-large, où nous vîmes plusieurs maisons, des jardins enclos, et une grande quantité de cochons, de volailles et de fruits; le sol, qui est d'une couleur noirâtre, nous parut gras et fertile. La vallée devenant ensuite très-étroite, et le terrain étant escarpé d'un côté de la rivière, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant sort des montagnes, on a creusé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins et les plantations d'arbres fruitiers. Nous aperçûmes dans ces jardins une herbe que les habitans ne nous avaient jamais apportée, et nous

vîmes qu'ils la mangeaient crue. Je la goûtai, et je la trouvai agréable; sa saveur ressemble assez à celle de l'épinard des îles d'Amérique, appelé *calalou*, quoique les feuilles en soient un peu différentes. Les terrains sont fermés de haies, et forment un coup d'œil agréable; le fruit à pain et les corossoliers sont plantés en allées sur le penchant des collines; et les cocotiers et les bananiers, qui demandent plus d'humidité, dans la plaine. Au-dessous des arbres, et sur les collines, il croît de très-bonne herbe; nous ne vîmes point de broussailles. En avançant, les sinuosités de la rivière devenaient innombrables, les collines s'élevaient en montagnes, et partout de grandes cimes de rochers pendaient sur nos têtes. Notre route était difficile; et lorsque nous eûmes parcouru environ quatre milles, le chemin avait été si mauvais durant le dernier mille, que nous nous assîmes pour nous reposer et ranimer nos forces en déjeûnant.

« Nous nous étions placés sous un grand corossolier dans un très-bel endroit; à peine commencions-nous notre repas, que nous fûmes tout à coup alarmés par un bruit confus de plusieurs voix entremêlées de grands cris. Nous aperçûmes après une foule d'hommes, de femmes et d'enfans qui étaient sur une colline au-dessus de nous. Notre vieillard voyant que nous nous levions précipitamment et que nous courions à nos armes, nous pria de rester assis, et il alla sur-le-champ vers les naturels qui nous étaient venus surprendre. Dès qu'il les eut

abordés, ils se tûrent et s'en allèrent; peu de temps après ils revinrent, et apportèrent un gros cochon tout cuit, beaucoup de fruits à pain, d'ignames et d'autres rafraîchissemens, qu'ils donnèrent au vieillard qui nous les distribua. Je leur donnai en retour quelques clous, des boutons et d'autres choses qui leur firent bien du plaisir. Nous poursuivîmes ensuite notre chemin dans la vallée aussi loin qu'il nous fut possible, en examinant tous les courans d'eau et les endroits où ils avaient coulés, pour voir si nous n'y trouverions point de vestiges de métaux ou de minéraux; mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je montrai à tous les habitans que nous rencontrions le morceau de salpêtre qui avait été ramassé dans l'île, mais aucun d'eux ne parut le connaître, et je ne pus point avoir d'éclaircissemens sur cette matière.

« Le vieillard commençait à être fatigué; et comme il y avait une montagne devant nous, il nous fit signe qu'il voulait aller dans sa maison : cependant avant de nous quitter, il fit prendre à ses compatriotes, qui nous avaient si généreusement fourni des provisions, le bagage, avec les fruits qui n'avaient pas été mangés, et quelques cocos remplis d'eau fraîche; et il nous donna à entendre qu'ils nous accompagneraient jusqu'au-delà de la montagne. Dès qu'il fut parti, les Indiens détachèrent des branches vertes des arbres voisins, et ils les placèrent devant nous en faisant plusieurs cérémonies, dont nous ne connaissions pas la signification; ils

prirent ensuite de petits fruits, dont ils se peignirent en rouge, et ils exprimèrent de l'écorce d'un arbre un suc jaune qu'ils répandirent en différens endroits de leur habillement. Le vieillard nous voyait encore lorsque nous nous mîmes à gravir la montagne; et, s'apercevant que nous avions peine à nous ouvrir un passage à travers les ronces et les buissons, qui étaient très-épais, il revint sur ses pas, et dit quelque chose à ses compatriotes d'un ton de voix ferme et élevé; sur quoi vingt ou trente d'entre eux allèrent devant nous et débarrassèrent le chemin. Ils nous donnèrent aussi en route de l'eau et des fruits pour nous rafraîchir; et ils nous aidaient à grimper les endroits les plus difficiles, que nous n'aurions pas pu franchir sans eux. Cette montagne était éloignée d'environ six milles du lieu de notre débarquement, et son sommet nous parut élevé d'environ un mille au-dessus du niveau de la rivière qui coule dans la vallée.

« Lorsque nous fûmes arrivés au sommet, nous nous assîmes une seconde fois pour nous reposer et nous rafraîchir. Nous nous flattions en montant que, parvenus en haut, nous découvririons toute l'île; mais nous trouvâmes des montagnes beaucoup plus élevées que celle où nous étions. La vue du côté de la rade était délicieuse; la pente des collines offrait de beaux bois et plusieurs villages; les vallées présentaient des paysages encore plus riants, un plus grand nombre de maisons et une verdure plus belle. Nous vîmes très-peu de mai-

sons au-dessus de nous; mais nous aperçûmes de la fumée sur les plus grandes hauteurs qui étaient à portée de notre vue, et nous conjecturâmes que les endroits les plus élevés de l'île ne sont pas sans habitans. En gravissant la montagne, nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui sortaient des rochers, et nous découvrîmes, du sommet, des maisons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Aucune partie de ces montagnes n'est aride; la cime des plus élevées que nous apercevions est garnie de bois dont je ne distinguai pas l'espèce; d'autres, qui sont de la même hauteur que celle que nous avions montée, sont tapissées de bois sur les côtés, et le sommet, qui est de roc, est couvert de fougère. Il croît, dans les plaines qui sont au-dessous, une sorte d'herbe qui ressemble au jonc, et d'autres plantes. En général, le sol des montagnes et des vallées me parut fertile. Nous vîmes plusieurs tiges de cannes à sucre, grandes, d'un très-bon goût, et qui croissent sans la moindre culture. Je trouvai aussi du gingembre et du tamarin, dont j'ai apporté des échantillons; mais je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plupart étaient alors en fleur. Après avoir passé le sommet de la montagne à une assez grande distance, je rencontrai un arbre exactement semblable à la fougère, excepté seulement qu'il avait quinze ou seize pieds de haut. Je le coupai, et je vis que l'intérieur ressemblait aussi à celui de la fougère. Je voulais en rapporter une branche, mais je trouvai qu'elle

était trop incommode; et je ne savais pas d'ailleurs quelle difficulté nous essuierions avant de retourner au vaisseau, dont je jugeai que nous étions alors fort éloignés.

« Dès que nous eûmes réparé nos forces par les rafraîchissemens et le repos, nous commençâmes à descendre la montagne, toujours accompagnés des naturels, aux soins desquels le vieillard nous avait recommandés. Nous dirigions généralement notre marche vers le vaisseau, mais nous nous détournions quelquefois à droite et à gauche dans les plaines et les vallées, lorsque nous apercevions des maisons agréablement situées. Les habitans étaient toujours prêts à nous donner ou à nous vendre ce qu'ils avaient. Excepté des cochons, nous ne vîmes point de quadrupèdes, et nous ne remarquâmes d'autres oiseaux que différentes espèces de perroquets, une sorte de pigeon, et beaucoup de canards sur la rivière. Tous les endroits qui étaient plantés et cultivés offraient des indices d'une grande fertilité, quoiqu'il y eût quelques parties dans le milieu qui paraissaient stériles. Je semai des noyaux de pêches, de cerises et de prunes, et des graines de beaucoup de plantes potagères dans les lieux où je crus qu'elles croîtraient; enfin des citrons et des oranges dans les terrains que je jugeai les plus ressemblans à ceux des îles de l'Amérique qui produisent ces fruits. Dans l'après-midi, nous arrivâmes à un endroit très-agréable, à environ trois milles du vaisseau; nous y achetâmes deux cochons et

quelques volailles, que les naturels du pays nous apprêtèrent très-bien et fort promptement. Nous y restâmes jusqu'au soir, et nous nous mîmes en marche pour retourner au vaisseau, après avoir récompensé libéralement nos guides et les gens qui nous avaient procuré un si bon dîner. Toute notre compagnie se comporta pendant cette journée avec beaucoup d'ordre et d'honnêteté, et nous quittâmes les insulaires nos amis, très-contens les uns des autres.

« Le lendemain matin 26, sur les six heures, la reine vint à bord, comme elle nous l'avait promis; elle nous apportait un présent de cochons et de volailles, mais elle retourna à terre bientôt après. Le canonnier nous envoya trente cochons avec beaucoup de volailles et de fruits. Nous complétâmes nos provisions d'eau et de bois, et tînmes tout prêt pour remettre en mer. Plusieurs naturels que nous avions déjà vus vinrent de l'intérieur du pays sur le rivage; par les égards qu'on avait pour quelques-uns d'eux, nous jugeâmes qu'ils étaient d'un rang supérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la reine revint sur le rivage, très-bien habillée, et suivie d'un grand nombre d'insulaires; elle traversa la rivière avec sa suite et notre vieillard, et vint encore une fois à bord du vaisseau; elle nous donna de très-beaux fruits, elle renouvela avec beaucoup d'empressement ses sollicitations, afin de m'engager à séjourner dix jours de plus dans l'île; elle me fit entendre qu'elle irait

dans l'intérieur du pays, et qu'elle m'apporterait une grande quantité de cochons, de volailles et de fruits. Je tâchai de lui témoigner ma reconnaissance des bontés et de l'amitié qu'elle avait pour moi, mais je l'assurai que je mettrais sans faute à la voile dès le lendemain matin: elle fondit en larmes comme à son ordinaire, et quand son agitation se fut calmée, elle me demanda par signes quand je reviendrais. Je lui fis comprendre que ce serait dans cinquante jours; elle me répondit par signes de ne pas attendre si long-temps et de revenir dans trente. Comme je persistais à exprimer toujours le nombre que j'avais fixé, elle me parut contente; elle resta à bord jusqu'à la nuit, et ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorsqu'on lui dit que le canot était prêt, elle se jeta sur un fauteuil et pleura long-temps avec tant de désolation, que rien ne pouvait la calmer; à la fin cependant elle entra dans le canot avec beaucoup de répugnance, accompagnée des gens de sa suite et du vieillard. Celui-ci nous avait dit souvent que son fils, qui avait environ quatorze ans, s'embarquerait avec nous; le jeune homme paraissait y consentir. Comme il avait disparu pendant deux jours, je m'informai de lui dès que je ne le vis plus; son père me fit entendre qu'il était allé dans l'intérieur de l'île voir ses amis, et qu'il reviendrait assez à temps pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu, et j'ai des raisons de croire que, lorsque le moment de mettre à la voile

approcha, la tendresse du vieillard avait succombé, et qu'afin de conserver son enfant près de lui, il l'avait caché jusqu'à ce que le vaisseau fût parti.

« Le lundi 27, à la pointe du jour, nous démarrâmes, et j'envoyai en même temps à terre la chaloupe et le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pièces d'eau qui étaient vides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans; et, doutant s'il était prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'insulaires, ils étaient prêts à s'en revenir au vaisseau. Dès que les Indiens s'en aperçurent, la reine s'avança et les invita à descendre. Comme elle devinait les raisons qui pouvaient les arrêter, elle fit retirer ses sujets de l'autre côté de la rivière. Pendant que nos gens allèrent remplir les pièces, elle mit dans le canot quelques cochons et des fruits; et, lorsqu'ils y rentrèrent, elle voulait à toute force revenir avec eux au vaisseau. L'officier cependant, qui avait reçu ordre de n'amener personne, ne voulut pas le lui permettre. Voyant que ses prieres étaient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue conduite par ses Indiens. Quinze ou seize autres pirogues la suivirent, et elles vinrent toutes au vaisseau. La reine monta à bord; l'agitation où elle était l'empêchait de parler, et sa douleur s'exprima par des larmes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, le vent s'éleva; nous levâmes l'ancre et nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'aperçut qu'elle devait absolument retour-

ner dans sa pirogue, elle nous embrassa de la manière la plus tendre, en versant beaucoup de pleurs; toute sa suite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat, et j'envoyai les canots en avant pour nous remorquer; toutes les pirogues des insulaires revinrent alors près de notre bâtiment, et celle qui portait la reine s'approcha des sabords de la sainte-barbe, où ses gens l'amarrèrent. Un instant après, la reine descendit sur l'avant de sa pirogue, et s'y assit en pleurant, sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai plusieurs choses que je crus pouvoir lui être utiles, et quelques autres pour sa parure; elle les reçut en silence, et sans y faire beaucoup d'attention. A dix heures, nous avions dépassé le récif; il s'éleva un vent frais; nos amis les insulaires, et surtout la reine, nous dirent adieu pour la dernière fois avec tant de regrets, et d'une façon si touchante, que j'eus le cœur serré, et que mes yeux se remplirent de larmes.

« Ayant été malade, et obligé de garder le lit pendant une partie de notre séjour sur la rade de cette île, que ses habitans nomment *Taïti*, les observations que je vais présenter sur les naturels et leurs mœurs, seront bien moins détaillées que si j'avais joui d'une meilleure santé.

« Les Taïtiens sont grands, bien faits, agiles, dispos, et d'une figure agréable : la taille des hommes est en général de cinq pieds sept à cinq pieds dix pouces, et il y en a peu qui soient plus petits

ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de cinq pieds six pouces. Le teint des hommes est basanné, et ceux qui vont sur l'eau l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre; leurs cheveux sont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges ou blonds; ce qui est digne de remarque, parce que les cheveux de tous les naturels des climats chauds d'Asie, d'Afrique et d'Amérique sont noirs sans exception. Ils les nouent en une seule touffe sur le milieu de la tête, ou en deux touffes, une de chaque côté; d'autres pourtant les laissent flottans, et alors ils bouclent avec beaucoup de roideur. Les enfans des deux sexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très-proprement, quoiqu'ils ne connaissent point l'usage des peignes : ceux à qui nous en avions donné savaient très-bien s'en servir. C'est un usage universel parmi eux de s'oindre la tête avec de l'huile de coco, dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la rose. Toutes les femmes sont jolies, et quelques-unes d'une très-grande beauté. Ces insulaires ne paraissaient pas regarder la continence comme une vertu; non-seulement les Taïtiennes vendaient leurs faveurs à nos gens librement et en public, mais encore leurs pères et leurs frères nous les amenaient souvent eux-mêmes. Ils connaissent pourtant le prix de la beauté, et la grandeur du clou qu'on nous demandait pour la jouissance d'une femme, était toujours propor-

tionnée à ses charmes. Les insulaires qui venaient nous présenter des filles au bord de la rivière, nous montraient avec un morceau de bois la longueur et la grosseur du clou pour lequel ils nous les céderaient. Si nos gens consentaient au marché, on leur envoyait les femmes, car il n'était pas permis aux hommes de traverser la rivière. L'équipage faisait ce trafic depuis long-temps, lorsque les officiers s'en aperçurent. Quand quelques-uns de nos gens s'écartaient un peu pour aller recevoir des femmes, ils avaient la précaution d'en mettre d'autres en sentinelle pour n'être pas découverts. Dès que j'en fus informé, je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers et les clous du vaisseau, et qu'il fût en danger de tomber en pièces. Tout notre monde avait par jour des provisions fraîches et des fruits autant qu'il pouvait en manger, et j'avais été embarrassé jusqu'alors d'expliquer d'où provenait cette détérioration.

« L'habillement des hommes et des femmes est de bonne grâce, et leur sied bien ; il est fait d'une espèce d'étoffe blanche que leur fournit l'écorce d'un arbuste, et qui ressemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pièces de cette étoffe forment leur vêtement : l'une qui a un trou au milieu pour y passer la tête, pend depuis les épaules jusqu'à mi-jambe devant et derrière ; l'autre a douze ou quinze pieds de longueur, et à peu près trois de largeur ; ils l'enveloppent autour de leurs corps sans la serrer. Cette étoffe n'est point tissue, elle est

fabriquée comme le papier avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure qu'on a mises en macération et qu'on a ensuite étendues et battues les unes sur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages et les perles font partie de leurs ornemens et de leur parure; ce sont les femmes surtout qui portent les perles. J'en ai acheté environ deux douzaines de petites; elles sont d'une couleur assez brillante; mais elles sont toutes écaillées par les trous qu'on y a faits. M. Furneaux en vit plusieurs dans son excursion dans l'ouest de l'île; mais il ne put en acheter aucune, quelque prix qu'il en offrît. Je remarquai que c'est ici un usage universel parmi les hommes et les femmes de se peindre les fesses et le derrière des cuisses avec des lignes noires très-serrées, et qui représentent différentes figures; ils se piquent la peau avec la dent d'un instrument assez ressemblant à un peigne, et ils mettent dans les trous une espèce de pâte composée d'huile et de suie qui laisse une tache ineffaçable. Les petits garçons et les petites filles au-dessous de douze ans ne portent point ces marques; nous vîmes quelques hommes dont les jambes étaient peintes en échiquier de la même manière, et il nous parut qu'ils avaient un rang distingué et une autorité sur les autres insulaires. Un des principaux suivans de la reine nous sembla beaucoup plus disposé que le reste des Taïtiens à imiter nos manières; et nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnèrent le nom de *Jonathan*. M. Furneaux le revêtit d'un

habit complet à l'anglaise qui lui allait très-bien. Nos officiers étaient toujours portés à terre, parce qu'il y avait un banc de sable à l'endroit où nous débarquions. Jonathan, fier de sa nouvelle parure, se faisait aussi porter par quelques-uns de ses gens; il entreprit bientôt de se servir du couteau et de la fourchette dans ses repas; mais lorsqu'il avait pris un morceau avec sa fourchette, il ne pouvait pas venir à bout de conduire cet instrument; il portait sa main à sa bouche, entraîné par la force de l'habitude, et le morceau qui était au bout de la fourchette allait passer à côté de son oreille.

« Les Taïtiens se nourrissent de cochons, de volailles, de chiens et de poissons, de fruit à pain, de bananes, d'ignames, de corossols et d'un autre fruit aigre qui n'est pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit à pain grillé, avec lequel ils le mangent souvent. Il y a dans l'île beaucoup de rats; mais je n'ai, pas vu qu'ils les mangeassent. La rivière fournit de bons mulets; mais ils ne sont ni gros, ni en grande quantité. Ils trouvent, sur le récif, des conques, des moules et d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée basse, et qu'ils mangent crus avec du fruit à pain, avant de retourner à terre. La rivière produit aussi de belles écrevisses, et à peu de distance de la côte, ils pêchent avec des lignes et des hameçons de nacre de perle des perroquets de mer et d'autres espèces de poissons qu'ils aiment si passionnément qu'ils ne voulurent jamais nous en vendre, malgré

le haut prix que nous leur en offrions. Ils ont encore de très-grands filets à petites mailles avec lesquels ils pêchent certains poissons de la grosseur des sardines. Tandis qu'ils se servaient de leurs lignes et de leurs filets avec beaucoup de succès, nous ne prenions pas un seul poisson avec nos instrumens de pêche; nous nous procurâmes donc quelques-uns de leurs hameçons et de leurs lignes; mais n'ayant pas leur adresse, nous ne réussîmes pas mieux.

« Voici la manière dont ils apprêtent leurs alimens : ils allument du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre, à peu près comme nos charpentiers aiguisent leurs ciseaux; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur et de six à dix pieds de circonférence; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis, et ils font du feu avec du bois sec, des feuilles et des coques de cocos; lorsque les pierres sont assez chaudes, ils enlèvent les charbons et poussent les cendres sur les côtés; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotiers, et ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de bananier : si c'est un petit cochon, ils l'apprêtent ainsi sans le dépecer, et ils le coupent en morceaux s'il est gros; lorsqu'il est dans le foyer, ils le recouvrent de charbon, et ils mettent par-dessus une autre couche de fruits à pain et d'ignames également enveloppés dans des feuilles de bananier; ils y répandent ensuite le

reste des cendres, des pierres chaudes et beaucoup de feuilles de cocotier; ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain temps proportionné au volume de ce qu'on y fait cuire; ils en tirent les alimens qui sont tendres, pleins de suc, et, suivant moi, beaucoup meilleurs que si on les avait apprêtés de toute autre manière: le jus des fruits et l'eau salée forment toutes leurs sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles, avec lesquelles ils découpent très-adroitement, et dont ils se servent toujours.

« Notre canonnier, pendant la tenue du marché, avait coutume de dîner à terre; il n'est pas possible de décrire l'étonnement et la surprise qu'ils témoignèrent lorsqu'ils virent qu'il faisait cuire son cochon et sa volaille dans une marmite. J'ai observé plus haut qu'ils n'ont point de vase ou poterie qui aille au feu, et qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude et de ses effets. Dès que le vieillard fut en possession du pot de fer que nous lui avions donné, lui et ses amis y firent bouillir leurs alimens; la reine et plusieurs des chefs qui avaient reçu de nous des marmites, s'en servaient constamment; et les Taïtiens allaient en foule voir cet ustensile, comme la populace va contempler un spectacle de monstres et de marionnettes dans nos foires d'Europe. Il nous parut qu'ils n'ont d'autre boisson que de l'eau, et qu'ils ignorent heureusement l'art de faire fermenter le suc des végétaux pour

en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déjà dit qu'il y a dans l'île des cannes à sucre ; mais, à ce qu'il nous sembla, ils n'en font d'autre usage que de les mâcher, et même cela ne leur arrive pas habituellement ; ils en rompent seulement un morceau lorsqu'ils passent par hasard dans les lieux où croît cette plante.

« Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions de connaître en détail leur vie domestique et leurs amusemens ; nous jugeâmes par leurs armes et les cicatrices que portaient plusieurs d'entre eux, qu'ils sont quelquefois en guerre ; nous vîmes, par la grandeur de ces cicatrices, qu'elles étaient les suites des blessures considérables que leur avaient faites des pierres, des massues et d'autres armes obtuses ; nous reconnûmes aussi par là qu'ils avaient fait des progrès dans la chirurgie, et nous en eûmes bientôt des preuves certaines. Un de nos matelots étant à terre, se mit une écharde dans le pied ; comme notre chirurgien était à bord, un de ses camarades s'efforça de la tirer avec un canif ; mais, après avoir fait beaucoup souffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entreprise. Notre vieux Taïtien, présent à cette scène, appela alors un de ses compatriotes qui était de l'autre côté de la rivière ; celui-ci examina le pied du matelot et courut sur-le-champ au rivage : il prit une coquille qu'il rompit avec ses dents, et, au moyen de cet instrument, il ouvrit la plaie et en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Sur ces entrefaites, le vieil-

parés avec plus de soin, quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs et ceux qui gouvernaient le bâtiment étaient habillés de blanc; les Taïtiens assis sur le toit et dessous, étaient vêtus de blanc et de rouge; les deux hommes montés sur la proue de chaque pirogue étaient habillés tout en rouge. Nous allions quelquefois dans nos canots pour les examiner : quoique nous n'en approchassions jamais de plus d'un mille, nous les voyions pourtant avec nos lunettes aussi distinctement que si nous avions été au milieu d'eux.

« Ils fendent un arbre dans la direction de ses fibres, en planches aussi minces qu'il leur est possible; et c'est de ces morceaux de bois qu'ils construisent leurs pirogues : ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une espèce de pierre dure et verdâtre, à laquelle ils adaptent un manche fort adroitement. Ils coupent ensuite le tronc suivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération : ils brûlent un des bouts, jusqu'à ce qu'il commence à éclater, et ils le fendent ensuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-unes de ces planches ont deux pieds de largeur et quinze à vingt de long. Ils en aplanissent les côtés avec de petites haches qui sont également de pierre; six ou huit hommes travaillent quelquefois sur la même planche. Comme leurs instrumens sont bientôt émoussés, chaque ouvrier a près de lui

une écale de coco remplie d'eau, et une pierre polie sur laquelle il aiguise sa hache presque à toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce; ils en construisent un bateau avec toute l'exactitude que pourrait y mettre un habile charpentier. Afin de joindre ces planches, ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur sert de villebrequin; dans la suite ils se servirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage : ils passent dans ces trous une corde tressée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures sont calfatées avec des joncs secs, et tout l'extérieur du bâtiment est enduit d'une résine que produisent quelques-uns de leurs arbres, et qui remplace très-bien l'usage du brai.

« Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues, est une espèce de corossolier très-droit, et qui s'élève à une hauteur considérable. Nous en mesurâmes plusieurs qui avaient près de huit pieds de circonférence au tronc, et vingt à quarante de contour, à la hauteur des branches, et qui étaient partout à peu près de la même grosseur. Notre charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'était pas un bon bois de construction, parce qu'il est très-léger. Les petites pirogues ne sont que le tronc creusé d'un arbre à pain, qui est encore plus léger et plus spongieux : le tronc a environ six pieds de circonférence, et l'arbre en a vingt à la hauteur des branches.

« Les principales armes des Taïtiens sont les



massues, les bâtons noueux par le bout, et les pierres qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs et des flèches. La flèche n'est pas pointue, mais seulement terminée par une pierre ronde, et ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux.

« Je n'ai vu aucune tortue pendant tout le temps que j'ai mouillé devant Taïti; cependant lorsque j'en montrai aux habitans quelques petites, que j'avais apportées de l'île de la Reine Charlotte, ils me firent signe qu'ils en avaient de beaucoup plus grosses. Je regrettai la perte d'un bouc qui mourut bientôt après notre départ de San-Iago, sans que ni l'une ni l'autre des deux chèvres que nous avions fût pleine. Si le bouc avait encore été vivant, j'aurais débarqué ces trois animaux dans l'île, et si les chèvres étaient devenues pleines, je les y aurais laissées, et je crois que dans peu d'années ils auraient peuplé Taïti d'animaux de leur espèce.

« Le climat de Taïti paraît excellent, et l'île est un des pays les plus sains et les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les habitans. Les montagnes sont couvertes de bois, les vallées d'herbages, et l'air en général y est si pur, que malgré la chaleur, notre viande s'y conservait deux jours, et le poisson un. Nous n'y trouvâmes ni grenouille, ni crapaud, ni scorpion, ni mille-pieds, ni serpent d'aucune espèce; les fourmis y sont en très-petit nombre, ce sont les seuls insectes incommodes que nous y ayons vus.

« La partie sud-est de l'île semble être mieux cultivée, et plus peuplée que celle où nous débarquâmes; chaque jour il en arrivait des pirogues chargées de différens fruits, et les provisions étaient alors dans notre marché en plus grande quantité et à plus bas prix que lorsqu'il n'y avait que les fruits du canton voisin de notre mouillage.

« Le flux et le reflux de la marée y sont peu considérables, et son cours est irrégulier, parce qu'elle est maîtrisée par les vents. Il faut pourtant remarquer que les vents y soufflent d'ordinaire de l'est au sud-sud-est, et que ce sont le plus souvent de petites brises.

« Le séjour de Taïti fut très-salutaire à tout l'équipage, et au-delà de ce que nous en attendions; car en quittant l'île nous n'avions pas un seul malade à bord, excepté mes deux lieutenans et moi, et même nous entrions en convalescence, quoique nous fussions encore bien faibles. »

Après avoir quitté Taïti, le 27 juillet, Wallis rangea la côte de l'île du duc d'York, qui en est éloignée de deux milles, et dont le milieu lui sembla occupé par de hautes montagnes. Le 28, il vit une île qu'il nomma *île de Charles Saunders*. Elle était entourée de brisans. On aperçut peu d'insulaires; ils parurent différer des Taïtiens par leurs mœurs. La cime de tous les arbres qui garnissaient la côte avait été rompue probablement par un ouragan. La longueur de cette île est d'environ six milles. Elle est située par 17° 28′ sud, et 151° 4′ ouest.



Le 29, on découvrit encore une île, entourée de brisans, qui fut nommée *île du lord Howe*. Elle a à peu près dix milles de longueur et quatre de large (16° 46′ sud, et 154° 13′ ouest). On aperçut de la fumée dans deux endroits, mais on ne vit pas d'habitans, et qu'un petit nombre de cocotiers.

L'après-midi, un groupe d'îles basses, et entourées de brisans, reçut le nom d'*îles Scilly* (Sorlingues). Il est extrêmement dangereux. Pendant les nuits les moins sombres, et dans le jour, quand le temps est embrumé, un vaisseau peut s'y briser aisément sans voir terre (16° 28′ sud, 155° 30′ ouest).

En continuant de faire route à l'ouest, Wallis découvrit deux îles le 13 août. Il nomma l'une *île de Boscawen*, et l'autre *île de Keppel*.

« A deux heures, dit Wallis, nous étions environ à deux milles de l'île Boscawen, et nous y aperçûmes des habitans; mais l'île Keppel étant au vent, et nous paraissant plus propre à nous fournir un mouillage convenable, nous portâmes le cap dessus. Le 14, j'envoyai des canots pour sonder autour de l'île. A leur retour l'officier me fit le rapport suivant : Ils s'étaient approchés jusqu'à une encâblure de la côte sans trouver de fond, et, doublant la chaîne de récifs dont elle est bordée, ils étaient entrés dans une baie large et profonde, mais également remplie de rochers. Un ruisseau de bonne eau coulait dans la baie; il serait facile d'y emplir les barriques, mais on aurait besoin d'une

forte garde pour mettre le détachement à l'abri des insultes des insulaires. Il n'avait pas vu de cochons; il rapportait deux poules, quelques cocos, des bananes et des ignames. Deux pirogues, montées chacune par six Indiens, s'étaient approchées des canots; ils montrèrent des dispositions pacifiques; ils semblaient être de la même race que les Taïtiens, étaient vêtus d'une espèce de natte, et avaient la première jointure des petits doigts coupée. Cinquante autres insulaires, venant de l'intérieur de l'île, s'étaient ensuite approchés jusqu'à trois cents pieds des canots, sans vouloir avancer davantage. Quand nos canots s'éloignèrent de la côte, trois Indiens sortirent de leurs pirogues pour passer dans une de nos embarcations; mais, quand ils furent éloignés d'un demi-mille de la côte, ils se jetèrent précipitamment dans la mer, et s'en retournèrent à la nage.

« Quand on m'eut fait ce rapport, je considérai qu'il y avait beaucoup d'inconvéniens à mouiller dans cet endroit; qu'en outre nous étions, à l'époque la plus rigoureuse de l'hiver, dans l'hémisphère austral; que le vaisseau faisait eau, que nous ignorions jusqu'à quel point il était endommagé, et qu'en conséquence il fallait faire route au nord pour chercher un port où je pourrais me radouber et prendre des vivres frais pour me mettre en état de gagner Batavia et le cap de Bonne-Espérance.

« Je passai donc devant l'île Boscawen sans la visiter. C'est une terre ronde, haute, bien boisée

et très-peuplée. L'île Keppel est beaucoup plus grande, et paraît l'emporter par la fertilité du sol. La première est située par 15° 50′ sud, et 175° ouest; la seconde, par 15° 55′ sud, et 175° 3′ ouest.

« En continuant notre route à l'ouest-nord-ouest, nous vîmes une terre le 16. C'était une île haute dans le centre, vaste, et d'un aspect agréable le long de la côte, que couvraient des cocotiers. Des brisans s'étendent tout à l'entour, à deux et trois milles au large; on vit de la fumée et des cabanes en différens endroits. J'envoyai les canots examiner la côte : plusieurs petits ruisseaux coulaient dans la mer, l'île était bordée de rochers, les arbres croissaient jusqu'au bord de l'eau. Dès que les canots se furent approchés de terre, plusieurs pirogues, portant chacune six à huit hommes, ramèrent de leur côté. Ces Indiens parurent robustes et actifs; à l'exception d'une natte qui leur couvrait les reins, ils étaient entièrement nus. Ils avaient pour armes de grandes massues, semblables à celle que les peintres donnent à Hercule dans les tableaux : ils en échangèrent deux contre des clous et quelques bagatelles. Il ne fut pas possible de savoir d'eux, en le leur demandant par signes, s'ils avaient d'autres oiseaux que les oiseaux de mer aperçus le long du rivage. Pendant l'entretien, les Indiens formèrent le projet de se saisir d'un de nos canots. L'un d'eux se mit tout d'un coup à le tirer vers les rochers. Nos gens ne purent les en empêcher qu'en lâchant un coup de fusil à deux doigts du visage de celui qui

montrait tant d'ardeur à cette manœuvre. Le coup ne leur fit pas de mal, mais l'explosion les effraya tellement, qu'ils s'enfuirent avec une précipitation extrême. Nos canots quittèrent alors cet endroit. L'eau avait tellement baissé, qu'ils eurent beaucoup de peine à revenir au vaisseau à travers les rochers, dont les pointes s'élevaient au-dessus de la surface de la mer : tout le récif était à sec, et battu par des lames très-fortes. Les Indiens s'aperçurent probablement de l'embarras où étaient nos gens, car ils les suivirent le long du récif, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné une passe. Les voyant alors au large, et voguer très-vite vers le vaisseau, ils s'en retournèrent. Les officiers du vaisseau me firent l'honneur d'appeler cette île de mon nom, *île Wallis;* elle est située par 13° 18′ sud, et 177° ouest.

« Quoique nous n'ayons trouvé aucune espèce de métal dans toutes ces îles, il est cependant très-remarquable que lorsque les habitans obtenaient de nous des morceaux de fer, ils se mettaient tout de suite à l'aiguiser et à le rendre pointu, tentative qu'ils ne faisaient pas sur le cuivre. »

Le 17 septembre Wallis laissa tomber l'ancre devant l'île de Tinian. Il n'en fait pas un tableau aussi séduisant que celui qui en a été tracé par Anson; mais il ne la peint pas non plus avec des couleurs aussi sombres que celles que Carteret a employées. Il convient que l'air y est chaud et étouffant, que la viande s'y corrompt aisément, et que des broussailles difficiles à pénétrer embarrassent

les bois ; d'ailleurs, les cocotiers avaient été coupés près du lieu du débarquement, et il fallait aller jusqu'à trois milles dans l'intérieur pour en trouver. Le bétail, extrêmement farouche, se tenait à une si grande distance, que l'on était harassé de fatigue avant d'arriver à l'endroit où l'on pouvait le tirer commodément, et l'on n'avait pas la force de rapporter ce que l'on s'était procuré.

Wallis, après avoir radoubé son vaisseau, et y avoir embarqué des fruits, quitta Tinian le 16 octobre, passa au nord des Philippines, atterrit à Batavia le 30 novembre, le 4 février 1768 au cap de Bonne-Espérance, et le 19 mai aux Dunes, après un voyage de six cent trente-sept jours depuis son départ de la rade de Plymouth.

CHAPITRE IV.

Bougainville.

Dans le mois de février 1764, la France avait commencé un établissement aux îles Malouines. L'Espagne le revendiqua comme une dépendance du continent de l'Amérique méridionale; et son droit ayant été reconnu par le roi de France, Bougainville, alors capitaine de vaisseau, reçut ordre d'aller remettre cet établissement aux Espagnols, et de se rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant le grand Océan entre les tropiques. On lui donna pour cette expédition le commandement de la frégate *la Boudeuse*, de vingt-six canons de douze, et il devait être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Étoile* destinée à lui apporter les vivres nécessaires pour une longue navigation, et à le suivre le reste de la campagne. Il partit de Nantes le 15 novembre 1766, et alla mouiller le 31 janvier 1767 dans la rivière de la Plata, où il joignit des frégates espagnoles, avec lesquelles il se rendit aux îles Malouines, et s'acquitta de sa commission. Des Malouines, Bougainville retourna au Brésil, et joignit à Rio-Janeiro la flûte *l'Étoile*. Les deux navires remirent à la voile pour passer ensemble dans le grand Océan par le détroit de Magellan,

faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avaient avalée, ils se frappaient avec la main sur la gorge, et poussaient en soufflant un son tremblant et inarticulé, qu'ils terminaient par un roulement avec les lèvres. Tous firent la même cérémonie, qui nous donna un spectacle assez bizarre.

« Cependant le soleil s'approchait de son couchant, et il était temps de songer à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y disposions, ils en parurent fâchés ; ils nous faisaient signe d'attendre, et qu'il allait encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, et que nous leur apporterions ce qu'ils désiraient. Il nous sembla qu'ils eussent mieux aimé que nous couchassions à terre. Lorsqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnèrent au bord de la mer ; un Patagon chantait pendant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus longtemps. Arrivés à nos canots, il fallut avoir l'œil à tout : ils saisissaient tout ce qui leur tombait sous la main. Un d'eux s'était emparé d'une faucille ; on s'en aperçut, et il la rendit sans résistance. Avant de nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivaient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas, en nous séparant, d'entonner un chaoua dont toute la côte retentit.

« Ces Américains sont les mêmes que ceux vus

par *l'Étoile* en 1766. Un de nos matelots qui était alors sur cette flûte en a reconnu un qu'il avait vu dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille : parmi ceux que nous avons vus, aucun n'était au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix ; les gens de *l'Étoile* en avaient vu dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qui m'a paru être gigantesque en eux, c'est leur énorme carrure, la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes et bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme et soutenue; c'est l'homme qui, livré à la nature et à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroissement dont il est susceptible ; leur figure n'est ni dure, ni désagréable ; plusieurs l'ont jolie ; leur visage est rond et un peu plat ; leurs yeux sont vifs ; leurs dents, extrêmement blanches, n'auraient pour Paris que le défaut d'être larges ; ils portent de longs cheveux noirs attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avaient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée comme l'est, sans exception, celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la zone torride, que de ceux qui naissent dans les zones tempérées et glaciales. Quelques-uns avaient les joues peintes en rouge : il nous a paru que leur langue était douce, et rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes, peut-être allaient-elles venir ; car ils voulaient toujours que nous

attendissions, et ils avaient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paraissait être leur camp, à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en allait arriver quelqu'un.

« L'habillement de ces Patagons est le même à peu près que celui des Indiens de la rivière de la Plata; c'est un simple bragué de cuir qui leur couvre les parties naturelles, et un grand manteau de peaux de guanaques ou de sourillos attaché autour du corps avec une ceinture; il descend jusqu'aux talons, et ils laissent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules; de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nus de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid; car quoique nous fussions ici en été, le thermomètre de Réaumur n'y avait encore monté qu'un seul jour à 10 degrés au-dessus de la congellation. Ils ont des espèces de bottines de cuir de cheval, ouvertes par-derrière, et deux ou trois avaient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avaient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

« Les seules armes que nous leur ayons vues sont deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique. Ils

avaient aussi de petits couteaux de fer, dont la lame était longue d'un pouce et demi à deux pouces. Ces couteaux, de fabrique anglaise, leur avaient vraisemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits et fort maigres, étaient scellés et bridés à la manière des habitans de la rivière de la Plata. Un Patagon avait à sa selle des clous dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir tressé; enfin tout un harnais espagnol. Leur nourriture principale paraît être la moelle et la chair de guanaques et de vigognes. Plusieurs en avaient des quartiers attachés sur leurs chevaux, et nous leur en avons vu manger des morceaux crus. Ils avaient aussi avec eux des chiens petits et vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte et même sur le terrain.

« Aucun d'eux ne paraissait avoir de supériorité sur les autres; ils ne témoignaient même aucune espèce de déférence pour deux ou trois vieillards qui étaient dans cette bande. Il est très-remarquable que plusieurs nous ont dit les mots espagnols suivans : *manana*, *muchacho*, *bueno chico*, *capitan*. Je crois que cette nation mène la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenses de l'Amérique méridionale, sans cesse à cheval, hommes, femmes et enfans, suivant le gibier ou les bestiaux dont ces plaines sont couvertes, se vêtissant et se cabanant avec des peaux, ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares cette res-

semblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en disant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons. »

Bougainville, en avançant dans le détroit, vit des habitans de la terre du Feu; les premiers étaient sur la côte opposée au cap Froward.... « Nous traversâmes, dit-il, un grand enfoncement dont nous n'apercevions pas la fin. Son ouverture, d'environ deux lieues, est coupée dans son milieu par une île fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vîmes dans cette partie, et les grosses houles nous firent penser que ce pourrait bien être un détroit, lequel doit conduire assez proche du cap de Horn. Étant presque passés de l'autre bord, nous vîmes plusieurs feux paraître et s'éteindre; ensuite ils restèrent allumés, et nous distinguâmes des sauvages sur la pointe basse d'une baie où j'étais déterminé de m'arrêter. Nous allâmes aussitôt à leurs feux, et je reconnus la même horde de sauvages que j'avais déjà vue à mon premier voyage dans le détroit. Nous les avions alors nommés *Pécherais*, parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcèrent en nous abordant, et que sans cesse ils nous le répétaient, comme les Patagons répètent le mot *chaoua*. La même cause nous a fait leur laisser cette fois le même nom. Le jour, prêt à finir, ne nous permit pas cette fois de rester long-temps avec eux. Ils étaient au nom-

bre d'environ quarante hommes, femmes et enfans, et ils avaient dix ou douze canots dans une anse voisine,

« Le 6 janvier 1768, nous eûmes à bord la visite de quelques sauvages. Quatre pirogues avaient paru le matin à la pointe du cap Galant, et, après s'y être tenues quelque temps arrêtées, trois s'avancèrent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguait vers la frégate. Après avoir hésité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *pécherais*. Il y avait dedans un homme, une femme et deux enfans. La femme demeura dans la pirogue pour la garder; l'homme monta seul à bord avec assez de confiance et l'air fort gai. Deux autres pirogues suivirent l'exemple de la première, et les hommes entrèrent dans la frégate avec les enfans; bientôt ils y furent fort à leur aise. On les fit chanter, danser, entendre des instrumens, et surtout manger; ce dont ils s'acquittèrent avec grand appétit. Tout leur était bon, pain, viande salée, suif; ils dévoraient tout ce qu'on leur présentait. Nous eûmes même assez de peine à nous débarrasser de ces hôtes dégoûtans et incommodes, et nous ne pûmes les déterminer à rentrer dans leurs pirogues qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande salée. Ils ne témoignèrent aucune surprise à la vue des navires ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards; c'est sans doute que pour être surpris de l'ouvrage des arts il en faut avoir quelques idées élémentaires.

Ces hommes brutes traitaient les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine comme ils traitent les lois de la nature et ses phénomènes. Pendant plusieurs jours que cette bande passa dans le port Galant, nous la revîmes souvent à bord et à terre.

« Ces sauvages sont petits, vilains, maigres et d'une puanteur insupportable. Ils sont presque nus, n'ayant pour vêtement que de mauvaises peaux de phoques trop petites pour les envelopper, peaux qui servent également et de toits à leurs cabanes, et de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanaque, mais en fort petite quantité. Les femmes sont hideuses, et les hommes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues et qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vider l'eau qui peut y entrer dans les goemons qui servent de ports à ces pirogues, assez loin du rivage; à terre elles ramassent le bois et les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes mêmes qui ont des enfans à la mamelle ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent sur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

« Leurs pirogues sont d'écorce, mal liées avec des joncs et de la mousse dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de sable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes sont des arcs faits, ainsi que les flèches, avec le bois d'une épine vinette à feuilles de houx, qui est

commune dans le détroit; la corde est de boyau, et les flèches sont armées de pierres taillées avec assez d'art; mais ces armes sont plutôt contre le gibier que contre des ennemis; elles sont aussi faibles que les bras destinés à s'en servir. Nous leur avons vu de plus des os de poisson longs d'un pied, aiguisés par le bout et dentelés sur un des côtés. Est-ce un poignard ? Je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche, et s'en servent en manière de harpon. Ces sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes et enfans, dans les cabanes, au milieu desquelles est allumé le feu. Ils se nourrissent principalement de coquillages; cependant ils ont des chiens et des lacs faits de barbes de baleines. J'ai observé qu'ils avaient les dents gâtées, et je crois qu'on doit en attribuer la cause à ce qu'ils mangent des coquillages brûlans, quoiqu'à moitié crus.

« Au reste, ils paraissent assez bonnes gens; mais ils sont si faibles qu'on est tenté de ne pas leur en savoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils sont superstitieux et croient à des génies malfaisans; aussi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence sont en même temps médecins et prêtres. De tous les sauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pécherais sont les plus dénués de tout; ils sont exactement dans ce qu'on peut appeler l'état de nature; et en vérité si l'on devait plaindre le sort d'un homme libre et maître de lui-même, sans devoir et sans affaires, content de ce qu'il a, parce

qu'il ne connaît pas mieux, je plaindrais ces hommes qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'univers. Les Pécherais forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'aie rencontrée dans toutes les parties du monde; cependant, comme on en va voir la preuve, on trouve parmi eux des charlatans.

« Le 7 et le 8 furent si mauvais qu'il n'y eut pas moyen de sortir du bord; nous chassâmes même dans la nuit et fûmes obligés de mouiller une ancre du bossoir. Il y eut des instans jusqu'à quatre pouces de neige sur le pont, et le jour naissant nous montra que toutes les terres en étaient couvertes, excepté le plat pays dont l'humidité empêche la neige de s'y conserver. Le thermomètre fut à 5, 4, baissa même jusqu'à 2 degrés au-dessus de la congélation. Le temps fut moins mauvais le 9 après midi. Les Pécherais s'étaient mis en chemin pour venir à bord; ils avaient même fait une grande toilette; c'est-à-dire qu'ils s'étaient peint tout le corps de taches rouges et blanches; mais voyant nos canots partir du bord et voguer vers leurs cabanes, ils les suivirent; une seule pirogue fut à bord de *l'Étoile*. Elle y resta peu de temps, et vint rejoindre aussitôt les autres avec lesquelles nos messieurs étaient en grande amitié. Les femmes cependant étaient toutes retirées dans une même cabane, et les sauvages paraissaient mécontens lorsqu'on y voulait entrer. Ils invitaient au

contraire à venir dans les autres, où ils offrirent à ces messieurs des moules qu'ils suçaient avant de les présenter. On leur fit de petits présens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chantèrent, dansèrent, et témoignèrent plus de gaîté que l'on n'aurait cru en trouver chez des hommes sauvages dont l'extérieur est ordinairement sérieux.

« Leur joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfans âgé d'environ douze ans, le seul de toute la bande dont la figure fût intéressante à nos yeux, fut saisi tout à coup d'un crachement de sang accompagné de violentes convulsions. Le malheureux avait été à bord de *l'Étoile*, où on lui avait donné des morceaux de verre et de glace, ne prévoyant pas le funeste effet qui devait suivre ce présent. Ces sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge et dans les narines de petits morceaux de talc. Peut-être la superstition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette espèce de talisman, peut-être le regardent-ils comme un préservatif à quelque incommodité à laquelle ils sont sujets. L'enfant avait vraisemblablement fait le même usage du verre. Il avait les lèvres, les gencives et le palais coupés en plusieurs endroits, et rendait le sang presque continuellement.

« Cet accident répandit la consternation et la méfiance; ils nous soupçonnèrent sans doute de quelque maléfice; car la première action du jongleur qui s'empara aussitôt de l'enfant fut de le dépouiller précipitamment d'une casaque de toile qu'on lui

avait donnée. Il voulut la rendre aux Français; et, sur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jeta à leurs pieds : il est vrai qu'un autre sauvage qui sans doute aimait plus les vêtemens qu'il ne craignait les enchantemens, la ramassa aussitôt.

« Le jongleur étendit d'abord l'enfant sur le dos, dans une des cabanes, et s'étant mis à genoux entre ses jambes, il se courbait sur lui, et avec la tête et les deux mains il lui pressait le ventre de toute sa force, criant continuellement sans qu'on pût distinguer rien d'articulé dans ses cris. De temps en temps il se levait, et paraissait tenir le mal dans ses mains jointes; il les ouvrait tout d'un coup en l'air en soufflant comme s'il eût voulu chasser quelque mauvais esprit. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurlait dans l'oreille du malade à le rendre sourd. Ce malheureux cependant paraissait souffrir autant du remède que de son mal. Le jongleur lui donna quelque trève pour aller prendre sa parure de cérémonie; ensuite, les cheveux poudrés et la tête ornée de deux ailes blanches assez semblables au bonnet de Mercure, il recommença ses fonctions avec plus de confiance et aussi peu de succès. L'enfant alors paraissant plus mal, notre aumônier lui administra furtivement le baptême.

« Les officiers étaient revenus à bord, et m'avaient raconté ce qui se passait à terre. Je m'y transportai aussitôt avec notre chirurgien major, qui fit apporter un peu de lait et de la tisane

émolliente. Lorsque nous arrivâmes, le malade était hors de la cabane; le jongleur auquel il s'en était joint un autre paré des mêmes ornemens, avait recommencé son opération sur le ventre, les cuisses et le dos de l'enfant. C'était pitié de les voir martyriser cette infortunée créature qui souffrait sans se plaindre. Son corps était déjà tout meurtri, et les médecins continuaient encore ce barbare remède, avec force conjurations. La douleur du père et de la mère, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifesté par des signes non équivoques; la patience de l'enfant, nous donnèrent le spectacle le plus attendrissant. Les sauvages s'aperçurent sans doute que nous partagions leur peine, du moins leur méfiance sembla-t-elle diminuée; ils nous laissèrent approcher du malade, et le major examina sa bouche ensanglantée que son père et un autre Pécherais suçaient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur persuader de faire usage du lait, il fallut en goûter plusieurs fois; et malgré l'invincible opposition des jongleurs, le père enfin se détermina à en faire boire à son fils; il accepta même le don de la cafetière pleine de tisane émolliente. Les jongleurs témoignaient de la jalousie contre le chirurgien, qu'ils parurent cependant à la fin reconnaître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de cuir qu'ils portent toujours pendu à leur côté, et qui contenait leur bonnet de plumes, de la poudre blanche, du talc, et les autres instru-

mens de leur art ; mais à peine y eut-il jeté les yeux qu'ils le refermèrent aussitôt. Nous remarquâmes aussi que tandis qu'un des jongleurs travaillait à conjurer le mal du patient, l'autre ne semblait occupé qu'à prévenir par ses enchantemens l'effet du mauvais sort qu'ils nous soupçonnaient d'avoir jeté sur eux.

« Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit ; l'enfant souffrait moins. Toutefois un vomissement presque continuel qui le tourmentait nous fit appréhender qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Nous eûmes lieu de croire que nos conjectures n'avaient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit, on entendit du bord des hurlemens répétés ; et dès le point du jour, quoiqu'il fît un temps affreux, les sauvages appareillèrent. Ils fuyaient sans doute un lieu souillé par la mort, et des étrangers funestes qu'ils croyaient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie. Dans un instant plus calme ils remirent à la voile ; un grain violent les jeta au large, et dispersa leurs faibles embarcations. »

Nous n'omettrons pas un avis important que Bougainville donne aux navigateurs, au sujet de ce terrible passage du détroit de Magellan, dans lequel il éprouva, comme tant d'autres, des peines et des fatigues, et dont il sortit le 27 janvier. « Malgré les difficultés que nous avons essuyées, dit-il, je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du cap

Horn, depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mars. Dans les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept et dix-huit heures, je prendrais le parti de passer à mer ouverte. Le vent contraire et la grosse mer ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est pas sage de passer à tâtons entre les terres. On sera sans doute retenu quelque temps dans le détroit; mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois et des coquillages, quelquefois aussi de très-bons poissons; et assurément je ne doute pas que le scorbut ne fît plus de dégât dans un équipage qui serait parvenu à la mer occidentale en doublant le cap Horn, que dans celui qui sera entré par le détroit de Magellan. Quand nous en sortîmes, nous n'avions personne sur les cadres. »

Depuis son entrée dans le grand Océan, Bougainville, après quelques jours de vents variables de la région de l'ouest, eut promptement les vents de sud et de sud-est. Il ne s'était pas attendu à les trouver si tôt, les vents d'ouest conduisant ordinairement jusque par les 30°, et il avait résolu de relâcher à l'île de Juan Fernandés pour tâcher d'y faire de bonnes observations astronomiques. « Je voulais aussi, ajoute-t-il, établir un point de départ assuré pour traverser cet océan immense, dont l'étendue est marquée différemment par les différens navigateurs. La rencontre accélérée des vents de sud et de sud-est me fit renoncer à cette relâche qui eût allongé mon chemin.

Bougainville se détermina à faire route un peu au sud, afin de sortir de ces parages dangereux; effectivement, dès le 28, il cessa de voir des terres.

Le 2 avril, on aperçut une montagne haute et fort escarpée, qui parut isolée et que Bougainville nomma le *Boudoir* ou *le Pic de la Boudeuse.* Il courait dessus pour la reconnaître lorsqu'il eut la vue d'une autre terre, dans l'ouest-quart-nord-ouest, dont la côte non moins élevée offrait aux yeux une étendue indéterminée. « Nous avions, continue-t-il, le plus urgent besoin d'une relâche qui nous procurât du bois et des rafraîchissemens, et on se flattait de les trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, et nous courûmes sur la terre jusqu'à deux heures du matin que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages et de brume, et ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre. On n'apercevait plus le Pic de la Boudeuse que du haut des mâts. Les vents soufflaient du nord au nord-nord-est, et nous tînmes le plus près pour atterrir au vent de l'île. Nous aperçûmes, au-delà de sa pointe du nord, une autre terre éloignée plus septentrionale encore, sans que nous pussions alors distinguer si elle tenait à la première île, ou si elle en formait une seconde.

« Pendant la nuit du 3 au 4, nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Des feux que nous vîmes avec joie briller de toutes parts, sur la côte,

nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4, au lever de l'aurore, nous reconnûmes que les deux terres qui la veille nous avaient paru séparées, étaient unies ensemble par une terre plus basse qui se courbait en arc, et formait une baie ouverte au nord-est. Nous courions à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant, et se joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'île accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par douze hommes nus, qui nous présentèrent des branches de bananiers, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser; alors ils accostèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit, avec son rameau de paix, un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta; nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces premiers présens furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

« Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, et toutes à balancier, environnèrent les deux vaisseaux. Elles étaient chargées de cocos, de bananes et d'autres fruits du pays. L'échange

sonder; elle fila deux cents brasses de ligne sans trouver de fond. »

Depuis ce jour, Bougainville diminua de voile, dans la nuit, craignant de rencontrer tout d'un coup quelques-unes de ces terres basses dont les approches sont si dangereuses. Il fut même obligé de rester en travers une partie de la nuit du 22 au 23; le temps s'étant mis à l'orage avec un grand vent, de la pluie et du tonnerre, au point du jour on vit une terre et des brisans le long de la côte. L'île était très-basse, et couverte d'arbres. On reconnut qu'elle n'était formée que par deux langues de terre fort étroites qui se rejoignent dans la partie du nord-ouest, et laissent une ouverture au sud-est entre leur pointe. Le milieu est ainsi occupé par la mer dans toute sa longueur qui est de dix à douze lieues, en sorte que la terre présente une espèce de fer à cheval très-allongé.

L'après-midi, l'on aperçut des pirogues qui naviguaient dans l'espèce de lac que cette île embrasse, les unes à la voile, les autres avec des pagaies. Les sauvages qui les conduisaient étaient nus. Le soir, on vit un assez grand nombre d'insulaires dispersés le long de la côte. Ils parurent avoir aussi à la main de ces longues lances dont les habitans de la première île menaçaient les Français. On ne trouva aucun endroit où les canots pussent aborder; partout la mer écumait avec une égale force. La forme de cette île la fit nommer *île de la Harpe.*

Le même jour, à cinq heures du soir, on aperçut une nouvelle terre; c'était encore une île très-basse qui avait environ vingt-quatre milles de long. Jusqu'au 27, on continua à naviguer au milieu d'îles basses et en partie noyées, dont on examina encore quatre autres de la même nature, toutes inabordables, et qui ne méritaient pas qu'on perdît de temps à les visiter. Bougainville nomme *Archipel dangereux*, cet amas d'îles, dont il avait vu neuf, et qui, observe-t-il, sont probablement en plus grand nombre.

Ce nom, suivant la remarque de Fleurieu, doit être conservé, car sans les arbres élevés qui servent en quelque sorte de balises, et sont tout à la fois des arbres de subsistance pour les insulaires, et des arbres de salut pour les navigateurs, souvent, au déclin du jour ou avant l'aube, on n'apercevrait ces îles basses, ces plateaux, que lorsqu'on ne serait plus à temps de se garantir du danger de leur rencontre. Le nom du navigateur français doit rester attaché à cet archipel, puisque des dix-sept îles dont il se compose, il en a découvert neuf, Wallis six, et Cook deux seulement : on le nommera donc *Archipel dangereux de Bougainville*. Il commence à l'est, à l'île *Whit-Sunday* (la Pentecôte) de Wallis, et il se termine à l'ouest, à *Chain Island* (île de la Chaîne) de Cook ; il est situé au sud entre les 17° et 19° 30′ de latitude méridionale, et son étendue en longitude est d'environ 7°, ou de plus de cent quarante lieues.

de ces fruits, délicieux pour nous, contre toutes sortes de bagatelles, se fit avec bonne foi, mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet; ils y mettaient leurs effets, et nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large; toutes alors se retirèrent.

« Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avait été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'était une illumination faite à dessein, et nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

« La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, et de faire sonder par les bateaux pour nous trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre nous offrait le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre

nulle part son aride nudité; tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée, qui s'élevait au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paraissait pas avoir plus de trente toises de diamètre, et il diminuait en grosseur en montant; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immense, que la main d'un décorateur habile aurait parée de guirlandes de feuillages. Les terrains élevés sont entrecoupés de prairies et de bosquets, et, dans toute l'étendue de la côte, il règne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisière de terre basse et unie, couverte de plantations. C'est là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers et d'autres arbres chargés de fruits, nous apercevions les maisons des insulaires.

« Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançait du haut des montagnes, et précipitait à la mer ses eaux écumantes. Un village était bâti au pied, et la côte y paraissait sans brisans; nous désirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; sans cesse on sondait des navires, et nos bateaux sondaient jusqu'à terre : on ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches, et il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

« Les pirogues étaient revenues au navire dès le lever du soleil, et toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches

de commerce ; outre les fruits de l'espèce de ceux apportés la veille, et quelques autres rafraîchissemens, tels que poules et pigeons, les insulaires apportèrent avec eux toutes sortes d'instrumens pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulières, des coquilles, etc. Ils demandaient en échange du fer et des pendans d'oreilles. Les trocs se firent, comme la veille, avec loyauté; cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies et presque nues. A bord de *l'Etoile* il monta un insulaire qui passa la nuit sans témoigner aucune inquiétude.

« Nous l'employâmes encore à louvoyer; et le 6 au matin nous étions parvenus à l'extrémité septentrionale de l'île. Une seconde s'offrit à nous; mais la vue de plusieurs brisans qui paraissaient défendre le passage entre les deux îles me détermina à revenir sur mes pas chercher un mouillage dans la première baie que nous avions vue le jour de notre atterrage. Nos canots qui sondaient en avant et en terre de nous, trouvèrent la côte du nord de la baie bordée partout, à un quart de lieue du rivage, d'un récif qui découvre à basse mer. Cependant, à une lieue de la pointe du nord, ils reconnurent dans le récif une coupure large de deux encâblures au plus, dans laquelle il y avait trente à trente-cinq brasses d'eau, et en dedans une rade assez vaste, où le fond variait depuis neuf jusqu'à trente brasses. Cette rade était bornée au sud par un récif qui, partant de terre, allait se joindre à

celui qui bordait la côte. Nos canots avaient sondé partout sur un fond de sable, et ils avaient reconnu plusieurs petites rivières commodes pour faire l'eau. Sur le récif du côté du nord il y a trois îlots.

« Ce rapport me décida à mouiller dans cette rade, et sur-le-champ nous fîmes route pour y entrer. Nous rangeâmes la pointe du récif de stribord en entrant, et dès que nous fûmes en dedans, nous mouillâmes notre première ancre sur trente-quatre brasses, fond de sable gris, coquillages et gravier, et nous étendîmes aussitôt une ancre à jet dans le nord-ouest pour y mouiller notre ancre d'affourche. *L'Etoile* passa au vent à nous, et mouilla dans le nord à une encâblure. Dès que nous fûmes affourchés, nous amenâmes basses vergues et mâts de hune.

« A mesure que nous avions approché la terre, les insulaires avaient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant *tayo*, qui veut dire ami, et en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous demandaient des clous et des pendans d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes, qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les

hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté la pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord de leurs pirogues des agaceries, où, malgré leur naïveté, on découvrait quelque embarras; soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans le pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement: ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle. Je le demande, comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents Français, jeunes, marins, et qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan; cette écoutille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment une pagne qui la couvrait, et parut aux yeux de tous telle que Vénus se fit voir au berger Phrygien: elle en avait la forme céleste. Matelots et soldats s'empressaient pour parvenir à l'écoutille, et jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

« Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés; le moins difficile n'avait pas été

de parvenir à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avait choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la fille, en le pressant de contenter les désirs qui l'avaient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

« On a vu les obstacles qu'il avait fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres. Lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se lassaient point de nous considérer : les plus hardis venaient nous toucher; ils écartaient même nos vêtemens, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux : aucun ne portait d'armes, pas même de bâtons. Ils ne savaient comment exprimer leur joie pour nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa

maison et nous y introduisit. Il y avait dedans cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine, et criant plusieurs fois *tayo*. Le vieillard était père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure : sa tête, ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli, ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée ; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité : fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

« On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires que sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds, et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, et deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le dieu, était debout contre un des piliers : la déesse était vis-à-vis, inclinée le long du mur, qu'elle surpassait en hauteur, et attachée aux roseaux qui

le forment. Ces figures, mal faites et sans proportions, avaient environ trois pieds de haut, mais elles tenaient à un piédestal cylindrique, vidé dans l'intérieur et sculpté à jour. Il était fait en forme de tour, et pouvait avoir six à sept pieds de hauteur sur un pied de diamètre; le tout était d'un bois noir fort dur.

« Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe au dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau; pendant le repas, il envoya chercher quelques pièces d'étoffes et deux grands colliers faits d'osier et recouverts de plumes noires et de dents de requins. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portait du temps de François 1er. Il en passa un au cou du chevalier d'Oraison, l'autre au mien, et distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui, sur-le-champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ses recherches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de sa friponnerie, et que son larcin lui donnerait la mort.

« Le chef et tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui,

couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siége. Nous l'acceptâmes; cet homme alors se pencha vers nous, et d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique: scène charmante et digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, et nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées et de serpenteaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

« Le 7 au matin, le chef, dont le nom est Ereti, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules, et le pistolet qui avait été pris la veille chez lui. Cet acte de justice nous en donna bonne idée. Cependant nous fîmes, dans la matinée, toutes nos dispositions pour descendre à terre nos malades et nos pièces à l'eau, et les y laisser en établissant une garde pour leur sûreté. Je descendis l'après-midi avec armes et bagages, et nous commençâmes à dresser le camp sur les bords d'une petite rivière, où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe sous les armes et les préparatifs du campement, sans paraître d'abord surpris ni mécontent. Toutefois, quelques heures après, il vint à moi, accompagné de son père et des principaux du canton qui lui avaient fait des représentations à cet égard, et me fit entendre que notre séjour à terre leur déplaisait, que nous étions les maîtres d'y venir le

jour tant que nous voudrions, mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp, lui faisant comprendre qu'il nous était nécessaire pour faire de l'eau, du bois, et rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issue duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours, ou si nous comptions repartir, et dans quel temps. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres; sur cela, nouvelle conférence à laquelle on me fit appeler. Un homme grave, et qui paraissait avoir du poids dans le conseil, voulait réduire à neuf les jours de notre campement; j'insistai pour le nombre que j'avais demandé, et enfin ils y consentirent.

« De ce moment la joie se rétablit; Ereti même nous offrit un hangar immense tout près de la rivière, sous lequel étaient quelques pirogues qu'il en fit enlever sur-le-champ. Nous dressâmes dans ce hangar les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuse* et vingt-deux de *l'Étoile*, et quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, et je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs et les malades. Je restai à terre la première nuit, qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entourait le camp, et ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après

môntrer plusieurs fois où était sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyais aussi tous les soirs trois de nos bateaux armés de pierriers et d'espingoles se mouiller devant le camp.

« Au vol près, tout se passait de la manière la plus amiable. Chaque jour nos gens se promenaient dans le pays, sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons, on leur y donnait à manger; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maisons; ils leur offraient de jeunes filles; la case se remplissait à l'instant d'une foule curieuse d'hommes et de femmes qui faisaient un cercle autour de l'hôte et de la jeune victime du devoir hospitalier; la terre se jonchait de feuillage et de fleurs, et des musiciens chantaient aux accords de la flûte un hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité; son culte n'y admet point de mystères, et chaque jouissance est une fête pour la nation. Ils étaient surpris de l'embarras qu'on témoignait: nos mœurs ont proscrit cette publicité. Toutefois je ne garantirais pas qu'aucun n'ait vaincu sa répugnance et ne se soit conformé aux usages du pays.

« J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me promener dans l'intérieur. Je me croyais transporté dans le jardin d'Eden; nous parcourions une plaine de gazon couverte de beaux arbres fruitiers et coupée de petites rivières qui entretiennent une

fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvéniens qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers; tous nous saluaient avec amitié; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient à côté pour nous laisser passer; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce, et toutes les apparences du bonheur.

« Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindons et de canards mâles et femelles; c'était le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière, et d'y semer différentes graines; proposition qui fut reçue avec joie. En peu de temps, Ereti fit préparer et entourer de palissades le terrain qu'avaient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher; ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des espèces de potagers garnis de giraumons, de patates, d'ignames et d'autres racines. Nous leur avons semé du blé, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons et des graines potagères de toute espèce. Nous avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, et je crois qu'on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

« Les premiers jours de notre arrivée, j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord

avec un présent de fruits, de cochons, de poules et d'étoffes. Ce seigneur, nommé *Toutaa*, est d'une belle figure et d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques-uns de ses parens, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses et d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui; nous fûmes bien accueillis, et l'honnête Toutaa m'offrit une de ses femmes fort jeune et assez jolie. L'assemblée était nombreuse, et les musiciens avaient déjà entonné les chants de l'hyménée. Telle est la manière de recevoir les visites de cérémonie.

« Le 10, il y eut un insulaire tué, et les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maison où avait été porté le cadavre: on vit effectivement que l'homme avait été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laissait sortir aucun de nos gens avec des armes à feu, ni des vaisseaux, ni de l'enceinte du camp. Je fis sans succès les plus exactes perquisitions pour connaître l'auteur de cet infâme assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avait eu tort; car ils continuèrent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta qu'on avait vu beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, et que même la maison d'Ereti était toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présens, et ce bon chef continua à nous témoigner la plus sincère amitié.

« Cependant je pressais nos travaux de tous les genres; car, encore que cette relâche fût excellente

pour nos besoins, je savais que nous étions mal mouillés. En effet, quoique nos câbles, paumoyés presque tous les jours, n'eussent pas encore paru ragués, nous avions découvert que le fond était semé de gros corail, et d'ailleurs, en cas d'un grand vent du large, nous n'avions pas de *chasse*. La nécessité avait forcé de prendre ce mouillage, sans nous laisser la liberté du choix, et bientôt nous eûmes la preuve que nos inquiétudes n'étaient que trop fondées.

« Le 12, à cinq heures du matin, les vents étant venus au sud, notre câble et un grelin furent coupés sur le fond. Nous mouillâmes aussitôt notre grande ancre; mais, avant qu'elle eût pris fond, nous tombâmes sur *l'Étoile*, que nous abordâmes à bas-bord. Nous virâmes sur notre ancre, et *l'Étoile* fila rapidement, de manière que nous fûmes séparés avant d'avoir souffert aucune avarie. Nous relevâmes ensuite notre grande ancre, et rembarquâmes le grelin et le câble coupés sur le fond. Celui-ci l'avait été à trente brasses de l'entalingure; notre ancre du sud-est était perdue, et nous tâchâmes inutilement de sauver l'ancre à jet dont la bouée avait coulé, et qu'il fut impossible de draguer. Nous guindâmes aussitôt notre petit mât de hune et la vergue de misaine, afin de pouvoir appareiller dès que le vent le permettrait.

« L'après-midi il se calma et passa à l'est. J'envoyai un bateau sonder dans le nord, afin de savoir s'il n'y aurait pas un passage; ce qui nous eût

mis à la portée de sortir presque de tout vent. Un malheur n'arrive jamais seul : comme nous étions tous occupés d'un travail auquel était attaché notre salut, on vint m'avertir qu'il y avait eu trois insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coups de baïonnette, que l'alarme était répandue dans le pays, que les vieillards, les femmes et les enfans fuyaient vers les montagnes, emportant leurs bagages et jusqu'aux cadavres des morts, et que peut-être allions-nous avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle était donc notre position de craindre la guerre à terre, au même instant où les deux navires étaient dans le cas d'y être jetés. Je descendis au camp, et, en présence du chef, je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait : ce procédé parut les contenter.

« Je passai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes dans la crainte que les insulaires ne voulussent venger leurs compatriotes. Nous occupions un poste excellent entre deux rivières distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus ; le front du camp était couvert par un marais, le reste était la mer, dont assurément nous étions les maîtres ; nous avions beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces de l'île réunies, mais heureusement, à quelques alertes près occasionnées par des filous, la nuit fut tranquille au camp.

« Ce n'était pas de ce côté où mes inquiétudes

étaient les plus vives. La crainte de perdre les vaisseaux à la côte, nous donnait des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du soir les vents avaient beaucoup fraîchi de la partie de l'est, avec une grosse houle, de la pluie, des orages, et toutes les apparences funestes qui augmentent l'horreur de ces lugubres situations. Vers deux heures du matin il passa un grain qui chassait les vaisseaux en côte : je me rendis à bord; le grain heureusement ne dura pas, et dès qu'il fut passé le vent vint de terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs; notre câble du nord-ouest fut coupé; le grelin que nous avait cédé *l'Étoile*, et qui nous tenait sur son ancre à jet, eut le même sort peu d'instans après, et bientôt la frégate ne se trouva pas à une encâblure de la côte où la mer brisait avec fureur. Plus le péril devenait instant, plus les ressources diminuaient; les deux ancres dont les câbles venaient d'être coupés, étaient perdues pour nous; leurs bouées avaient disparu, soit qu'elles eussent coulé, soit que les Indiens les eussent enlevées dans la nuit : c'étaient déjà quatre ancres de moins depuis vingt-quatre heures, et cependant il nous restait encore des pertes à essuyer.

« A dix heures du matin, le câble neuf que nous avions entalingué sur l'ancre de deux mille sept cents de *l'Étoile*, laquelle nous tenait dans le sud-est, fut coupé, et la frégate, défendue par un seul grelin, commença à chasser en côte. Nous mouil-

lâmes sous barbe notre grande ancre, la seule qui nous restât en mouillage; mais de quel secours nous pouvait-elle être? Nous étions si près des brisans, que nous aurions été dessus avant d'avoir assez filé de câble pour que l'ancre pût bien prendre fond. Nous attendions à chaque instant le triste dénoûment de cette aventure, lorsqu'une brise du sud-ouest nous donna l'espérance de pouvoir appareiller. Nos focs furent bientôt hissés; le vaisseau commençait à prendre de l'air, nous travaillions à faire de la voile pour filer câble et grelin et mettre dehors, mais les vents revinrent presque aussitôt à l'est. Cet intervalle nous avait toujours donné le temps de recevoir à bord le bout du grelin de la seconde ancre à jet de *l'Étoile*, qu'elle venait d'allonger dans l'est, et qui nous sauva pour le moment. Nous virâmes sur les deux grelins, et nous nous relevâmes un peu de la côte. Nous envoyâmes alors notre chaloupe à *l'Étoile* pour l'aider à s'amarrer solidement; ses ancres étaient heureusement mouillées sur un fond moins perdu de corail que celui sur lequel étaient tombées les nôtres. Lorsque cette opération fut faite, notre chaloupe alla lever par son orin l'ancre de deux mille sept cents; nous entalinguâmes dessus un autre câble, et nous l'allongeâmes dans le nord-est; nous relevâmes ensuite l'ancre à jet de *l'Étoile* que nous lui rendîmes. Dans ces deux jours, M. de La Giraudais, commandant de cette flûte, a eu la plus grande part au salut de la frégate par les secours qu'il m'a

donnés. C'est avec plaisir que je paye ce tribut de reconnaissance à cet officier, déjà mon compagnon dans mes autres voyages, et dont le zèle égale les talens.

« Cependant lorsque le jour était venu, aucun Indien ne s'était approché du camp; on n'avait vu naviguer aucune pirogue, on avait trouvé les maisons voisines abandonnées, tout le pays paraissait désert. Le prince de Nassau, lequel avec quatre ou cinq hommes seulement s'était éloigné davantage dans le dessein de rencontrer quelques insulaires et de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti, environ à une lieue du camp : dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné; les femmes éplorées se jetèrent à ses genoux, elles lui baisaient les mains en pleurant, et répétant plusieurs fois : *Tayo, maté; vous êtes nos amis, et vous nous tuez.* A force de caresses et d'amitié, il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier; des poules, des cocos, des régimes de bananes embellissaient la marche et promettaient la paix. Je descendis aussitôt avec un assortiment d'étoffes de soie et des outils de toute espèce; je les distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille, et les assurant qu'il serait puni. Les bons insulaires me comblèrent de caresses, le peuple applaudit à la réunion, et en peu de temps la foule ordinaire et les filoux revinrent à notre quartier, qui ne ressemblait pas mal à une foire. Ils ap-

portèrent ce jour et le suivant plus de rafraîchissemens que jamais : ils demandèrent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil; ce qui leur fit grand peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides.

« Le canot que j'avais envoyé pour reconnaître le côté du nord, était revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avait trouvé un très-beau passage. Il était alors trop tard pour en profiter ce même jour : la nuit s'avançait; heureusement elle fut tranquille à terre et à la mer. Le 14, au matin, les vents étant à l'est, j'ordonnai à *l'Étoile*, qui avait son eau faite et tout son monde à bord, d'appareiller et de sortir par la nouvelle passe du nord. Nous ne pouvions mettre à la voile par cette passe qu'après la flûte mouillée au nord de nous; à onze heures elle appareilla. A deux heures après midi nous eûmes la satisfaction de découvrir *l'Étoile* en dehors de tous les récifs : notre situation, dès ce moment, devenait moins terrible; nous venions au moins de nous assurer le retour dans notre patrie, en mettant un de nos navires à l'abri des accidens.

« Nous travaillâmes tout le jour et une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital et le camp. J'enfouis près du hangar un acte de prise de possession inscrit sur une planche de chêne, avec une bouteille bien fermée et lutée contenant les noms des officiers des deux navires. J'ai suivi cette méthode pour toutes les terres dé-

couvertes dans le même cours de ce voyage. Il était deux heures du matin avant que tout fût à bord; la nuit fut assez orageuse pour nous causer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres que nous avions à la mer.

« Le 15, à six heures du matin, les vents étant de terre et le ciel à l'orage, nous levâmes notre ancre, filâmes le câble de celle de *l'Étoile*, coupâmes un des grelins et filâmes les deux autres, appareillant sous la misaine et les deux huniers pour sortir par la passe de l'est. Nous laissâmes les deux chaloupes pour lever les ancres; et dès que nous fûmes dehors, j'envoyai les deux canots armés pour protéger le travail des chaloupes: nous étions à un quart de lieue au large, et nous commencions à nous féliciter d'être heureusement sortis d'un mouillage qui nous avait causé de si vives inquiétudes, lorsque le vent ayant cessé tout d'un coup, la marée et une grosse lame de l'est commencèrent à nous entraîner sur les récifs, sous le vent de la passe. Le pis-aller des naufrages qui nous avaient menacés jusqu'ici, avait été de passer nos jours dans une île embellie de tous les dons de la nature, et de changer les douceurs de notre patrie contre une vie paisible et exempte de soins. Mais ici le naufrage se présentait sous un aspect plus cruel; le vaisseau, porté rapidement sur les récifs, n'y eût pas résisté deux minutes à la violence de la mer, et quelques-uns des meilleurs nageurs eussent à peine sauvé leur vie.

J'avais dès le premier instant du danger rappelé canots et chaloupes pour nous remorquer. Ils arrivèrent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toises du récif, notre situation paraissait désespérée, d'autant qu'il n'y avait pas à mouiller. Une brise de l'ouest qui s'éleva dans le même instant, nous rendit l'espérance : en effet, elle fraîchit peu à peu, et à neuf heures du matin, nous étions absolument hors de danger.

« Je renvoyai sur-le-champ les bateaux à la recherche des ancres, et je restai à louvoyer pour les attendre; l'après midi, nous rejoignîmes *l'Étoile;* à cinq heures du soir, notre chaloupe arriva, ayant à bord la grosse ancre et le câble de *l'Étoile* qu'elle lui porta : notre canot, celui de *l'Étoile* et sa chaloupe revinrent peu de temps après; celle-ci nous rapporta notre ancre à jet et un grelin. Quant aux deux autres ancres à jet, l'approche de la nuit et la fatigue extrême des matelots ne permirent pas de les lever ce même jour; j'avais d'abord compté m'entretenir toute la nuit à portée du mouillage, et les envoyer chercher le lendemain, mais à minuit il s'éleva un grand frais de l'est-nord-est, qui me contraignit à embarquer les bateaux, et à faire de la voile pour me tirer de dessus la côte : ainsi un mouillage de neuf jours nous a coûté six ancres, perte que nous n'aurions pas essuyée, si nous eussions été munis de quelques chaînes de fer. C'est une précaution que ne doivent jamais oublier

tous les navigateurs destinés à de pareils voyages.

« Maintenant que les navires sont en sûreté, arrêtons-nous un instant pour recevoir les adieux des insulaires. Dès l'aube du jour, lorsqu'ils s'aperçurent que nous mettions à la voile, Éreti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage, et s'était rendu à bord. En y arrivant, il nous embrassa tous; il nous tenait quelques instans entre ses bras, versant des larmes et paraissant très-affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord, chargée de rafraîchissemens de toute espèce; ses femmes étaient dedans, et avec elles ce même insulaire qui, le premier jour de notre atterrage, était venu s'établir à bord de *l'Étoile*. Éreti fut le prendre par la main, et il me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est Aotourou, voulait nous suivre, en me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers, chacun en particulier, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis, et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Éreti des présens de toute espèce; après quoi, il prit congé de nous, et fut rejoindre ses femmes, lesquelles ne cessèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long du bord. Il y avait aussi dedans une jeune et jolie fille que l'insulaire qui venait avec nous fut embrasser; il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, la baisa encore une fois, et malgré les

larmes de cette jeune fille, son épouse ou son amante, il s'arracha de ses bras et remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes ainsi ce bon peuple, et je ne fus pas moins surpris du chagrin que leur causait notre départ, que je l'avais été de leur confiance affectueuse à notre arrivée.

« L'île à laquelle on avait d'abord donné le nom de *Nouvelle-Cythère*, reçoit de ses habitans celui de *Taïti*. Sa latitude de 17° 35′ 3″ à notre camp, a été conclue de plusieurs hauteurs méridiennes du soleil, observées à terre avec un quart de cercle. Sa longitude de 150° 40′ 17″ à l'ouest de Paris, a été déterminée par onze observations de la lune, selon la méthode des angles horaires. M. Verron en avait fait beaucoup d'autres à terre pendant quatre jours et quatre nuits pour déterminer cette même longitude; mais le cahier où elles étaient écrites lui ayant été enlevé, il ne lui est resté que les dernières observations faites la veille de notre départ. Il croit leur résultat moyen assez exact, quoique leurs extrêmes diffèrent entre eux de sept à huit degrés. La perte de nos ancres et tous les accidens que j'ai détaillés ci-dessus, nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plus tôt que nous ne nous y étions attendus, et nous ont mis dans l'impossibilité d'en visiter les côtes. La partie du sud nous est absolument inconnue; celle que nous avons parcourue depuis la pointe du sud-est jusqu'à celle du nord-ouest me paraît avoir quinze à vingt lieues d'étendue, et le gisement de ses

principales pointes est entre le nord-ouest et l'ouest-nord-ouest.

« Entre la pointe du sud-est est un autre gros cap qui s'avance dans le nord, à sept ou huit lieues de celle-ci ; on voit une baie ouverte au nord-est, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur ; ses côtes s'abaissent insensiblement jusqu'au fond de la baie, où elles ont peu d'élévation, et paraissent former le canton le plus beau de l'île et le plus habité. Il semble qu'on trouverait aisément plusieurs bons mouillages dans cette baie : le hasard nous servit mal dans la rencontre du nôtre. En entrant ici par la passe par laquelle est sortie *l'Étoile,* M. de La Giraudais m'a assuré qu'entre les deux îles les plus septentrionales, il y avait un mouillage fort sûr pour trente vaisseaux au moins. Le reste de la côte est élevé, et elle semble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau, et qui forme en quelques endroits de petits îlots sur lesquels les insulaires entretiennent des feux pendant la nuit, pour la pêche et la sûreté de leur navigation : quelques coupures donnent de distance en distance l'entrée en dedans du récif, mais il faut se méfier du fond. Le plomb n'amène jamais que du sable gris ; ce sable recouvre de grosses masses d'un corail dur et tranchant, capable de couper un câble dans une nuit, ainsi que nous l'a appris une funeste expérience.

« Au-delà de la pointe septentrionale de cette

baie, la côte ne forme aucune anse, aucun cap remarquable. La pointe la plus occidentale est terminée par une terre basse dans le nord-ouest de laquelle, environ à une lieue de distance, on voit une île peu élevée qui s'étend deux ou trois lieues sur le nord-ouest.

« La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Taïti est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île : loin d'en rendre l'aspect triste et sauvage, elles servent à l'embellir, en variant à chaque pas les points de vue, et présentant de riches paysages couverts de toutes les productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays, et ne servent pas moins à la commodité des habitans qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déjà dit, sont bâties les maisons des Taïtiens, dispersées sans aucun ordre, et sans former jamais de village ; on croit être dans les Champs-Élysées. Des sentiers publics pratiqués avec intelligence et soigneusement entretenus, rendent partout les communications faciles.

« Les principales productions de l'île sont le coco, la banane, le fruit à pain, l'igname, le corossol, le giraumon, et plusieurs autres racines et fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espèce d'in-

digo sauvage, une très-belle teinture rouge et une jaune : j'ignore d'où on les tire. En général M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes; Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu et nommé plusieurs de nos fruits et de nos légumes, ainsi qu'un assez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les serres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, et les insulaires en font peu d'usage; ils ne l'emploient que pour leurs grandes pirogues qu'ils construisent de bois de cèdre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir, dur et pesant, qui ressemble au bois de fer. Ils se servent, pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui porte le fruit à pain : c'est un bois qui ne fend point; mais il est si mou et si plein de gomme qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

« Au reste, quoique cette île soit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres et de plantes dont elles sont partout couvertes, ne semble pas annoncer que leur sein renferme des mines. Il est du moins certain que les insulaires ne connaissent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés, le même nom d'*aouri*, dont ils se servaient pour nous demander du fer. Mais cette connaissance du fer d'où leur vient-elle? Je ne connais ici qu'un seul article de commerce riche; ce sont de très-belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles à leurs femmes et à leurs enfans; mais ils les ont tenues cachées pendant

notre séjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huîtres perlières des espèces de castagnettes qui sont un de leurs instrumens de danse.

« Nous n'avons vu d'autres quadrupèdes que des cochons, des chiens d'une espèce petite, mais jolie, et des rats en grande quantité. Les habitans ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres. Nous avons aussi vu des tourterelles vertes, charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi et d'un très-bon goût, et des perruches fort petites, mais fort singulières par le mélange de bleu et de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourrissent leurs cochons et leurs volailles qu'avec des bananes. Outre ce qui en a été consommé dans le séjour à terre, et ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles, et près de cent cinquante cochons; encore, sans les travaux inquiétans des dernières journées, en aurait-on eu bien davantage; car les habitans en apportaient de jour en jour un plus grand nombre.

« Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre séjour, le thermomètre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22 degrés, et il a été quelquefois à 18. Le soleil, il est vrai, était déjà à 8 ou 9 degrés de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y être pas infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés entre les tropiques; nous n'y avons non plus

vu aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain, que malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens fussent continuellement dans l'eau et au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nu et à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous avions débarqués, et qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces et s'y sont rétablis en peu de temps, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reste la santé et la force des insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents, et couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens, et la beauté singulière de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge; quelles meilleures preuves et de la salubrité de l'air et de la bonté du régime que suivent les habitans?

« Les végétaux et le poisson font leur principale nourriture. Ils mangent rarement de la viande; les enfans et les jeunes filles n'en mangent jamais, et ce régime sans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. J'en dirais autant de leurs boissons; ils n'en connaissent d'autre que l'eau : l'odeur seule du vin et de l'eau-de-vie leur donnait de la répugnance; ils en témoignaient aussi pour le tabac, les épiceries, et en général pour toutes les choses fortes.

« Le peuple de Taïti est composé de deux races

d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs, et qui paraissent se mêler ensemble sans distinction. La première, et c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille; il est ordinaire d'en voir de six pieds et plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés : pour peindre Hercule et Mars on ne trouverait nulle part d'aussi beaux modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens; et s'ils étaient vêtus, s'ils vivaient moins à l'air et au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous. En général, leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre, a les cheveux crépus et durs comme du crin; sa couleur et ses traits diffèrent peu de ceux des mulâtres. Le Taïtien qui s'est embarqué avec nous est de cette seconde race, quoique son père soit chef d'un canton; mais il possède en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté. (1)

(1) On m'a souvent demandé et on me demande tous les jours pourquoi, emmenant un habitant d'une île où les hommes sont en général très-beaux, j'en ai choisi un vilain. J'ai répondu, et je réponds ici une fois pour toutes, que je n'ai point choisi : l'insulaire venu en France avec moi s'est embarqué sur mon vaisseau de sa propre volonté, je dirai presque contre la mienne. Assurément j'aurais regardé comme un crime d'enlever un homme à sa patrie, à ses pénates, à tout ce qui faisait son existence, quand bien même j'aurais imaginé que la France l'adopterait et qu'il n'y resterait pas à ma charge. (*Note de Bougainville.*)

« Les uns et les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe; mais ils ont tous les moustaches et le haut des joues rasés. Ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux très-courts; d'autres les laissent croître, et les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude de les oindre, ainsi que la barbe, avec de l'huile de coco. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié, et qui paraissait l'avoir été par une chute. Notre chirurgien major m'a assuré qu'il avait vu sur plusieurs les traces de la petite-vérole, et j'avais pris toutes les mesures possibles pour que nous ne leur communiquassions pas l'autre, ne pouvant supposer qu'ils en fussent attaqués.

« On voit souvent les Taïtiens nus, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande pièce d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, et elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Taïtiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats; mais ce qui les distingue c'est la beauté de leur corps, dont les con-

tours n'ont point été défigurés par quinze ans de torture.

« Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taïti se peignent d'un bleu foncé les reins et les fesses; c'est une parure et en même temps une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne sais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables; je pense que c'est en piquant la peau et y versant le suc de certaines herbes, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux indigènes du Canada. Il est à remarquer que de tout temps on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l'état de nature. Quand César fit sa première descente en Angleterre, il y trouva établi cet usage de se peindre; *omnes vero Britanni se vitro inficiunt, quod cœruleum efficit colorem*. Le savant et ingénieux auteur des Recherches philosophiques sur les Américains donne pour cause à cet usage général le besoin où on est dans les pays incultes de se garantir ainsi de la piqûre des insectes caustiques qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cause n'existe point à Taïti, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, on y est exempt de ces insectes insupportables. L'usage de se peindre y est donc une mode comme à Paris. Un autre usage de Taïti, commun aux hommes et aux femmes, c'est de se percer les oreilles, et d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent

sans cesse, et jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant et après.

« Le caractère de la nation nous a paru être doux et bienfaisant; il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Taïtiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraîtrait que pour les choses absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété, et que tout est à tous. Avec nous ils étaient filous habiles, mais d'une timidité qui les faisait fuir à la moindre menace. Au reste, on a vu que les chefs n'approuvaient point ces vols, qu'ils nous pressaient au contraire de tuer ceux qui les commettaient. Ereti cependant n'usait point de cette sévérité qu'il nous recommandait. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le poursuivait lui-même à toutes jambes; l'homme fuyait; et s'il était joint, ce qui arrivait ordinairement (car Ereti était infatigable à la course), quelques coups de bâton et une restitution forcée, étaient le seul châtiment du coupable. Je ne croyais pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que quand ils voyaient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignaient une peine sensible; mais j'ai su depuis, à

n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres, ainsi qu'on le pratique dans nos armées.

« Ils sont presque toujours en guerre avec les habitans des îles voisines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur servent pour les descentes et même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, et une espèce de piques d'un bois fort dur. La guerre se fait chez eux d'une manière cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes et les enfans mâles pris dans les combats; ils leur lèvent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire; ils conservent seulement les femmes et les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit; Aotourou lui-même est le fils d'un chef taïtien et d'une captive de l'île de Oopoa, île voisine et souvent ennemie de Taïti. J'attribue à ce mélange la différence que nous avons remarquée dans l'espèce des hommes. J'ignore au reste comme ils pansent leurs blessures : nos chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

« J'exposerai plus tard ce que j'aurai pu entrevoir sur la forme de leur gouvernement, sur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs petits souverains, sur l'espèce de distinction qui existe entre les principaux et le peuple, sur le lien enfin qui réunit ensemble, et sous la même autorité, cette multitude d'hommes robustes qui ont si peu de besoins. Je remarquerai seulement ici que dans les circon-

stances délicates, le seigneur du canton ne décide point sans l'avis d'un conseil. On a vu qu'il avait fallu une délibération des principaux de la nation, lorsqu'il s'était agi de l'établissement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paraît être obéi sans réplique par tout le monde, et que les notables ont aussi des gens qui les servent, et sur lesquels ils ont de l'autorité. Il est fort difficile de donner des éclaircissemens sur leur religion. Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils? La seule cérémonie religieuse dont nous ayons été témoins, regarde les morts. Ils en conservent long-temps les cadavres étendus sur une espèce d'échafaud que couvre un hangar. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, et d'oindre d'huile de coco les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux mânes : *Emoé*, il dort, nous disaient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes, on les transporte dans la maison, et j'ignore combien de temps on les y conserve. Je sais seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme considéré dans la nation vient y exercer son ministère sacré, et que dans ces lugubres cérémonies, il porte des ornemens assez recherchés.

« Nous avons fait sur sa religion beaucoup de questions à Aotourou, et nous avons cru compren-

dre qu'en général ses compatriotes sont fort superstitieux, que les prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité, qu'indépendamment d'un être supérieur nommé *Eri-t-Era*, le Roi du Soleil ou de la Lumière, être qu'ils ne représentent par aucune image matérielle, ils admettent plusieurs divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes; que le nom de ces divinités ou génies est *Eatoua;* qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon et un mauvais génies, lesquels y président et décident du succès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'est que, quand la lune présente un certain aspect qu'ils nomment *malama tamaï*, lune en état de guerre, aspect qui ne nous a pas montré de caractère distinctif qui puisse nous servir à le définir, ils sacrifient des victimes humaines. De tous leurs usages, un de ceux qui me surprend le plus, c'est l'habitude qu'ils ont de saluer ceux qui éternuent, en leur disant: *Evaroua-t-Eatoua*, que le bon Eatoua te réveille, ou bien que le mauvais Eatoua ne t'endorme pas. Voilà des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reste, c'est surtout en traitant de la religion des peuples que le septicisme est raisonnable, puisqu'il n'y a point de matière dans laquelle il soit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

« La polygamie paraît générale chez eux, du moins parmi les principaux. Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est

le seul luxe des riches. Les enfans partagent également les soins du père et de la mère. Ce n'est pas l'usage à Taïti que les hommes, uniquement occupés de la pêche et de la guerre, laissent au sexe le plus faible les travaux pénibles du ménage et de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, et le soin de plaire leur plus sérieuse occupation. Je ne saurais assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière : elles laveraient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, et la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne; tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses sens, et les applaudissemens publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amans passagers qu'elle peut avoir eus, l'empêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi donc résisterait-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple? L'air qu'on respire, les chants, la danse presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils dansent au son d'une espèce de tambour, et lorsqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très-douce, à trois ou quatre trous,

dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, ils soufflent avec le nez. Ils ont aussi une espèce de lutte, qui est en même temps exercice et jeu.

« Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir, donne aux Taïtiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie, fille du repos et de la joie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe; au milieu des objets nouveaux que nous leur présentions, nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit un travail insupportable, et qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'esprit que celles du corps.

« Je ne les accuserai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adresse et leur industrie dans le peu d'ouvrages nécessaires dont ne sauraient les dispenser l'abondance du pays et la beauté du climat, démentiraient ce témoignage. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instrumens pour la pêche; leurs hameçons sont de nacre aussi délicatement travaillée que s'ils avaient le secours de nos outils; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres, et tissus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons, et la disposition des feuilles de latanier qui en font la couverture.

« Ils ont deux espèces de pirogues; les unes, petites et peu travaillées, sont faites d'un seul tronc

d'arbre creusé; les autres, beaucoup plus grandes, sont travaillées avec art. Un arbre creusé fait, comme aux premières, le fond de la pirogue, depuis l'avant jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur; un second forme la partie de l'arrière, qui est courbe et fort relevée : de sorte que l'extrémité de la poupe se trouve à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau; ces deux pièces sont assemblées bout à bout en arc de cercle; et comme, pour assurer cet écart, ils n'ont pas le secours des clous, ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des deux pièces, et ils y passent des tresses de fil de coco, dont ils font de fortes liures. Les côtés de la pirogue sont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, cousus sur le fond, et l'un avec l'autre, par des liures semblables aux précédentes. Ils remplissent les coutures de fil de coco, sans mettre aucun enduit sur le calfatage. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue, et qui a cinq ou six pieds de saillie, l'empêche de se plonger entièrement dans l'eau lorsque la mer est grosse. Pour rendre ces légères barques moins sujettes à chavirer, ils mettent un balancier sur un des côtés. Ce n'est autre chose qu'une pièce de bois assez longue, portée sur deux traverses de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout est amarré sur la pirogue. Lorsqu'elle est à la voile, une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier. Son usage est pour y amarrer un cordage qui soutient le mât, et rendre la pirogue

moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

« Leur industrie paraît davantage dans le moyen dont ils usent pour rendre ces bâtimens propres à les transporter aux îles voisines, avec lesquelles ils communiquent, sans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient ensemble deux grandes pirogues côte à côte, à quatre pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Par-dessus l'arrière de ces deux bâtimens ainsi joints, ils posent un pavillon d'une charpente très-légère, couverte par un toit de roseaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie et du soleil, et leur fournit en même temps un lieu propre à tenir leurs provisions sèches. Ces doubles pirogues sont capables de contenir un grand nombre de personnes, et ne risquent jamais de chavirer. Ce sont elles dont nous avons toujours vu les chefs se servir; elles vont, ainsi que les pirogues simples, à la rame et à la voile : les voiles sont composées de nattes étendues sur un carré de roseaux dont un des angles est arrondi.

« Les Taïtiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages qu'une herminette dont le tranchant est fait avec une pierre noire très-dure. Elle est absolument de la même forme que celle de nos charpentiers, et ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

« La fabrique des étoffes singulières qui composent leurs vêtemens, n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissues avec l'écorce d'un arbuste que tous les habitans cultivent autour de leurs maisons. Un morceau de bois dur, équarri et rayé sur ses quatre faces par des traits de différentes grosseurs, leur sert à battre cette écorce sur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, et ils parviennent ainsi à former une étoffe très-égale et très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple et moins sujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur; ils en ont de plusieurs sortes, plus ou moins épaisses, mais toutes fabriquées avec la même matière; j'ignore la méthode dont ils se servent pour les teindre.

« Je terminerai en me justifiant, car on m'oblige à me servir de ce terme, en me justifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'assurément il ne croyait pas devoir être aussi long; et en rendant compte des connaissances qu'il m'a données sur son pays pendant le séjour qu'il a fait avec moi.

« Le zèle de cet insulaire pour nous suivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taïti il nous l'a manifesté de la manière la plus expressive, et sa nation parut applaudir à son projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, et certains de ne devoir désormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir les secours

et les rafraîchissemens dont notre vie dépendait, il nous était essentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus considérables de cette mer. Ne devions-nous pas présumer qu'il parlait la même langue que ses voisins, que ses mœurs étaient les mêmes, et que son crédit auprès d'eux serait décisif en notre faveur, quand il détaillerait et notre conduite avec ses compatriotes, et nos procédés à son égard ? D'ailleurs, en supposant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puissant, situé au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage pour cimenter l'alliance que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple en lui renvoyant son concitoyen bien traité par nous, et enrichi de connaissances utiles qu'il leur porterait ! Dieu veuille que le besoin et le zèle qui nous a inspirés ne soient pas funestes au courageux Aotourou !

« Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour lui rendre son séjour à Paris agréable et utile. Il y est resté onze mois pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empressement pour le voir a été vif; curiosité stérile, qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, et qui, livrés à des erreurs de toute espèce, ne voient que d'après leurs préjugés, et décident cependant avec sévérité et sans appel. Comment, par exemple, me disaient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle

ni français, ni anglais, ni espagnol ? Que pouvais-je répondre ? Ce n'était pas toutefois l'étonnement d'une question pareille qui me rendait muet. J'y étais accoutumé, puisque je savais qu'à mon arrivée plusieurs de ceux même qui passent pour instruits soutenaient que je n'avais pas fait le tour du monde, puisque je n'avais pas été en Chine. D'autres, Aristarques tranchans, prenaient et répandaient une fort mince idée du pauvre insulaire, sur ce qu'après un séjour de deux ans avec des Français, il parlait a peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disaient-ils, des Italiens, des Anglais, des Allemands auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le français ? J'aurais pu répondre, peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obstacle physique que l'organe de cet insulaire apportait à ce qu'il pût se rendre notre langue familière, obstacle qui sera détaillé plus bas, cet homme avait au moins trente ans, que jamais sa mémoire n'avait été exercée par aucune étude, ni son esprit assujetti à aucun travail; qu'à la vérité un Italien, un Anglais, un Allemand pouvaient en un an jargonner passablement le français; mais que ces étrangers avaient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres, et toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le sont dans la langue française; qu'ainsi ils n'avaient qu'une traduction à confier à leur mémoire exer-

cée dès l'enfance. Le Taïtien, au contraire, n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la société la plus simple et la plus bornée; de l'autre, à des besoins réduits au plus petit nombre possible, aurait eu à créer, pour ainsi dire, dans un esprit aussi paresseux que son corps, un monde d'idées premières, avant de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurais pu répondre; mais ce détail demandait quelques minutes, et j'ai presque toujours remarqué qu'accablé de questions comme je l'étais, quand je me disposais à y satisfaire, les personnes qui m'en avaient honoré étaient déjà loin de moi. C'est qu'il est fort commun dans les capitales de trouver des gens qui questionnent, non en curieux qui veulent s'instruire, mais en juges qui s'apprêtent à prononcer : alors, qu'ils entendent la réponse ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

« Cependant, quoique Aotourou estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortait seul, il parcourait la ville, et jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisait des emplettes, et presque jamais il n'a payé les choses au-delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût était l'opéra; car il aimait passionnément la danse. Il connaissait parfaitement les jours de ce spectacle; il y allait seul, payait à la porte comme tout le monde, et sa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre des personnes qui

ont désiré de le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, et son cœur reconnaissant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à madame la duchesse de Choiseul, qui l'a comblé de bienfaits et surtout de marques d'intérêt et d'amitié, auxquelles il était infiniment plus sensible qu'aux présens. Aussi allait-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice toutes les fois qu'il savait qu'elle était à Paris.

« Il en est parti au mois de mars 1770, et il a été s'embarquer à La Rochelle sur le navire *le Brisson*, qui a dû le transporter à l'Ile de France. Il a été confié, pendant cette traversée, aux soins d'un négociant qui s'est embarqué sur le même bâtiment, dont il est armateur en partie. Le ministère a ordonné au gouverneur et à l'intendant de l'Ile de France de renvoyer de là Aotourou dans son île. J'ai donné un mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, et trente-six mille francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Taïti un grand nombre d'outils de nécessité première, des graines, des bestiaux; et le roi d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il était nécessaire, relâchât aux Philippines.

« J'ai reçu des nouvelles de l'arrivée d'Aotourou à l'Ile de France, et je crois devoir insérer ici la

copie d'une lettre de M. Poivre, écrite à ce sujet à M. Bertin, ministre d'état.

Extrait d'une lettre de M. Poivre, intendant des Iles de France et de Bourbon, à M. Bertin, ministre d'état.

Au Port-Louis, Ile de France, ce 3 novembre 1770.

« Monseigneur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 15 mars dernier, au sujet de l'honnête Indien *Poutavéry* (1). J'ai reconnu dans tout ce que vous me faites l'honneur de me dire de cet insulaire et des précautions à prendre pour le renvoyer convenablement dans sa patrie, toute la bonté de votre cœur, dont j'avais tant de preuves certaines.

« J'avais déjà reçu ici Poutavéry en 1768 : je l'y avais accueilli à la ville et à la campagne ; pendant tout son séjour dans cette île il avait eu le couvert chez moi : je lui ai rendu tous les services qui ont dépendu de moi : il est parti d'ici mon ami, et il revenait dans cette île plein de sentimens d'amitié et de reconnaissance pour son Polary ; car c'est ainsi qu'il me nomme. Vous ne sauriez croire à quel point cet homme naturel porte la mémoire des bienfaits et le sentiment de la reconnaissance.

« Pendant toute la traversée, sachant qu'il revenait à l'Ile de France, il a toujours parlé à tous les

(1) Nom qu'on avait donné à Aotourou.

officiers du vaisseau du plaisir qu'il aurait de revoir son ami Polary. Arrivé ici, on a voulu le conduire au gouvernement; il ne l'a pas voulu : tout en mettant le pied à terre, il a couru par le chemin le plus court droit à ma maison, il m'a fait toutes sortes de caresses à sa façon, et m'a tout de suite raconté tous les petits services que je lui avais rendus. Quand il a été question de se mettre à table, il a aussitôt montré son ancienne place à côté de moi, et a voulu la reprendre.

« Vous voyez que vous ne pouviez pas mieux vous adresser pour procurer à cet honnête homme naturel les secours dont il aura besoin ici, et le moyen de retourner commodément et convenablement dans sa patrie, l'île de Taïti; je serais bien fâché qu'un autre que moi eût une commission aussi délicieuse à remplir. Soyez assuré que je ferai pour Poutavéry tout ce que je ferais pour mon propre fils. Cet Indien m'a singulièrement intéressé depuis le moment que j'ai su son histoire, et son honnêteté naturelle m'a fortement attaché à lui; aussi me regarde-t-il comme son père, et ma maison comme la sienne.

« Poutavéry est arrivé ici le 23 octobre en très-bonne santé, fort aimé de tous ses compagnons de voyage et très-content d'eux tous. J'ai chargé M. de La Malétie, subrécargue du navire sur lequel il a passé, de le loger avec lui et d'en avoir soin, parce que malheureusement je n'ai point de logement dans la maison que j'occupe, et je n'ai pour moi-

même qu'une très-petite pièce très-incommode, qui me sert de cabinet.

« Poutavéry n'étant arrivé ici qu'à la fin d'octobre, dans un moment où nous avions tous nos bâtimens dehors, je le garderai jusqu'à la mi-septembre de l'année prochaine, temps auquel je le renverrai dans son pays. Le capitaine, les officiers et le bâtiment destinés à ce voyage seront de mon choix. Je lui donnerai pour lui, pour sa famille et pour les chefs Taïtiens, des présens convenables. Je lui donnerai, outre les outils et instrumens en fer de toute espèce, des grains à semer, et surtout du riz, des bœufs et vaches, des cabris, enfin de tout ce qui me paraîtra, d'après ses rapports, devoir être utile aux bons Taïtiens, qui devront à la générosité française une partie de leur bien-être.

« Le bâtiment destiné pour Taïti fera sa route par le sud, et passera entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande. C'est pourquoi je ne veux le faire partir que vers l'équinoxe de septembre de l'année prochaine, afin que nos navigateurs, forcés peut-être par les vents de s'élever beaucoup dans le sud, jouissent de toute la belle saison, qui, dans l'hémisphère austral, commence à la fin de septembre; alors les nuits sont plus courtes et les mers plus belles. »

« On m'a écrit depuis de l'Ile de France, une lettre datée du mois d'août 1771, dans laquelle on me mande qu'on y armait le bâtiment destiné à ra-

mener Aotourou à Taïti. Puisse-t-il revoir enfin ses compatriotes (1)! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre sur les mœurs de son pays dans mes conversations avec lui.

« J'ai déjà dit que les Taïtiens reconnaissent un Être suprême qu'aucune image factice ne saurait représenter, et des divinités subalternes de deux métiers, comme dit Amyot, représentées par des figures de bois. Ils prient au lever et au coucher du soleil; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques superstitieuses pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comète, visible à Paris en 1769, et qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Taïtiens connaissent ces astres, qui ne reparaissent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les comètes *evetou eave*, et n'attachent à leur apparition aucune idée sinistre. Il n'en est pas de même de ces espèces de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Taïtiens, qui les nomment *epao*, les croient un génie malfaisant, *eatoua toa*. Au reste, les gens instruits de cette nation, sans être astronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des constellations les plus remarquables; ils en connaissent le mouvement diurne, et ils s'en servent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à l'autre.

---

(1) On verra dans le Chapitre suivant ce qu'est devenu Aotourou.

Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cents lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur boussole est le cours du soleil pendant le jour, et la position des étoiles pendant les nuits, presque toujours belles entre les tropiques.

« Aotourou m'a parlé de plusieurs îles, les unes confédérées de Taïti, les autres toujours en guerre avec elle. Les îles amies sont *Aimeo*, *Maoroua*, *Aca*, *Oumaïtia* et *Tapoua-Massou*. Les ennemies sont *Papara*, *Aiatea*, *Otaa*, *Toumaraa*, *Oopoa*. Ces îles sont aussi grandes que Taïti. L'île de *Pare*, fort abondante en perles, est tantôt son alliée, tantôt son ennemie. *Enouamatou* et *Toupai* sont deux petites îles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poisson et en tortues; mais le peuple croit qu'elles sont la demeure des génies; c'est leur domaine, et malheur aux bateaux que le hasard ou la curiosité conduit à ces îles sacrées! Il en coûte la vie à presque tous ceux qui y abordent. Au reste, ces îles gisent à différentes distances de Taïti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'ait parlé, est à quinze jours de marche. C'est sans doute à peu près à cette distance qu'il supposait être notre patrie, lorsqu'il s'est déterminé à nous suivre.

« J'ai dit plus haut que les habitans de Taïti nous avaient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions crus presque égaux entre eux, ou du moins jouissant d'une liberté qui n'était soumise qu'aux lois établies pour le bonheur

de tous. Je me trompais; la distinction des rangs est fort marquée à Taïti, et la disproportion cruelle. Les rois et les grands ont droit de vie et de mort sur leurs esclaves et valets; je serais même tenté de croire qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du peuple, qu'ils nomment *tata-einou*, hommes vils; toujours est-il sûr que c'est dans cette classe infortunée qu'on prend les victimes pour les sacrifices humains. La viande et le poisson sont réservés à la table des grands; le peuple ne vit que de légumes et de fruits. Jusqu'à la manière de s'éclairer dans la nuit différencie les états, et l'espèce de bois qui brûle pour les gens considérables, n'est pas la même que celle dont il est permis au peuple de se servir. Les rois seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre que nous nommons *le saule pleureur*, ou *l'arbre du grand Seigneur*. On sait qu'en courbant les branches de cet arbre et les plantant en terre, on donne à son ombre la direction et l'étendue qu'on désire; à Taïti il est la salle à manger des rois.

Les seigneurs ont des livrées pour leurs valets; suivant que la qualité des maîtres est plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Cette ceinture prend immédiatement sous les bras aux valets des chefs; elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles. Les heures ordinaires des repas sont, lorsque le soleil passe au méridien, et lorsqu'il est couché. Les hommes ne

mangent point avec les femmes; celles-ci seulement servent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Taïti on porte régulièrement le deuil, qui se nomme *eeva*. Toute la nation porte le deuil de ses rois. Le deuil des pères est fort long. Les femmes portent celui des maris, sans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil sont de porter sur la tête une coiffure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort, et de se couvrir le visage d'un voile. Quand les gens en deuil sortent de leurs maisons, ils sont précédés de plusieurs esclaves, qui battent des castagnettes d'une certaine manière; leur son lugubre avertit tout le monde de se ranger, soit qu'on respecte la douleur des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre et malencontreuse. Au reste, il en est à Taïti comme partout ailleurs; on y abuse des usages les plus respectables. Aotourou m'a dit que cet attirail du deuil était favorable aux rendez-vous, sans doute avec les femmes dont les maris sont peu complaisans. Cette claquette, dont le son respecté écarte tout le monde; ce voile qui cache le visage, assurent aux amans le secret et l'impunité.

« Dans les maladies un peu graves, tous les proches parens se rassemblent chez le malade. Ils y mangent et y couchent tant que le danger subsiste; chacun le soigne et le veille à son tour. Ils ont aussi l'usage de saigner; mais ce n'est ni

au bras ni au pied. Un *taoua*, c'est-à-dire, un médecin ou prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade; il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons *sagittale*; et lorsqu'il en a coulé suffisamment de sang, il ceint la tête d'un bandeau qui assujettit l'ouverture : le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

« Voilà ce que j'ai appris sur les usages de ce pays intéressant, tant sur les lieux mêmes que par mes conversations avec Aotourou. En arrivant dans cette île, nous remarquâmes que quelques-uns des mots prononcés par les insulaires se trouvaient dans le vocabulaire inséré à la suite du Voyage de Le Maire, sous le titre de *Vocabulaire des îles des Cocos*. Ces îles, en effet, selon l'estime de Le Maire et de Schouten, ne sauraient être fort éloignées de Taïti; peut-être font-elles partie de celles que m'a nommées Aotourou. La langue de Taïti est douce, harmonieuse et facile à prononcer. Les mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration; on n'y rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité de consonnes et d'articulations qui rendent certaines langues si difficiles. Aussi notre Taïtien ne pouvait-il parvenir à prononcer le français. Les mêmes causes qui font accuser notre langue d'être peu musicale, la rendaient inaccessible à ses organes. On eût plutôt réussi à lui faire prononcer l'espagnol ou l'italien.

« M. Pereire, célèbre par son talent d'enseigner

à parler et bien articuler aux sourds et muets de naissance, a examiné attentivement et plusieurs fois Aotourou, et a reconnu qu'il ne pouvait physiquement prononcer la plupart de nos consonnes, ni aucune de nos voyelles nasales.

« Au reste, la langue de cette île est assez abondante; j'en juge parce que, dans le cours du voyage, Aotourou a mis en strophes cadencées tout ce qui l'a frappé. C'est une espèce de récitatif obligé qu'il improvisait. Voilà ses annales, et il nous a paru que sa langue lui fournissait des expressions pour peindre une multitude d'objets tous nouveaux pour lui. D'ailleurs, nous lui avons entendu chaque jour prononcer des mots que nous ne connaissions pas encore, et entre autres déclamer une longue prière, qu'il appelle *la prière des rois*, et de tous les mots qui la composent, je n'en sais pas dix.

« J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans son île, un vaisseau anglais y avait abordé. C'est celui que commandait M. Wallis. Le même hasard qui nous a fait découvrir cette île, y a conduit les Anglais pendant que nous étions à la rivière de la Plata. Ils y ont séjourné un mois, et, à l'exception d'une attaque que leur ont faite les insulaires, qui se flattaient d'enlever le vaisseau, tout s'est passé à l'amiable. Voilà sans doute d'où proviennent, et la connaissance du fer, que nous avons trouvée aux Taïtiens, et le nom d'*aouri*, qu'ils lui donnent; nom

assez semblable pour le son au mot anglais *iron*, fer, qui se prononce *aïron*. J'ignore maintenant si les Taïtiens, avec la connaissance du fer, doivent aussi aux Anglais celle des maux vénériens que nous y avons trouvés naturalisés.

« Les Anglais ont fait depuis un second voyage à Taïti. Ils y ont observé le passage de Vénus le 4 juin 1769, et leur séjour dans cette île a été de trois mois. Je n'entrerai point dans le détail de ce qu'ils disent sur cette île et ses habitans. Je me contenterai d'observer que c'est faussement qu'ils avancent que nous y sommes toujours restés avec pavillon espagnol : nous n'avions aucune raison de cacher le nôtre; c'est avec tout aussi peu de fondement qu'ils nous accusent d'avoir porté aux malheureux Taïtiens la maladie que nous pourrions peut-être plus justement soupçonner leur avoir été communiquée par l'équipage de M. Wallis. Les Anglais avaient emmené deux insulaires qui sont morts en chemin. »

Depuis son départ de Taïti, Bougainville reconnut beaucoup d'autres îles de la mer du Sud.

« On a vu combien la relâche à Taïti avait été mélangée de bien et de mal; l'inquiétude et le danger avaient accompagné nos pas jusqu'aux derniers instans; mais ce pays était pour nous un ami que nous aimions avec ses défauts. Le 16 avril, à huit heures du matin, nous étions environ à dix lieues dans le nord-est de sa pointe septentrionale, et je pris de là mon point de départ. »

A dix heures, on aperçut une terre sous le vent; elle paraissait former trois îles; à midi l'on reconnut que ce n'en était qu'une seule. Par dessus cette nouvelle terre, on crut en voir une autre plus éloignée. Cette île est d'une hauteur médiocre, et couverte d'arbres; on peut l'apercevoir en mer de huit ou dix lieues. Aotourou la nommait *Oumaitia*. Il fit entendre qu'elle était habitée par une nation amie de la sienne; qu'il y avait été plusieurs fois, et que l'on y trouverait le même accueil et les mêmes rafraîchissemens qu'à Taïti.

Bougainville dirigea sa route à l'ouest de manière à ne pas rencontrer les îles pernicieuses que les désastres de Roggeween l'avertissaient de fuir. Pendant tout le reste du mois d'avril, il eut très-beau temps, mais peu de frais; et le vent d'est prenait plus du nord que du sud.

Le 3 mai, presque à la pointe du jour, il découvrit une nouvelle terre. Dans la journée, on essuya quelques grains, suivis de calme, de pluie, et de brises de l'ouest, telles que dans cette mer on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du soleil, on reconnut trois îles, dont une beaucoup plus considérable que les deux autres. Au jour, on prolongea la côte orientale de la grande île; ses côtes sont partout escarpées, et ce n'est, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallées ni plage. La mer brisait fortement le long de la rive. On y vit des feux, quelques cabanes couvertes

de joncs, et terminées en pointe, construites à l'ombre des cocotiers, et une trentaine d'hommes qui couraient sur le bord de la mer. Les deux petites îles sont à une lieue de la grande, dans l'ouest-nord-ouest, situation qu'elles ont aussi entre elles. Un bras de mer peu large les sépare; elles n'ont pas plus d'une demi-lieue chacune, et leur côte est également haute et escarpée. Le milieu de ces îles est par 14° 11′ sud et 170° 59′ à l'ouest de Paris.

« A midi, je faisais route pour passer entre ces petites îles et la grande, dit Bougainville, lorsque la vue d'une pirogue, qui venait à nous, me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau, sans vouloir l'accoster, malgré tous les signes d'amitié dont nous pouvions nous aviser, vis-à-vis de cinq hommes qui la conduisaient. Ils étaient nus, à l'exception des parties naturelles, et nous montraient des cocos et des racines. Notre Taïtien se tenait nu comme eux, et leur parla sa langue; mais ils ne le comprirent pas. Ce n'est plus ici la même nation. Lassés de voir que malgré l'envie qu'ils témoignaient de diverses bagatelles qu'on leur montrait, ils n'osaient approcher, je fis mettre à la mer le petit canot. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, ils forcèrent de nage pour s'enfuir, et je ne voulus pas qu'on les poursuivît. Peu après on vit venir plusieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignèrent moins de méfiance que la première, et s'approchè-

Dès six heures du matin on aperçut une autre terre à l'ouest ; elle parut avoir au moins autant d'étendue et d'élévation que la première. Une brume épaisse empêcha de la reconnaître. Bougainville nomma *archipel des Navigateurs*, cette suite d'îles dont la découverte lui est due ; il gît sous le quatorzième parallèle austral, et entre 171 et 172° de longitude à l'ouest de Paris.

Le 11 au matin, on découvrit une île dont les deux parties élevées étaient jointes par une terre basse qui paraissait se courber en arc et former une baie ouverte au nord-est ; elle fut appelée *l'Enfant perdu*.

Les mauvais temps qui avaient commencé dès le 6, continuèrent presque sans interruption jusqu'au 20, et pendant tout ce temps on fut persécuté par les calmes, la pluie et les vents d'ouest. « En général, dans cet océan, nommé *Pacifique*, observe Bougainville, l'approche des terres procure des orages, plus fréquens encore dans le décours de la lune. Lorsque le temps est par grains, avec de gros nuages fixes à l'horizon, c'est un indice presque sûr de quelques îles et un avis de s'en méfier. On ne se figure pas avec quels soins et quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, menacé de toutes parts de la rencontre inopinée de terres et d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la zone torride. Il nous fallait cheminer à tâtons, changeant

de route, lorsque l'horizon était trop noir devant nous. La disette d'eau, le défaut de vivres, la nécessité de profiter du vent, quand il daignait souffler, ne nous permettait pas de suivre les lenteurs d'une navigation prudente, et de passer en panne ou sur les bords, le temps des ténèbres. »

Cependant le scorbut parut. Il ne restait plus de rafraîchissemens que pour les malades. Le 22, à l'aube du jour, on reconnut deux terres; l'une fut nommée *île de la Pentecôte*, l'autre *île Aurore*. En avançant dans le nord, on aperçut une petite île, élevée en pain de sucre, qui fut appelée *pic de l'Etoile*. On rangea l'île Aurore, à une lieue et demie de distance; elle a au plus deux lieues de largeur. Ses côtes sont escarpées et couvertes de bois. A deux heures après midi on aperçut par-dessus ces îles des cimes de hautes montagnes à dix lieues environ au-delà. Après avoir doublé l'île Aurore, on faisait route au sud-sud-ouest, lorsqu'au coucher du soleil une nouvelle côte élevée et très-étendue s'offrit encore aux regards à la distance de quinze à seize lieues. On côtoya celle-ci dans la matinée du 23; sa côte nord-ouest a au moins douze lieues d'étendue, elle est haute, escarpée, et partout couverte de bois. Plusieurs pirogues se montraient le long de terre, sans qu'aucune cherchât à approcher des frégates. On ne distinguait pas de cases, on voyait seulement beaucoup de fumée s'élever du milieu des bois, depuis le bord de la mer jusqu'au sommet des montagnes. On sonda

plusieurs fois près du rivage, sans trouver de fond avec cinquante brasses de ligne.

La vue d'une côte où l'abordage paraissait commode, détermina Bougainville à envoyer à terre pour y faire du bois dont il avait le plus grand besoin, prendre des connaissances du pays, et tâcher d'en tirer des rafraîchissemens pour les malades. Il fit donc partir trois bâteaux armés, et se tint prêt à leur envoyer du secours, et à les soutenir de l'artillerie des vaisseaux, s'il était nécessaire. On les vit prendre terre sans que les insulaires parussent s'être opposés à leur débarquement. A une heure après midi, il s'embarqua avec quelques autres personnes dans une iole pour aller les rejoindre. Il trouva son monde occupé à couper du bois, que ceux du pays aidaient à porter aux canots. L'officier qui commandait la descente, rapporta qu'à son arrivée une troupe nombreuse d'insulaires était venuele récevoir sur la plage, l'arc et la flèche à la main, faisant signe qu'on n'abordât pas; mais que quand, malgré leurs menaces, il avait ordonné de mettre à terre, ils s'étaient reculés à quelques pas; qu'à mesure que son monde avançait, les insulaires se retiraient toujours dans l'attitude de faire partir leurs flèches sans vouloir se laisser approcher; qu'ayant alors fait arrêter la troupe, et un officier s'étant avancé vers eux, ils avaient cessé de reculer lorsqu'ils avaient vu un homme seul; des morceaux d'étoffe rouge qu'on leur distribue, achevèrent d'établir une espèce de

confiance. L'officier prit aussitôt poste à l'entrée du bois, mit ses travailleurs à abattre des arbres sous la protection de la troupe, et envoya un détachement chercher des fruits. Les insulaires se rapprochèrent insensiblement, et semblèrent annoncer des dispositions plus amicales. On eut même d'eux quelques fruits. Ils ne voulaient ni du fer ni des clous. Ils refusèrent aussi constamment de troquer leurs arcs et leurs massues; seulement ils cédèrent quelques flèches. Au reste, ils étaient toujours restés en grand nombre autour des Français sans jamais quitter leurs armes; ceux mêmes qui n'avaient point d'arcs tenaient des pierres prêtes à lancer. Ils avaient fait entendre qu'ils étaient en guerre avec les habitans d'un canton voisin du leur. Effectivement il s'en montra une troupe armée qui venait de la partie occidentale de l'île, s'avançant en bon ordre, et ceux-ci paraissaient disposés à les bien recevoir; mais il n'y avait point eu d'attaque.

Bougainville, après être resté à terre jusqu'à ce que ses canots fussent chargés de fruits et de bois, se conforma à l'usage des navigateurs, en faisant enterrer au pied d'un arbre l'acte de prise de possession de ces îles, gravé sur une planche de chêne, puis se rembarqua. Ce départ dérangea sans doute le projet des insulaires qui n'avaient pas encore tout disposé pour attaquer les Français. En les voyant s'éloigner, ils s'avancèrent sur le bord de la mer et leur lancèrent une grêle de pierres et de

flèches. Quelques coups de fusil tirés en l'air ne suffirent pas pour en débarrasser; plusieurs même s'avancèrent dans l'eau pour ajuster les Français de plus près. Une décharge mieux nourrie ralentit aussitôt leur attaque. Ils s'enfuirent dans les bois avec de grands cris. Un matelot fut légèrement blessé d'une pierre.

Ces insulaires sont de deux couleurs, noirs et mulâtres. Leurs lèvres sont épaisses, leurs cheveux cotonnés, quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal faits, et la plupart rongés de lèpre, circonstance qui fit nommer leur île *île des Lépreux*. Il parut peu de femmes, et elles n'étaient pas moins dégoûtantes que les hommes. Ils sont nus; à peine se couvrent-ils d'une natte les parties naturelles; les femmes ont aussi des écharpes pour porter les enfans sur le dos. On vit quelques-uns des tissus qui les composent, sur lesquels étaient de fort jolis dessins faits avec une belle teinture cramoisie. On remarqua qu'aucun d'eux n'avait de barbe; ils se percent les narines pour y pendre quelque ornement; ils portent aux bras, en forme de brasselets, une dent de babiroussa, ou un grand anneau d'une matière que l'on crut de l'ivoire, et au col des plaques d'écaille de tortue. Ils firent entendre qu'elles étaient communes sur leur rivage.

Leurs armes sont l'arc et la flèche, des massues de bois de fer, et des pierres qu'ils lancent sans fronde. Les flèches sont des roseaux armés d'une

longue pointe d'os très-aiguë. Quelques-unes de ces pointes sont carrées et garnies sur les arêtes de petites pointes couchées en arrière, qui empêchent de pouvoir retirer la flèche de la plaie. Ils ont encore des sabres de bois de fer. On ne vit leurs pirogues que de loin ; elles parurent bien faites, et voilées comme celles des îles des Navigateurs.

La plage où l'on avait abordé présentait une très-petite étendue. A vingt pas du bord de la mer, on trouve le pied d'une montagne dont la pente, quoique très-rapide, est converte de bois. Le terrain est très-léger et a peu de profondeur ; aussi les fruits, quoique de même espèce qu'à Taïti, sont-ils moins beaux et d'une moins bonne qualité. On rencontre beaucoup de routes tracées dans le bois, et des espaces enclos par des palissades de trois pieds de haut. On n'aperçut d'autres cases que cinq ou six petites huttes dans lesquelles on ne pouvait entrer qu'en se traînant sur le ventre. Ces hommes semblent fort misérables. Le Taïtien n'entendait absolument aucun mot de leur langue.

En courant au sud-ouest, on découvrit des terres dans toute la partie de l'ouest. Bougainville fit voile de ce côté, et bientôt en aperçut dans tous les points de l'horizon. Il semblait que l'on était enfermé dans un grand golfe ; plusieurs endroits offraient l'apparence de passages ou de grands enfoncemens. Un entre autres présentait dans l'ouest une ouverture considérable. Quelques pirogues

traversaient d'une terre à l'autre. Les relèvemens que l'on fit le 26 au lever du soleil, apprirent que les courans avaient entraîné les vaisseaux dans le sud plusieurs milles au-delà de leur estime. L'île de la Pentecôte se montrait séparée des terres du sud-ouest, mais la séparation était étroite. On découvrait plusieurs autres coupures à cette côte, mais sans pouvoir distinguer le nombre des îles de l'archipel dont on était environné. Bougainville fit courir au nord-ouest le long d'une belle côte couverte d'arbres, sur laquelle il paraissait de grands espaces de terrain qui semblaient cultivés. Le coup d'œil annonçait un pays riche; les croupes de quelques montagnes pelées et de couleur rouge en de certains endroits semblaient même indiquer que leurs entrailles renfermaient des minéraux. La route que l'on suivait conduisait à ce grand enfoncement aperçu précédemment dans l'ouest. A midi on était au milieu, et on y observa la latitude australe de 15° 40'. L'ouverture en est de cinq à six lieues. Quelques hommes se montrèrent à la côte du sud, et d'autres approchèrent des navires dans une pirogue; mais dès qu'ils en furent à une portée de mousquet, ils cessèrent de s'avancer malgré les invitations qu'on leur fit; ces hommes étaient noirs.

On rangea la côte septentrionale à trois quarts de lieue de distance; elle est peu élevée et couverte d'arbres. Une multitude de nègres se faisaient voir sur le rivage; il s'en détacha même quelques

pirogues qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avait vogué de la côte opposée. Après avoir longé celle-ci, l'espace de deux à trois lieues, on vit un grand enfoncement qui parut former une belle baie à l'ouvert de laquelle étaient deux gros îlots. Bougainville envoya sur-le-champ ses canots armés pour la reconnaître, et pendant ce temps resta sur les bords à une et deux lieues de terre, sondant souvent sans trouver de fond, avec une ligne de deux cents brasses.

Sur les cinq heures, il entendit une salve de mousqueterie qui lui causa beaucoup d'inquiétude; elle sortait d'un des canots qui, malgré ses ordres, s'était séparé des autres, et se trouvait mal à propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires, ayant vogué tout-à-fait à terre. Deux flèches qui lui furent tirées servirent de prétexte à sa première décharge. Ensuite il longea la côte, faisant un feu très-vif de sa mousqueterie et de ses espingoles, tant à terre que sur trois pirogues qui passèrent à portée, et lui décochèrent aussi quelques flèches. Une pointe avancée dérobait alors la vue du canot, et son feu continuel donna lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. Bougainville allait envoyer la chaloupe à son secours, lorsqu'il le vit doubler seul cette pointe qui l'avait caché. Les nègres poussaient des cris affreux dans les bois où ils s'étaient tous jetés, et dans lesquels on entendait battre leur tambour. « Je fis aussitôt à ce canot le signal de ralliement, dit Bougainville, et



je pris des mesures pour que nous ne fussions plus deshonorés par un pareil abus de la supériorité de nos forces. »

Cette côte forme la partie méridionale de la grande île où Quiros avait séjourné pendant un mois, et qu'il avait nommée *Terre australe du Saint-Esprit*. La grande baie et le port de la Véra-Cruz sont situés à la partie septentrionale de cette même île.

« Les canots de *la Boudeuse*, continue Bougainville, reconnurent que cette côte que nous avions cru continue, est un amas d'îles qui se croisent, en sorte que la baie n'est que la rencontre de plusieurs des canaux qui les séparent. Cependant ils y trouvèrent un assez bon fond de sable sur quarante, trente et vingt brasses d'eau; mais son inégalité continuelle rendait ce mouillage peu sûr, pour nous surtout qui n'avions plus d'ancres à hasarder. Il fallait d'ailleurs y ancrer à une grande demi-lieue de la côte; plus près le fond était de roches. Ainsi les vaisseaux n'auraient pu protéger les canots, et le pays est si couvert, qu'il eût fallu toujours avoir les armes à la main pour mettre les travailleurs à l'abri des surprises. On ne devait pas se flatter que les naturels oubliassent le mal qu'on venait de leur faire, et consentissent à échanger des rafraîchissemens. On remarqua ici les mêmes productions que sur l'île des Lépreux. Les habitans y étaient aussi de la même espèce, presque tous noirs, nus, à l'exception des parties naturelles, portant

les mêmes ornemens en colliers et en brasselets, et se servant des mêmes armes. »

On reconnut le 27 que les terres couraient au nord et s'étendaient à perte de vue, terres d'une élévation extraordinaire, et qui présentaient au-dessus des nuages une chaîne suivie de montagnes. Le temps fut sombre et par grains avec de la pluie par intervalles. Plusieurs fois le jour on crut voir la terre en avant, terre de brume qui s'évanouissait dans les éclaircis. Le 29 au matin on ne vit plus de terre. Bougainville nomma ces terres qu'il venait de découvrir l'*archipel des grandes Cyclades*; mais ce nom ne doit pas remplacer celui qui avait été donné par Quiros. Ce dernier a été avec raison conservé par les géographes.

Bougainville raconte à cette époque une chose qui vaut la peine d'être offerte au lecteur. « Tandis que nous étions entre les grandes Cyclades, quelques affaires m'avaient appelé à bord de *l'Étoile*, et j'eus occasion d'y vérifier un fait assez singulier. Depuis quelque temps il courait un bruit dans les deux navires que le domestique de M. de Commerson, nommé Baré, était une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge ni faire ses nécessités devant qui que ce fût, plusieurs autres indices avaient fait naître et accréditaient ce soupçon. Cependant comment reconnaître une femme dans cet infatigable Baré, botaniste déjà fort exercé, que nous

avions vu suivre son maître dans toutes les herborisations, au milieu des neiges et sur les monts glacés du détroit de Magellan, et porter même dans ces marches pénibles les provisions de bouche, les armes et les cahiers de plantes avec un courage et une force qui lui avaient mérité du naturaliste le nom de bête de somme? Il fallait qu'une scène qui se passa à Taïti changeât le soupçon en certitude. M. de Commerson y descendit pour herboriser : à peine Baré, qui le suivait avec les cahiers sous son bras, eut mis pied à terre, que les Taïtiens l'entourent, crient que c'est une femme, et veulent lui faire les honneurs de l'île. L'officier qui était de garde à terre fut obligé de venir à son secours et de l'escorter jusqu'au canot. Depuis ce temps il était difficile que les matelots n'alarmassent pas quelquefois sa pudeur. Quand je fus à bord de *l'Étoile*, Baré, les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle était fille; elle me dit qu'à Rochefort elle avait trompé son maître en se présentant à lui sous des habits d'homme au moment même de son embarquement; qu'elle avait déjà servi comme laquais un Genevois à Paris; que, née en Bourgogne, la perte d'un procès l'avait réduite dans la misère, et lui avait fait prendre le parti de déguiser son sexe; qu'au reste elle savait en s'embarquant qu'il s'agissait de faire le tour du monde, et que ce voyage avait piqué sa curiosité. Elle sera la première, et je lui dois la justice qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus scrupuleuse sagesse. Elle n'est ni

laide ni jolie, et n'a pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans. Il faut convenir que si les deux vaisseaux eussent fait naufrage sur quelque île déserte de ce vaste océan, la chance eût été fort singulière pour Baré. »

Reprenons la suite du voyage. Depuis le 29 mai que Bougainville avait cessé de voir la Terre du Saint-Esprit, ou les grandes Cyclades, il cinglait à l'ouest entre le quinzième et le seizième parallèle, lorsque dans la nuit du 4 au 5 de juin, à la faveur de la lune, il aperçut dans le sud, à une demi-lieue de distance, des brisans et une côte de sable très-basse. Il prit ses amures sur le bord opposé, et au point du jour, il se remit en route pour venir reconnaître la terre dont la prudence l'avait obligé de s'éloigner pendant la nuit. C'était un petit îlot de sable qui s'élevait à peine au-dessus de l'eau. Ce peu de hauteur le rend un écueil fort dangereux pour des vaisseaux qui font route de nuit, ou par un temps de brume. Il est si ras, qu'à deux lieues de distance, avec un horizon fort net, on ne le voit que du haut des mâts. Il est couvert d'oiseaux; il fut nommé *la Bâture de Diane*. Son gisement est par 15° 41′ sud, et 148° 59′ à l'est de Paris.

Dans la journée du 5, on crut, à quatre heures après midi, apercevoir la terre et des brisans dans l'ouest; on se trompait, et l'on continua d'y courir jusqu'à huit heures du soir. On passa le reste de la nuit, partie en panne, partie à courir de petits

bords; et, au point du jour, on reprit la route, toutes voiles dehors. Depuis vingt-quatre heures il passait le long des bâtimens beaucoup de morceaux de bois et des fruits que l'on ne connaissait pas; la mer était aussi entièrement tombée, malgré les grands vents du sud-est; et ces circonstances réunies faisaient penser à Bougainville qu'il avait de la terre dans le sud-est, à peu de distance. On vit aussi dans ces parages une espèce de poissons volans singulière. Ils sont noirs, à ailes rouges; ils paraissent avoir quatre ailes au lieu de deux, et leur grosseur est un peu au-dessus de la grandeur commune de ces poissons.

Le 6, une bâture qui se montra environ à trois quarts de lieue de l'avant, avertit qu'il était temps de changer la route que l'on poursuivait toujours à l'ouest. Cette bâture avait au moins une demi-lieue d'étendue. Quelques-uns crurent même voir une terre basse dans le sud-ouest des brisans. Bougainville fit gouverner au nord jusqu'à quatre heures, et alors il remit encore le cap à l'ouest : ce ne devait pas être pour long-temps. A cinq heures, les vigies aperçurent de nouveaux brisans dans la région du nord-ouest, à peu près à une demi-lieue de distance. On les approcha davantage pour les mieux reconnaître : on les vit s'étendre du nord-nord-est au sud-sud-ouest plus de deux milles, et on n'en apercevait pas la fin. La mer brisait avec fureur sur ces écueils, et quelques têtes de rochers s'élevaient sur l'eau de distance en distance.

D'après tous les indices que Bougainville apercevait depuis trois jours, il jugea qu'il devait être peu distant de quelque grande terre, et que même il devait lui en rester dans le sud-est. Il avait en effet dépassé d'environ quatre degrés le méridien de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, et la Nouvelle-Calédonie, découverte plus tard par Cook, lui restait dans le sud-est.

Dans cette position, la prudence commandait d'éviter une terre qui ne promettait aucune ressource en vivres, et de laquelle on ne pouvait se relever qu'en luttant contre les vents régnans. Il n'avait plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours; la viande salée était en plus grande quantité, mais elle infectait : on lui préférait les rats qu'on pouvait prendre. Il se décida donc à gouverner au nord-est, et abandonna le projet de pousser plus loin à l'ouest, entre le quinzième et le seizième parallèle. On navigua trois jours à cette route, et on courut environ cent lieues sans voir aucune terre; mais le 10, au point du jour, on en découvrit une qui s'étendait de l'est jusqu'au nord-ouest.

« Long-temps avant le lever de l'aurore, dit Bougainville, une odeur délicieuse nous avait annoncé le voisinage de cette terre, qui nous offrait un grand golfe ouvert au sud-est. J'ai vu peu de pays dont le coup d'œil fût plus beau : un terrain bas, partagé en plaines et en bosquets, régnait sur le bord de la mer, et s'élevait en amphithéâtre jusqu'aux

montagnes, dont la cime se perdait dans les nues. On en distinguait trois étages, et la chaîne la plus élevée était à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettait ni de sacrifier quelque temps à la visite de ce magnifique pays, que tout annonçait être riche et fertile, ni de chercher en faisant route à l'ouest un passage au sud de la Nouvelle-Guinée, qui nous frayât par le golfe de la Carpentarie une route nouvelle et courte aux îles Moluques. Rien n'était, à la vérité, plus problématique que l'existence de ce passage; on croyait même avoir vu la terre s'étendre dans le sud-ouest. Il fallait tâcher de sortir au plus tôt, et par le chemin qui semblait ouvert, de ce golfe dans lequel nous étions engagés beaucoup plus même que nous ne le croyions d'abord. C'est où nous attendait le vent de sud-est pour mettre notre patience aux dernières épreuves. Le golfe dans le fond duquel on était atterri fut nommé *cul-de-sac de l'Orangerie* (10° sud, 147° 5′ est).

« Toute la journée du 10 le calme nous laissa à la merci d'une lame sud-est qui nous jetait à terre. Nous n'étions pas à plus de trois quarts de lieue d'une petite île basse, à la pointe orientale de laquelle est attachée une bâture qui se prolonge à deux ou trois lieues dans l'ouest. Le 11 après midi, on était parvenu à s'éloigner de la côte d'environ quatre lieues. A deux lieues de distance la mer y est sans fond. Plusieurs pirogues voguaient le long

de la terre, sur laquelle il y eut toujours de grands feux allumés. Il y a ici de la tortue; nous en trouvâmes les débris d'une dans le ventre d'un requin. »

On éprouva des vents contraires et violens jusqu'au 16, et on fut constamment enveloppé d'une brume des plus épaisses. Le 16 au matin, on aperçut la terre depuis le nord jusqu'au nord-est un quart est. On louvoya pour la doubler, le vent continuant à souffler de la partie de l'est-sud-est.

Le 17, au lever du soleil, la terre ne se montra point; mais à neuf heures et demie on aperçut une petite île dans le nord-est, à cinq ou six lieues de distance, et une autre terre dans le nord-nord-ouest, à environ neuf lieues. Peu de temps après, on découvrit dans le nord-est, à quatre ou cinq lieues, une autre petite île que sa ressemblance avec Oueffant fit appeler de ce nom. On continua la bordée au nord-est, espérant doubler toutes les terres, lorsqu'à onze heures on en découvrit une nouvelle, à peu près du côté vers lequel on se dirigeait, et des brisans qui paraissaient venir joindre Oueffant. Dans le nord-ouest de ces îles on voyait une autre chaîne de brisans qui s'allongeait à une demi-lieue. La première île semblait être aussi entre deux chaînes de brisans.

« Tous les navigateurs qui sont venus dans ces parages, continue Bougainville, avaient toujours redouté de tomber dans le sud de la Nouvelle-Guinée, et d'y trouver un golfe correspondant à

celui de la Carpentarie, d'où il leur fut ensuite difficile de se relever. En conséquence, ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la Nouvelle-Bretagne, sur laquelle ils allaient atterrir. Tous ont suivi les mêmes traces; nous en ouvrions de nouvelles, et il fallait payer l'honneur d'une première découverte. Malheureusement le plus cruel de nos ennemis était à bord, la faim. Je fus obligé de faire une réduction considérable sur la ration de pain et de légumes. Il fallut aussi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues, et les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funestes indigestions. Il nous restait une chèvre, compagne fidèle de nos aventures depuis notre sortie des îles Malouines, où nous l'avions prise. Chaque jour elle donnait un peu de lait. Les estomacs affamés, dans un instant d'humeur, la condamnèrent à mourir. Je n'ai pu que la plaindre; et le boucher qui la nourrissait depuis si longtemps a arrosé de ses larmes la victime qu'il immolait à notre faim. Un jeune chien pris dans le détroit de Magellan eut le même sort peu de temps après. »

On ne vit point de terre dans la matinée du 18, et on se livrait à l'espoir d'avoir doublé les îlots et les brisans qu'on avait vus les jours précédens; mais à une heure après midi, on découvrit une île dans le nord-est, et bientôt neuf ou dix autres se firent voir à la suite de la première. Il y en avait jusque dans l'est-nord-est, et derrière ces îles une

terre plus élevée s'étendait dans le nord-est, environ à dix lieues de distance : on louvoya toute la nuit. Le jour suivant donna le même spectacle d'une double plaine de terres, courant à peu près est et ouest; savoir : au sud, une suite d'îlots joints par des récifs à fleur d'eau, dans le nord desquels s'étendaient des terres plus élevées. Les terres que l'on découvrit le 20 parurent prendre moins du sud et ne plus courir que sur l'est-sud-est. « C'était, s'écrie Bougainville, un amendement à notre position. »

On courut des bordées au large pour s'élever, et on ne revit la terre que le 25 au lever du soleil, depuis le nord jusqu'au nord-nord-est. Ce n'était plus une terre basse; on apercevait au contraire une terre extrêmement haute, et qui paraissait se terminer par un gros cap : il était vraisemblable qu'elle courait ensuite au nord. On gouverna tout le jour au nord-est sans voir de terre plus à l'est que le cap que l'on doubla avec une satisfaction difficile à peindre. Le 26, comme on ne vit plus de terre au vent, et le cap étant beaucoup sous le vent, on put enfin reprendre la route au nord-nord-est. « Nous appelâmes ce cap, après lequel nous avions si longtemps aspiré, *le cap de la Délivrance*, et le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louisiade*. C'est une terre que nous avions bien acquis le droit de nommer. (Cap de la Délivrance, 11° 45′ sud, 152° 15′ est.)

« Nous avons imaginé plusieurs fois, pendant les jours de tribulation passés dans le golfe de la

Louisiade, qu'il pouvait y avoir au fond de ce golfe un détroit qui nous aurait ouvert un passage fort court dans la mer des Moluques ; mais dans la situation où nous nous trouvions relativement aux vivres et à la santé des équipages, nous ne pouvions courir les hasards de la recherche. En effet, s'il n'eût pas existé nous étions perdus sans ressource. Cependant le passage existe, et les Anglais ont trouvé, en 1770, ce détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée ; mais ils ont éprouvé comme nous que la navigation, dans ces parages, est hérissée de difficultés, et ils ont été au moment d'y perdre leur vaisseau. Nous avons été environ à quarante lieues de l'embouchure orientale de ce détroit. »

Bougainville, après avoir doublé le cap de la Délivrance de la terre de la Louisiade, dirigea sa route dans le nord-ouest ; il avait couru soixante lieues dans cette direction, et était parvenu à 8° environ de latitude sud, lorsque, le 28 au matin, il fit la découverte d'une terre dans le nord-ouest, à huit ou dix lieues de distance. On ne tarda pas à reconnaître que c'étaient deux îles ; une autre côte longue et élevée se fit apercevoir en même temps de l'est-sud-est à l'est-nord-est. Celle-ci courait vers le nord, et à mesure que l'on avançait dans le nord-est on la voyait se prolonger davantage et tourner au nord-nord-ouest. On découvrit cependant un espace où la côte était interrompue, soit que ce fût un canal ou l'ouverture d'une grande

baie; car on crut distinguer des terres dans le fond. Le 29 au matin, la côte que l'on avait à l'est continuait à s'étendre vers le nord-est, sans que de ce côté l'horizon fût borné. Bougainville voulut s'en approcher pour la prolonger ensuite et chercher un mouillage. Quand on eut trouvé fond, on porta sur une anse qui paraissait commode, mais le calme survint. Le 30, dès la pointe du jour, les canots furent envoyés avec un détachement pour visiter plusieurs anses où le fond trouvé au large faisait espérer qu'on trouverait un mouillage.

« Vers dix heures, dit Bougainville, une douzaine de pirogues de différentes grandeurs vinrent assez près du vaisseau, sans toutefois vouloir l'accoster. Il y avait vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit à dix, deux ou trois dans les plus petites. Ces pirogues paraissaient bien faites; elles ont l'avant et l'arrière relevés; ce sont les premières vues dans ces mers sans balancier. Ces insulaires sont aussi noirs que les nègres d'Afrique. Ils ont les cheveux crépus, mais longs; quelques-uns de couleur rousse. Ils portent des brasselets et des plaques au front et sur le cou: j'ignore de quelle matière; elle m'a paru blanche. Ils sont armés d'arcs et de sagayes. Ils faisaient de grands cris, et il parut que leurs dispositions n'étaient pas pacifiques.

« L'officier qui avait commandé les canots, rapporta qu'il avait trouvé presque partout un bon fond pour mouiller sur une profondeur de onze à

trente brasses, fond vaseux, mais en plene côte. Il n'avait pas découvert de rivière. Il n'avait vu qu'un seul ruisseau dans toute l'étendue qu'on avait parcourue. La côte ouverte est presque inabordable; la vague y brise partout : les montagnes viennent se terminer au bord de la mer, et le sol est entièrement couvert de bois. On vit dans de petites anses, quelques cabanes; mais elles parurent en petit nombre : les insulaires habitent la montagne. Le petit canot fut suivi pendant quelque temps par trois ou quatre pirogues qui semblaient vouloir l'attaquer : un insulaire se leva même plusieurs fois pour lancer une sagaye, mais il ne le fit pas; et le canot revint à bord sans guerroyer. »

Une forte marée qui venait du nord, et portait dans le sud-est, donna l'espérance qu'on trouverait un passage dans la partie où l'on n'apercevait point de terre, mais où l'horizon était embrumé.

Le 1er juillet à dix heures du matin, le vent permit de faire route sur l'ouverture qui semblait annoncer une mer libre. On donna dans un détroit formé par les terres de l'est qu'on avait suivies jusqu'alors, et celles de l'ouest qu'on voyait se prolonger dans le nord-ouest. Sa largeur est de quatre à cinq lieues.

Une marée très-forte forme au milieu de ce passage un raz qui le traverse, et qui fait élever et briser la mer comme s'il y avait des rochers à fleur d'eau. Il fut nommé *Raz Denis*, du nom du maître d'équipage. *L'Etoile*, qui le traversa deux heures

après *la Boudeuse*, et plus dans l'ouest, s'y trouva sur cinq brasses d'eau, fond de roches. La mer était alors si mauvaise, qu'on fut contraint de fermer les écoutilles; on trouva à la sonde quarante-quatre brasses, fond de sable, gravier, coquilles et corail.

« La côte de l'est commençait ici à s'abaisser et à tourner au nord. Nous y aperçûmes, étant à peu près au milieu du passage, une jolie baie dont l'apparence promettait un bon mouillage. Il faisait presque calme; la marée, dont le cours était alors au nord-ouest, la fit dépasser dans un instant. On tint aussitôt le vent dans l'intention de la visiter; un déluge de pluie qui déroba la vue de la terre et du soleil, força de différer les recherches. »

A une heure après midi, on envoya les canots armés pour la reconnaître et la sonder. Le temps était très-beau, mais très-calme; les vaisseaux faillirent à être entraînés par des courans rapides, sur des récifs et des basses.

Comme les canots étaient occupés à sonder dans la baie où ils trouvèrent un bon mouillage, ils virent tout d'un coup paraître à l'entrée dix pirogues sur lesquelles il y avait environ cent cinquante hommes, armés d'arcs, de lances et de boucliers; elles sortaient d'une anse qui renferme une petite rivière, dont les bords sont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancèrent en bon ordre, voguant sur les canots à force de rames; et lorsqu'elles s'en jugèrent assez près, elles se séparèrent fort lestement en deux bandes pour les envelopper. Les In-

diens alors poussèrent des cris affreux, et, saisissant leurs lances, ils commencèrent une attaque qui devait leur paraître un jeu contre une poignée d'hommes. On fit sur eux une première décharge qui ne les arrêta point. Ils continuèrent à lancer leurs flèches et leurs sagayes, se couvrant de leurs boucliers qu'ils croyaient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite : plusieurs se jetèrent à la mer pour gagner la terre à la nage. On leur prit deux pirogues : elles sont fort longues, bien travaillées ; l'avant et l'arrière sont extrêmement relevés, ce qui sert d'abri contre les flèches, en présentant le bout. Sur le devant d'une de ces pirogues, on voyait une tête d'homme sculptée : les yeux étaient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, et la figure ressemblait à un masque garni d'une longue barbe ; les lèvres étaient teintes d'un rouge éclatant. On trouva dans leurs pirogues, des arcs, des flèches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, et plusieurs autres fruits dont on ne connaissait pas l'espèce ; de l'arec, des feuilles de bétel, de la chaux, divers petits meubles à l'usage de ces Indiens ; des filets à mailles très-fines, artistement tissus, et une mâchoire d'homme à demi grillée.

Ces insulaires sont noirs, et ont les cheveux crépus, qu'ils teignent en blanc, en jaune et en rouge. Leur audace à attaquer les Français, l'usage de porter des armes offensives et défensives, leur adresse à s'en servir, prouvent qu'ils sont presque

toujours en état de guerre. Au reste, Bougainville avait observé dans le cours du voyage, qu'en général les hommes nègres sont beaucoup plus méchans que ceux dont la couleur approche de la blanche. Ceux-ci sont nus, à l'exception d'une bande de natte qui leur couvre les parties naturelles. Leurs boucliers sont d'une forme ovale, faits de joncs tournés les uns au-dessus des autres, et parfaitement bien liés. Ils doivent être impénétrables aux flèches. On nomma la rivière et l'anse d'où étaient sortis ces braves insulaires, *la rivière des Guerriers;* l'île entière et la baie, *île et baie Choiseul.* Une presqu'île, au nord de la baie, est presque entièrement couverte de cocotiers.

Les vaisseaux firent route dans le détroit qui s'ouvrait devant elles. Quand on fut hors du passage, on découvrit dans l'ouest une côte longue et montueuse, dont les sommets se perdaient dans les nues. Le 2 juillet au soir, on voyait encore les terres de l'île Choiseul, mais le 3 au matin, on ne vit plus que la nouvelle côte qu'on avait découverte la veille, dont la hauteur était surprenante, et qui courait au nord-ouest. Sa partie la plus septentrionale paraissait alors terminée par une pointe qui s'abaissait insensiblement, et formait un cap remarquable. On lui donna le nom de *cap l'Averdi.* Il est situé par 5° 32′ sud, et 152° 30′ est.

Les géographes ont avec justice nommé *détroit de Bougainville*, le passage que ce navigateur venait de découvrir, et dont le milieu est par 6° 50′

sud, et 153° 45′ est. On a de même appelé *île Bougainville*, la terre haute, terminée au nord par le cap l'Averdi. Elle est séparée, par le détroit, de l'archipel des îles de Salomon de Mendaña, dont l'île Choiseul fait partie.

Le 4, les premiers rayons du jour firent voir de nouvelles terres, plus occidentales et plus septentrionales que le cap l'Averdi; on découvrait un vaste espace vide, qui devait former un passage ou un grand golfe. On apercevait par-delà cette ouverture, mais dans un grand éloignement, quelques mondrains, ou sommets de terres hautes. On distinguait aussi derrière la nouvelle côte, une autre côte plus élevée, ayant le même gisement, ce qui fit juger que cette nouvelle terre était une île.

« L'après-midi, trois pirogues s'en détachèrent, et vinrent reconnaître les vaisseaux : chacune était montée de cinq ou six nègres. Elles s'arrêtèrent à une portée de fusil; et ce ne fut qu'après y avoir passé près d'une heure, que les invitations réitérées les déterminèrent enfin à s'approcher davantage. Quelques bagatelles qu'on leur jeta, attachées sur des morceaux de planches, achevèrent de leur donner un peu de confiance : ils accostèrent la frégate en montrant des cocos et criant *bouca*, *bouca*, *onellé*. Ils répétaient sans cesse ces mots, que l'on cria ensuite comme eux, ce qui parut leur faire plaisir. Ils ne restèrent pas long-temps le long du vaisseau; ils firent signe qu'ils allaient chercher des cocos. On applaudit à leur dessein; mais à

peine furent-ils éloignés à vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira une flèche qui n'atteignit heureusement personne. Ils fuirent à force de rames; nous étions trop forts pour les punir.

« Ces nègres sont entièrement nus. Ils ont les cheveux crépus et courts, les oreilles percées et fort allongées. Plusieurs avaient la laine peinte en rouge et des taches blanches en différens endroits du corps. Il paraît qu'ils mâchent du bétel, puisque leurs dents sont rouges. Nous avons vu que les habitans de l'île Choiseul en font aussi usage; car on trouva dans leurs pirogues de petits sacs où il y avait des feuilles, avec de l'arec et de la chaux. On a eu de ceux-ci des arcs longs de six pieds et des flèches armées d'un bois fort dur. Leurs pirogues sont plus petites que celles de l'anse des Guerriers, et nous fûmes surpris de ne trouver aucune ressemblance dans leur construction. Ces dernières ont l'avant et l'arrière peu relevés; elles sont sans balancier, mais assez larges pour que deux hommes y nagent en couple. Cette île, que nous avons appelée *Bouka*, paraît extrêmement peuplée, si l'on en juge par la quantité de cases dont elle est couverte et par les apparences de culture que nous y avons aperçues. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers et d'autres arbres, nous offrit la plus agréable perspective, et je désirais fort trouver un mouillage sur cette côte; mais le vent contraire et un courant rapide qui portait dans le nord-ouest, nous en éloignaient

visiblement. (Pointe la plus septentrionale de l'île, 5° 7′ sud, 152° 12′ est). »

Pendant la nuit on tint le plus près, et le lendemain au matin, l'île Bouka était déjà loin dans l'est et le sud-est. La veille, au soir, on avait aperçu du haut des mâts une petite île dans le nord-ouest. Au reste, dit Bougainville, nous ne pouvions être loin de la Nouvelle-Bretagne, et c'est là que nous comptions trouver une relâche.

Le 5, après midi, on eut connaissance de deux petites îles dans le nord et le nord-nord-ouest, à dix ou douze lieues de distance, et presque dans le même instant, d'une autre plus considérable entre le nord-ouest et l'ouest. Cette dernière terre n'était qu'à sept lieues de distance; la côte était élevée et paraissait renfermer plusieurs baies. Comme on n'avait plus ni eau ni bois, et que les maladies empiraient, on résolut de s'arrêter ici, et l'on fit route pour pouvoir y aborder le lendemain.

Le 6, on mouilla dans une baie à l'ouest, et tout près de la pointe méridionale de la grande terre que l'on avait découverte la veille. Cette baie fut nommée *baie de Praslin*; elle appartient à la Nouvelle-Irlande. C'est la même où Carteret avait mouillé le 28 avril 1767, et à laquelle il avait donné le nom de *hâvre de Gower*.

Le 7, on envoya à terre toutes les pièces à l'eau, on y dressa des tentes, et on commença à faire l'eau, le bois, les lessives, toutes choses de pre-

mière nécessité. Ce canton étant inhabité, on ne pouvait désirer un lieu plus commode pour faire les diverses opérations dont les vaisseaux avaient le plus pressant besoin, et pour laisser errer à leur fantaisie les malades dans les bois. La relâche avait aussi ses inconvéniens : on n'y découvrit ni cocotiers ni bananiers.

Il n'y avait pas long-temps que les naturels étaient venus en cet endroit; car on trouva des figues bananes encore fraîches dans des cabanes, sur les bords d'une petite rivière éloignée d'un tiers de lieue du camp, et tout auprès, une pirogue, comme en dépôt. On voyait à côté les débris de plusieurs feux, de gros coquillages calcinés et des carcasses de têtes d'animaux que Commerson reconnut pour des têtes de sangliers. Un matelot, cherchant un jour des coquillages, trouva enterrée dans le sable une plaque de plomb sur laquelle on lisait des restes de mots anglais, qui attestaient le séjour d'un vaisseau de l'état. On y voyait encore les traces des clous qui avaient servi à attacher l'inscription, qui paraissait un peu ancienne. Les sauvages avaient sans doute arraché la plaque et l'avaient mise en morceaux.

On reconnut ensuite l'arbre auquel cette inscription avait été clouée. D'autres arbres sciés ou abattus à coups de hache, firent connaître le lieu où les Anglais avaient relâché; et des indices manifestes donnèrent lieu de conclure qu'ils ne l'avaient pas quitté depuis plus de quatre mois. Bougain-

ville se trompait, mais de peu de chose, sur l'époque véritable du séjour des Anglais en ce lieu : d'un autre côté, il rencontra juste en supposant que c'était le bâtiment de Carteret qui l'avait devancé en ce lieu.

Les recherches pour fournir des rafraîchissemens aux malades et une nourriture solide aux hommes qui se portaient bien, furent infructueuses. La pêche était absolument ingrate, et on ne trouva dans les bois que quelques lataniers et des choux palmistes en petit nombre, encore fallait-il les disputer à des fourmis énormes, dont les essaims innombrables forcèrent d'abandonner plusieurs de ces arbres déjà abattus. On vit quelques sangliers, on n'en put tuer aucun. On avait en abondance de l'eau : on se procura quelques pigeons de la plus grande beauté.

Tout le pays est montagneux ; le sol y est très-léger : à peine la roche est-elle recouverte. Cependant les arbres y sont de la plus grande élévation, et l'on y voit plusieurs espèces de très-beaux bois. On y trouve le bétel, l'arequier, le beau jonc des Indes, le poivrier. Le pays est, en général, peu riche pour la botanique. Au reste, aucune trace n'annonçait qu'il fût habité à demeure. Les naturels doivent y passer de temps en temps : l'on rencontrait fréquemment sur le bord de la mer des endroits où ils s'étaient arrêtés. On les reconnaissait aux traces de leurs repas.

On tuait journellement des serpens, des scor-

pions et des insectes singuliers. On trouvait un grand nombre de coquilles, dont plusieurs étaient fort belles. On rencontra dans un même endroit dix de celles qui portent le nom de marteaux, ce qui fit nommer *île des Marteaux* celle que Carteret avait appelée *île Wallis.*

Cependant la situation des vaisseaux empirait à chaque instant : la nécessité de quitter ce séjour devenait indispensable. Quoique le temps fût très-mauvais, il fallait appareiller. On avait avisé au moyen de débouquer par une nouvelle passe, lorsque, par un bonheur inespéré, le temps permit de partir le 24 juillet.

Bougainville soupçonnait que le port qu'il venait de quitter appartenait à la Nouvelle-Bretagne reconnue par Dampier; mais il ne savait pas que Carteret avait découvert un détroit qui séparait cette terre de la Nouvelle-Irlande; de sorte qu'en côtoyant cette dernière, en faisant route au nord-est, il en parle toujours sous le nom de Nouvelle-Bretagne. Il l'eut constamment en vue jusqu'au 3 août.

On eut le 29 juillet la visite de quelques pirogues montées par des nègres qui ressemblaient à ceux que l'on avait déjà vus. Ils invitaient par signes à aller à terre, et montraient une espèce de pain; on les engageait à monter à bord; mais ces invitations, et le don même de quelques morceaux d'étoffes jetés à la mer, ne leur inspirèrent pas la confiance d'accoster les vaisseaux. Ils ramassèrent

ce qu'on avait jeté ; et, pour remercîment, l'un d'eux, avec une fronde, lança une pierre à bord de *la Boudeuse*. « Nous ne voulûmes pas leur rendre le mal pour le mal, dit Bougainville, et ils se retirèrent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de grands cris. Ils poussèrent sans doute les hostilités à bord de *l'Étoile*; car nous en vîmes tirer plusieurs coups de fusil qui les mirent en fuite.

« Le lendemain, il en vint un plus grand nombre, qui ne firent aucune difficulté d'accoster le bâtiment. Celui de leurs conducteurs qui paraissait être le chef, portait un bâton long de deux ou trois pieds, peint en rouge, avec une pomme à chaque bout. Il l'éleva sur sa tête avec ses deux mains, en nous approchant, et il demeura quelque temps dans cette attitude. Tous ces nègres semblaient avoir fait une grande toilette : les uns avaient la laine peinte en rouge, d'autres portaient des aigrettes de plume sur la tête, d'autres des pendans d'oreilles de certaines graines, ou de grandes plaques blanches et rondes pendues au cou; quelques-uns avaient des anneaux passés dans les cartilages du nez; mais une parure assez générale à tous, était des bracelets faits avec la bouche d'une coquille sciée. Nous voulûmes lier commerce avec eux, pour les engager à nous apporter quelques rafraîchissemens. Leur mauvaise foi nous fit bientôt voir que nous n'y réussirions pas. Ils tâchaient de saisir ce qu'on leur proposait, et ne voulaient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques ra-

eines d'ignames : on se lassa de leur donner, et ils se retirèrent. Deux canots voguaient vers la frégate : à l'entrée de la nuit, une fusée que l'on tira pour quelque signal, les fit fuir précipitamment.

« Au reste, il sembla que les visites qu'ils nous avaient rendues ces deux derniers jours n'avaient été que pour nous reconnaître et concerter un plan d'attaque; car le 31, dès la pointe du jour, un essaim de pirogues sortit de terre : une partie passa par notre travers, sans s'arrêter, et toutes dirigèrent leur marche sur *l'Étoile*, que sans doute ils avaient observé être le plus petit des deux bâtimens, et se tenir derrière. Les nègres firent leur attaque à coups de pierres et de flèches. Le combat fut court. Une fusillade déconcerta leurs projets; plusieurs se jetèrent à la mer, et quelques pirogues furent abandonnées. Depuis ce moment, nous cessâmes d'en voir. »

Cependant la disette avait continué à faire des progrès. Quoiqu'elle fût parvenue au dernier période, personne ne se laissait abattre, et la patience à souffrir fut supérieure aux positions les plus critiques. Les officiers donnaient l'exemple, et jamais les matelots ne cessèrent de danser le soir, dans la disette comme dans le temps de la plus grande abondance.

Le 4 août on reconnut distinctement les deux îles nommées, par Dampier, *île Mathias* et *île Orageuse*. Les marées cessèrent de porter sur le sud et

sur l'est, ce qui annonçait que l'on avait passé la pointe nommée par les Hollandais *cap Salomaswer*. On n'était plus alors qu'à 41′ au sud de la ligne.

Le 8, on reconnut une île plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres, et partagée en plusieurs divisions, liées ensemble par des bâtures et des bancs de sable. Le grand nombre de huttes que l'on vit sur le bord de la mer fit juger que l'île était fort peuplée; elles étaient hautes, presque carrées, et bien couvertes : on croyait revoir les maisons de Taïti. Beaucoup de pirogues étaient occupées à la pêche autour de l'île; aucune ne se dérangea. On nomma cette terre *île des Anachorètes*.

Le soir et le lendemain on découvrit des îles basses; la plupart ne sont que des îlots ras et couverts de bois. On nomma ce groupe *l'Échiquier*. La nuit et le calme ayant pris les vaisseaux dans ces parages, on fut, jusqu'au jour, dans des alarmes continuelles d'être jeté sur la côte par les courans. Le 11, on aperçut la côte de la Nouvelle-Guinée. On avançait peu; les courans éloignaient des terres. Quand on put en approcher et y envoyer les canots, on n'y rencontra aucun arbre qui portât des fruits propres à la nourriture de l'homme.

Le 25, au lever du jour, on se trouva entouré de terres. Toutes les îles et les îlots qui enfermaient les frégates étaient fort escarpés, de hauteur médiocre, et couverts d'arbres; ils ne paraissaient pas habités. Enfin, on trouva un passage au sud-

ouest; il fut nommé *passage des Français*. Le milieu est situé par 15′ sud, et 128° 30′ à l'est de Paris.

On était entré dans l'archipel des Moluques. Le 31 août, on vit la côte de Céram, et le soir l'île de Bourou, où les Hollandais ont un petit comptoir.

« Ce ne fut pas, dit Bougainville, sans d'excessifs mouvemens de joie que nous découvrîmes, à la pointe du jour, l'entrée du golfe de Cajeli : c'est où les Hollandais ont leur établissement. C'était le terme où devaient finir nos plus grandes misères. Le scorbut avait fait parmi nous de cruels ravages depuis le Port-Praslin; personne ne pouvait s'en dire exempt, et la moitié de nos équipages était hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus passés à la mer eussent assurément coûté la vie à un plus grand nombre, et la santé à presque tous. Les vivres qui nous restaient étaient si pourris, et d'une odeur si cadavéreuse, que les momens les plus durs de nos tristes journées étaient ceux où la cloche avertissait de prendre ces alimens dégoûtans et malsains. Combien cette situation embellissait encore à nos yeux le charmant aspect des côtes de Bourou! Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les îles Moluques sont couvertes, s'était fait sentir plusieurs lieues en mer, et avait semblé l'avant-coureur qui nous annonçait la fin de nos maux. L'aspect d'un bourg assez grand, situé au fond du golfe, celui de vaisseaux à l'ancre, la vue de bestiaux errans dans les prairies qui environnent le bourg,

causèrent des transports que j'ai partagés sans doute, et que je ne saurais dépeindre. »

A peine avait-on jeté l'ancre, que deux soldats hollandais, dont l'un parlait français, vinrent demander, de la part du résident, les motifs de l'arrivée des frégates dans un port dont elles ne devaient pas ignorer que l'entrée n'est permise qu'aux bâtimens de la Compagnie hollandaise. Après quelques explications qui eurent lieu, de la manière la plus amicale, entre un officier français et le résident, celui-ci pria Bougainville de lui donner une déclaration des motifs de sa relâche, afin qu'elle pût le justifier envers le gouverneur d'Amboine, qui lui avait expressément enjoint, par écrit, de ne recevoir dans son port aucun bâtiment étranger. Bougainville satisfit avec empressement à une demande si juste, et, dès ce moment, il n'y eut plus de difficulté.

Henri Ouman, résident à Bourou, se conduisit envers les Français avec une franchise et une générosité que Bougainville sut reconnaître par les éloges qu'il lui a donnés dans sa relation. Les vivres frais et l'air sain de Bourou procurèrent aux malades un amendement sensible. Le séjour à terre, quoiqu'il ne fut que de six jours, les mit dans le cas de se guérir à bord. Le 6 septembre, on avait embarqué le riz, les bestiaux, et tous les autres rafraîchissemens; la fin de la mousson de l'est pressait de partir pour Batavia, et le soir on fit voile.

On passa par le détroit de Bouton, ensuite, par celui de Saleyer; et, le 28 septembre, on mouilla sur la rade de Batavia. Bougainville appareilla seul de ce port le 19 octobre; et, après avoir touché à l'île de France et au cap de Bonne-Espérance, il mouilla, le 4 février 1769, dans l'anse du nord-ouest de l'île de l'Ascension. L'après-midi, on lui apporta la bouteille qui renferme le papier sur lequel s'inscrivent ordinairement les vaisseaux de toutes les nations qui relâchent à cette île. Cette bouteille se dépose dans la cavité d'un rocher où elle est également à l'abri des vagues et de la pluie. Bougainville y trouva écrit *le Swallow*, vaisseau anglais, commandé par Carteret qu'il désirait rejoindre, parce qu'il avait appris son départ du Cap. Il inscrivit *la Boudeuse*, et renvoya la bouteille.

Le 26 février, on rejoignit *le Swallow*. Bougainville offrit à Carteret tous les services qu'on peut se rendre à la mer. Le capitaine anglais n'avait besoin de rien; « mais, sur ce qu'il me dit, ajoute Bougainville, qu'on lui avait remis au Cap des lettres pour la France, j'envoyai les chercher à son bord. Il me fit présent d'une flèche qu'il avait eue dans une des îles rencontrées dans son voyage autour du monde; voyage qu'il fut bien loin de nous soupçonner d'avoir fait. » On voit que Bougainville ne se doutait pas de l'indiscrétion qui fut commise par un matelot de son équipage, et qui instruisit Carteret de la vérité, ainsi qu'on l'a vu à la fin du voyage de ce dernier.

Le 16 mars 1769, Bougainville entra dans le port de Saint-Malo, après un voyage de deux ans et quatre mois, pendant lesquels il n'avait perdu que sept hommes. *L'Étoile* rentra en France le 14 avril suivant, n'ayant perdu que deux hommes.

Ainsi se termina le premier voyage que les Français aient fait autour du monde; voyage qui a honoré le navigateur qui l'entreprit, et qui nous a donné des droits à la découverte d'un grand nombre d'îles et de terres inconnues. Bougainville a, comme on l'a vu plus haut, reconnu et nommé l'archipel Dangereux, découvert l'archipel des Navigateurs, retrouvé la terre du Saint-Esprit de Quiros, découvert la Louisiane, ainsi que l'île et le détroit qui portent son nom. « Cette campagne, qui place Bougainville au rang des premiers navigateurs, dit un homme profondément versé dans la science nautique, ne fait pas moins d'honneur à son humanité; les soins qu'il prit de ses équipages prévinrent les maladies contagieuses. Dans ses communications avec les sauvages, il parvint facilement à se concilier leur amitié, et il usa des plus grands ménagemens lorsqu'il s'agit de réprimer leurs excès. Trente ans après son départ de l'île de Bourou, les Français de l'expédition du contre-amiral d'Entrecasteaux, y virent deux vieillards qui l'avaient connu, et qui ne purent s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement, en entendant prononcer son nom. Bougainville commanda, avec la plus grande distinction, des vaisseaux de ligne

pendant la guerre d'Amérique. Il se retira après avoir servi sa patrie, pendant plus de quarante ans, avec éclat. La carrière des sciences devint son asile sur la fin de sa vie. Élu à l'Institut, dans la section de géographie, en 1796, et ensuite nommé membre du bureau des longitudes, il n'a pas cessé de participer aux travaux de ces deux sociétés savantes, et y a toujours joui de la considération que donne le savoir, quand il est joint à de grands services rendus à la patrie. Bougainville fut sénateur lors de la création de ce premier corps de l'état. Il se faisait encore remarquer au milieu des hommes de tous les âges, par sa gaîté et cet enjouement qui ne l'a jamais abandonné. Sa taille était au-dessus de la médiocre; son maintien noble, ses manières aisées ; sa santé robuste avait résisté aux plus rudes épreuves. Il est mort à Paris, le 31 août 1811, dans sa quatre-vingt-deuxième année, sans avoir eu d'infirmités, après dix jours d'une maladie violente. » (1)

---

(1) Article de *Bougainville*, dans la *Biographie moderne*, par M. de Rossel, membre de l'Académie des Sciences et du bureau des longitudes.

CHAPITRE V.

Surville. Marion. Kerguelen.

Deux riches particuliers français qui habitaient le Bengale étaient occupés de l'armement d'un navire qui devait commercer dans les mers de l'Inde, sous le commandement de Surville, capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes, lorsque la nouvelle se répandit qu'un vaisseau anglais avait découvert, dans le grand Océan, entre les 27 et les 28° de latitude sud, une île dont on racontait des choses extraordinaires. Le désir de prévenir les Anglais, dans le cas où ils voudraient faire un second voyage pour prendre possession de l'île dont on vantait les richesses, détermina les deux Français à changer le but de leur expédition. Ils le pouvaient avec d'autant plus de facilité, que leur bâtiment, nommé *le Saint-Jean-Baptiste*, du port de sept cents tonneaux, était muni de vivres pour trois ans, et de tout ce que l'on regardait comme utile ou nécessaire pour mettre l'équipage en état de soutenir de grandes fatigues. D'ailleurs, son chargement se composait de marchandises de prix sous un volume peu considérable.

Surville appareilla de la baie d'Angely, à l'embouchure du Gange, le 3 mars 1769. Il se rendit à Pondichéry après avoir touché à Masulipatnam et à

Yanaon pous y compléter sa cargaison; et, le 2 juin, quitta Pondichéry, dirigeant sa route sur les Philippines.

Pour mieux remplir sa mission, et contribuer à l'avantage de sa nation, il voulait passer entre les îles Nicobar, et désirait même s'y arrêter pour prendre des renseignemens sur une colonie que les Danois, disait-on, voulaient y établir; mais comme on découvrit ces îles au moment qu'on ne s'y attendait pas, et au milieu de la nuit, la crainte de s'y briser obligea de faire voile au sud, et le vent ne permit plus de les atteindre une seconde fois.

Le 12, on vit les îles qui sont à la pointe d'Achem, et sept jours après on laissa tomber l'ancre près de la petite île de Verela, dans le détroit de Malacca. Labé, second capitaine, descendit à terre avec un détachement, pour y chercher de l'eau; mais il fut rappelé avant d'en avoir trouvé, parce qu'on apprit que des Malais, qui viennent à certains temps de l'année pêcher le long de cette île, y avaient attaqué l'équipage d'un vaisseau portugais, qui avait eu beaucoup de peine à les repousser.

Le 29, on mouilla devant Malacca, où l'on fut obligé de faire un plus long séjour qu'on ne l'avait projeté, parce que l'on s'aperçut que la tête du gouvernail était brisée. Le gouverneur reçut fort bien les Français; il facilita l'achat des vivres; mais ayant ensuite conçu des soupçons sur la destination du vaisseau, ses dispositions changèrent. Il s'imagina que l'on avait des desseins sur quelqu'une des îles

de l'archipel des Moluques. On fit de vains efforts pour le dissuader.

Surville remit à la voile le 14 juillet. Le 19, on doubla Pedra-Branca. Le 22, on atterrit à Poulo-Timon, que les Malais nomment *Chioumone*. Comme on n'y trouva pas des provisions en assez grande abondance, on alla relâcher à Tronganon. Le 6 août, on eut connaissance de Poulo-Condor, et, le lendemain, de Poulo-Sapouta. Le 17, on aperçut l'archipel des Philippines, par 18° 24′ nord. On en prolongea la côte aussitôt que les vents le permirent, et on ne tarda pas à voir les îles Babuyanes, qui sont au nord de Luçon : elles sont basses et fort boisées. En continuant la route au nord, on rencontra les îles Bachy, et l'on mouilla entre l'île Bachy et l'île Monmouth.

Dampier est le premier navigateur qui ait fait mention de ces îles. Il les nomma *Bachy*, du nom d'une boisson que les insulaires composent avec du jus de canne à sucre, qu'on fait fermenter après y avoir ajouté une graine noire qu'on y laisse infuser pendant quelques jours. Cette boisson est agréable et enivrante; mais cette ivresse ressemble, par ses effets, à celle que produit le vin de Champagne mousseux.

Les insulaires sont de taille moyenne; ils ont les cheveux noirs et très-fournis, le teint cuivré, la figure douce et un peu arrondie, les lèvres minces, les yeux bridés, mais moins que les Chinois et les Malais. Les femmes sont laides; elles portent un

petit tablier qui leur descend jusqu'aux genoux. Ces insulaires se retirent sur les montagnes les plus escarpées, dont le pied aboutit à la mer; ce n'est que par des échelles ou des espèces d'escaliers formés de marches très-étroites, et des sentiers extrêmement difficiles, qu'on parvient à leurs villages.

Leurs pirogues réunissent la légèreté à la solidité; elles sont assez grandes pour contenir vingt à trente hommes; ils s'en servent pour aller à la pêche. L'agriculture est l'occupation des femmes, qui ont aussi le soin du ménage. L'on ne voit parmi eux aucune distinction d'état. Dampier avait vanté la bonté de leur caractère : les Français eurent sujet de se convaincre que l'éloge n'était pas exagéré; lorsque les matelots travaillaient, les insulaires les aidaient, et ne souffraient pas même qu'ils missent la main à l'ouvrage quand ils pouvaient le faire. Cependant ils n'exigeaient aucun salaire. Ils s'empressaient d'apporter des provisions; ils prêtaient leurs pirogues; enfin ils se montraient obligeans, hospitaliers et généreux.

Surville rend justice à leur bonne foi; il fait l'éloge de leur humanité; mais sa conduite dut leur isspirer une bien mauvaise idée de lui. Trois de ses matelots désertèrent la veille du départ du vaisseau; dès qu'il en fut instruit, il fit arrêter à terre six insulaires. Dès que ceux qui commerçaient paisiblement à bord virent leurs camarades qu'on emmenait prisonniers, la plupart se précipitèrent les uns dans leurs pirogues, les autres à la mer pour

gagner leur île. Quoiqu'ils fussent en très-grand nombre, ils n'opposèrent aucune résistance à la violence dont on usait envers eux; lorsque, dans ce moment d'alarme et de confusion on en arrêta vingt que l'on conduisit, les mains liées derrière le dos, dans la chambre du conseil. Parmi ceux-ci quelques-uns eurent le courage de se jeter à la mer, et, au grand étonnement de l'équipage, eurent assez de force et d'adresse pour nager jusqu'à une de leurs pirogues qui se tenait à une assez grande distance du vaisseau pour n'en avoir rien à redouter.

On s'efforça de faire comprendre aux prisonniers qu'on n'en était venu à cette extrémité envers eux que dans l'espérance que leurs camarades rameneraient les trois matelots qui avaient déserté. Ils exprimèrent par signes qu'ils entendaient ce qu'on demandait; Surville les fit donc mettre en liberté, à l'exception des six saisis à terre; et, à leur demande, on leur remit des cordes. Aussitôt ils se jetèrent dans leurs pirogues avec une grande précipitation. Le traitement qu'ils avaient éprouvé, et l'ardeur avec laquelle ils s'empressaient de s'éloigner du vaisseau, ne faisaient pas regarder leur retour comme probable. Aussi la surprise fut grande lorsque peu de temps après on les vit revenir avec de grandes acclamations de joie. On pensa qu'ils ramenaient les déserteurs; mais l'étonnement fut au comble quand, au lieu des trois matelots, ils montrèrent trois cochons qu'ils avaient liés et garottés. Le chef de ces insulaires les montrait à Sur-

ville en lui passant la main sur les épaules avec un air de satisfaction inexprimable; mais il en fut repoussé d'un air si courroucé, que ces bonnes gens s'alarmèrent avec raison, et se hâtèrent de descendre dans leurs pirogues. D'autres pirogues revinrent aussi chargées de provisions que l'on prit en les payant. Un insulaire avait amené un cochon que sans doute il destinait à la rançon d'un de ses camarades, car il aima mieux le remporter que de vendre à quelque prix que ce fût une chose qu'il avait destinée à une fin si louable.

Surville, après avoir inutilement attendu les trois matelots pendant vingt-quatre heures, prit le parti d'appareiller. De ses six prisonniers il n'en garda que trois pour remplacer les hommes qui lui manquaient. Ces derniers témoignèrent de vifs regrets en voyant partir leurs compatriotes, et fuir de leurs yeux les hautes montagnes de leur île. Mais la violence inexcusable dont ils étaient les victimes n'altéra pas la bonté de leur caractère; ils se conduisirent pendant toute la traversée de manière à se concilier l'affection de tout l'équipage. Deux moururent du scorbut; le troisième resta au service d'un officier.

Ce fut le 24 août que Surville quitta les îles Bacby, dirigeant sa route au sud-est; les calmes furent très-fréquens pendant la traversée.

Depuis le 23 septembre jusqu'au 6 octobre, on eut assez constamment des signes de terre, tantôt des paille-en-cul et d'autres oiseaux aquatiques;

tantôt des fruits, des morceaux de bois, et quelquefois des arbres entiers dépouillés de leur écorce, avec leurs racines et leurs branches. On aperçut plusieurs fois aussi des polypes d'une espèce particulière : semblables à des peaux de serpens dépouillés, on les voit ordinairement se laisser aller au gré de l'eau, avec l'apparence d'un reptile mort; d'autres fois, ils ont un mouvement aussi prompt que le serait celui d'un serpent; mais ce mouvement cesse bientôt, et l'immobilité y succède.

On passa la ligne dans la nuit du 23 au 24 septembre, à 145° 32′ à l'est de Paris. Jusqu'à cette époque, la mousson du sud-ouest avait soufflé constamment à quelques légères variations près. Dès qu'on fut parvenu à la ligne, on éprouva des contrariétés de vent, des calmes absolus, des pluies abondantes. On stationna, pour ainsi dire, sous la ligne jusqu'à la fin de septembre.

Les courans avaient porté avec assez de violence dans le sud depuis que l'on avait eu les premiers indices de terre; mais du 1 au 6 octobre, leur direction changea : on reconnut qu'ils portaient sensiblement dans le nord.

On ne pouvait plus douter qu'on ne fût dans le voisinage d'une terre : tout semblait l'annoncer, et les vœux de l'équipage s'y portaient avec ardeur, dans l'espoir de s'y procurer des rafraîchissemens et d'y jouir de quelques jours de repos que les fatigues qu'il avait essuyées et le scorbut qui commençait à faire de grands progrès à bord, lui ren-

daient si nécessaire. On était bien loin de soupçonner que cette terre après laquelle on soupirait, serait la source de grands malheurs.

Le 6 octobre, au coucher du soleil, on crut reconnaître la terre dans le sud-sud-ouest : le 7, au point du jour, il n'y eut plus d'incertitude. A midi, l'observation donna 6° 56′ sud, et l'estime 151° 30′ est. On nomma une île, *île de la première Vue*. Une chaîne de montagnes commençait à un gros morne que l'on apercevait au-delà, et qui s'étendait à toute vue jusqu'à l'ouest un quart sud-ouest. Comme on ne connaissait aucun voyageur qui eût fait mention de terres entre la Nouvelle-Bretagne et la terre australe du Saint-Esprit de Quiros, on en conclut que celles que l'on venait de reconnaître, n'avaient été aperçues par aucun navigateur.

Du 9 au 13, on louvoya avec de petits vents, des calmes et des courans, relevant les terres qu'on avait déjà reconnues, et celles qui se montrèrent pour la première fois, et n'osant se livrer avec ces temps incertains sur une côte qui paraissait très-entrecoupée, et pouvait être précédée de bancs et de récifs. On distinguait des terres plus basses que les autres et de grands enfoncemens ou ouvertures, qui indiquaient ou des embouchures de grandes rivières ou des canaux entre des îles. On avait sondé fréquemment à différentes distances de terre; mais on n'avait point eu de fond avec des lignes de soixante et soixante-dix brasses.

les enhardirent; et lorsque les embarcations firent leur retour au vaisseau, les pirogues les suivirent. On en compta douze de différentes grandeurs, et portant depuis un homme jusqu'à douze Une seule, beaucoup plus grande, était montée de trente hommes; c'était sans doute leur vaisseau amiral : elle avait cinquante-six pieds de long, sur trois pieds huit pouces de largeur. Les Indiens entrèrent dans les canots et les examinèrent fort attentivement, sans qu'on cherchât à les troubler. On était alors occupé à virer un cabestan, et on excitait les matelots par ces phrases usitées parmi les marins, pour soutenir le travail, et y maintenir l'ensemble : les Indiens les répétaient toutes très-distinctement. On fit jouer un air de fifre, que le tambour accompagnait : ils écoutèrent cette musique avec une espèce de ravissement; et bientôt, sortant de cette extase par un mouvement subit, ils se mettent à faire pirouetter leurs pirogues avec les signes de la plus vive allégresse, et font jaillir l'eau avec leurs pagaies, comme en cadence. Enfin, un des Indiens qui étaient entrés dans les canots s'enhardit à monter à bord : il se promena sur le gaillard, examinant avec la plus grande attention tout ce qui se présentait à sa vue. Son exemple fut bientôt suivi : il monta successivement à bord plus de trente Indiens avec leurs armes. On fut obligé de contenir les autres, parce que l'équipage ayant beaucoup de malades, le nombre des insulaires eût bientôt surpassé celui des matelots en bonne santé.

Quoiqu'on ne négligeât rien pour se concilier l'amitié de ces Indiens, on voyait cependant qu'on ne parvenait pas à détruire leur inquiétude; leur contenance, leurs regards, leurs signes entre eux, tout annonçait la défiance. Au moindre mouvement qui se faisait sur le vaisseau, ils sautaient dans leurs pirogues, et même se jetaient à la mer. Ils avaient une adresse merveilleuse à dérober tout ce qu'ils pouvaient saisir, et ce n'était pas sans peine qu'on leur persuadait de le restituer. On reçut d'eux quelques petits présens, consistant en coquillages et une espèce d'amande qui ressemble beaucoup à la badame. Un d'entre eux parut plus empressé que les autres d'être utile. Surville, dans la vue de se l'attacher et de s'en faire un ami, lui fit des présens distingués; l'Indien donna à entendre qu'il indiquerait un endroit dans le fond du port où l'on trouverait des provisions, et où il serait facile de faire de l'eau.

Vers midi, on arma deux canots pour visiter le port, chercher une aiguade, et tâcher de connaître les ressources du pays. Labé, dont la prudence égalait la bravoure, commandait le détachement. On arma les matelots de sabres; les soldats avaient des fusils, des pistolets et des munitions.

Les Indiens paraissaient impatiens de voir les canots quitter le vaisseau; à peine eurent-ils débordé qu'ils furent suivis par toutes les pirogues. Une de ces embarcations semblait servir de guide

aux autres; c'était celle que montait l'Indien qui avait fait à Surville des offres de service. Sur l'arrière du bâtiment un insulaire debout, ayant dans ses mains des paquets d'herbe, les tenait élevés à la hauteur de sa tête, et faisait divers gestes en cadence. Dans le milieu de la même pirogue, un jeune homme debout aussi, et appuyé sur une longue lance, conservait la contenance la plus grave; des paquets de fleurs rouges étaient passés dans ses oreilles et dans la cloison de son nez, et ses cheveux étaient poudrés de chaux à blanc. On remarqua pendant le trajet une extrême agitation parmi les Indiens, des allées et des venues d'une pirogue à l'autre, et de grands pourparlers. On ne donna qu'une faible attention à ces mouvemens qui parurent l'effet naturel de l'étonnement que causait aux sauvages l'arrivée d'hommes nouveaux, et l'inquiétude de ce que ceux-ci voudraient entreprendre. Pendant le trajet, plusieurs pirogues se détachèrent de quelques-unes des îles qui forment le port, et se joignirent à celles qui étaient parties du vaisseau.

Les canots furent conduits dans un endroit du havre assez resserré, à l'entrée d'un canal étroit dont les deux bords étaient garnis de broussailles. Les naturels indiquèrent que l'on trouverait de l'eau douce au fond de ce canal. A l'inspection du local, et après avoir sondé et reconnu qu'il ne restait pas plus de deux à trois pieds d'eau sur un fond de vase, Labé ne jugea pas qu'il fût prudent

d'y engager ses canots, quelque instance que fissent les naturels pour l'y déterminer. Il se contenta de mettre à terre un caporal et quatre soldats pour aller à la découverte, et reconnaître la source que les sauvages indiquèrent. Le caporal revint bientôt, et rapporta qu'après être allé fort avant dans le bois, il n'avait trouvé qu'un marais dans lequel on enfonçait jusqu'à la ceinture. Labé commença dès lors à soupçonner quelque trahison de la part des sauvages, qui auraient voulu engager les canots dans le canal étroit où ils auraient eu toute facilité pour les attaquer à l'abri des broussailles. Toutefois il dissimula ses soupçons, et demanda aux Indiens de lui indiquer de l'eau bonne à boire. Ils parurent quelques momens se disputer entre eux, et firent signe à Labé de les suivre. Les pirogues et les canots se mirent en marche : on fit route vers l'est, le long d'une montagne couverte de bois, dont la mer baigne le pied ; on laissa à gauche un archipel d'îles et d'îlots qui dérobaient la vue du vaisseau, dont on était éloigné de plus de trois lieues ; et on mit pied à terre après avoir parcouru à peu près six milles. Plusieurs pirogues avaient devancé la flottille, et débarqué leur monde. Le sergent fut détaché avec quatre soldats pour aller à la recherche de l'eau. Les insulaires les conduisirent à un endroit où l'eau découlait d'un rocher, mais en si petite quantité qu'elle suffit à peine à les désaltérer ; leurs conducteurs les abandonnèrent là ; et ce fut avec beaucoup de difficulté qu'ils parvinrent, par des

sentiers tortueux et remplis de broussailles, à regagner les canots. Pendant qu'on attendait le retour du détachement, les Indiens employèrent tous les moyens qu'ils purent imaginer pour engager Labé à échouer ses canots à terre; tantôt invitant les Français à y descendre pour y cueillir des cocos, tantôt se saisissant de la bosse ou de la gaffe d'un canot pour le haler à terre et l'amarrer à un arbre; mais la prudence de cet officier, qui déconcerta pour le moment leur projet, ne put le garantir de la trahison que depuis long-temps ils méditaient.

Plus de deux cent cinquante insulaires, armés de lances de sept à huit pieds de longueur, d'épées ou massues de bois, de flèches, de pierres, quelques-uns portant des boucliers, étaient rassemblés sur la plage, et observaient les mouvemens des canots. Lorsque les cinq hommes qui avaient formé le détachement, mirent le pied à bord pour se rembarquer, les sauvages fondirent sur eux, blessèrent un soldat d'un coup de massue, le sergent, d'un coup de lance, et plusieurs autres de différentes manières. Labé reçut deux flèches dans les cuisses, et une pierre à la jambe. On fit feu sur les traîtres. Une première décharge les étourdit au point qu'ils restèrent comme immobiles; elle fut d'autant plus meurtrière, qu'étant réunis en peloton à une ou deux toises seulement des canots, tous les coups portèrent. Leur stupéfaction donna le temps d'en faire une seconde qui les mit en dé-

route ; mais la mort de leur chef contribua surtout à précipiter leur fuite. Labé l'ayant distingué séparé des combattans, levant les mains au ciel, se frappant la poitrine, et les encourageant de la voix, il l'ajusta et le renversa d'un coup de fusil. Ils traînèrent ou emportèrent leurs blessés, et laissèrent plus de trente morts sur le champ de bataille. Alors on débarqua, on rassembla celles de leurs armes qu'on trouva éparses ; on détruisit leurs pirogues, et on se contenta d'en emmener une à la remorque.

Surville était à la chasse sur une des îles de l'entrée du port, lorsque les canots revinrent à bord, il y retourna dès qu'il fut instruit de l'événement. Il aperçut sur un îlot, six sauvages; il espéra pouvoir les saisir à terre, mais quoiqu'on en fût très-près, ils eurent l'adresse de lancer leurs pirogues à l'eau et de s'y embarquer. Les canots furent si bien dirigés, qu'on coupa le chemin aux Indiens : on fit feu sur eux ; un fut blessé, tomba à l'eau, gagna le rivage, et on le vit se traîner à quatre pates dans le bois ; les autres se jetèrent également à la nage, et il fut impossible d'en retrouver aucun. L'intention de Surville était d'en saisir un vivant, pour se procurer un guide qui lui découvrît une aiguade : il voulait aussi donner à ces peuples une grande idée de la supériorité de ses forces, et les détourner de rien entreprendre contre lui, ce qu'ils auraient pu tenter avec succès, s'il leur eût été possible de connaître l'état de faiblesse dans

lequel les maladies avaient réduit son équipage.

Peu de temps après, on vit venir une pirogue conduite par deux hommes qui examinaient le vaisseau avec une grande attention. On employa pour les attirer un stratagème qui réussit. On fit embarquer deux matelots cafres dans une des pirogues qu'on avait saisies; on les ajusta comme les naturels du pays, le corps nu, la tête poudrée à blanc; et on les arma à la manière de ces sauvages, dont ils imitaient parfaitement les signes et les manières. La pirogue indienne, trompée par cet artifice, s'approcha du vaisseau aussi près que celle des Cafres; on détacha deux canots pour lui donner chasse; mais la célérité de sa marche, la dérobant à la poursuite, on fut obligé de faire feu sur elle pour l'arrêter. Un des Indiens fut tué, et en tombant à la mer, il fit renverser la pirogue. Le second cherchait à gagner à la nage l'île la plus voisine; on le joignit avant qu'il eût abordé; il fit plusieurs fois le plongeon; enfin, on parvint à le saisir. C'était un jeune homme de quatorze à quinze ans. Il se défendit avec le plus grand courage, faisant quelquefois semblant de se mordre, mais mordant bien réellement ceux qui le tenaient. On lui lia les pieds et les mains, et on le conduisit au vaisseau. Il y contrefit le mort pendant une heure; mais lorsqu'on l'avait mis sur son séant, et qu'il se laissait retomber sur le pont, il avait grande attention que l'épaule portât avant la tête. Quand il fut las de jouer ce rôle, il ouvrit les yeux, et voyant que

l'équipage mangeait, il demanda du biscuit, en mangea de fort bon appétit, et fit divers signes très-expressifs. On eut soin de le lier et de le veiller, pour empêcher qu'il ne se jetât à la mer.

L'événement de la journée engagea Surville à se tenir la nuit sur ses gardes. A une heure, on aperçut deux pirogues. L'une ne portait que deux hommes, l'autre était montée de huit ou dix. On fit feu sur elles quand elles passèrent à portée du vaisseau. Les cris qui partirent de la plus grande, firent juger que quelques sauvages avaient été blessés. Elles regagnèrent la terre en toute hâte.

Le 15, Surville se proposa de conduire le jeune prisonnier dans les îles voisines pour indiquer une aiguade. Il désigna d'abord celle de l'ouest, mais quand il fut dans le canot, il demanda par signes qu'on allât à une des îles orientales. Dès qu'on y eut abordé, on le fit descendre à terre, et on le conduisit en laisse, sans contrarier sa marche. Il prit un chemin assez long, et on s'aperçut que dans la route, il avait trouvé le moyen de couper avec un morceau de coquille tranchante, une partie de ses liens : on le veilla donc de plus près. Comme il fit signe qu'on n'était pas éloigné de l'eau douce, Surville le suivit encore quelque temps, quoiqu'il craignît qu'un événement imprévu ne favorisât sa fuite. Le jeune Indien ne trompait pas; il conduisait en effet à une petite source; mais un des soldats ayant trouvé un endroit plus propre à faire aiguade, on s'y arrêta. On ra-

mena le jaune sauvage au bord de la mer ; lorsqu'il vit qu'on voulait le rembarquer, il se roula sur le rivage, en poussant des hurlemens; et dans sa fureur il mordait le sable. On se hâta de le reconduire à bord, dans la crainte que ses cris ne fissent rassembler les insulaires des différentes parties du port, et qu'on ne fût obligé d'avoir recours, pour repousser l'attaque, aux mêmes moyens qu'on avait été forcé d'employer la veille pour punir la trahison.

La précaution que l'on prit de tirer sur toutes les pirogues qui se montraient, avant même qu'elles fussent à portée de la balle, assura la tranquillité des travailleurs; et après avoir pratiqué un chemin pour rouler les barriques de l'aiguade à la mer, on fit assez commodément toute l'eau nécessaire pour l'approvisionnement du vaisseau. Cette île fournit aussi le bois dont on manquait. Un de ceux qu'on coupa parut propre à la teinture; quand on le mettait à l'eau, il la colorait en rouge : on en fit bouillir l'écorce, et les morceaux de toile de coton qu'on trempa dans cette décoction, prirent une couleur rouge assez agréable. On abattit aussi des arbres pour faire des esparres, et d'autres qu'on jugea propres à servir pour faire des poulies.

Après tous les actes d'hostilités qui avaient eu lieu, il fut impossible à Surville de tirer autre chose de ce pays que des choux palmistes. On ramassa sur les récifs, sur les roches et sur les mangliers, de très-bonnes huîtres et d'autres coquillages; mais la

qualité du fond ne permit pas de tirer la seine pour procurer du poisson frais à l'équipage.

Les pluies abondantes qui tombèrent pendant le séjour du *Saint-Jean-Baptiste* dans ce port, augmentèrent le nombre des malades; trois moururent avant qu'on l'eût quitté. Le sergent qui avait été blessé d'un coup de lance, succomba aussi. Les violentes douleurs qu'il éprouvait, avaient fait soupçonner au chirurgien qu'un corps étranger était resté dans la blessure, mais elle paraissait si légère qu'il ne put s'en assurer avec la sonde. Il l'ouvrit après sa mort, et trouva un morceau de lance de six pouces de long, qui avait pénétré avec tant de force et si avant dans une vertèbre, qu'on employa sans succès des tenailles pour le retirer, et pour parvenir à l'extraire il fallut casser l'os avec un ciseau et un marteau. Les autres blessés se rétablirent, mais les blessures que Labé avaient reçues aux cuisses, résistèrent long-temps au traitement : dix mois après, les plaies saignaient encore, ce qui donna lieu de soupçonner que les flèches qui l'avaient atteint, étaient empoisonnées.

Surville ayant reconnu l'impossibilité de se procurer d'autres secours dans sa relâche, prit le parti, le 21 octobre, de quitter cette terre qu'il nomma *Terre des Arsacides*, à cause des hostilités qu'il y avait éprouvées. Le port dans lequel on avait mouillé fut nommé *port Praslin*. Avant d'en sortir, Surville laissa des inscriptions pour constater la venue du *Saint-Jean-Baptiste*, et des avertissemens

aux navigateurs qui voudraient y aborder, pour qu'ils eussent à se tenir en garde contre la trahison des naturels. Le port Praslin serait un des plus beaux du monde, si la qualité du fond ne s'opposait pas à ce qu'il fût un bon port. La férocité des peuples qui habitent les îles dont il est fermé, n'a pas permis de pénétrer dans l'intérieur du pays, et l'on n'a pu examiner que les parties voisines de la mer. On n'a aperçu aucun terrain cultivé. Les terres qui entourent le port, quoique sous l'eau à la mer haute, et presque partout marécageuses, sont couvertes d'arbres de haute futaie, de différentes espèces.

On crut remarquer le cafeyer sauvage, l'ébénier, des baumiers tacamaca, quelques autres qui abondent en résine, ou qui produisent des amandes dont les insulaires se nourrissent.

En quittant cette terre qui avait été si funeste à ses équipages, Surville ne voulut pas rendre la liberté au jeune insulaire, qui se nommait *Lova-Sarega*; mais il le traita avec beaucoup de bonté, et le fit même manger à sa table. Lova-Sarega montra beaucoup de pénétration et de jugement, et surtout une heureuse facilité à apprendre différentes langues. Ses bonnes qualités lui méritèrent l'affection générale; on lui fut redevable de divers renseignemens que l'on va donner sur son pays.

Les productions qu'il put indiquer, et dont on n'avait reconnu que quelques-unes, sont la banane, la canne à sucre, l'igname, le coco, la badiane,

et l'amande dont on a parlé plus haut. Ces peuples se nourrissent de tortues et de poissons. Ils font aussi usage du binao, plante qui leur tient lieu de pain. Ils mâchent l'écorce d'un arbre qui a le goût de la cannelle. Pour s'éclairer, ils se servent d'un arbre résineux qui répand une odeur agréable en brûlant. Ils ont dans leurs bois des cacatoes, des loris, des pigeons ramiers et divers autres oiseaux, et dans leurs marécages, des courlis, des bécassines, et des espèces de canards; ils ne connaissent pas celui d'Europe; ils ont des poules, et les sangliers abondent dans leur pays.

Ces insulaires sont d'une stature moyenne, mais forts, nerveux et bien proportionnés. Ils ne paraissent pas appartenir tous à la même race; les uns sont basanés, ont les cheveux lisses, et les coupent de différentes manières; les autres sont entièrement noirs, ont les cheveux crépus et fort doux au toucher; leur front est petit; les yeux sont médiocrement enfoncés; le bas du visage est pointu et garni d'un peu de barbe. Leur physionomie porte l'empreinte de la férocité. Ils diffèrent des Caffres en ce qu'ils n'ont ni le nez aussi épaté, ni les lèvres aussi épaisses. La plupart poudrent leurs cheveux et leurs sourcils avec de l'ocre. Plusieurs se peignent aussi une raie blanche d'une tempe à l'autre par-dessus les sourcils. Les femmes dont on ne put entrevoir qu'une ou deux dans des pirogues qui passaient à vue du vaisseau, tracent

ces raies en long sur les joues, et en font d'autres sur la gorge, d'une épaule à l'autre.

Les hommes et les femmes vont absolument nus, à l'exception d'un petit morceau de natte à la ceinture. Les hommes se tatouent le visage, les bras et d'autres parties du corps; quelques-uns des dessins qu'ils y impriment ne sont pas désagréables. Les trous qu'ils font à leurs oreilles sont quelquefois si larges qu'ils y peuvent y fourrer toutes sortes d'ornemens, comme de grands anneaux d'écaille, des os, des feuilles d'arbre ou des fleurs; ils se percent aussi la cloison du nez, et les ornemens de différente nature qu'ils y font passer allongent tellement ce cartilage, que dans quelques-uns il descend jusqu'au bord de la lèvre supérieure. Le bracelet est l'ornement le plus général; ils en portent un au-dessous du coude; il a un pouce d'épaisseur sur un pouce de largeur; ceux qui ne l'ont pas en placent un au poignet. Quelques-uns suspendent à leur cou une espèce de peigne d'une pierre blanche à laquelle ils attachent un grand prix. D'autres avaient sur le front un coquillage très-blanc. On leur vit aussi des colliers et des ceintures faites de dents, dont quelques-unes étaient des dents d'hommes.

Leurs armes sont l'arc et les flèches, la lance et la massue; leur bouclier est fait avec du rotin. Leurs pirogues sont légères, et vont d'une vitesse inconcevable. La nacre de perle, qu'ils trouvent en abondance sur leurs rivages, leur tient lieu de cou-

teau; le tranchant d'un silex fait l'office de rasoir pour la barbe et les cheveux. Une pierre noire et conique, fixée fortement avec du rotin à un manche de bois, leur tient lieu de marteau. Ils ont pour hache un morceau de coquillage très-dur, qui paraît être de la même espèce que celui dont ils font leurs bracelets. Ce coquillage, taillé en biseau, est attaché très-solidement, avec du rotin, à un morceau de bois coudé naturellement en forme de pioche. Ils ne connaissent nullement les métaux.

Les habitans des îles du port Praslin et des terres qui l'avoisinent, sont dans un état de guerre continuel. Les prisonniers deviennent les esclaves des vainqueurs. L'autorité du chef ou roi est illimitée; ses sujets sont tenus d'apporter chez lui le produit de leur pêche, les fruits qu'ils ont récoltés, les ouvrages de leurs mains, le butin qu'ils ont fait sur l'ennemi. Le chef en retient ce qui lui convient, et abandonne le reste aux propriétaires. Si l'un d'eux avait porté quelque effet dans sa case avant d'en avoir fait hommage au prince, une peine sévère suivrait de près cette coupable omission. Si par hasard quelqu'un marche sur l'ombre du roi, il est sur-le-champ mis à mort; mais si c'est un grand personnage il obtient sa grâce en sacrifiant une partie de ses richesses.

Ces peuples ont, dans l'intérieur des terres, des villages considérables. La pluralité des femmes est permise. Les filles, avant l'âge de puberté, habitent la maison paternelle des époux qu'on leur des-

tine. Les médecins sont en grande vénération ; cet état exige dans celui qui le professe un âge avancé. Lova-Sarega préférait les médecins de son pays aux chirurgiens du vaisseau, parce qu'il trouvait que ces derniers faisaient durer la maladie trop longtemps.

Quant à leur religion, ils pensent que les hommes, après leur mort, vont au ciel, et qu'ils reviennent de temps à autre sur la terre pour apprendre à leurs amis les bonnes et les mauvaises nouvelles, et leur indiquer les endroits où la pêche est la plus abondante.

Il paraît que le commerce ne leur est pas inconnu. Malgré la fragilité de leurs embarcations, ils font des voyages de dix ou douze jours. Ils se guident, dans leur route, sur le mouvement des astres, et ils savent distinguer quelques étoiles. Ils trafiquent particulièrement avec un peuple beaucoup moins noir qu'eux. Lova-Sarega ajoutait que son père allait chez ce peuple, et y échangeait des esclaves noirs contre des blancs, et qu'il en rapportait aussi des toiles fines chargées de dessins, qui servent à ses compatriotes pour se faire des ceintures. Le pays habité par ces hommes moins noirs ne peut être fort éloigné du port Praslin, et doit appartenir au même archipel; peut-être est-ce quelqu'une des îles de la partie orientale que Surville reconnut dans la suite.

Après avoir quitté le port Praslin le 21 octobre, Surville revit la terre le 23 au soir. Le 26, il décou-

vrit une île qu'il nomma *île Inattendue*, parce qu'il croyait être arrivé à l'extrémité de la grande terre qu'il côtoyait, sans la voir constamment. L'île Inattendue est basse, et couverte de bois; elle a la figure d'une flèche : elle est à peu près à neuf lieues de la côte. Une autre île, d'un aspect agréable, fut nommée *île des Contrariétés*, parce que les calmes et les courans ne lui permirent pas de la doubler aussi promptement qu'il l'eût désiré. Pendant les trois jours qu'il resta en calme devant cette île, le vaisseau fut entouré de pirogues. Ce ne fut pas sans peine qu'on décida un des Indiens à monter à bord. Dès qu'il y fut, il s'empara de tout ce qu'il trouvait à sa convenance. On lui fit entendre, avec douceur, qu'il fallait restituer ce qu'il avait pris; ce ne fut pas sans peine qu'il y consentit. Il grimpa ensuite jusqu'à la hune d'artimon avec l'agilité du meilleur matelot, et examina très-attentivement, de ce lieu, toutes les parties du vaisseau. Redescendu sur la dunette, il se mit à faire des gambades. S'adressant ensuite à ses compatriotes, il les engageait, par les gestes les plus extraordinaires, à venir le rejoindre. Il suivit Surville dans la chambre du conseil. Comme il continuait à demander tout ce qu'il voyait, on parvint à le satisfaire en lui donnant un couteau flamand et deux aunes de toile bleue. Il discerna fort bien que Surville était le chef, et lui fit entendre qu'il l'était aussi.

Enhardis par son exemple, et plus encore par ses invitations, une douzaine de ses compatriotes mon-

tèrent à bord. On ne leur permit pas d'y apporter leurs armes; mais leurs pirogues étaient remplies de lances, de flèches ébarbelées et d'arcs. Ces insulaires étaient absolument nus; et, comme ceux du port Praslin, paraissaient appartenir à différentes races : d'ailleurs, ils leur ressemblaient par leurs ornemens et leur parure. Leurs pirogues sont mieux travaillées.

Le chef avait invité Surville de venir le voir à terre, et lui avait fait entendre qu'il y trouverait en abondance des provisions de toute espèce. Ces démonstrations d'amitié, ces assurances ne pouvaient inspirer à Surville une grande confiance. La scène du port Praslin était trop présente à son esprit pour qu'il ne se tînt pas sur ses gardes contre la trahison; cependant, l'île qu'il voyait à une très-petite distance présentait un aspect si riant, les malades, dont le nombre croissait tous les jours dans une proportion effrayante, avaient un besoin si pressant de rafraîchissemens, qu'il se détermina à tenter une descente. L'iole fut mise à la mer, et Labé s'y embarqua avec un détachement de soldats bien armés. En même temps le vaisseau fit route pour protéger ce canot, et le soutenir par l'artillerie, s'il était attaqué.

A peine était-il éloigné de deux portées de fusil que les pirogues se réunirent en peloton comme pour tenir conseil; et quatre s'étant détachées à la rencontre du canot, l'entourèrent. Les insulaires ajustaient déjà les flèches à leurs arcs; mais Labé

qui avait appris à ses dépens, au port Praslin, que chez ces peuples l'effet suit de près la menace, crut devoir prévenir leur intention meurtrière, et ordonna de faire feu sur eux. Le vaisseau, d'où l'on avait suivi des yeux tous les mouvemens des pirogues, tira deux coups de canon à boulet sur celles qui étaient les plus éloignées. Toutes s'enfuirent à la hâte vers la terre, et l'iole revint à bord.

Cependant les sauvages furent bientôt remis de leur premier effroi, et à six heures du soir on vit une armée de pirogues s'avancer en bon ordre vers le vaisseau. Surville, qui désespéra de pouvoir effectuer son projet de débarquement, et qui voulut, en s'opposant de bonne heure à l'attaque, diminuer pour ces braves insulaires le danger auquel les exposait leur valeur imprudente, fit feu de son artillerie; mais comme les pirogues naviguaient en peloton serré, et que les canons qu'on tira étaient chargés à mitraille, il est trop probable que ces Indiens firent une funeste expérience de la supériorité de nos forces : la déroute et la fuite la plus prompte prouvèrent au moins qu'ils avaient reconnu l'insuffisance des leurs.

Aussitôt qu'ils eurent disparu, Surville ordonna de faire de la voile, et continua sa route.

Lova-Sarega ne comprenait pas la langue des habitans de l'île des Contrariétés. Ils lui proposèrent par signes, à plusieurs reprises, de l'emmener avec eux; il s'en défendit toujours, et de manière à laisser juger qu'il les redoutait.

Labé avait vu cette île d'assez près. Le rivage, qui est assez élevé, est formé de rochers qui présentent l'apparence d'une jetée. Il aperçut sur les coteaux de belles plantations de cocotiers, et l'île lui parut en général bien cultivée. Il ne vit aucuns brisans le long de la côte; mais, à une lieue et demie de distance, il ne put trouver fond avec une ligne de quarante-cinq brasses.

Le 3 novembre, Surville eut connaissance de trois petites îles auxquelles leur ressemblance fit donner le nom des *trois Sœurs*. La veille, on avait vu à l'ouest la pointe la plus méridionale de la grande terre, et, dans l'éloignement, une grande terre qui paraissait être une île. Quand on fut devant les trois Sœurs, on apercevait au-delà, dans le sud-ouest, d'autres terres; mais comme on ne distinguait plus la pointe qui, la veille, avait été relevée à l'ouest, et qu'on n'en découvrait aucune dans l'ouest des trois Sœurs, on jugea qu'entre les terres qu'on apercevait au-delà de ces îles et les terres qu'on avait vues la veille, il devait y avoir ou un grand enfoncement, ou un grand passage. La crainte de s'enfoncer dans quelque golfe d'où l'on se relèverait difficilement avec des vents constans de la partie de l'est, ou de s'engager dans quelque archipel, détermina Surville à continuer sa route au sud-est, dans l'espérance qu'il parviendrait enfin à l'extrémité de ces terres ou îles qu'il avait déjà prolongées sur une étendue de cent vingt lieues.

Dans l'après-midi, on découvrit une quatrième île, qui fut nommée *île du Golfe*. Le temps était à grains, la mer fort houleuse, et le vaisseau, maîtrisé par des lames pendant le calme, se trouva affalé sur les terres situées dans le sud-est des trois Sœurs, dont on cherchait à doubler la pointe la plus orientale où l'on espérait qu'elles se termineraient. Heureusement les vents portaient au sud-est dans cette partie. Plusieurs pirogues vinrent rôder autour du vaisseau; elles étaient montées par des hommes semblables à ceux de l'île des Contrariétés. On leur fit inutilement des signes d'amitié pour les engager à venir à bord.

Le 5, on découvrit des îlots sur la direction de la route, et l'on vit le cap qui termine la grande terre. Ces îlots, qui parurent être la fin de toutes les terres, furent nommées *îles de la Délivrance*, et le cap reçut le nom de *cap Oriental*. Ce nom étant commun à tant d'autres caps, doit être changé en celui de *cap Surville*.

Ce navigateur a des droits à cette distinction, puisque deux cents ans après Mendaña il a retrouvé la plus grande partie de ses îles de Salomon dont Bougainville avait reconnu les plus septentrionales. Surville crut avoir fait la découverte d'un archipel nouveau, et lui imposa un nom; il l'a seulement perfectionnée. Carteret avait aperçu trois îles de cet archipel : ce sont l'île Gower (île Inattendue de Surville), l'île Carteret et l'île Simpson. Mais il n'avait pas eu connaissance des grandes terres à

l'ouest de l'île Gower. D'autres navigateurs ont ensuite voulu s'approprier ce qui appartient à Mendaña et à Surville; leurs prétentions ne peuvent être admises.

Quand on fut à portée d'examiner les îles de la Délivrance, on reconnut qu'elles sont plates et bien boisées. La côte que termine le cap Surville avec lequel elles forment un cap d'environ trois lieues, est plus élevé, et l'on distinguait par delà des terres hautes et montagneuses.

Ce ne fut que le 6, dans l'après-midi, qu'on parvint à laisser les îles de la Délivrance dans le nord-ouest, et à se trouver dans une mer libre. On jugea qu'à partir du cap Surville, la côte méridionale des dernières terres doit tourner brusquement vers le sud-ouest; car, en continuant la route du sud-est, on les eut bientôt perdues de vue. Le 7, à neuf heures du matin, l'on ne vit plus aucune terre.

Surville et ses officiers, qui nous ont laissé les journaux de ce voyage, s'accordent à penser que la vaste étendue de côtes à la vue desquelles ils ont navigué, n'appartient pas à un continent, mais qu'elle est partagée en un grand nombre d'îles, principalement dans la partie orientale, et que les grandes îles de cet archipel sont entourées d'autres plus petites. Leur opinion fut confirmée dans la suite par le témoignage du jeune Lova-Sarega; il assura, quand on put s'en faire entendre, que de l'autre côté de son pays on trouve une mer sans fond.

On ne peut que regretter que la contrariété des

vents n'ait pas permis à Surville de reconnaître plus en détail les terres qu'il avait découvertes ; mais s'il eût été en son pouvoir de vaincre cet obstacle, la prudence et l'humanité lui auraient toutours imposé l'obligation de ne pas prolonger son séjour sur une côte où le caractère féroce des habitans ne lui laissait aucun espoir de se procurer des rafraîchissemens qui pouvaient seuls arrêter les progrès d'une maladie dont les ravages devaient le mettre bientôt hors d'état de continuer sa navigation. Depuis son départ du port Praslin, en seize jours, le scorbut avait enlevé dix-huit hommes de son équipage, et les autres en étaient ou atteints ou menacés. Il était pressant de gagner un port où l'on pût s'établir avec sûreté, et procurer aux malades le repos, le bon air et les alimens sains, si nécessaires pour leur rétablissement. Surville se décida donc à diriger sa route sur la Nouvelle-Zélande, la terre la plus voisine de celle qu'il quittait, et qui n'était encore connue que par la relation d'Abel Tasmon.

Ce fut le 12 décembre que Surville reconnut les terres du nord-ouest de la Nouvelle-Zélande, par 35° 37'. Les vents ne lui permirent pas de trouver mouillage avant le 17, jour où il jeta l'ancre à la côte nord-est, dans une baie qu'il nomma *baie de Lauriston*, du nom d'un des armateurs de son vaisseau. Au fond de cette baie est une anse qu'il nomma *anse Chevalier*, du nom de son autre armateur. La baie Lauriston est la baie des îles de Cook.

La manière dont Tasman avait été reçu dans ce pays faisait craindre d'y éprouver le même sort. Avant de laisser tomber l'ancre, on vit arriver une pirogue montée de six hommes, qui donnèrent un peu de poisson et quelques coquillages; ils reçurent en échange de la toile de coton. En quittant le vaisseau ils montrèrent leur demeure. Peu de temps après, trois autres grandes pirogues s'approchèrent à portée de fusil en montrant de temps en temps des poissons; mais, s'ennuyant de ne rien recevoir, elles accostèrent le vaisseau. Les Indiens donnèrent une quantité prodigieuse de poissons en échange de petits morceaux de toile dont ils couvrirent leurs épaules. Le chef de ces insulaires ayant témoigné le désir de venir à bord, on lui fit signe d'y monter : Surville le reçut en l'embrassant. Il était vêtu d'une pelisse de peau de chien que l'on voulut examiner. Aussitôt, s'imaginant qu'on en avait envie, il l'offrit; mais on ne l'accepta pas, et on le fit passer dans la chambre. Surville lui donna une veste et une culotte rouge; il mit la veste et garda la culotte sous son bras. En reconnaissance, il donna sa pelisse à Surville. Ceux qui l'avaient accompagné ne le voyant pas reparaître au bout d'un certain temps, montrèrent de l'inquiétude : comme elle fut suivie d'une certaine rumeur, il se fit voir, et l'on comprit à ses gestes qu'il leur annonçait que sa personne était en sûreté. Alors plusieurs Indiens montèrent à bord, et s'emparèrent de tout ce qui se trouva sous leurs

mains. Bientôt ils quittèrent le vaisseau, ayant chacun sur l'épaule une chemise, ou au moins un morceau de toile.

Le Saint-Jean-Baptiste avait perdu soixante hommes depuis le départ du port Praslin ; le scorbut attaquait tout le reste. Encore quelques jours de plus sans voir la terre, et le vaisseau, à moins d'un miracle, n'eût pas pu quitter ces parages. Le 18 décembre, Surville descendit à terre. Le chef d'un village situé au fond de l'anse, vint au-devant de lui sur le bord du rivage. Les insulaires, épars de côté et d'autre, tenaient à la main des peaux de chien et des paquets d'herbe qu'ils haussaient et baissaient alternativement, dans l'intention sans doute de lui rendre hommage. C'est ainsi que se passa, en espèces de salutations, la première entrevue. Le jour suivant, la réception fut bien différente. Les Indiens étaient réunis en troupe et armés. Le chef était venu dans sa pirogue au-devant de Surville pour l'engager par signes à l'attendre sur la plage, parce que les insulaires étaient sans doute dans de vives alarmes de voir descendre à terre une grande partie de l'équipage.

Surville se conforma aux désirs du chef, qui, après l'avoir salué, lui fit entendre qu'il allait parler à ses compagnons. Cette conférence achevée, il revint à Surville, et lui demanda son fusil dont il ne connaissait que le bruit. Surville ne jugea pas à propos de le lui confier. Ce refus ne parut pas produire une impression fâcheuse sur l'esprit du chef;

sans se rebuter du peu de succès de sa première demande, il pria Surville de lui prêter son épée pour la montrer aux gens de son village. Surville pensa qu'il pouvait, sans inconvénient, lui accorder ce qu'il souhaitait. Le chef satisfait accourut montrer l'épée aux insulaires, qui paraissaient attendre avec inquiétude le dénoûment de cette entrevue. Le chef leur parla à haute voix et avec chaleur. Dès ce moment ils parurent tranquillisés, et il s'établit entre eux et l'équipage un commerce qui procura des rafraîchissemens et des secours de toute espèce aux malades. Ce chef obtint ensuite de Surville la permission de l'accompagner à bord de son vaisseau; mais dès que le canot qui les portait commença à s'éloigner de la côte, les cris des femmes et les alarmes des Indiens déterminèrent Surville à le ramener promptement à terre, où il fut témoin de l'affection sincère de ces peuples pour leur chef.

Cook côtoyait alors la Nouvelle-Zélande : il releva même la baie où était Surville, sans se douter qu'un vaisseau français y fût mouillé. Il fait mention d'une tempête qu'il éprouva le 27 décembre, et dans laquelle Surville perdit ses ancres. *Le Saint-Jean-Baptiste* aurait même immanquablement péri, sans la manœuvre hardie de son capitaine, qui le mit à même de gagner un autre mouillage à l'abri de la tourmente.

Au commencement de la tempête, la chaloupe où étaient les malades tenta inutilement de gagner

le vaisseau; mais elle ne put pas même revenir au village. Elle fut jetée dans une anse, qu'on nomma *anse du Refuge*, et obligée d'y rester pendant toute la durée de l'ouragan. Naginoui, chef du village voisin, accueillit et reçut les malades dans sa maison : il leur prodigua tous les rafraîchissemens qu'il fut en son pouvoir de leur donner, sans vouloir recevoir aucune indemnité de ces soins généreux. Ce ne fut que le 29 que la chaloupe put rejoindre le vaisseau.

La tempête avait enlevé un des canots de Surville : l'ayant vu échoué sur le rivage de l'anse du Refuge, il l'envoya chercher. Les insulaires plus alertes s'en emparèrent et le cachèrent si bien, que l'on ne trouva que l'amarre. On soupçonna les insulaires de l'avoir coulé dans une petite rivière que l'on remonta et que l'on descendit à plusieurs reprises; mais toutes les perquisitions furent inutiles. Surville, transporté de fureur, résolut de se venger d'une manière éclatante de l'enlèvement de son canot. Il fit signe à quelques Indiens qui étaient auprès de leurs pirogues de s'approcher. Un seul accourut, fut arrêté à l'instant, et conduit à bord : les autres, moins confians, prirent aussitôt la fuite. On s'empara d'une pirogue, on brûla les autres; on mit le feu aux maisons, et l'on s'embarqua. Après avoir ainsi porté la désolation et l'effroi dans ces contrées, Surville conçut qu'il lui serait impossible d'avoir la moindre communication avec les habitans; il quitta donc la Nouvelle-Zélande le

1er janvier 1770, sans prévoir que l'injuste châtiment qu'il venait d'infliger aux insulaires, aurait les suites les plus funestes pour les Européens qui auraient le malheur d'aborder sur ces plages lointaines.

L'insulaire qui avait été arrêté était Naginoui, ce chef humain, bon et sensible, qui avait accueilli si généreusement les malades dans sa maison, et qui, après les bienfaits dont il les avait comblés, ne devait pas s'attendre au traitement qu'on lui préparait lorsqu'il accourut au signal que Surville lui faisait de s'approcher. Cet infortuné n'eut pas plus tôt reconnu le chirurgien, qu'il se jeta à ses pieds, les larmes aux yeux, en le priant sans doute d'intercéder en sa faveur, et de le protéger; car il croyait qu'on voulait le dévorer. Le chirurgien le rassura, en lui faisant entendre qu'on n'en voulait pas à ses jours. Naginoui le serrait dans ses bras et lui montrait sa terre natale qu'on le forçait d'abandonner. Surville, instruit du service éminent que Naginoui avait rendu à ses matelots, eut la cruauté de ne pas le renvoyer à terre. Il continua sa route à l'est. Lorsqu'il se vit à peu près dans les parages de l'île dont la recherche était, disait-on, l'objet principal de son voyage, il se tint dans la latitude de 27 à 28° sud; mais les vents d'est ne lui permirent pas de suivre long-temps ce parallèle.

Toute idée de découvertes dut donc s'évanouir. Les faibles secours qu'on s'était procurés à la Nouvelle-Zélande avaient un peu diminué les progrès

du scorbut, mais n'en avaient pas tari la source. Il commença de nouveau ses ravages : depuis plusieurs jours on était réduit à une chopine par homme. Le conseil assemblé décida unanimement de gagner le plus tôt possible un port de la côte du Pérou, pour arracher à la mort les malheureux restes d'un équipage, qui, à peine avec le secours de ses officiers, pouvait suffire à manœuvrer les voiles.

Il fallut faire route au sud pour trouver les vents d'ouest. On était alors au 6 mars. Le 24, on aperçut les îles de Juan-Fernandés. Ce fut à la vue de ces îles que mourut Naginoui, consumé par le chagrin et les fatigues de la traversée.

Un dernier malheur attendait l'expédition aux côtes du Pérou. Le vaisseau était déjà à l'ancre le 8 avril, devant Chilca, près du Callao, lorsque Surville s'étant embarqué dans l'iole, pour être plus tôt rendu à terre et solliciter lui-même les secours que sa malheureuse situation rendait si pressans, la frêle embarcation sur laquelle son zèle l'avait exposé, ne put franchir la barre contre laquelle la mer brisait, et chavira. Surville fut noyé, deux matelots le furent aussi, et un troisième plus heureux parvint à gagner la côte à la nage.

Surville fut généralement regretté de ses officiers et de ses matelots. Il serait difficile de rendre le degré de confiance que ses talens et son intrépidité inspiraient au milieu des dangers. Mais sa conduite envers les divers insulaires qui eurent le mal-

heur de se trouver sur la route, ses enlèvemens d'hommes sans défense qui se confiaient à sa bonne foi, ses ruses pour surprendre ceux qui avaient la prudence de se défier de lui, seront toujours une tache pour sa mémoire, aux yeux de quiconque a des sentimens de justice ou d'humanité. N'est-ce pas d'ailleurs un tort grave d'inspirer par là à ces peuples sauvages des idées de haine pour les peuples civilisés?

Ainsi finit un voyage dont une suite de malheurs avait contrarié l'objet. Les délais interminables des douanes et des formalités espagnoles retinrent le vaisseau devant Lima pendant trois années. Dans cet intervalle, dix-neuf hommes moururent, vingt-cinq autres désertèrent. Soixante-trois Espagnols obtinrent du vice-roi la permission de remplacer une partie de l'équipage, et avec ce renfort, Labé, qui avait appareillé du Callao, le 7 avril 1773, arriva le 23 août suivant, au port de Lorient.

On a vu précédemment que Bougainville s'était occupé des moyens de renvoyer Aotourou parmi les siens, et que le ministère français avait ordonné au gouverneur et à l'intendant de l'île de France, d'embarquer ce Taïtien sur un navire armé exprès pour le reconduire dans son île. Marion Du Fresne, capitaine de brûlot, saisit avec ardeur cette occasion de se distinguer par un voyage qui lui procurerait l'occasion de faire des découvertes. Il offrit donc à l'administration de la colonie, de transporter Aotourou à ses frais à Taïti, demandant que

l'on joignît une flûte du roi à un bâtiment qui lui appartenait, et s'offrant de supporter seul toutes les dépenses de l'expédition. On accorda sa demande et les avances nécessaires pour l'armement, et il donna des sûretés pour leur recouvrement.

D'après les instructions qui lui furent remises, il devait d'abord aller à Madagascar, pour y compléter ses approvisionnemens, puis faire route au sud, chercher le cap de la Circoncision, découvert par Lozier Bouvet, et reconnaître la terre australe ou les îles qui se trouvent dans cette partie du globe, en ne négligeant pas de visiter la terre van Diemen et la Nouvelle-Zélande.

Marion commandait *le Mascarin*, et avait sous ses ordres *le Marquis de Castries*, dont Duclesmeur était capitaine. Il partit de l'Ile de France le 18 octobre 1771. On relâcha d'abord à l'île de Bourbon. Aotourou y fut attaqué de la petite-vérole, dont vraisemblablement il avait apporté le germe de l'Ile de France où cette cruelle maladie exerçait ses ravages au départ des vaisseaux. Marion, obligé de s'éloigner de l'île Bourbon, pour ne pas communiquer à cette colonie une maladie que l'on y regarde comme aussi dangereuse que la peste, alla relâcher dans la baie du Fort-Dauphin, de Madagascar. Le lendemain de son arrivée Aotourou mourut.

Le premier objet de l'expédition ne pouvant plus avoir lieu, Marion résolut de poursuivre son plan de découvertes. Il fit voile pour le cap de Bonne-Espérance, y compléta son approvisionnement

chots, des goelands et des petrels. Ces animaux, qui n'avaient jamais été troublés dans leurs affreux déserts, n'étaient nullement effrayés à la vue des hommes.

En partant de cette île, on éprouva des brouillards si épais et si continus, que les deux vaisseaux étaient obligés de tirer fréquemment des coups de canon pour se conserver l'un près de l'autre. Enfin, arrivé le 10 février à 91° de longitude orientale, Marion fit route vers la pointe méridionale de la Nouvelle-Hollande. Il en eut connaissance le 3 mars, et alla mouiller dans la baie de Frédéric-Henri, découverte par Tasman.

On descendit à terre sans éprouver aucune opposition de la part des naturels. Ils ramassèrent du bois, en firent une espèce de bûcher, et invitèrent les Français à y mettre le feu. L'officier qui commandait le détachement accéda à cette demande. Les naturels ne parurent pas surpris, et restèrent tranquillement auprès du bûcher, entourés de leurs femmes et de leurs enfans. Les hommes étaient armés de bâtons pointus et garnis de pierres tranchantes en forme de haches; les femmes portaient leurs enfans sur le dos, au moyen de cordes de jonc. Tous, hommes et femmes, étaient absolument nus; leur taille était moyenne. Leurs cheveux, laineux comme ceux des Cafres, noués par pelotons, et poudrés avec de l'ocre très-rouge, contribuaient avec leurs petits yeux jaunâtres, leur bouche très-fendue, et leur nez écrasé, à leur don-

ner une figure hideuse. Quelques-uns avaient l'estomac tatoué. Leur poitrine est large, leurs épaules sont effacées. Leur taille est d'autant plus svelte, qu'ils sont généralement maigres. Leur langage est très-dur; ils semblent tirer les sons du fond du gosier.

On essaya de gagner leur bienveillance par de petits présens; mais ils rejetèrent avec dédain tout ce qu'on leur proposa, même le fer, les miroirs, les mouchoirs et la toile. On leur montra des canards et des poules qu'on avait apportés du vaisseau, pour leur faire entendre qu'on désirait en acheter. Ils prirent ces oiseaux, qu'ils témoignèrent ne pas connaître, et les jetèrent avec un air de colère.

Sur ces entrefaites Marion débarqua. Un sauvage se détacha de la troupe, et vint lui offrir un petit brandon de feu pour allumer un petit bûcher. Marion fit comme avait fait l'officier, persuadé que cette cérémonie avait pour but de prouver ses intentions pacifiques; il mit le feu au bûcher; l'événement prouva au contraire que c'était accepter un défi pour la guerre, car dès que le feu fut allumé, les sauvages se retirèrent sur un monticule, d'où ils lancèrent une grêle de pierres. Le capitaine et un autre officier furent blessés. On répondit à cette aggression par des coups de fusil, et tout le monde se rembarqua. Les embarcations côtoyèrent la baie pour trouver un endroit découvert et uni où l'on pût descendre à terre sans être

inquiété par les sauvages placés sur des hauteurs. Alors ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfans dans les bois, et suivirent les canots le long du rivage. Lorsque Marion voulut débarquer, un sauvage jeta un cri effroyable ; aussitôt toute la troupe lança ses bâtons pointus et ses javelots. Un nègre, blessé à la jambe par un de ces bâtons pointus, fut guéri en peu de jours, ce qui prouva que l'arme n'était pas empoisonnée. On vengea cette attaque par une fusillade qui en blessa plusieurs et en tua un. Ils s'enfuirent aussitôt dans les bois en faisant des hurlemens affreux, et emportant leurs blessés. Un détachement de quinze hommes les poursuivit, et prit à l'entrée du bois un de ces sauvages qui avait reçu une blessure mortelle. On lava son corps, et on reconnut que leur peau, naturellement rouge, ne paraissait noire que par la crasse et la fumée dont elle est couverte.

Marion expédia ensuite deux détachemens bien armés pour chercher de l'eau douce et des arbres propres à remâter *le Castries*. Cette recherche fut sans succès ; les détachemens parcoururent deux lieues sans rencontrer ni eau douce, ni arbres convenables pour des mâts, ni habitans. On resta six jours dans cette baie à continuer des recherches inutiles. La terre y est sablonneuse comme au cap de Bonne-Espérance, couverte de bruyères et d'arbrisseaux. La plupart étaient dépouillés de leur écorce par les sauvages qui s'en servent pour faire cuire les coquillages dont ils se nourrissent. On

voyait partout des traces de feu ; le sol paraissait couvert de cendres. Un pin un peu moins haut que ceux de France, avait seul été ménagé par les sauvages, qui apparemment en tirent quelque utilité. Sans doute cette espèce d'arbres doit être plus commune dans l'intérieur, et s'y trouver de dimensions suffisantes pour servir à la mâture des vaisseaux.

Dans les endroits où la terre n'était pas brûlée, on voyait de l'herbe, de l'oseille, de la fougère et d'autres plantes. On aperçut peu de gibier ; cependant des trous semblables à ceux d'une garenne semblaient annoncer qu'ils étaient faits par un animal. On tua des corbeaux, des merles, des tourterelles, une perruche à bec blanc, et des oiseaux de mer. La pêche ne fut pas moins abondante que la chasse.

Le climat de cette terre parut très-froid, quoique l'on fût à la fin de l'été, et l'on ne concevait pas comment les sauvages pouvaient aller nus. On fut également surpris de ne trouver rien qui ressemblât à une maison, que des abat-vents formés par des branches d'arbres entrelacées grossièrement.

Marion voyant qu'il perdait son temps sur cette terre aussi sauvage que ses habitans, se décida à faire voile pour la Nouvelle-Zélande. Il atterrit le 24 mars à la vue d'une haute montagne qu'il nomma *Pic Mascarin*. Cook l'a nommé *Mont d'Egmont*. Elle est située par 39° 6′ sud, et 172° à

l'est de Paris. On présuma qu'elle formait au sud l'entrée de la baie des Assassins de Tasman, et en conséquence on s'en éloigna. On fit route au nord, et après avoir doublé la partie septentrionale de l'île, on mouilla le 6 mai dans un port qui fait partie de la baie des îles.

Plusieurs jours auparavant, pendant que l'on cherchait un ancrage sûr, des pirogues s'étaient approchées des vaisseaux. Les naturels étaient montés à bord; on leur avait fait des présens; ils avaient paru fort contens. Quelques-uns restèrent même à coucher à bord, entre autres Tacoury, un de leurs chefs. On leur arrangea des lits; ils dormirent bien, sans témoigner la moindre méfiance. Cependant on les veilla toute la nuit. Chaque fois que le vaisseau s'éloignait un peu de la côte pour courir des bordées, Tacoury témoignait de vives inquiétudes. On n'en concevait pas la cause, parce que l'on ignorait la triste aventure de Naginoui.

Dès que les vaisseaux furent en sûreté, Marion envoya établir des tentes sur une île située dans l'enceinte du port, où il y avait de l'eau et du bois, et qui présentait une anse très-abordable. Les naturels la nomment *Motouaro*.

« A peine on avait mouillé, dit Crozet, lieutenant du *Mascarin* et auteur de la relation de ce voyage, qu'il nous vint à bord une quantité de pirogues qui nous apportèrent du poisson en abondance : les naturels nous faisaient entendre qu'ils l'avaient pêché exprès pour nous. Nous ne savions

quel langage leur parler. J'imaginai par hasard de prendre un vocabulaire de l'île de Taïti, provenant de l'expédition de Bougainville, que m'avait remis l'intendant de l'Ile de France. Je lus quelques mots de ce vocabulaire, et je vis avec la plus grande surprise que les sauvages m'entendaient parfaitement. Je reconnus bientôt que la langue de l'île où nous étions était absolument la même que celle de l'île de Taïti, qui en est éloignée de plus de six cents lieues.

« A l'approche de la nuit les pirogues se retirèrent, et laissèrent à bord une dizaine de sauvages qui passèrent la nuit avec nous comme si nous étions leurs camarades depuis long-temps. Le lendemain, le temps étant très-beau, ces pirogues vinrent en plus grand nombre, amenant des femmes et des enfans. Les hommes étaient sans armes. En arrivant au vaisseau ils commençaient par crier *taro ;* c'est le nom qu'ils donnent au biscuit de mer. On leur en donnait, mais avec une certaine économie, car ils étaient grands mangeurs et en si grand nombre, qu'ils auraient eu bientôt consommé tous les vivres des deux vaisseaux. Ils apportaient du poisson en grande quantité. On le leur troquait pour des verroteries et des morceaux de fer. Dans les premiers jours, ils se contentaient de vieux clous de deux à trois pouces; par la suite ils devinrent plus difficiles, et en demandaient de quatre à cinq pouces. Leur objet, en demandant des clous, était d'en faire de petits ciseaux pour travailler le bois.

Dès qu'ils avaient obtenu un petit morceau de fer, ils allaient aussitôt le porter à quelque matelot pour le prier par signes de l'aiguiser sur la meule ; et ils payaient ce léger service par le don de quelques poissons.

« Tous ces insulaires avaient l'air fort doux et même caressant. En peu de temps ils apprirent les noms des officiers. Nous ne laissions entrer dans la chambre du conseil que les chefs, les femmes et les filles. Les chefs se distinguaient aisément par des plumes d'aigrettes ou d'autres oiseaux aquatiques, plantées dans leurs cheveux au sommet de la tête. Les femmes mariées se reconnaissaient aussi à une espèce de tresse de jonc qui leur liait les cheveux au sommet de la tête. Les filles n'avaient pas cette marque distinctive ; leurs cheveux tombaient naturellement sur le cou. Les insulaires s'étaient empressés de nous faire connaître ces distinctions, en nous donnant à entendre par signes, qu'il ne fallait pas toucher aux femmes mariées, mais que nous pouvions en toute liberté nous adresser aux filles. Il n'était pas possible en effet d'en trouver de plus faciles. Marion fit passer cet avis dans les équipages des deux vaisseaux, afin de conserver la bonne harmonie avec les insulaires. Elle ne fut pas troublée à cause des femmes. »

On ne s'étendra pas sur les mœurs de ces insulaires, ni sur la description de leur pays, donnée par Crozet. On trouvera ces détails dans le voyage de Cook.

Lorsque Marion eut fait connaissance avec les insulaires, les chefs l'engagèrent à les visiter dans leurs villages. Il se rendit à leur invitation, en se faisant accompagner d'un détachement de soldats armés. Il parcourut d'abord une partie de la baie, où il compta vingt villages contenant un nombre de maisons suffisant pour loger quatre cents personnes. Il descendit à plusieurs endroits, et fut reçu avec des démonstrations d'amitié.

Marion fit ensuite diverses courses le long des côtes et dans l'intérieur du pays, pour chercher des arbres dont on pût tirer des mâts pour *le Castries*. Les insulaires l'accompagnaient partout. Le 23 mai, il trouva une forêt de cèdres magnifiques, à deux lieues dans l'intérieur des terres, et à portée d'une anse éloignée d'une lieue et demie des vaisseaux. On fit aussitôt un établissement dans cet endroit. On y envoya les deux tiers des équipages avec les outils et les appareils nécessaires pour abattre les arbres, les façonner, et ouvrir un chemin qui facilitait leur transport au bord de la mer. Cet établissement correspondait avec un poste placé sur le rivage, où l'on envoyait tous les jours les chaloupes chargées de provisions pour les ouvriers cabanés dans l'intérieur. La forge était sur l'île Moutouare, avec les futailles vides. Tous ces postes étaient commandés par des officiers.

Les insulaires étaient sans cesse avec les Français dans ces postes et sur les vaisseaux : ils mangeaient avec les matelots, et les aidaient dans leurs

travaux. En échange de clous, ils fournissaient du poisson et du gibier. L'intimité était si bien établie, que les jeunes gens, attirés par les caresses des naturels, et la facilité de leurs filles, faisaient des courses dans l'intérieur, allaient à la chasse, et quelquefois même s'écartaient si loin, qu'ils parvenaient chez des peuplades différentes. Ils y virent des villages plus considérables que ceux du voisinage du port, et des hommes plus blancs, qui les reçurent fort bien. Ils menaient dans ces excursions des insulaires, qui, au passage des marais et des ruisseaux, les portaient sur leurs épaules avec la même facilité qu'un homme porterait un enfant. Enfin la confiance parvint à un tel degré, que les Français traversaient de nuit les forêts, sans autre escorte que celle des insulaires. Marion ordonna même de désarmer les chaloupes et les canots lorsqu'ils iraient à terre.

Crozet ne partageait pas la confiance de Marion. « Je fis, dit-il, tout ce qui dépendait de moi pour faire rétracter cet ordre : je ne pouvais oublier la triste aventure de Tasman dans la baie des Assassins. Cependant j'ignorais que Cook eût trouvé des anthropophages dans cette île, et qu'il avait failli à être tué dans le port même où nous étions mouillés. Maintenant que j'y réfléchis, il me semble bien étonnant que ces insulaires, qui, l'année précédente, avaient vu un vaisseau français et un vaisseau anglais qui avaient traité avec eux, ne nous aient rien laissé voir des objets qu'ils avaient sans

doute reçus des Européens, et ne nous aient pas donné à comprendre qu'ils avaient vu d'autres navires que les nôtres. Il est vrai que les effets que nous leur donnions tous les jours ne reparaissaient plus. »

Marion, parvenu à la plus grande sécurité, faisait son bonheur de vivre avec ces sauvages. Il les comblait de marques de bienveillance : à l'aide du Vocabulaire de Taïti, il tâchait de s'en faire comprendre. De leur côté, ils le connaissaient parfaitement pour le chef des deux vaisseaux. Ils savaient qu'il aimait le turbot : tous les jours ils lui en apportaient de fort beaux. Dès qu'il avait l'air de désirer quelque chose, ils s'empressaient d'aller au-devant de ce qui pouvait lui être agréable. Lorsqu'il allait à terre, on l'accompagnait avec des démonstrations de joie ; les femmes, les filles, les enfans même venaient lui faire des caresses : tous l'appelaient par son nom.

Tacoury, chef du plus grand des villages de la baie, était sans cesse avec les Français, qui le comblaient à l'envi de marques d'amitié et de présens. Il avait amené sur *le Mascarin* son fils, âgé d'environ quatorze ans, qu'il paraissait aimer beaucoup, et l'avait laissé passer la nuit sur le vaisseau. C'était un jeune homme beau, bien fait, d'une physionomie douce et toujours riante.

Trois esclaves de Marion avaient déserté dans une pirogue, qui submergea en arrivant à terre. Tacoury fit arrêter ceux qui ne s'étaient pas noyés.

Un sauvage était entré un jour par le sabord de la sainte-barbe, et avait volé un sabre. On s'en aperçut : on le fit monter à bord. On le dénonça à Tacoury, qui le réprimanda fortement, et demanda qu'on le mît aux fers : on le renvoya sans correction.

« Nous étions si familiers avec ces hommes, dit Crozet, que presque tous les officiers avaient parmi eux des amis particuliers qui les servaient et les accompagnaient partout. Si nous étions partis à cette époque, nous eussions rapporté en Europe l'idée la plus avantageuse de ces insulaires; nous les eussions peints dans nos relations, comme le peuple le plus affable, le plus humain, le plus hospitalier qui existe sur la terre. D'après nos relations, les philosophes panégyristes de l'homme de la nature eussent triomphé de voir leurs spéculations confirmées par les récits des voyageurs qu'ils eussent prônés comme très-dignes de foi. Nous eussions été les uns et les autres dans l'erreur. »

Le 8 juin Marion descendit à terre, et y fut reçu avec des démonstrations de joie et d'amitié encore plus vives qu'à l'ordinaire. On lui plaça sur le sommet de la tête les quatre plumes blanches qui distinguent un chef; on lui en accordait le rang. Il revint au vaisseau, plus content que jamais de ces bons sauvages.

« Le même jour, le fils de Tacoury, qui venait me voir tous les jours, dit Crozet, et me témoignait beaucoup d'attachement, m'apporta en pré-

sent des armes, des outils et des ornemens d'un très-beau jade, que j'avais paru désirer. Il avait, contre son ordinaire, l'air triste. Il refusa tout ce que je lui offris en échange de ses jades : je voulais les lui faire reprendre, il n'y consentit pas; il refusa de manger; enfin il s'en alla fort triste : je ne l'ai pas revu. D'autres insulaires, amis de nos officiers, accoutumés à les venir visiter tous les jours, disparurent de même. Nous ne fîmes pas assez d'attention à cette singularité. Habitués depuis trente-trois jours à vivre dans la meilleure intelligence avec ces sauvages, nous ne pouvions pas les soupçonner d'intentions perfides.

« Enfin, le 12 juin, à deux heures après midi, Marion descendit à terre, emmenant avec lui deux jeunes officiers, un volontaire, le capitaine d'armes, et douze matelots. Tacoury, un autre chef et cinq insulaires accompagnaient Marion. On devait donner quelques coups de filet au pied du village de Tacoury, et manger des huîtres. Le soir, Marion, contre son ordinaire, ne revint pas coucher à bord. On n'en fut pas inquiet. On supposa qu'il était resté à terre, afin d'être plus à portée le lendemain d'aller visiter dans l'intérieur l'atelier où l'on travaillait à la mâture du *Castries*, qui était fort avancée. »

Le 13, à cinq heures du matin, *le Castries* avait envoyé sa chaloupe faire du bois et de l'eau, pour sa consommation journalière. A neuf heures, Duclesmeur, capitaine de ce bâtiment, aperçut un

homme qui nageait vers les vaisseaux. Aussitôt il dépêcha un canot qui amena cet homme à bord. C'était Yves Thomas, un des matelots qui étaient partis le matin. Il raconta que la chaloupe ayant abordé le rivage à sept heures, les insulaires s'étaient présentés sans armes pour porter, suivant leur usage, ceux qui avaient craint de se mouiller, et avaient donné les mêmes marques d'amitié qu'à l'ordinaire. Cependant les matelots s'étaient séparés pour ramasser la provision de bois; alors les sauvages, armés de casse-têtes, de massues et de lances, s'étaient jetés par troupes de huit à dix sur chacun de ces malheureux, et les avaient massacrés. Thomas n'étant attaqué que par deux sauvages, s'était d'abord défendu et avait reçu deux coups de lance, ensuite voyant venir à lui d'autres insulaires, et se trouvant près du bord de la mer, il s'était caché dans les broussailles. Il avait vu de là tuer tous ses camarades; les sauvages les avaient ensuite dépouillés, leur avaient ouvert le ventre et commençaient à les hacher en morceaux lorsqu'il avait pris le parti de se mettre à la nage pour gagner un des vaisseaux.

Après un rapport si affreux, on ne douta plus que Marion et les seize hommes qui l'accompagnaient n'eussent éprouvé le même sort que les onze matelots de la chaloupe. Duclesmeur assembla les officiers des deux vaisseaux, et, de concert avec eux, prit les mesures nécessaires pour sauver les trois postes que l'on avait à terre.

Une chaloupe armée, expédiée du *Mascarin*, découvrit la chaloupe du *Castries* et le canot de Marion échoués sous le village de Tacoury, et entourés de sauvages armés de haches, de sabres et de fusils, qu'ils avaient pris dans les deux embarcations, après avoir égorgé les Français. L'officier qui commandait la chaloupe ne s'arrêta pas à reprendre les bateaux et à disperser les sauvages; il se hâta de porter du secours au poste de l'intérieur. Crozet y avait passé la nuit, faisant faire bonne garde. Dès qu'il fut informé des tristes événemens qui venaient de se passer, il fit cesser tous les travaux, rassembler les outils et les armes, et charger les fusils. Tout ce qui ne put pas être emporté, fut enterré; ensuite on abattit la baraque, et on y mit le feu pour cacher sous les cendres et les décombres le peu d'outils et d'ustensiles que l'on était forcé de laisser.

Crozet partit de ce poste important à la tête de soixante hommes; il traversa plusieurs troupes de sauvages qui répétaient souvent ces tristes paroles: *Tacoury matè Marion* (Tacoury a tué Marion). Quoique ces cannibales prissent un plaisir féroce à crier sans cesse que Marion était mort et mangé, ils n'attaquèrent pas les Français qui brûlaient d'impatience de venger la mort de leur chef. Mais ce n'était pas le moment de songer à la vengeance. Dans la position où l'on se trouvait, la perte d'un seul homme était irréparable. Si l'on en eût perdu plusieurs, les deux vaisseaux n'eussent

jamais pu sortir de la Nouvelle-Zélande. Il fallait d'ailleurs mettre encore en sûreté le poste des malades.

On marcha ainsi près de deux lieues. Quand on fut arrivé sur le rivage, les insulaires serrèrent les Français de plus près. Crozet fit embarquer les premiers les matelots chargés d'outils, puis s'adressant à un chef de sauvages, il planta un piquet en terre, à dix pas de lui, et lui fit entendre que, si un seul insulaire passait la ligne de ce piquet, il serait tué à l'instant; en même temps il lui ordonna, d'un ton menaçant, de s'asseoir ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient. Quoiqu'ils fussent au nombre de mille, cet ordre fut docilement exécuté. Crozet s'embarqua le dernier, alors les sauvages se levèrent tous ensemble, jetèrent le cri de guerre et lancèrent des javelots qui ne blessèrent personne. Crozet ne voulait pas qu'on tirât sur ces forcenés, mais comme ils entraient dans l'eau pour venir attaquer la chaloupe, il devenait nécessaire de leur faire connaître la supériorité des armes des Européens. On tira sur les chefs qui paraissaient les plus animés; chaque coup abattit un de ces malheureux. La fusillade continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages voyaient tomber leurs camarades avec une stupidité incroyable. Ils ne concevaient pas comment des armes qui ne les touchaient point, comme leurs casse-têtes et leurs massues, pouvaient les tuer. A chaque coup de fusil, ils s'agitaient horriblement sans changer de

place. On les eût détruits jusqu'au dernier, si l'on eût voulu continuer la fusillade. « Après en avoir fait tuer malgré moi beaucoup trop, dit Crozet, je fis ramer vers le vaisseau, et les sauvages ne cessèrent pas de crier sans bouger de place. »

Les malades qui étaient sur l'île Moutouaro furent ramenés à bord sans accident. On laissa sur l'île un détachement pour garder la forge. Les sauvages rôdèrent toute la nuit aux environs. Le 14, on y envoya un second détachement. Les sauvages qui habitaient un village aux environs du poste, et qui jusqu'alors avaient paru tranquilles, s'avancèrent vers les Français en leur faisant des menaces et les défiant au combat. On marcha contre eux la baïonnette au bout du fusil; ils s'enfuirent dans leur village, on les y poursuivit, tous furent tués ou culbutés dans la mer. On resta ainsi maître de l'île, et l'on acheva la provision de bois et d'eau. On eut plusieurs alertes qui ne servirent qu'à faire tuer les sauvages qui les donnaient. Quelques-uns étaient vêtus des habillemens des officiers et des matelots qu'ils avaient égorgés.

Cependant, comme on n'avait pas de certitude sur le sort de Marion, et des hommes qui l'avaient suivi, Duclesmeur voulut s'en éclaircir, et en conséquence, il expédia la chaloupe avec un fort détachement au village de Tacoury. A son approche, les insulaires décampèrent. Les traîtres sont lâches dans tous les pays du monde; on vit de loin Tacoury, qui s'enfuyait avec le manteau de Marion sur

ses épaules. On ne trouva dans le village que des vieillards qui n'avaient pu suivre leurs camarades et qui étaient assis tranquillement à la porte de leurs maisons. On voulut les arrêter; l'un d'eux, sans avoir l'air de beaucoup s'émouvoir, frappa un soldat d'un javelot; on le tua. On ne fit aucun mal aux autres, qu'on laissa dans le village.

On fouilla ensuite toutes les maisons; on trouva dans la cuisine de Tacoury une partie de la tête d'un homme, cuite depuis plusieurs jours; on voyait sur les parties charnues l'impression des dents des anthropophages; une cuisse humaine tenait à une broche de bois; elle était aux trois quarts mangée. Dans une autre maison, on aperçut le corps d'une chemise que l'on reconnut pour celle de Marion. Le col en était tout ensanglanté; on remarquait également sur les côtés quatre trous tachés de sang; enfin, dans d'autres maisons, on rencontra des vêtemens et des armes des malheureux qui avaient été massacrés.

Après avoir rassemblé toutes les preuves de l'assassinat de Marion et de ses compagnons, on mit le feu au village. Dans le même instant on s'aperçut que les insulaires évacuaient un village voisin beaucoup mieux fortifié que les autres. On alla le visiter, on y trouva aussi des lambeaux de hardes de matelots français, et des effets provenant des embarcations. On réduisit encore ce village en cendres; ensuite on poussa à l'eau deux pirogues de guerre longues d'environ soixante pieds : on en

tira les planches et les bois qui pouvaient servir ; on brûla le reste.

Après avoir ainsi constaté la mort de Marion, l'on chercha dans ses papiers ses projets pour la continuation du voyage; l'on n'y trouva que des notes de l'intendant de l'Ile de France. Alors les officiers assemblés ayant considéré qu'on avait perdu les meilleurs matelots, que *le Castries*, privé de ses ancres, de ses câbles et de sa chaloupe, n'avait qu'un mauvais mât; que le nombre des malades était considérable; enfin qu'il ne restait plus que pour huit à neuf mois de vivres, en supposant que tout fût bien conservé; il fut décidé que l'on prendrait la route des Philippines en passant par les îles Rotterdam et Amsterdam de Le Maire et Schouten, et par les Ladrones.

Le 14 juillet, on quitta le port auquel on donna avec raison le nom de *port de la Trahison*, et l'on fit route au nord-est. On ne put trouver les îles Rotterdam et Amsterdam; mais le 6 août on eut connaissance d'une chaîne d'îles basses, bordées de brisans et couvertes de cocotiers. Elles étaient par 20° 9′ sud, et 182° à l'est de Paris. Le 12, on vit par 16° sud, et 182° 30′ est, une île qu'on nomma *île du Point du Jour*; elle se présentait sous la forme d'un pic aride, escarpé, entouré de rochers; elle parut avoir cinq lieues de circonférence. Le 20 septembre, on eut la vue de Guam; on ne pu y mouiller que le 27. Après s'être approvisionné de tout ce dont on avait besoin, on quitta ce port

le 19 novembre; les matelots nommèrent cette île *le Paradis Terrestre*. Le 8 décembre, on mouilla dans le port de Cavite, dans la baie de Manille. Le 15 février, *le Castries*, entièrement réparé, fit voile pour l'Ile de France; *le Mascarin* ne put le suivre que le 1er mars. Les deux vaisseaux arrivèrent heureusement à leur destination, sans avoir rapporté de ce long voyage les productions nouvelles dont Poivre voulait enrichir la colonie confiée à ses soins.

On a vu plus haut que la recherche des terres australes occupait fortement les esprits en France à l'époque des voyages que l'on vient de lire. On croyait fermement à leur existence, et l'on supposait que l'on y pourrait former des établissemens utiles au commerce et à la navigation. Il n'est donc pas surprenant que Kerguelen ait été favorablement écouté, lorsqu'en 1770 il proposa au ministre de la marine le plan d'une campagne de découvertes dans les mers antarctiques. On lui donna le commandement du vaisseau du roi *le Berrier*, avec lequel il partit de Lorient le 1er mai 1771. Il avait trois cents hommes d'équipage. Il prit pour quatorze mois de vivres.

Ses instructions portaient que, selon toutes les apparences, il existait un très-grand continent dans le sud des îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, et qui devait occuper une partie du globe depuis les 45° de latitude sud jusqu'aux environs du pôle, dans un espace immense où l'on n'avait pas encore

pénétré. On citait à ce sujet le voyage de Gonneville, navigateur français, qui, selon l'opinion commune, avait abordé à ces terres en 1503, et y avait séjourné six mois pendant lesquels il avait été fort bien traité par les gens du pays. Mais comme on ne connaissait ce voyage de Gonneville que par un extrait publié plus de cent cinquante ans après que son expédition avait eu lieu, on ne pouvait avoir que des idées très-confuses sur sa découverte; l'exemple était donc mal choisi. D'ailleurs il est vraisemblable que Gonneville n'alla pas au-delà de Madagascar, et que c'est dans cette île qu'il séjourna.

Les instructions ajoutaient que si Kerguelen découvrait les terres australes, il devait chercher un port où il pût être à l'abri, prendre toutes les précautions possibles pour descendre à terre avec sûreté; tâcher de lier commerce et amitié avec les habitans, examiner les productions du pays, sa culture, ses manufactures, s'il y en avait, et quel parti on en pourrait tirer pour le commerce de la France. On voit, par ces instructions, que la connaissance de la partie australe du globe n'était pas encore bien avancée en 1771. Ce ne fut que quelques années après qu'une des plus hardies navigations qui aient jamais été entreprises, et dont nous entretiendrons plus tard nos lecteurs, fit enfin disparaître cette chimère des terres australes, auxquelles on donnait quinze cents lieues d'étendue d'orient en occident. Leur découverte avait été

l'objet des méditations des hommes les plus éclairés. « C'est, dit Maupertuis, l'entreprise la plus grande, la plus noble, la plus utile et la plus capable d'illustrer une nation. » D'autres écrivains partagèrent les vues et l'enthousiasme de Maupertuis. Il n'est donc pas surprenant que le projet de chercher ce prétendu continent ait fait courir les chances de plusieurs expéditions.

Kerguelen était aussi chargé de parcourir une nouvelle route que le chevalier Grenier, officier de la marine, avait indiquée comme plus courte pour aller aux Indes. Rochon, astronome, s'embarqua sur *le Berrier*. Il devait s'occuper des observations pour déterminer la position des lieux.

On arriva le 20 août à l'Ile de France. La première opération de Kerguelen fut de changer de vaisseau. Il lui fallait une corvette armée de cent hommes pour lui servir de conserve. Pour diminuer la dépense, au lieu du *Berrier*, on lui donna les flûtes *la Fortune* et *le Gros-Ventre*. Il avait ainsi l'avantage de naviguer avec deux bâtimens légers, et d'épargner cent hommes à l'état. Ces dispositions prises de concert avec le gouverneur et l'intendant, il partit vingt jours après avoir mouillé à l'Ile de France, et fit route au nord. Il alla jusqu'au milieu des îles Maldives, prolongea l'île de Ceylan jusqu'à Trinquemalé, et, le 1er novembre, repassa la ligne. Le 15 décembre, il était de retour à l'Ile de France. Suivant son opinion, la route proposée par Grenier n'offre pas assez d'avantages sur celle que l'on pre-

nait ordinairement pour la faire préférer, et présente autant de dangers; mais cet avis n'a pas prévalu, et l'expérience a décidé la question. La route de Grenier est la seule qui soit suivie par les bâtimens qui vont dans l'Inde pendant la mousson du nord-est.

Rochon avait refusé d'accompagner Kerguelen, et sa conduite avait été approuvée. Ce dernier remit en mer le 16 janvier 1772, pour aller à la recherche des terres australes, dirigeant le plus qu'il lui fut possible sa route directement au sud. Il vit des annonces de terre du 1er au 10 février, depuis les 37 jusqu'aux 42e degrés de latitude. Il tombait de la neige et de la grêle; le vent était fort, la mer grosse, la brume très-épaisse. Le 12 février, on était par 50° 5′ de latitude; on vit une petite île. Le lendemain, on en découvrit une autre plus à l'est, et successivement on découvrit des terres toutes très-hautes, qui présentaient une étendue de vingt-cinq lieues de côtes. Kerguelen resta devant les îles jusqu'au 18. Le mauvais temps, les brumes, le délabrement de son vaisseau le forcèrent à partir sans avoir pu débarquer. Sa conserve, dont il avait été séparé par une tempête, fut plus heureuse; elle mit à terre, et y laissa un acte de prise de possession.

Kerguelen se hâta de revenir en France faire part de sa découverte au ministre. Il fut présenté au roi. Louis XV, frappé de la description pompeuse qu'il entendit faire d'un pays qui devait, disait-on,

ment sévère. Il fut relâché au bout de quelques années de détention, et mourut en 1797.

La terre qu'il a découverte doit conserver le nom de *terre de Kerguelen*, puisqu'il l'a vue le premier, et en a constaté la position. Elle a été vue plus tard par Cook, qui l'a décrite en détail, comme on le verra dans son second voyage.

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

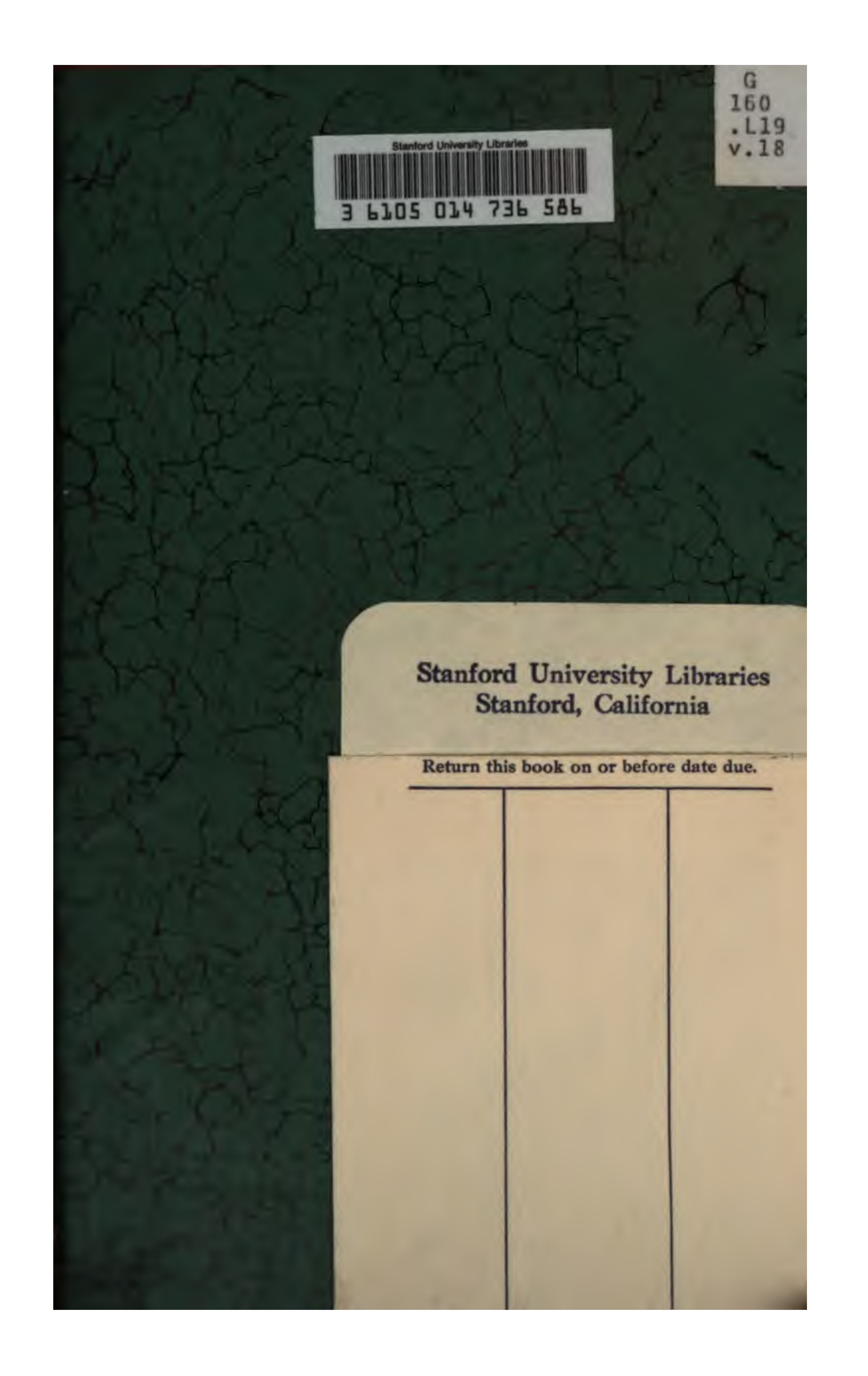
CINQUIÈME PARTIE.—VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

LIVRE I.

LIVRE II.

FIN DE LA TABLE.




G
160
.L19
v.18
Stanford University Libraries
3 6105 014 736 586
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

